‘Abd ar-Rahmân Ibn ‘Ali
Abûl-Faraj Ibn al-Jawzî

Sayd al-Khâtir

La Pensée Vigile

Traduit de l’arabe et présenté par Daniel Reig
Edité par Mouslim Islam

‘Abd ar-Rahmân Ibn ‘Ali

Abûl-Faraj Ibn al-Jawzî

Sayd al-Khâtir

La Pensée Vigile

Traduit de l’arabe et présenté par Daniel Reig

Edité par Abdel Hakim Boutrif

Abû al-Faraj Ibn al-Jawzî

Sayd al-Khâtir

Introduction

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

La louange est à Allah, nous Le louons, nous L'implorons et nous Lui demandons pardon. Nous cherchons protection auprès de Lui contre les maux de nos âmes et contre nos viles actions. Celui qu'Allah guide, nul ne peut l'égarer et celui qu'Il égare, tu ne lui trouveras aucun guide. J'atteste qu'il n'y aucune divinité excepté Allah sans aucun associé et j'atteste que Muhammad est Son serviteur et Messager, sallallahou 'aleyhi wa sallam.
La meilleure parole est la parole d'Allah Exalté et Loué soit-Il et le meilleur guide est le guide Muhammad, sallallahou 'aleyhi wa sallam. La plus mauvaise chose est celle inventée, chaque chose inventée est une innovation, chaque innovation est un égarement et tout égarement est dans le feu.
Ceci dit :

Voici une bonne traduction de Daniel Reig d'un des Livres d'Ibn al-Jawzi *Sayd al-Kâthir*. Nous y avons uniquement changé les traductions cités des versets du Qur'an et leur propre numérotation.
De même, pour vous permettre une lecture dénuée de préjugé, nous avons reporté à la fin de l'œuvre l'introduction du traducteur, et nous vous conseillons toujours de lire les introductions en dernier.
Nous l'avons fait suivie par les notes, à mon humble avis inutiles puisque le texte original n'en comporte pas et aussi surtout à cause de certains auteurs ou écrits douteux qui n'ont été écrit originalement que pour essayer de détruire l'Islam.

En ce qui concerne les notes, c'est là, toute la différence entre les Salafs qui n'avaient pas besoin de justifier leurs écrits avec des notes puisqu'ils étaient source de confiance avec ceux des écrivains des siècles derniers pour qui les annotations sont plutôt synonyme « d'érudition personnelle » quand ils ne veulent pas tout simplement diminuer l'œuvre de l'auteur original bien qu'ils aient été incapables d'écrire de telles œuvres.

Nous avons de même restauré toutes les formules de politesse concernant les Prophètes, Compagnons et Tabi'in.

Enfin, que les meilleures salutations et bénédiction soient sur celui qui, quoi que l'on dise sur lui, restera éternellement et n'en déplaise aux mécréants, le Messager d'Allah (sallallahou 'aleyhi wa sallam), sa Famille, ses Compagnons et tous ceux après, petits et grands, bronzés ou basanés, noirs et blancs, rouges et jaunes, hommes et femmes connues ou inconnues, mes frères et sœurs, qui ont suivi ses pas jusqu'à la fin des temps, *amine*.

La pensée vigile

Les nombreuses répétitions m’ont amené à éliminer de nombreux propos ou à en raccourcir d’autres qui reprennent des sujets déjà abordés sans offrir de bien grandes différences dans l’expression ou les conclusions. L’édition de référence a été établie par Muhammad al-Ghazâli, Bagdad, sd.

Daniel Reig

Louange à Dieu ! Louange qui parvienne à Le satisfaire. Bénisse les plus nobles de ceux qu'Il a choisis, Ceux qui vivent dans Sa compagnie et Son alliance ! Qu'Il leur accorde un salut qui n'ait pas de terme.

Comme mes idées papillonnent quand elles tournent les pages du grand livre des choses qui s'ouvre devant elles, comme très vite ensuite, elles s'en détournent et disparaissent, il m'a paru indispensable de les retenir dans leur fuite vers l'oubli.
« *Consignez le savoir par écrit* » a dit le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam). Que d'idées me sont venues que je n'ai pas eu le loisir de fixer et qui ont fui en me laissant dans le regret !
Lorsque, sur le mystère divin, j'ouvre l'œil de ma réflexion, les merveilles qu'il recèle se révèlent, innombrables, à ma vue et des explications qu'il ne m'est pas possible de taire, s'amoncellent devant moi comme sables sur la dune.
Ainsi ai-je fait de ce livre un filet que j'ai tendu aux idées fugitives.

1. Il peut arriver, quand on écoute un sermon, que l'on soit pris de ferveur, mais dès que l'on quitte le lieu d'oraison on retrouve indifférence et froideur.
J'ai recherché la cause de ce phénomène et l'ai découverte, et j'ai pu constater que les hommes étaient différents en ce domaine.
D'une manière générale, le cœur ne peut être dans le même état de ferveur pendant l'audition du sermon et après. Pour deux raisons.
La première est que les sermons agissent comme des coups de fouets : la douleur qu'ils provoquent quand ils sont assénés n'est plus aussi cuisante après qu'ils ont cessé.
La seconde est que, durant le sermon, l'homme est affranchi de ses soucis : il s'est libéré, en son corps et en son esprit, de l'emprise du monde et, le cœur parfaitement disponible, il écoute. Mais dès qu'il retourne à ses occupations, celles-ci l'accaparent par les tracas qu'elles lui causent.
Et comment, étant donné tous ces tiraillements, pourrait-il rester dans l'état qui était le sien auparavant?
C'est là une condition que connaissent tous les hommes; cependant, ceux dont le zèle a été éveillé restent plus ou moins longtemps sous l'effet de ce qu'ils ont entendu. Certains se décident sans hésiter et avancent sans se détourner : si le cheminement de leur nature les freinait dans leur course, ils pousseraient les hauts cris comme Hanzala[1] qui a pu dire de lui-même : « Hanzala est hypocrite! »
Il en est d'autres que leur tempérament incline tantôt à l'indifférence et que, tantôt, les sermons qu'ils viennent d'entendre poussent à l'action : ils sont comme l'épi que les vents balancent.
Chez quelques-uns le sermon, comparable à l'eau qui coule sur des rochers, ne laisse que des impressions fugitives.

2. Les séductions qui entraînent la nature humaine vers le monde sont multiples. De plus, elles procèdent de l'intérieur alors que l'évocation de l'au-delà est extérieure à la nature. Et cet au-delà reste un mystère.
On pourrait s'imaginer quand on n'a pas de savoir que les séductions de l'au-delà sont plus puissantes en raison des menaces[2] énoncées dans le Coran. Il n'en est rien ! En effet, la nature humaine dans son penchant pour le monde est comme l'eau qui suit la pente : c'est uniquement pour la faire remonter vers le haut qu'il faut déployer des efforts ! A cela, le soutien de la Loi répond : « C'est en excitant le désir et la peur que l'on renforce les troupes de la raison. »
Pour ce qui est de la nature, elle exerce de nombreuses attractions : il n'est donc pas étonnant qu'elle l'emporte.
Ce qui est étonnant, c'est que l'on puisse l'emporter sur elle !

3. Quand, de l'œil de sa clairvoyance, on peut observer les aboutissants des choses dans leurs commencements, on en retire le bien et on en évite le mal. Mais quand on ne voit pas les conséquences, on tombe sous l'emprise des sens. Alors on trouve la souffrance là où l'on cherchait le salut et la difficulté là où l'on espérait la félicité.
C'est dans le futur que tout cela trouve explication. Par le rappel du passé. En effet, ou bien, durant ton existence, tu as désobéi à Dieu ou bien tu Lui as obéi. Où se trouve alors le plaisir de la désobéissance? Et où l'ennui d'avoir obéi? Allons donc ! On ne s'en va pas comme cela ![3]
Ah ! Si les fautes, puisqu'elles se détachent de nous, pouvaient s'effacer !
Mais je serai plus explicite encore. Représente-toi l'heure de la mort et vois les regrets amers que ta négligence entraîne. Je ne dis pas : où est passée la douceur des plaisirs? Car la douceur des plaisirs s'est transformée en coloquinte et seule l'amertume de la souffrance demeure, sans contrepartie.
Comment pouvais-tu ignorer que tout acte a ses conséquences? Pense donc aux conséquences et Tu seras sauvé ! Ne suis pas les caprices de tes sens, tu t'en repentirais !

4. Quiconque a réfléchi aux conséquences des choses d'ici-bas prend ses précautions de même que l'homme conscient de la longueur du chemin se prépare au voyage.
Que ta conduite est étrange, ô toi qui connais avec certitude une chose et puis l'oublies, toi qui, convaincu du danger d'une situation, t'y jettes aveuglément, toi qui crains les hommes alors que c'est Dieu que tu devrais craindre !
Ton âme réussit à t'imposer ce dont elle n'est même pas sûre, et toi, tu ne peux lui imposer ce dont tu as la certitude ! Mais ce qu'il y a de plus d'étrange c'est ta satisfaction à rester égaré et ton insouciance, dans le plaisir, par rapport à ce qui t'a été réservé !

Aveuglé par ta santé, tu oublies l'approche de la maladie, fier de ta plénitude tu ne penses pas à l'imminence de la douleur. L'endroit où les autres sont tombés te montre pourtant celui où tu vas tomber toi-même, et la sépulture des autres te révèle pourtant, avant la mort, ce que sera la tienne ! Mais la recherche de tes plaisirs t'empêche de penser à la ruine de ton être.

On croirait que tu ne connais pas l'histoire de ceux qui sont passés
et que tu ne vois pas les ravages que le temps fait parmi ceux qui restent.
Si tu ne le savais pas, regarde : voilà leurs demeures !
Le vent les a effacées dans sa course après toi et voici la tombe.

Que d'hommes en vue voyons-nous descendre au tombeau, qui sont aussitôt décriés ! Que de châtelains, quand ils ont été destitués, sont remplacés dans leurs châteaux par leurs propres ennemis ! O toi, dont chaque instant à cela conduit et qui agis comme si tu n'avais rien compris, rien appris ! Comment l'œil peut-il se fermer puisqu'il a été averti?

5. Le châtiment le plus grave qui puisse être infligé est de ne pas avoir conscience du châtiment que l'on subit. Mais plus pénible encore est que le contentement naisse de ce qui est châtiment. C'est le cas de la joie de posséder de l'argent illicite et de s'enfoncer dans les fautes. L'homme dont c'est le cas ne pourra se prévaloir d'aucun acte d'obéissance.
J'ai réfléchi à la plupart des hommes de science et de ceux qui font profession d'ascétisme et je les ai vus subir des épreuves dont ils n'ont point conscience et qui viennent presque toujours de ce qu'ils recherchent les premières places.
Le savant s'emporte quand on lui oppose son erreur, le sermonnaire se fait une parure de son sermon, l'ascète dissimule et joue la comédie. Ils s'écartent de Dieu, occupés qu'ils sont des créatures. C'est là le premier châtiment qui les frappe mais le plus subtil est qu'ils se voient privés de la douceur de l'intimité divine comme du plaisir de la dévotion.
Il y a cependant des hommes qui croient, des femmes qui croient et grâce auxquels Dieu protège la terre. Ils ont des vies intérieures semblables à celles qu'ils nous montrent et même plus claires, des pensées intimes semblables à celles qu'ils proclament et même plus pures, des aspirations qui se situent au niveau des pléiades et même plus haut.
Mais s'ils sont découverts, ils essaient de nous abuser et si on les voit accomplir un miracle, ils nient ! Les hommes sont plongés dans leurs frivolités, mais eux, sont occupés à traverser leur désert. Les pays de la terre les aiment et les anges du ciel leur font fête.
Demandons à Dieu de nous aider à suivre leurs traces et de nous placer parmi leurs disciples.

6. L'homme raisonnable est celui qui se tient prêt à partir : il ne sait quand la décision de Dieu le surprendra, quand il sera appelé à comparaître.
Beaucoup de gens se laissent abuser par la jeunesse : ils oublient la disparition de leurs pareils et se laissent distraire par l'espérance. Parfois un savant au cœur pur se dira : « Je m'occupe de science aujourd'hui, et demain je la mettrai en pratique ». Alors il se laissera aller par laxisme à commettre une faute en remettant à plus tard son acte de repentir. Ou bien il n'hésitera pas à répandre ou à écouter une calomnie, à s'approprier une chose douteuse, espérant effacer tout cela le lendemain par une bonne action. Mais il oublie que la mort peut le surprendre.
Le sage est celui qui accorde à chaque instant de sa vie le devoir qui lui est imposé. Si la mort le surprend, elle le trouvera prêt et si l'espoir de survivre lui est donné, il aura acquis un mérite supplémentaire[4].

7. En pensant aux terribles catastrophes, aux formidables épreuves qui frappent une grande partie du monde, et qui sont d'une indescriptible gravité[5], je me dis : Gloire à Dieu ! Dieu est le plus généreux des généreux, et la générosité implique l'indulgence, que signifient donc ces punitions ?
Mais en y réfléchissant, je m'aperçois que beaucoup d'hommes ont une existence comparable au néant[6] : ils ne consultent jamais les preuves de l'Unicité divine, ils ne réfléchissent pas aux ordres de Dieu, pas plus qu'à Ses interdictions. Au contraire, ils vont, fidèles à leurs habitudes, comme des bêtes. Si la loi coïncide avec leurs vœux tant mieux, sinon, c'est leurs désirs qu'ils prennent pour loi. Quand ils gagnent un dinar, ils ne se préoccupent pas de savoir si c'est par une opération licite ou non. Si la prière leur est facile, ils la font, sinon ils la négligent...
Je compris que les punitions, même graves, restaient inférieures aux crimes qu'ils avaient commis. Quand une punition tombe comme expiation certains pleurnichent : « Quelle est la faute qu'il faut réparer? » s'écrient-ils. Ils oublient simplement ce qui fut et à cause de quoi la terre tremble sous leurs pieds... Quand tu vois un homme puni, sache qu'il l'est pour quelque faute.

8. J'observai la jalousie que les savants éprouvent les uns pour les autres et je constatai qu'elle avait pour origine leur amour du monde. Seulement les savants de l'au-delà ont de l'affection les uns pour les autres plutôt que de la jalousie, ainsi que Dieu l'a dit, Coran, 59, 9 : « **et ne ressentent dans leurs cœurs aucune envie pour ce que [ces immigrés] ont reçu** », et Coran, 59 10 : « **Et [il appartient également] à ceux qui sont venus après eux en disant: «Seigneur, pardonne-nous, ainsi qu'à nos frères qui nous ont précédés dans la foi; et ne mets dans nos cœurs aucune rancœur pour ceux qui ont cru**. »
Abû ad-Dardâ'[7] priait chaque nuit pour ses frères.
L'imam Ahmad Ibn Hanbal[8] dit au fils d'ash-Shâfi' î[9] : « Ton père est l'un des six pour lesquels je prie à la fin de chaque nuit. »

La différence entre les savants de ce bas-monde et ceux de l'au-delà, c'est que les premiers ambitionnent les places de premier plan en cette vie et apprécient les foules nombreuses qui se pressent autour d'eux ainsi que les louanges. Quant aux savants de l'au-delà, ils étaient loin d'avoir la même attitude, ils la craignaient même et plaignaient ceux qui devaient en subir l'épreuve.
An-Nakha'î ne s'appuyait jamais contre un pilier et 'Alqama[10] disait : « Je déteste que l'on marche à ma suite » et on l'appelait 'alqama (coloquinte). Certains d'entre ces hommes quand plus de quatre personnes les entouraient, se levaient et partaient. Ils repoussaient les demandes de consultations juridiques et préféraient rester inconnus. Ils font penser à ces navigateurs qui, sur la mer déchaînée, ont beaucoup à faire jusqu'au moment où ils sont assurés de leur salut.

9. J'ai, un jour, réfléchi à l'imposition morale[11] et j'ai constaté qu'elle recouvre des obligations faciles à observer et d'autres auxquelles il est difficile d'obéir.
Les premières ont trait aux œuvres réalisées par les membres[12], œuvres parmi lesquelles, d'ailleurs, il en est de plus difficiles que d'autres, comme le jeûne qui l'est davantage que les ablutions et la prière, encore que, pour certains, il soit plus aisé de jeûner que de faire l'aumône.
Les secondes, qui sont difficiles, le sont, elles aussi, inégalement : certaines sont plus pénibles que d'autres. Ainsi en est-il de la spéculation intellectuelle et de la démonstration rationnelle qui conduisent, toutes deux, à la connaissance du Créateur. Mais, en fait, elles sont difficiles pour celui qui est dominé par les réalités sensibles et faciles pour les hommes de raison.
De même, il est difficile de dominer sa passion, de dompter son âme et d'empêcher les appétits naturels de se donner libre cours.
Mais tout cela permet au sage de réfléchir à sa rétribution et d'espérer une issue favorable même s'il souffre dans l'immédiat.
Pour nous, par contre, la plus pénible des contraintes morales, et la plus troublante, consiste en ce que nous voyons le Créateur, dont notre raison admet pourtant sincèrement la sagesse, faire endurer à l'homme occupé de science et voué à l'adoration une pauvreté qui le mord cruellement et l'oblige à s'humilier devant l'ignorant pour trouver de quoi vivre. Alors que dans le même temps, Il est si bon pour le pécheur que ce dernier, malgré son ignorance, est submergé par les biens terrestres.
On Le voit encore faire naître les corps et leur donner perfection. Mais Il détruit ensuite l'édifice de la jeunesse au début de son développement ou dans son plein épanouissement et, d'un coup, l'être se retrouve brisé.
On Le voit aussi causer de telles souffrances aux enfants qu'ils attirent la pitié de tous.
Et puis on dit à l'homme : Garde-toi bien de douter qu'Il est le Plus Miséricordieux des Miséricordieux !
Enfin, il entend conter la mission de Moïse ('aleyhi salam) auprès de Pharaon et on lui dit : « Sois convaincu que c'est bien Dieu qui a égaré Pharaon[13] ». Sache aussi qu'Adam ('aleyhi salam) ne

pouvait faire autrement que de manger le fruit de l'arbre, alors que Dieu l'avait mis en garde, et « **Adam désobéit ainsi à son Seigneur** », Coran, 20, 121.
Devant de telles contradictions, certains sont si perplexes qu'ils finissent par tomber dans l'impiété et la contestation. Mais, s'ils en recherchaient la raison profonde, ils comprendraient que les accepter avec soumission est justement l'obligation qui pèse sur la raison. Il faut qu'elle se soumette. C'est là un principe, qui, s'il est bien compris, conduit à la remise de soi à Dieu et au Salut.
Nous demandons à Dieu de nous dévoiler les obscurités qui troublent l'homme égaré.
Il est proche et répond favorablement.

10. L'homme doit connaître la noblesse du temps qu'il vit, la, valeur du moment qui lui est accordé[14], ainsi n'en perdra-t-il aucun instant en ce qui n'est pas acte de piété et sera-t-il de plus en plus vertueux tant dans ses paroles que dans ses actes. Son intention de faire le bien devra être permanente et ne pas se laisser décourager par l'impuissance du corps à œuvrer, ainsi qu'il est dit dans le hadith : « *Chez le croyant, l'intention prime l'œuvre* »[15].
... Lorsque l'homme, même s'il a déjà œuvré avec beaucoup de zèle, sait que la mort va le couper de toute action, il accomplit au cours du temps qui lui reste à vivre des actes dont le salaire lui sera payé éternellement après la mort. S'il possède quelque chose en ce bas-monde, il fera un legs pieux[16], il plantera un arbre, creusera un canal, ou bien il tâchera d'avoir des enfants qui invoqueront Dieu après lui : le salaire en sera pour lui.
Ou bien encore, il composera un livre dans le domaine de la science : l'ouvrage que le savant écrit est son fils pour l'éternité. Il devra toujours œuvrer dans le bien et s'y distinguer, ainsi, ses actes seront transmis comme des exemples pour les générations à venir. C'est celui-là qui ne meurt pas !
Certains sont morts qui vivent encore parmi les hommes.

11. C'est une des ruses les plus dangereuses de Satan, l'un de ses stratagèmes les plus habiles que de circonvenir les gens riches en leur donnant des espérances et en les occupant aux plaisirs qui éloignent de l'au-delà et des œuvres qui permettent de le gagner. Il les attache à l'argent, les poussant à en amasser, les rendant avides d'en posséder et ensuite, il leur suggère de monter bonne garde auprès de lui pour éviter de le perdre.
C'est là une de ses ruses les plus fortes, une de ses machinations les plus puissantes car, par cet artifice subtil, il provoque chez les véritables croyants la peur de gagner de l'argent. Alors, celui qui aspire à l'au-delà le fuira et celui qui veut se repentir s'empressera de se défaire de celui qu'il possède. Satan continuera même à le pousser au renoncement, à lui commander le dépouillement, à lui faire fuir les voies du gain en prétextant lui être de bon conseil et lui faire conserver sa foi[17].

Il y a au fond de tout cela des merveilles de tromperie. Parfois, Satan, empruntant la voix d'un de ces maîtres dont le repentant s'inspire, lui dira : « Abandonne tout ce que tu possèdes, et va vivre dans les rangs des ascètes. Tant que tu auras de quoi manger à midi et le soir, tu n'en feras pas partie et tu n'atteindras pas aux degrés de la force d'âme ».

Il lui répète aussi des hadiths qui sont loin d'être authentiques et qui ont été inspirés par une raison secrète et forgés avec une intention précise.

Et, lorsqu'il s'est démuni de ce qu'il possédait, qu'il a abandonné ses sources de revenus, il se retrouve guettant avec convoitise le moindre don de ses frères. Ou bien Satan lui fait alors apprécier la compagnie des potentats car, n'étant pas homme à suivre la voie de l'ascétisme et du dépouillement plus de quelques jours, son naturel revient qui condamne ses aspirations. Il tombe alors dans un état pire encore que celui qu'il avait voulu fuir. Pour atteindre son but, il prostitue sa principale marchandise, c'est-à-dire, sa religion et son honneur, il se met dans la situation de celui qui tend la main et devient une véritable chiffe.

Mais s'il avait médité l'exemple des hommes de qualité, l'exemple des meilleurs d'entre eux, s'il avait examiné les hadiths authentiques qui sont attribués à leurs chefs, il aurait appris qu'al-Khalîl (Abraham) (‘aleyhi salam) était très riche, si riche que ses troupeaux emplissaient la ville. C'était le cas de Loth (‘aleyhi salam), de nombreux Prophètes et de la plupart des Compagnons (radhiyallahou ‘anhoum).

Seulement, ces hommes ont été patients quand ils n'avaient rien et ne se sont pas interdit de gagner ce qui leur était utile, ni de prendre ce que la loi tolérait quand cela se présentait. Ainsi Abû Bakr (radhiyallahou ‘anhou) quittait la Mekke pour faire du commerce du vivant même du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam).

La plupart d'entre eux cédaient au Trésor Public le surplus de leurs ressources et ne subissaient pas l'humiliation d'avoir à recourir à leurs frères. Ainsi, le fils de ‘Umar[18] (radhiyallahou ‘anhoum) ne refusait rien et ne mendiait jamais.

Quant à moi, en observant la plupart des gens de religion et de science qui se trouvent dans cette situation que je condamne, j'ai constaté que la science les a tout d'abord empêché de se consacrer à leur gagne-pain, mais lorsqu'ils ont eu ensuite besoin d'assurer leur existence, ils se sont humiliés alors qu'ils étaient les hommes les plus dignes de considération.

Autrefois, le Trésor Public leur aurait assigné un traitement garanti par l'excédent des revenus de leurs frères. Mais, comme de nos jours, on ne donne plus rien au Trésor Public, un homme pieux ne peut rien obtenir sans livrer une partie de sa foi. Et plaise à Dieu encore que cela lui soit possible, car il peut arriver que sa foi soit ruinée sans qu'il ait rien obtenu ! C'est donc un devoir pour le sage que de préserver l'argent qu'il possède et de s'appliquer à en gagner le plus possible pour faire l'économie de flatteries adressées au tyran, ou de faux-semblants destinées à l'ignorant.

Il ne doit pas faire cas des fables de ces mystiques qui attribuent tant de mérites à la pauvreté[19] ! Celle-ci n'est, en fait, que maladie d'impuissance et celui qui la supporte a la même rétribution que

l'homme qui endure la maladie, sauf s'il s'agit d'un lâche qui recule devant l'action et se contente de son morceau de pain quotidien. Toutefois cela n'est pas un des degrés que gravissent les héros mais bien plutôt une de ces situations qui conviennent bien aux ascètes pusillanimes.
Quant à l'homme qui possède un état lucratif, qu'il soit celui qui donne et non celui à qui l'on donne, celui qui fait l'aumône et non celui à qui on la fait !
C'est là agir en homme de mérite et d'œuvre !
Quiconque médite ces lignes, reconnaîtra la dignité de la richesse et le danger que fait courir la pauvreté.

12. Je peux constater, quand j'observe les conditions dans lesquelles vivent les hommes vertueux, qu'ils sont, dans leur majorité, privés des joies terrestres. Ce sont les êtres les plus chargés de vices qui tiennent, généralement, ce bas-monde entre leurs mains.
Prenons le cas des vertueux : ils se plaignent de ne pouvoir obtenir ce que les gens sans scrupule possèdent et certains, parfois, en sont même déchirés de désespoir.
A l'un de ces désespérés, j'ai dit :
« Réfléchis donc, malheureux ! Tu es dans l'erreur pour plusieurs raisons.
D'abord, si tu as l'ambition de rechercher les satisfactions mondaines, fais les efforts qu'il faut pour les gagner; tu éviteras ainsi le regret de les avoir laissées échapper. C'est la preuve d'une grande impuissance que de rester là, regardant tristement ce que l'autre a obtenu, alors que de ton côté, tu n'as fait aucun effort !
Ensuite, ces biens matériels sont recherchés non pour être conservés mais dépensés. C'est ce que te montrera ta science et que comprendra ton intelligence.
Le superflu qu'acquièrent les gens malhonnêtes nuit à leur corps et à leur foi.
Si donc, sachant cela, tu regrettes encore la perte de ce qu'il vaut mieux pour toi que tu aies perdu, si ton regret est une punition de ce dont tu sais l'avantage qu'il y a à s'en tenir éloigné, contente-toi de lui comme d'un tourment passager et immédiat puisque tu échappes au tourment éternel !
Enfin, tu connais le handicap de l'être humain en général par rapport à la bête brute en matière de nourritures terrestres et des plaisirs qu'elles procurent. En effet, l'animal en jouit dans une très grande proportion et en toute quiétude, alors que tu le fais, toi, avec crainte et pour une toute petite part. Si cette part était doublée, comme tu le désires, elle te ferait semblable à cette bête, pour cette raison que cela la distrait, elle, d'acquérir des mérites : le manque de satisfactions matérielles pousse l'homme à s'élever à des degrés supérieurs.
Mais si tu choisis le superflu avec le peu de vertus, tu retournes vers ce que tu sais être méprisable, tu déshonores ton savoir et tu prouves la confusion de ta pensée ! »

13. J’ai examiné la prédilection des savants pour les désirs de l’âme qui font l’objet d’une interdiction et je suis d’avis qu’elle atteint un degré qui confine à l’absence de foi. Toutefois, on peut concevoir qu’il y a des distinctions à faire entre ces hommes au moment où ils commettent l’action prohibée. Les uns ignorent qu’il y a là une prohibition : ils ont une sorte d’excuse. D’autres pensent qu’elle est simplement déconseillée et non interdite : ils sont assez semblables aux précédents et il est possible qu’Adam (‘aleyhi salam) entre dans cette catégorie.
Certains se livrent à une interprétation personnelle et ils se trompent, comme lorsqu’ils déclarent qu’Adam (‘aleyhi salam) s’est vu interdire un arbre proprement dit. Il en a mangé le fruit, disent-ils, et non l’arbre lui-même ![20]
D’autres connaissent l’interdiction mais la force triomphante du désir la leur fait oublier : ce qu’ils voient les distrait de ce qu’ils savent. Aussi le voleur ne pense plus à l’amputation de la main; au contraire, il se fond tout entier dans l’atteinte de son objet. De même celui qui va se livrer à la fornication[21] oublie-t-il le scandale et la punition, car ce qu’il voit le détourne de ce qu’il sait.
D’autres enfin, connaissent le danger et s’en souviennent. Toutefois, c’est agir en homme raisonnable, que de s’armer de prudence, et comment n’en serait-il pas ainsi puisque l’on sait que ce roi sage a coupé une main à cause d’un quart de dinar[22] et détruit un corps vigoureux par la lapidation à cause de la jouissance d’une heure? Et qu’il a englouti, métamorphosé, noyé !...

14. En examinant les conditions de vie des mystiques et des ascètes, je peux constater qu’elles sont, pour la plus grande partie en contradiction avec la Loi révélée, soit parce que tous ces gens sont ignorants, soit parce qu’ils se livrent à des innovations toutes personnelles. Ils se fondent sur des versets coraniques dont ils ne comprennent pas le sens et sur des hadiths qui ont été faits spécialement et dont la plupart sont irrecevables.
Ainsi, ils entendent ces versets : « **Et la vie présente n’est qu’un objet de jouissance trompeuse** », Coran, 3, 185 et 57, 20. « **Sachez que la vie présente n'est que jeu, amusement, vaine parure** ».
Ensuite, ils entendent le hadith : « *Ce monde ne vaut pas plus pour Dieu qu’une brebis morte pour les gens qui y vivent*. »
Ils se montrent alors excessifs dans leur refus du monde, et cela sans en avoir recherché la réalité profonde. En effet, tant que l’on ne connaît pas la réalité d’une chose, il n’est permis ni de la blâmer ni de la louer.
Ainsi, quand nous étudions ce bas-monde, constatons-nous que de cette vaste terre dont on a fait le lieu de séjour des créatures, celles-ci tirent leur nourriture et qu’elles y enterrent leurs morts. Une chose qui offre de tels avantages ne peut être blâmée.
Nous savons aussi que tout ce qu’il y a sur terre : eau, plantes, animaux est utile à l’être humain et renferme les conditions de sa survie. Et nous savons que celle-ci est elle-même un moyen de connaître

Dieu, de Lui obéir et de Le servir. Il est donc clair que tout ce qui permet l'existence d'un être qui arrive à la connaissance de Dieu et L'adore doit être approuvé et non condamné.
Dès lors, il est évident pour nous que le blâme ne doit s'appliquer qu'aux actions de l'homme qui ignore Dieu ou qui Lui désobéit en cette vie immédiate. Mais si l'on gagne des richesses licites et si l'on s'acquitte de l'aumône légale, on ne doit pas être blâmé.
On sait ce qu'ont laissé à leur mort Zubayr[23], Ibn 'Awf[24] (radhiyallahou 'anhoum) et d'autres. La dotation de 'Ali[25] (radhiyallahou 'anhou) s'élevait à 40.000 dinars, Ibn Mas'ûd[26] (radhiyallahou 'anhou) a laissé 90.000 dinars; Layth Ibn Sa'd[27] avait un revenu annuel de 20.000 dinars, Sufyân[28] avait de l'argent pour faire du commerce et Ibn Mahdî[29] avait un revenu annuel de 2.000 dinars[30].
Et même quand l'homme se marie souvent et qu'il a de nombreuses concubines, cela ne peut lui être reproché : le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) avait plusieurs femmes[31] et concubines et la plupart des compagnons en avait tant et plus. 'Alî (radhiyallahou 'anhou) avait quatre épouses de condition libre et dix-sept concubines- mères[32] et son fils al-Hasan[33] (radhiyallahou 'anhoum) épousa environ quatre cents femmes.
Si l'on se marie pour avoir des enfants, c'est là la forme la plus parfaite de la dévotion et si c'est pour y chercher le plaisir et la jouissance, la loi l'autorise. Le mariage permet, en effet, de se livrer à d'innombrables actes de dévotion, et, en particulier, de préserver sa pureté ainsi que celle de son épouse[34].
Moïse ('aleyhi salam) passa dix ans de sa noble vie à réunir la dot de la fille de Shu' ayb. Si le mariage n'avait pas constitué une excellente chose les Prophètes n'y auraient pas consacré une grande partie de leur temps.
Ibn 'Abbâs[35] (radhiyallahou 'anhoum) disait : « Les meilleurs de cette nation sont ceux qui ont le plus de femmes », et il avait des rapports avec une de ses servantes et allait ensuite en trouver une autre. La concubine de Rabî' Ibn Khaytham[36] disait de ce dernier qu'il pratiquait le « coïtus interruptus ».
Quant à la nourriture, on attend d'elle qu'elle fortifie notre corps pour le service de Dieu. C'est un devoir quand on possède une chamelle que d'être bon pour elle afin qu'elle puisse nous porter. Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) mangeait ce qui lui était présenté même si c'était de la viande, et il aimait le poulet. Mais ce qu'il aimait le mieux c'était les gâteaux et le miel. On n'a pas rapporté, à son sujet, qu'il se soit privé d'un aliment autorisé.
On apporta, un jour, à 'Ali (radhiyallahou 'anhou) un gâteau au miel (fâlûdhaj) ; il en mangea puis demanda ce que c'était : « C'est le jour de l'an persan (naivrûz) ! lui dit-on. « Ce sera notre jour de l'an tous les jours ! »
Ce qui est interdit, c'est de manger encore après que l'on s'est rassasié et de s'habiller d'une manière vaine et insolente. Cependant certains hommes se sont contentés de moins que cela, car on ne peut guère, dans le cadre de ce qui est simplement licite, atteindre à la satisfaction totale de ses aspirations.
Toutefois le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a porté un manteau qui lui avait été acheté pour

vingt-sept chameaux et Tamîm ad-Darî[37] possédait un manteau qui avait coûté 1.000 dirhams et dans lequel il priait la nuit.

Puis des gens sont venus qui ont fait semblant de renoncer au monde et qui ont découvert une doctrine que la passion leur a fait trouver belle et qu'ils se sont appliqués ensuite à justifier. Mais il convient plutôt d'obéir au signe et non de suivre une voie pour ensuite en chercher le signe indicateur.

Ils se sont divisés par la suite : certains qui ont un maintien affecté sont, intérieurement, de véritables lions galeux. Se laissant aller aux concupiscences dans la solitude et goûtant aux plaisirs, ils montrent aux autres, par leur costume, qu'ils sont des mystiques qui ont renoncé au monde. D'ascètes, ils n'ont que la tunique, et lorsqu'on observe leur comportement, on voit qu'il y a chez eux la morgue de Pharaon !

D'autres ont une vie intérieure saine, mais ils sont, de la Loi, ignorants.

Il y en a d'autres qui enseignent et composent : les ignorants les prennent pour guides de leur doctrine et ils sont alors comme des aveugles qui suivent un aveugle. Mais, si tous ces gens avaient examiné de près l'état premier dans lequel ont vécu le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et ses Compagnons, ils ne se seraient pas égarés. En effet, certains hommes qui ont découvert la vérité ne se sont pas laissés influencés par des personnalités en renom. Lorsqu'elles s'écartaient de la loi, ils les couvraient, au contraire, de reproches.

On rapporte, à propos d'Ibn Hanbal, qu'al-Marwazî[38] lui demanda un jour :

— Quelle est ton opinion sur le mariage?

— La Sunna du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), répondit-il.

L'autre continua : « Ibrahim (Ibn Adham)[39] a dit... » Mais Ibn Hanbal s'écria : « Laissons ces balivernes... ! »

On lui dit aussi : Sari as-Saqatî[40] a dit : « Lorsque Dieu créa les lettres, le alif se mit debout et le bâ' s'agenouilla. » Mais il s'écria : « Les hommes l'ont fui ! » Sache donc que l'homme qui a découvert la vérité ne se laisse pas impressionner par un grand nom. Ainsi quelqu'un demanda à 'Ali (radhiyallahou 'anhou) : « Penses-tu que nous devions considérer que Talha[41] et Zubayr (radhiyallahou 'anhoum) aient été dans l'erreur?[42] — Ce n'est pas aux hommes que l'on reconnaît la vérité, répondit-il. Reconnais la vérité, tu reconnaîtras ceux qui la pratiquent ! » Par Dieu, dans les âmes s'est gravée une telle admiration pour certains hommes que quoi que l'on puisse rapporter d'eux, celui qui ignore la Loi l'accepte spontanément.

On rapporte ceci d'Abû Yazîd[43] : « Comme mon âme manquait d'énergie et se dérobait, je fis le serment de ne pas boire d'eau pendant une année! » Cela, s'il l'a vraiment fait, est une faute très grave, un péché abominable, car l'eau fait pénétrer la nourriture dans l'organisme et rien ne peut la remplacer. En ne buvant pas, il a nui à son corps. Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) quant à lui, appréciait beaucoup l'eau.

Comment peut-on considérer un tel acte comme celui d'un homme qui sait que son âme ne lui appartient pas et qu'il n'a le droit d'en disposer qu'avec la permission de son Seigneur?

De même, on rapporte qu'un soufi avait raconté ceci : « Je me rendis à la Mekke pieds nus, pour prouver mon total abandon à Dieu. Les épines me rentraient dans les pieds, alors je les traînais par terre sans les lever. Je portais une robe de bure et j'en frottais mon œil quand il me faisait mal, et c'est ainsi que j'ai perdu l'un de mes yeux. »

Les exemples de ce genre abondent et les sermonnaires[44] qui s'adressent au peuple dans les rues les assimilent parfois à des miracles[45] et les offrent à l'admiration du vulgaire qui va s'imaginer que l'homme qui fait de telles choses est supérieur à ash-Shâfi'î et à Ahmad. Par Dieu, ce sont de très graves fautes, des vices affreux car Dieu a dit : « **Et ne vous tuez pas vous-même** », Coran, 4, 29 et le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) : « *Votre âme a des droits sur vous*. »

Abû Bakr[46] (radhiyallahou 'anhou), au moment de l'exil, cherchait de l'ombre pour y abriter le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et lorsqu'il vit un rocher, il prépara un coin de repos dans son ombre.

Mais des symptômes de ces excès apparaissent déjà chez les anciens de notre communauté ainsi qu'on a pu le rapporter. Ils ont fait école pour deux raisons : l'ignorance d'abord et le souvenir récent de la vie monastique ensuite.

Al-Hasan[47] reprochait leur ascétisme à Farqad al- Sabakhî[48] et à Mâlik Ibn Dinâr[49]. On trouva chez lui un plat avec de la viande, il dit : « Ce n'est ni les deux galettes de Mâlik ni l'assiette de Farqad! » Il vit un grand manteau sur les épaules de Farqad : « La plupart des gens qui sont destinés à l'enfer, ô Farqad, portent des manteaux! » Souvent un sermonnaire orne la séance qu'il tient en parlant de personnes qui entreprennent un voyage de dévotion[50] en n'emportant ni vivres ni eau. Mais il ne sait donc pas que c'est une très vilaine action et que Dieu ne peut être mis à l'épreuve. Un ignorant qui désire faire acte de repentir risque, après l'avoir entendu, de partir sans provisions et de mourir en route ! Le conteur aura alors sa part dans le péché commis.

Souvent ces sermonnaires content que Dhû Nûn[51] rencontra une femme au cours de son voyage, qu'il lui adressa la parole et qu'elle lui répondit[52]. On oublie donc les hadiths authentiques ! « Il n'est permis à une femme de voyager, de jour ou de nuit, qu'accompagnée d'un chaperon ».

Ils rapportent aussi que des hommes ont marché sur l'eau. Et quand Ibrahim al-Harbî [53]leur dit : « Il est faux que quelqu'un ait jamais pu marcher sur l'eau! », ils demandent : « Nies-tu donc les miracles accomplis par les saints vénérables? » Nous répondrons ceci : « Nous ne sommes pas de ceux qui les nient, mais nous n'admettons que ce qui est authentique. Les hommes vénérables sont justement ceux qui suivent la Loi sans obéir à leurs opinions personnelles ».

Dans le hadith il est dit que les fils d'Isra'il se montrèrent récalcitrants : Dieu fut alors implacable à leur égard.

Parfois, les sermonnaires appellent à la pauvreté, tant et si bien qu'ils poussent à se défaire de leurs biens certains individus qui, ensuite, quand ils se trouvent dans le besoin, en sont réduits soit à vivre d'expédients illicites, soit à s'exposer à la mendicité[54].

Que de musulmans ont souffert de leurs exhortations à vivre de peu ! Et pourtant le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a dit : « *Un tiers de nourriture, un tiers de boisson, un tiers de respiration.* »[55] Ils ne sont, eux, satisfaits que lorsqu’ils ont amené les gens à limiter exagérément leur nourriture.

Abû Tâlib al-Makkî[56], dans son ouvrage intitulé « Nourriture des cœurs » (Qût al-qulûb) raconte qu’il y avait parmi eux un homme qui pesait sa nourriture avec une datte fraîche; mais, chaque jour, elle se desséchait un peu plus. J’ai été, moi-même, dans ma jeunesse, l’un de ceux qui guidaient leur conduite sur ses paroles; mes intestins rétrécirent, ce qui provoqua une maladie de plusieurs années. Comment croire que cela soit une chose que la sagesse puisse rendre nécessaire ou que la Loi doive conseiller?

La monture de l’être humain, ce sont ses forces uniquement; s’il travaille à les réduire, il sera trop faible pour accomplir ses actes de dévotion.

Et ne dites surtout pas : « Il est impossible d’atteindre au licite parfait, c’est pourquoi le renoncement est nécessaire pour éviter les choses douteuses. » Le croyant doit seulement faire un choix dans ce qu’il gagne, c’est cela qui est licite. On ne peut retenir contre lui ce qui aurait pu être fait par d’autres avec cet argent qu’il a gagné. Ainsi, supposons qu’en entrant dans les pays chrétiens nous y trouvions l’argent destiné aux boissons spiritueuses et le salaire de la luxure; tout cela nous serait licite en qualité de butin de guerre[57]. Entendez-vous donc par licite une pureté telle que la pépite d’or n’ait pris, à aucun moment depuis qu’elle a été extraite de la mine, une qualification que l’on puisse condamner[58]?

C’est un cas que le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) n’a pas examiné. Vous savez certainement qu’il était interdit de lui donner l’aumône[59] mais, lorsqu’il reçut de Barîra[60] un morceau de viande, il lui fut possible de le manger, précisément parce que son statut légal avait changé.

Ahmad Ibn Hanbal a dit : « Je déteste les restrictions alimentaires. Certains se les imposent qui sont incapables ensuite d’accomplir leurs devoirs religieux. »

Cela est bien vrai ! Celui qui se nourrit d’une manière frugale continuera à se restreindre jusqu’à ce qu’il devienne incapable, d’abord de faire ses prières surérogatoires, puis d’accomplir ses devoirs obligatoires, ensuite de gérer les affaires de sa famille et de la faire vivre dans la décence...

Ne sois donc pas effrayé par les hadiths qui nous incitent à endurer la faim; leur but est soit de nous inviter à jeûner légalement, soit de nous empêcher de rechercher la satiété et, pour ce qui est de réduire notre nourriture d’une manière permanente, cela influe sur les forces physiques et n’est donc pas licite.

Parmi ces gens que l’on doit stigmatiser, il y en a qui sont d’avis de ne pas manger de viande alors que le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) aurait voulu en manger tous les jours.

Ecoute-moi donc sans partialité et ne m’objecte pas les noms d’hommes respectables : Tu dis, en effet : Bishr[61] a dit, Ibrâhim Ibn Adham a dit, mais celui qui invoque le nom du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et de ses Compagnons a un argument meilleur.

Il y a toutefois dans les actes de ces gens des aspects auxquels nous accorderons un préjugé favorable. Je m'entretenais un jour avec un de nos maîtres sur le fait, que certains hommes vénérables avaient, ainsi qu'on le rapporte, enterré leurs livres.

— Pourquoi ont-ils fait cela? lui demandai-je.

— Ce que nous avons de mieux à faire, assura-t-il, c'est de nous taire.

Il voulait dire par là que cet acte était dû à leur ignorance. Quant à moi, j'expliquerai ainsi leur conduite : peut-être, dans les livres qu'ils ont enterrés, se trouvait-il une forme d'opinion personnelle et ils n'ont pas jugé bon que les autres la suivent. Dans le hadith d'Ahmad Ibn Abî al-Hawârî[62]4, on rapporte qu'il avait pris ses livres, les avait jetés à la mer et s'était écrié : « Quel bon guide je suis ! » Eh ! Nous n'avons plus besoin de guide puisque nous sommes déjà arrivés à destination. De cet homme, nous pourrons dire, en lui accordant un préjugé favorable, qu'il n'était pas satisfait des propos que ses livres renfermaient. Mais s'il s'était agi de sciences authentiques cela aurait été une destruction des plus criminelles.

Si j'ai pu fournir cette interprétation, c'est qu'elle est valable, eu égard aux savants qu'ils comptent parmi eux. En effet, on nous a rapporté que Sufyân ath-Thawrî avait recommandé que l'on enterrât ses livres car il regrettait d'avoir écrit des choses reçues de certaines personnes, il disait : « C'est la passion du hadith qui m'y a poussé. »

Cela, parce qu'il écrivait en se fondant sur des autorités faibles et non reconnues. Disons qu'il avait recommandé d'enterrer le tout à partir du moment où il n'arrivait plus à faire de distinction entre ce qui était authentique et ce qui ne l'était pas. De la même manière l'homme est autorisé à enterrer ses livres quand il s'y trouvera des idées correspondant à des opinions qui furent les siennes mais sur lesquelles il est ensuite revenu.

C'est là une manière d'interpréter l'attitude des savants, mais en ce qui concerne les ascètes qui n'ont vu là que l'aspect extérieur et qui ont enterré des livres de valeur pour que ceux-ci ne les détournent pas de leur dévotion, il y a stupidité de leur part. Ils ont tenté, en effet, d'éteindre une lampe qui pouvait les éclairer, sans parler de l'acte criminel auquel ils se livraient en détruisant indûment une richesse.

Yûsuf Ibn Asbât[63] est un de ceux qui ont travaillé à détruire les livres de science, il ne put ensuite s'empêcher de rapporter des traditions, mais dans une confusion totale, et il fut compté parmi les transmetteurs médiocres.

Shu'ayb Ibn Harb[64] raconte : « J'ai demandé à Yûsuf Ibn Asbât :

— Qu'as-tu fait de tes livres?

— Je suis allé sur l'île et lorsque la mer s'est retirée, je les ai enfouis dans le sable; à la marée montante, je suis reparti.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à faire cela?

— Je voulais conserver ma concentration d'esprit. »

On a dit : « Al-Asbât a enterré ses livres mais même alors son esprit était hanté par des chimères et ce qu'il a écrit ensuite n'était pas bon du tout. »

Je pense, quant à moi, qu'il s'agissait apparemment de livres contenant une science utile, mais son ignorance l'a conduit à cet excès qu'il croyait opportun, mais qui ne l'était pas. La chose n'aurait présenté aucun caractère de gravité si ses livres avaient été de même nature que ceux d'ath-Thawrî, dans lesquels se trouvaient des hadiths tenus de rapporteurs faibles et où il devenait difficile de distinguer le bon du mauvais. Mais le fait qu'il ait voulu se chercher une excuse dans sa volonté de ne pas se laisser distraire prouve bien que ses ouvrages n'étaient pas ainsi. Voyez donc où le manque de science conduit les gens de bien !

Nous avons appris que quelqu'un[65] que nous admirons et dont nous visitons le tombeau, avait uriné sur les bords du Tigre puis avait procédé à une lustration pulvérale. — Mais l'eau est toute proche, lui dit-on !

— J'ai craint de ne pas y parvenir !

Si cette attitude révèle un optimisme modéré à court terme, il n'en reste pas moins que les jurisconsultes, quand ils entendent rapporter de tels propos sur lui, en font des gorges chaudes, car la lustration pulvérale[66] n'est valable que dans le cas où l'eau manque. C'est une ineptie, lorsqu'il y a de l'eau à proximité, que de se frotter les mains avec du sable. Cependant, il n'est pas nécessaire que l'eau se soit trouvée tout à côté du traditionniste ; si même elle avait été distante de plusieurs coudées on aurait pu dire qu'elle était à proximité. L'ablution avec du sable est donc sans effet et n'a, dès lors, aucune valeur.

Quiconque médite ces faits comprend qu'un seul docteur de la loi, même si ses disciples sont peu nombreux, même si, lorsqu'il disparaît, ses partisans ne font plus entendre leur voix, a plus de valeur que des milliers de ces gens auxquels le peuple se frotte pour s'attirer une bénédiction et dont des foules innombrables suivent les dépouilles.

Qu'est-ce donc que l'homme de qualité, sinon quelqu'un qui exerce une influence déterminante, un savant qui comprend le but de la Loi religieuse et s'en inspire pour donner des avis[67].

Protégez-nous, mon Dieu, de l'ignorance et de l'admiration inconditionnelle que l'on porte aux anciens et qui nous pousse à une imitation servile ! Quiconque s'abreuve à la source ne peut que trouver des impuretés partout ailleurs !

Et l'épreuve la plus grave réside dans les louanges des gens du vulgaire ; comme elles égarent ! 'Alî l'avait bien dit : « Le claquement des semelles derrière les sots leur font tout à fait perdre l'esprit. »

Nous avons vu et entendu des gens du peuple chanter les louanges d'un homme en ces termes : « Il ne dort pas la nuit, ne mange pas le jour, il n'a pas de rapports avec sa femme et ne goûte aucun des plaisirs de la vie; son corps est si maigre et ses os si délicats qu'il fait sa prière assis[68]. Il est bien supérieur aux savants qui mangent et jouissent ! »

Voilà, pour eux, le comble de la science ! Mais s'ils avaient appris quelque chose, ils sauraient que si le monde était transformé en une boule, le savant qui ne donne des consultations qu'en se référant à

Dieu et qui enseigne aux hommes la Loi Divine, n'en ferait qu'une bouchée ! Une seule de ses leçons, grâce à laquelle il montre la voie qui mène à Dieu, est meilleure et vaut plus que les pratiques de ces dévots pendant toute leur vie. « Un seul faqîh, a déclaré Ibn 'Abbâs (radhiyallahou 'anhoum), est plus efficace contre Iblîs que mille dévots. »

Mais ceux qui m'écoutent ici ne doivent pas penser que je veux faire ici l'éloge de gens qui ne mettent pas leur foi en pratique. En vérité, je ne loue que les hommes qui agissent en accord avec leur foi tout en connaissant le mieux leur propre intérêt : il y en a qui se trouvent bien dans une vie rude, comme Ibn Hanbal, d'autres aiment une vie délicate, comme Sufyân ath-Thawrî — malgré son esprit de scrupule —, ou Mâlik[69] — malgré son esprit religieux —, ou Shâfi'î — malgré l'étendue de son savoir. L'homme ne doit pas se sentir obligé de faire ce que d'autres sont capables de faire et dont lui-même est incapable; lui seul, sait ce qui lui convient. Rabî'a[70] a dit : « Si ton bonheur réside dans le fâlûdhaj tu n'as qu'à en manger ! »

Et ne sois pas, lecteur, de ceux qui s'en tiennent aux apparences du renoncement; parfois celui qui vit dans la volupté ne la désire pas, mais il recherche ce qui lui convient le mieux. Tous les corps, en effet, ne supportent pas une existence grossière, surtout ceux qui ont eu à subir des difficultés et que la pensée a épuisés ou la misère éprouvés. En traitant notre âme sans bienveillance, on néglige le devoir qui nous est fait d'être bon pour elle.

C'est là un exposé qui aurait été fort long si je l'avais commenté en citant les traditions et tout ce qui a été rapporté sur la question. Mais je l'ai écrit rapidement, comme il se présentait à mon esprit.

15. C'est un point obscur pour les hommes que celui de l'âme et de sa quiddité, bien qu'ils soient unanimes à admettre son existence. Toutefois, il n'est pas grave d'en ignorer l'essence, quand on reste convaincu de son existence.

C'est un second point obscur, pour eux, que le sort de l'âme après la mort. La doctrine des gens de vérité est qu'elle a une existence après la mort et qu'elle éprouve plaisir et souffrance. « Les âmes des croyants, a dit Ibn Hanbal, sont au Paradis, et celles des mécréants en Enfer. »

Dans le hadith des martyrs, il est dit aussi que les âmes se trouvent dans les gésiers d'oiseaux verts qui prennent leur nourriture dans les arbres du Paradis.

Mais un sot a pris les hadiths du plaisir à la lettre et a déclaré : « Les morts, dans leurs tombes, mangent et font l'amour. » En fait, l'âme, après la mort quitte le corps pour les délices ou les supplices et les éprouve jusqu'au Jugement dernier. Elle sera alors renvoyée dans le corps pour que, par son intermédiaire, ses délices soient plus complets. Et l'expression « dans les gésiers d'oiseaux verts » montre bien que les âmes ne trouvent de plaisir que grâce à un intermédiaire. Mais ce plaisir est celui de manger et de boire, quant à ceux procurés par les connaissances profanes et religieuses[71], l'âme peut les éprouver par elle-même, sans l'aide d'intermédiaire.

J’ai rappelé ces choses parce que j’ai constaté que l’idée de la mort provoquait un certain trouble en mon âme et que celle-ci n’y voyait que néant.
— Si tu ajoutes foi à la Loi révélée, lui ai-je dit, tu es déjà renseignée par ce que tu sais, et il n’y a aucune raison de nier. Mais, si tu as des doutes sur les énoncés de la Loi, c’est de leur validité qu’il faudra alors parler.
— Je n’éprouve aucun doute, me dit-elle.
— Efforce-toi donc de donner plus de certitude à ta foi et plus de fermeté à ta piété, réjouis-toi alors du bonheur que tu éprouveras à l’heure de la mort : je ne crains pour toi rien tant que ton insuffisance à œuvrer. Sache donc que les délices de la récompense sont en rapport avec les degrés des mérites. Elève-toi sur les ailes de l’effort jusqu’à leurs plus hautes tours et méfie-toi de la passion chasseresse et des filets de la séduction !

16. Je déclarai, un jour, au cours d’une séance que je tenais : « Si les montagnes avaient dû porter ce que j’ai eu à porter, elles n’auraient pu tenir ! »
Lorsque je fus revenu chez moi, mon âme s’écria : « Comment as-tu pu dire cela? Les gens vont s’imaginer que tu souffres alors que tu vis, ainsi que ta famille, dans une parfaite sérénité. Et ce que tu as enduré, est-ce autre chose que la contrainte morale imposée à toutes les créatures. Dès lors, pourquoi cette plainte? »
Voici ce que je lui répondis : « Comme je peinais sous le poids de ce que j’avais à supporter, j’ai prononcé ces mots, non pour me plaindre, mais pour soulager mon cœur. Et nombreux sont les Compagnons et les suivants qui ont déclaré avant moi : « Ah ! Si nous n’avions pas été créés ! » Cela, tout simplement parce qu’ils avaient de la peine à supporter certains fardeaux. De plus, ceux qui croient que les obligations morales sont faciles à accomplir ne les connaissent pas.
Comment peut-on s’imaginer qu’elles consistent dans le fait de se laver les membres avec un peu d’eau ou bien de se placer devant un mihrab pour accomplir deux génuflexions? Allons donc ! Ce sont là les plus simples des actions qui nous sont imposées.
L’obligation morale, c’est justement ce devant quoi les montagnes sont impuissantes !
Ainsi, lorsque je vois le destin s’abattre d’une manière qui déroute ma raison et que je la force pourtant à se soumettre au décret divin, c’est bien là accomplir la plus difficile des obligations. Et surtout quand il s’agit de choses dont l’esprit ignore la signification, comme la souffrance imposée aux enfants et le sacrifice des animaux, tout en étant persuadé que Celui qui les décide, et les fait réaliser, est le Plus Clément des Miséricordieux.
Voilà bien des choses à cause desquelles l’esprit se trouve plongé dans la perplexité. L’obligation, ici, est de s’abandonner, de s’abstenir de toute objection.

Quelle différence entre la contrainte exercée sur le corps et celle exercée sur l'esprit ! Si j'avais développé ce sujet, mon propos aurait duré : toutefois, je vais justifier ce que j'ai dit. C'est de moi que je vais parler et l'état des autres ne m'y oblige pas.

Je suis un homme en qui dès l'enfance s'est manifesté l'amour de la science et qui s'y est entièrement consacré. Et ce n'est pas seulement une des branches de la science que j'ai aimée, mais toutes. Et mon ambition ne se limite pas, dans une branche, à une partie de celle-ci, mais je cherche passionnément à l'approfondir dans sa totalité. Cependant le temps qui nous est donné ne suffit pas, la vie est trop courte, l'ambition trop grande, l'impuissance apparaît vite et certains désirs insatisfaits se transforment en déceptions !

Ensuite la science m'a amené à la connaissance de Dieu et m'a incité à Le servir. Les preuves de Son existence m'ont appelé à Lui. Je me suis tenu debout devant Lui, je L'ai vu dans la description qu'Il a faite de Lui et je L'ai reconnu à Ses Attributs. Les grâces qu'Il m'accorde sont à mes yeux si évidentes qu'elles m'ont entraîné à rechercher éperdument Son amour et m'ont poussé à me libérer de tout pour me consacrer à Son service.

Une sorte d'extase s'empare de moi chaque fois que je cite Son Nom, et la retraite que je consacre à Le servir est, pour moi, plus douce que toute douceur. Mais, chaque fois que je veux m'arracher à mes occupations pour me réfugier dans la retraite, la science me crie :

— Où vas-tu donc? Te détournes-tu de moi qui te L'ai fait connaître?

— Tu n'es qu'un guide, et quand on est arrivé au but on n'a plus besoin de guide !

— Allons donc ! me répond-elle, plus ta science augmente, plus la connaissance que tu as de Ton Aimé grandit et mieux tu vois comment t'en faire aimer. La preuve en est que tu sauras, demain, ce qu'il te manque aujourd'hui. Ne l'as-tu donc pas entendu dire à son Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) : « **Et dis: «Ô mon Seigneur, accroît mes connaissances! »** » Coran, 20, 114. Eh quoi, tu ne veux donc pas te rapprocher de Lui? Travaille à guider Ses créatures vers Lui. C'est le rôle des Prophètes. Ne sais-tu pas qu'ils ont préféré l'édification des hommes aux solitudes de la dévotion, car ils savaient que cela plaisait davantage à Leur Aimé?

Lorsque j'eus compris le bien-fondé de ces paroles, j'éprouvais l'extravagance de ma situation : chaque fois que je voulais amener les hommes à se concentrer, mon esprit se dispersait. Lorsque je réussissais à leur être utile, je tombais, moi, dans le désarroi et je demeurais hésitant, au bord de la stupéfaction, ne sachant sur quel pied danser.

Lorsque je m'arrêtais, interdit, la science s'écriait : «Va donc gagner la subsistance de ta famille ! Travaille pour tes enfants qui chanteront les louanges de Dieu ! »

Quand je me mettais à cette entreprise, les mamelles du monde se rétractaient comme lorsqu'on veut les traire et je voyais la porte de la subsistance se fermer devant moi, car l'exercice de la science m'avait empêché d'exercer une profession. Lorsque je me retournais vers les hommes de ce monde, je constatais qu'ils ne vendaient leurs marchandises qu'au prix de la foi de l'acheteur. Ah ! Si celui qui les traite avec duplicité et les trompe pouvait leur enlever une partie de leurs biens terrestres ! Mais

que dis-je? Il arrive que la foi disparaisse sans que l'on ait atteint son but ! Quand l'inquiétude me disait : « Sauve-toi », la loi me criait : « L'homme commet déjà un péché suffisant en abandonnant ceux qu'il nourrit. » Et si la détermination s'écriait : « Isole-toi ! », la loi me demandait : « Mais que feras-tu donc de ceux que tu entretiens? »

Le résultat fut que je commençais à user de plus en plus parcimonieusement des biens de ce monde alors que j'avais été élevé dans ses délices et que j'avais été nourri de son lait; et la délicatesse de mon organisme était plus grande encore que celle qui lui venait de l'habitude. Lorsque je prenais d'autres vêtements et que je me nourrissais frugalement — car vivre au jour le jour ne tolère aucun accommodement — ma nature éprouvait des répulsions parce que l'habitude était rompue. La maladie s'installa, qui m'empêcha d'accomplir mes devoirs et me fit tomber dans les difficultés.

On sait que le pain frais que l'on mange aussitôt qu'on l'achète est un élément agréable de la vie mais que le manger rassis, chez quelqu'un qui n'y est pas habitué, est une agression contre l'âme.

« Comment agir? Que faire? » m'écriai-je, et je me retirai en mon âme, dans la solitude, versant des larmes abondantes sur la disparition de ma condition antérieure.

Je disais : « J'explique ce que devrait être la condition des savants, alors que mon corps est incapable de s'appliquer à la science, celle des ascètes, alors que mon organisme ne supporte pas les privations, celle des amoureux, alors que la fréquentation des individus disperse mon esprit et que la concupiscence grave en mon âme l'image des aimées, alors le miroir de mon cœur se brouille. Mais l'arbre d'amour doit venir dans une bonne terre où l'eau de la solitude amenée par la roue de la pensée peut l'arroser.

Quand je choisissais de gagner ma vie, j'étais impuissant. Quand je me tournais vers les gens du siècle, bien que ma nature fût de mépriser la médiocrité et que mon esprit religieux m'en retînt éloigné, j'en perdais toute envie à cause de cela. Et puis le contact des hommes est une souffrance pour l'âme à cause de leur haleine.

Réaliser mon repentir n'était pas à ma portée, m'élever dans la science, les œuvres ou l'amour de Dieu ne m'était possible, et je me retrouvais dans la situation décrite par le poète :

Il l'a jeté, garrotté, dans la mer et lui a dit :
Prends garde, prends bien garde de te mouiller !

Je ne savais que faire, je pleurais sur ma vie et, dans les déserts de ma solitude, je m'écriais comme j'avais entendu un homme du peuple le faire qui paraissait avoir décrit ma situation :

Ah ! Que je voudrais te cacher ma peine
comme le captif qui n'a ni lien ni chaîne.

Comment fuir la passion qui m'a fait perdre tout contrôle? Car tu m'as attaché les ailes et puis tu m'as dit : Vole !

17. J'ai réfléchi à l'ici-bas et à l'au-delà. Je constate que les phénomènes de ce monde-ci sont du domaine des sens et de la nature et que ceux de l'au-delà relèvent de la foi et de la certitude.
Le monde sensible exerce une attraction plus puissante sur les hommes dont la science et la conviction ne sont pas assez fortes et les phénomènes ont une durée d'autant plus grande que leurs causes sont multiples.
Ainsi la fréquentation des hommes, la vision des belles femmes et le fait de s'adonner aux voluptés fortifient les phénomènes sensibles. La retraite, la méditation, la spéculation intellectuelle fortifient les phénomènes de l'au-delà.
Cela devient évident quand l'homme va se promener dans les rues et contemple l'éclat de ce monde. Mais il entre ensuite dans les cimetières, il réfléchit et son cœur s'émeut. Il sent alors une différence manifeste entre les deux états, différence qui s'explique par le fait qu'il s'était exposé aux causes des phénomènes.
Isole-toi donc, réfléchis, applique ton esprit à la science. La retraite est un régime diététique, la réflexion et la science sont des remèdes, mais le remède sans régime n'est pas efficace.
Tu es gagné par les humeurs mauvaises que font naître en toi tes contacts avec les hommes et la confusion de ta conduite : tu n'as d'autre remède que ceux que je t'ai prescrits. Mais en fréquentant le monde, en t'exposant aux concupiscences et en désirant ensuite la paix du cœur, c'est l'impossible que tu demandes.

18. J'ai constaté que la convoitise que l'âme éprouve pour ce qui lui est interdit augmente avec la sévérité de l'interdiction. Parmi les premiers hommes, je vois Adam (‘aleyhi salam) qui, lorsqu'il s'est vu interdire de toucher à l'arbre, le convoita, malgré le nombre des arbres qui pouvaient le dispenser de toucher à celui-là.
On dit dans les proverbes : « L'homme désire ce qu'il ne peut avoir et s'enflamme pour ce qu'il n'a pas. »
On dit aussi : « Si on imposait la faim aux hommes ils se résigneraient mais si on leur interdisait de piler de la fiente pour en manger, ils en auraient envie ! » On ne nous empêche d'y toucher, diraient-ils, que pour une raison que l'on ne veut pas nous dire.
Il y a à cela deux raisons que j'ai découvertes.
La première c'est que l'âme ne supporte pas d'être privée de quelque chose. Elle peut, cependant, supporter une privation dans les limites physiques du corps, mais si, par une interdiction, on donne à cette privation une réalité intellectuelle, son impatience devient grande. Ainsi, un homme pourra

rester enfermé chez lui pendant un mois sans souffrir, mais dites-lui : « Tu ne sortiras pas de chez toi pendant toute une journée », il trouvera cela trop long !
La seconde raison est que l'âme accepte difficilement de se plier à un joug, c'est pourquoi elle trouve agréable ce qui est illicite et n'apprécie guère ce qui est licite. C'est pourquoi elle s'asservit devant ce qu'elle voit et qu'elle préfère plus facilement que devant ce qui est préférable.

19. Mon âme, influencée par les séances d'exhortation, la conversion des pécheurs et la vision des abstinents ne cesse de m'inciter à me couper des hommes, et à m'isoler dans la pensée de l'au-delà. Mais je pus me rendre compte, en y réfléchissant, que tout provenait de Satan : il voit bien, en effet, que mes séances sont toujours fréquentées par d'innombrables personnes qui pleurent, regrettent leurs fautes, et parmi lesquelles, généralement, certaines se convertissent et abandonnent une conduite libertine. Cela s'est déjà produit des cinquantaines, des centaines de fois. Certains jours même plus de cent personnes se sont converties par mes soins, en majorité des jeunes gens qui avaient grandi dans les divertissements et vécu dans la débauche.
Donc, semble-t-il, Satan, si profondément enfoncé dans sa malfaisance, voyant que j'attirais à moi des gens que je détournais de lui, voulut m'en empêcher par des propos trompeurs pour se retrouver seul avec ceux que j'arrachais à sa griffe.
Cherchant à me faire trouver bon de mettre un terme à mes séances, il me dit : « Tout cela ne manque pas de coquetterie ! »
Mais je lui répondis : « Donner aux mots de l'éclat et de l'élégance, faire jaillir l'idée d'une belle expression, cela est qualité, non vice. Quant à tenir aux hommes des discours que la Loi réprouve, Dieu m'en préserve ! »
Je remarquai ensuite qu'il voulait me faire voir d'un bon œil, dans la vie ascétique, le renoncement à des moyens, en fait tolérés, de gagner ma vie.
« Si l'ascétisme me convient, lui déclarai-je, et que je puisse supporter la retraite, ce que je possède, et dont une partie de ma famille a besoin, filera entre mes doigts. N'y perdrai-je pas? Laisse-moi donc rassembler de quoi combler ma pauvreté et me préserver de la mendicité. Si mon existence est prolongée, ce que j'aurai gagné me sera utile, sinon, ce sera pour ma famille. Je ne veux point être comme ce voyageur qui versa sa provision d'eau en voyant un mirage. Quand, par la suite il s'en repentit, il était trop tard !
Certes le bon sens est de préparer sa couche avant de s'endormir et de réunir avant la vieillesse et en s'armant de prudence l'argent qui fera obstacle à la pauvreté.
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit : « *Il vaut mieux laisser tes héritiers riches que de les laisser pauvres à mendier dans les rues*. » Il a dit aussi : « *Oui, l'argent sans tache à l'homme intègre*. »

Et pour ce qui est de se couper des autres, il s'agit avant tout de se tenir à l'écart du mal et non du bien, mais c'est de toute façon, un devoir que de se tenir à l'écart du mal !
Quant à instruire ceux qui le désirent et à guider ses disciples, voilà le culte du savant !
C'est une erreur dans laquelle tombent certains savants que de rechercher de préférence l'œuvre surérogatoire dans le jeûne et la prière, plutôt que dans la composition d'un ouvrage ou dans l'enseignement d'une science utile qui sont, en effet, des semences promises à un bon développement et à une longue fructification.
Seulement l'âme se laisse facilement séduire par les artifices de Satan, pour deux raisons : d'abord, l'amour de l'oisiveté, car il est tout simple, pour elle, de se confiner dans la retraite et ensuite le goût des compliments car, en se parant d'ascétisme, elle fait croître la sympathie que le peuple a pour elle.
Observe avec soin les premiers musulmans, sois donc dans le groupe de tête qui comprend le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et ses Compagnons. A-t-on jamais rapporté sur l'un d'entre eux ces choses qu'ont inventées ces stupides ascètes et mystiques, comme de rejeter la science et de fuir les hommes?
Est-ce que l'occupation des Prophètes n'a pas consisté uniquement à prendre soin des hommes? A les pousser au bien et à leur interdire le mal?
Seul l'homme ignorant et désireux de se protéger du mal se retirera du monde; c'est le cas du malade qui craint le danger d'un écart de régime.
Quant au médecin qui sait ce qu'il mange, il tire profit de tout ce qu'il trouve.

20. J'ai réfléchi à ce que l'on attend des créatures. C'est l'humilité et l'aveu qu'elles sont imparfaites et impuissantes.
J'ai représenté les savants et les ascètes qui œuvrent en deux colonnes. Dans celle des savants j'ai placé Mâlik, Sufyân, Abû Ḥanîfa[72], Shâfi'î et Aḥmad et dans celle des dévots Mâlik Ibn Dinar, Rabî'a, Ma'rûf al-Karkhî[73] et Bishr Ibn Ḥarîth.
Dès que les dévots s'appliquaient (uniquement) à leurs pratiques cultuelles, il semblait, alors qu'une voix leur criait : « Vos actes de dévotion? Le profit que vous en tirez ne vous survivra pas ! Seul survivra celui que les savants tirent de leur science, eux qui sont les héritiers des Prophètes et les vicaires de Dieu sur terre, eux auprès de qui on va chercher assistance et qui ont la grâce ! »
Alors ils baissaient la tête, déconfits, et découvraient la réalité de leur condition. Mâlik Ibn Dinâr se rendait auprès de Ḥasan (al-Baçrî) pour suivre son enseignement et disait : « Ḥasan est notre maître. »
Mais quand les savants voyaient que par la science, ils étaient supérieurs, il semblait qu'on leur disait : « Est-ce que le but de la science n'est pas seulement d'œuvrer? Aḥmad Ibn Ḥanbal a dit : Désire-t-on dans la science autre chose que ce à quoi est arrivé Ma'rûf? »
Il est authentique que Sufyân ath-Thawrî a dit : « J'aurai souhaité être amputé de la main pour ne pas rapporter de ḥadith ! »

Umm ad-Dardâ'[74] (radhiyallahou ‘anha) dit à un homme :
— As-tu agi en fonction de ce que tu avais appris? — Non !
— Pourquoi donc cherches-tu à donner à Dieu tellement d’arguments contre toi?
Abû ad-Dardâ' (radhiyallahou ‘anhou) dit : « Malheur à celui qui sait et qui n’a pas une seule fois œuvré. Malheur à celui qui sait mais qui n’a pas œuvré soixante et dix fois ! » Et al-Fudayl[75] : « Il sera pardonné soixante et dix fautes à l’ignorant avant qu’il n’en soit pardonné une seule au savant ! »
Mais aucune parole ne vaut ce verset : « **Dis: « Sont-ils égaux, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas? »** » Coran, 39, 9.
Sufyân venait trouver Rabî’a et s’asseyait devant elle pour s’instruire par ses paroles.
La science montrait ainsi aux savants que le but que l’on cherche à atteindre grâce à elle est l’œuvre et qu’elle-même n’est qu’un moyen.
Ils se taisaient alors et reconnaissaient leur insuffisance.
C’est ainsi que tous sont arrivés à cet aveu et à cette humilité, et que la connaissance leur a fait trouver en eux-mêmes la réalité profonde de leur condition servile.
C’est là le but de l’imposition morale.

21. J’ai réfléchi à cette parole de Dieu : « **qu’Il aime et qui L’aime**. » Coran, 5, 54, et je constate que l’âme refuse d’éprouver pour Dieu un amour qui provoque un trouble; elle dit : « L’aimer, c’est seulement Lui obéir. » J’essayai d’expliquer son attitude et je conclus qu’elle ignore ce sentiment parce qu’elle est dominée par les sens. En effet, l’amour inspiré par les sens ne va pas au-delà des représentations physiques, alors que l’amour né de la science et de l’œuvre perçoit les concepts et en jouit.
Nous pouvons voir des gens qui aiment Abû Bakr, d’autres qui aiment ‘Alî (radhiyallahou ‘anhoum), des gens qui prennent le parti d’Ahmad Ibn Hanbal et d’autres celui d’al-Ash’arî[76]. Ils se combattent et sacrifient leur vie pour leur cause. Pourtant ils ne font pas partie de ceux qui ont pu voir, de leurs yeux, ces hommes et, par ailleurs, ce n’est pas l’aspect physique de ces hommes qui aurait pu leur inspirer cet amour.
Mais lorsque leurs idées se furent découvertes à eux et qu’elles leur eurent prouvé la perfection qu’ils avaient atteinte dans les sciences, l’amour naquit en eux pour ces images perçues avec les yeux de l’intelligence. Quelle attitude avoir alors en face de Celui qui a conçu ces images spirituelles et en a fait don à l’homme? Et comment n’aimerais-je pas Celui qui m’a fait don des voluptés de mes sens et m’a fait découvrir celles du savoir?
Jouir du savoir et de la compréhension des sciences m’est plus agréable que tous les plaisirs sensuels ! C’est Lui qui m’a instruit, qui a créé en moi une faculté d’intellection et m’a guidé vers ce que j’ai découvert grâce à elle. De plus, Il m’apparaît, à chaque instant, dans une nouvelle créature : je l’y découvre dans la qualité de l’exécution et la belle venue de l’œuvre. Toutes les choses que j’aime,

qu'elles soient de l'ordre des sens ou de celui d'intelligence, sont produites par Lui, émanent de Lui, existent grâce à Lui. C'est Lui qui aplanit les voies de la cognition et l'objet de celle-ci est créé par Lui.
Le plaisir le plus délicieux réside dans la connaissance que j'ai de Lui et sans Son enseignement je ne L'aurais pas connu !
Et comment ne pas aimer Celui par Qui je suis, à Qui je dois la durée de mon existence, dont la main me dirige et vers Qui je retournerai? Toute chose belle et aimable, c'est Lui qui L'a faite, qui L'a ornée et parée et qui a infléchi les âmes vers elle !
Ainsi, celui qui possède un pouvoir absolu est supérieur à l'homme sur lequel il s'exerce comme l'habile artisan est supérieur à l'objet qu'il fabrique. Celui qui crée la faculté de connaître est d'une connaissance plus douce que celui qui se contente d'en user.
Quand nous voyons une très belle gravure, l'admiration de l'artiste dans laquelle nous nous abîmons, l'émerveillement que nous éprouvons devant lui et devant la délicatesse de son art, nous empêchent d'aimer son œuvre gravée.
C'est à cela que s'élèvent les pensées purifiées lorsque leur regard traverse les objets sensibles pour aller au-delà. Alors surgit nécessairement l'amour pour le Créateur ! Car, c'est autant que l'on voit l'artisan dans son œuvre que naît l'amour que l'on éprouve pour lui.
Quand il est puissant, il inspire trouble et passion : s'il conduit le clairvoyant jusqu'au stade de la crainte révérentielle, il provoque l'effroi. Mais s'il l'amène à constater Sa générosité il fait naître un grand espoir. « **Et certes, chaque tribu sut où s'abreuver !** » Coran, 2, 60.

22. J'ai réfléchi à une circonstance tout à fait singulière. Dieu édifie nos corps d'une manière parfaite selon la loi de la sagesse. Il prouve ainsi la perfection de Son pouvoir et la bienveillance de Sa sagesse. Mais ensuite, revenant sur Son œuvre, Il détruit les corps. La raison humaine après qu'elle s'est laissée convaincre de Sa sagesse ne sait plus que penser de Ses mobiles secrets.
Mais l'esprit humain a reçu information de ce qu'il sera ressuscité dans l'au-delà et que cet édifice corporel n'a été créé que pour lui permettre de traverser le passage de la connaissance et de commercer dans le marché de la transaction. Alors il est rassuré.
On peut cependant observer, dans le même ordre d'idées, des situations plus singulières encore, comme l'enlèvement d'un jeune homme qui n'avait pas pleinement assumé la mission pour laquelle il avait été créé. Plus troublant toutefois est le cas de cet enfant arraché aux bras de ses parents qui se débattent vainement dans leur douleur, car la raison de cet enlèvement ne leur apparaît pas puisque Dieu pouvait se passer de le prendre et qu'eux-mêmes avaient le plus grand besoin de sa présence.
Mais plus subtil est le maintien d'un vieillard décrépit qui ne comprend pas pourquoi il est encore en vie et ne trouve dans celle-ci que pure souffrance. Du même genre est la parcimonie avec laquelle les

moyens de subsistance sont comptés au croyant sage et la générosité avec laquelle ils sont accordés au pécheur en folie.
L'esprit n'arrive pas à expliquer de semblables faits : il reste hébété.
J'ai continué à étudier l'ensemble des contraintes imposées à l'homme. Lorsque les facultés intellectuelles sont incapables d'en découvrir la raison, tout en croyant fermement en la sagesse du Créateur, elles prennent conscience de leur incapacité de comprendre tout ce qui est exigé d'elles. Elles se soumettent alors en avouant leur impuissance; ainsi s'acquittent-elles de l'obligation qui leur est imposée !
Si l'on disait à la raison : « Tu as été convaincue de la sagesse du Créateur par ce qu'Il a édifié; le fait qu'Il détruise peut-il atteindre cette sagesse? » elle répondrait : « Puisque j'ai reconnu sur preuve qu'il est Sage, et que je suis incapable de comprendre les raisons de Ses actes, je me soumets en toute confiance en avouant mon impuissance. »

23. J'ai médité sur l'utilité du rapport sexuel, sur sa signification et son objet. Le principe essentiel de son existence est la recherche de la procréation. En effet, l'animal que nous sommes se décompose sans arrêt, mais la nourriture vient le reconstituer, jusqu'à ce que, dans ses parties essentielles, quelque chose que rien ne peut plus reconstituer se désagrège.
Comme on ne peut échapper à sa fin dernière et que le but est la prolongation des temps en ce bas-monde, c'est la procréation qui permet à l'homme de se renouveler en son principe. Mais l'idée de la copulation soulève la répulsion des âmes nobles parce que les parties sexuelles sont découvertes et que des choses que l'on ne peut trouver belles en soi entrent en contact. Alors le désir charnel a été créé pour y inciter l'homme afin que le but soit atteint.
Mais je pense qu'au-delà de ce but essentiel il y a autre chose, et c'est le fait de se débarrasser de cette liqueur séminale dont la longue rétention devient nocive. Le sperme se sépare à la quatrième digestion : il est constitué à partir de l'élément le plus pur et le plus riche de la pulpe des aliments, puis il se concentre. Il est l'une des réserves de l'être qui fait provision, pour prolonger son existence et conserver sa force, de sang, de sperme et enfin de salive, l'un des principaux éléments constitutifs du corps. Celui-ci constitue donc ces réserves comme s'il craignait de voir manquer l'une d'entre elles.
Une trop grande accumulation de sperme provoque des troubles comparables à ceux provoqués par la rétention d'urine. Toutefois, ces troubles sont plus graves dans le domaine psychique que ceux provoqués dans le domaine physiologique par la rétention d'urine. Une grande accumulation de liquide séminal et sa longue rétention causent en effet de graves maladies car les vapeurs du sperme montent au cerveau et y causent des troubles et parfois même un empoisonnement.
Dans un tempérament sain, la nature réclame l'évacuation du sperme accumulé, comme elle réclame l'évacuation de l'urine. Mais il n'en est pas toujours ainsi : certains tempéraments, chez lesquels le sperme s'accumule en moins grandes quantités, auront moins souvent besoin de l'évacuer.

Mais nous ne parlons que du tempérament sain — et je dis : « J'ai montré que s'il subit une trop longue rétention, le sperme provoque des maladies, favorise l'apparition de pensées mauvaises et conduit à la passion, à l'obsession ainsi qu'à d'autres maux. »

Toutefois, il peut se faire qu'un homme de tempérament sain continue, après une éjaculation, à être troublé; il est alors semblable à celui qui mange sans être rassasié.

Je pense, après réflexion, que cela provient d'un défaut chez la personne avec laquelle il a commerce, ou bien de ce que celle-ci est mal faite, laide, ou qu'elle a une difformité, ou encore de ce que, tout simplement, il ne la désire pas. Alors, une partie seulement du sperme est évacuée et, si vous en voulez la preuve, comparez donc la puissance d'éjaculation obtenue à l'endroit qui est l'objet du désir avec celle obtenue à un autre endroit comme dans le cas du coït entre les cuisses comparé à celui du coït à sa place naturelle ou du coït avec une vierge comparé au coït avec une femme qui a perdu sa virginité.

Sachez donc, dans ces conditions, que le choix d'un bon partenaire assure l'éjaculation complète du sperme en excès de sorte que l'âme atteigne un plaisir parfait parce qu'elle aura eu une éjaculation parfaite. Ce qui peut à son tour influencer la conception de l'enfant. Un enfant conçu, en effet, par deux personnes jeunes et qui se sont pendant longtemps abstenues de rapports charnels, est généralement plus fort que celui d'un autre couple ou que celui d'un homme qui se livre continuellement au coït.

C'est de là que vient la condamnation du mariage[77] entre membres de la même famille car l'âme ne peut, dans ce cas, s'abandonner : l'homme s'imagine qu'il s'accouple avec une partie de lui-même. La recommandation de contracter mariage avec des étrangers trouve là aussi sa raison.

Dans ce domaine, le but, qui est d'évacuer ces excédents nuisibles, est bien mieux atteint avec un partenaire renouvelé — même s'il est d'aspect désagréable — que dans le cadre de l'habitude.

C'est ainsi qu'un homme rassasié, après s'être bourré de pain et de viande au point de n'avoir plus de place pour ingurgiter une bouchée, pourra manger encore une friandise ou quelque chose de meilleur, car la nouveauté a un pouvoir extraordinaire.

L'âme, en effet, montre peu d'empressement pour ce dont elle a l'habitude ; elle désire autre chose que ce qu'elle connaît et s'imagine qu'elle trouvera, dans un objet nouveau, une forme de ce qu'elle recherche. Lorsqu'elle n'y parvient pas, elle se détourne vers une autre chose inconnue, comme si, connaissant l'existence d'un objet parfait, et qui n'aurait aucune impureté, elle imaginait le trouver dans ce qu'elle voit.

Il y a là, une preuve cachée de la résurrection car dans la nature de cette aspiration de l'homme à un but qui n'existe pas en ce monde il y a une sorte d'inanité. Comprenez-vous cela? Lorsque l'âme découvre les défauts de ce qu'elle rencontre ici-bas, elle repart à la recherche d'un objet nouveau.

C'est pourquoi les sages ont dit : « La passion rend aveugle, mais dès qu'il prend conscience des défauts de l'être aimé, l'homme se détache. »

Il est bon dans ces conditions que l'épouse ne s'éloigne pas de son époux au point de s'en faire oublier, mais, et ceci est valable pour lui aussi, ne s'en rapproche pas non plus trop pour le lasser ou lui révéler ses vices cachés.

L'homme ne doit pas chercher à découvrir les parties secrètes de son épouse. Il doit aussi faire en sorte de ne sentir en elle que des parfums agréables et de lui trouver d'autres vertus que les femmes avisées mettent en valeur. D'ailleurs elles savent cela d'instinct sans avoir besoin d'aucun enseignement. Quant aux sottes elles ne s'en préoccupent pas, aussi leurs maris se détournent-ils vite d'elles !

Quand on désire avoir une descendance de qualité et bien satisfaire son besoin, il faut choisir avec soin son partenaire. Si c'est pour en faire son épouse, l'homme devra voir sa femme avant de se décider : s'il a le coup de foudre qu'il l'épouse donc. Mais il lui faudra aussi étudier le sentiment qu'il éprouve.

La preuve qu'il en est amoureux est qu'il peut difficilement en détourner les yeux, et lorsque cela se produit son cœur est tourmenté par l'exigence d'un regard. C'est là l'idéal !

En deçà, existent différents degrés à proportion desquels se trouve réalisée la satisfaction des besoins. S'il s'agit d'acheter une concubine, on doit l'observer avec encore davantage de soin et il vaut mieux échanger quelques paroles avec une femme et s'entretenir avec elle de manière à en tirer un enseignement et pouvoir y réfléchir dans le calme. La beauté est dans la bouche et dans les yeux.

Ahmad a dit : « Il est légal que l'homme voit les parties secrètes de la femme qu'il désire épouser. » Par « parties secrètes » il voulait dire : tout ce qui est en plus du visage[78].

Il vaut mieux, si on le peut, retarder la conclusion d'un mariage ou l'achat d'une concubine, pour observer la manière dont le cœur est épris. En effet, un homme raisonnable voit bien la différence qu'il y a entre le penchant de l'âme provoqué par un objet nouveau et celui inspiré par l'amour. S'il éprouve les tourments de l'amour qu'il s'engage !

'Atâ' al-Khurâsânî a dit : « Il est écrit dans la Torah que toute union sans amour est un malheur et une cause de repentir jusqu'au jour du Jugement. »

De plus celui qui fait le choix d'une compagne doit chercher à connaître ses traits de caractère; ils appartiennent, en effet, au domaine du caché et lorsque le contour physique est vide de sens il est comme la verdure qui pousse sur un tas d'ordures.

Avoir une descendance de qualité est le but que l'on doit chercher à atteindre. De même, chasser les préoccupations apparues dans l'âme à cause des divers désirs est un excellent principe qui permet au cœur de s'attacher aux choses importantes. Quiconque est libéré des préoccupations accessoires, peut se consacrer à celles qui sont essentielles. C'est pourquoi il est dit dans le hadith : « *Un juge ne doit pas trancher un différend alors qu'il est en colère, et lorsque le repas du soir est servi et qu'arrive l'heure de la prière, il faut commencer par le repas.* »

Quand l'homme peut avoir une femme qui lui donne satisfaction par son physique et son esprit, il doit fermer les yeux sur ses défauts. Elle, de son côté, s'efforcera de le satisfaire sans la familiarité qui

engendre l'ennui, mais sans l'éloignement qui provoque l'oubli et, si elle use de quelque séduction, il réalisera, grâce à elle, ces deux objectifs : avoir des enfants et satisfaire son désir.
Avec les précautions que j'ai conseillées la vie commune pourra durer et l'homme, grâce à son épouse, parviendra à se passer des autres. S'il avait la possibilité d'avoir plusieurs épouses et que, déjà marié, il en prenne une seconde, en sachant qu'ainsi il arrive à délivrer totalement son cœur de ses soucis, ce serait le mieux pour lui. Mais s'il craint de faire naître une jalousie qui distrait son esprit dont nous venons de montrer qu'il faut concentrer les aspirations, ou s'il a peur de trouver une femme si belle qu'elle empêche son cœur de s'absorber dans la pensée de l'au-delà ou qui lui demande des choses qui lui feront perdre son esprit de scrupule, alors, il devra se contenter d'une seule épouse.
Les conseils que je viens de donner impliquent que la chasteté n'existe pas chez les jolies femmes. L'homme qui se trouve en avoir les surveillera et les cachera avec soin. Et s'il découvre en elles quelque chose qui ne lui plaît pas, il devra s'empresser d'en changer. C'est un moyen de trouver consolation. Mais lorsque cela est possible, il vaut mieux qu'il se contente d'une seule femme. Si celle-ci est conforme à ses désirs il s'en trouvera bien, sinon qu'il en change. Le rapport charnel avec la femme aimée, en éliminant complètement la liqueur accumulée, permet d'avoir des enfants beaux et accomplis et d'atteindre à une satisfaction totale.
Si l'homme craint la jalousie, il devra prendre des esclaves concubines car elles sont moins jalouses et éprouvent, plus facilement que les épouses, de l'admiration pour les hommes.
Il y a eu des gens qui ont pu avoir simultanément plusieurs épouses et celles-ci n'en souffraient pas.

24. Tout ce que Dieu a créé dans ce bas-monde est une réplique de ce qui existe dans l'au-delà, et tout ce qui se passe ici-bas est un exemple de ce qui se passe dans l'au-delà.
Mais à propos de ce qui a été créé ici-bas Ibn 'Abbâs (radhiyallahou 'anhoum) a dit : « Il n'y a rien au Paradis qui ressemble à ce qu'il y a sur terre, sauf les noms. »
Cela parce que Dieu veut faire désirer un bonheur par un bonheur et créer la peur d'un châtiment par un châtiment.
Parfois le châtiment en cette vie relève du spirituel, comme a dit un savant d'Isra'il : « Ô Dieu, que de fois T'ai-je désobéi sans que Tu me punisses ! — Je T'ai souvent puni, mais tu ne T'en es pas aperçu, lui fut-il répondu. Ne t'ai-je point privé du plaisir que tu trouvais à Me prier avec ferveur? » (...)
Un de nos maîtres raconte qu'il avait acheté une esclave concubine quand il était jeune. « Lorsqu'elle fut en ma possession, dit-il, je me pris à la désirer et ne cessai d'interroger les docteurs de la Loi, pensant que peut-être l'un d'entre eux serait compréhensif. Mais tous me répondirent qu'il ne serait licite de la convoiter du regard, de la toucher ou d'avoir avec elle des rapports charnels qu'après ses menstrues[79]. J'interrogeai la fille et elle m'apprit qu'elle les avait eues au moment où je l'avais achetée. L'affaire est claire, me dis-je, en exposant la chose aux fuqaha'. Mais ils déclarèrent qu'il ne fallait pas tenir compte de ces menstrues. Seules devaient entrer en ligne de compte, celles qu'elle

aurait étant à mon service. Je me retournai vers mon âme que l'intensité du désir, la possibilité que j'avais d'y céder et le fait que nous vivions tout près l'un de l'autre enflammaient de passion : « Qu'en dis-tu, lui demandai-je? — Que tu le veuilles ou non, c'est dans la foi que tu trouveras la force de supporter la chaleur de la braise ! » Je pris mon mal en patience, jusqu'au moment tant attendu et Dieu me récompensa alors de la constance que j'avais montrée en m'accordant quelque chose de bien supérieur et de plus élevé. »

25. De l'œil de ma pensée j'ai examiné la terre et ses habitants et j'ai pu voir que les régions désertes y sont plus nombreuses que les parties habitées.
J'ai ensuite observé ces dernières et j'ai constaté que les mécréants en occupent la plus grande partie et que les Musulmans sont moins nombreux sur la terre que les autres.
Enfin, en examinant ceux-ci j'ai remarqué que le lucre en avait détourné la plupart du Dispensateur et les avait distraits de la science qui prouve Son existence.
Ainsi le sultan est-il occupé par l'exercice du pouvoir et les plaisirs qui se présentent à lui : l'eau de ses désirs coule sans que l'on puisse l'endiguer. Personne n'ose lui adresser d'admonestation, on le couvre plutôt de compliments, ce qui fortifie en lui la passion de l'âme. C'est pourtant en leur opposant leurs contraires qu'on lutte contre les maladies. C'est ainsi que 'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz[80] (rahmatoullah 'aleyhi) a dit : « Lorsque tu me verras m'écarter de Dieu, attrape mes vêtements, secoue-moi et crie-moi : qu'as-tu 'Umar? » 'Umar Ibn al-Khattâb[81] (radhiyallahou 'anhou) a dit : « Que Dieu ait en Sa miséricorde quiconque nous révèle nos défauts. »
Et la créature qui a le plus besoin de conseils et d'admonestations est le sultan.
Ses soldats? La plupart d'entre eux baignent dans l'ivresse de la passion et les réjouissances de ce monde, à quoi viennent s'ajouter la stupidité et l'ignorance. Aucune faute ne les fait souffrir et ils ne sont pas gênés de se vêtir de soie ou de boire des boissons spiritueuses, au point que certains ont pu aller jusqu'à dire : « Quoi? Un soldat s'habillerait de coton? » En fait, ils prennent tout à l'envers, car l'injustice est en eux comme une seconde nature !
Les nomades? Ils ont été envahis par l'ignorance. De même les villageois. Ils passent leur temps à se rouler dans les impuretés et ne tiennent pas compte de l'importance des prières ! La femme chez eux, les fait même, parfois, assise.
J'ai ensuite observé les commerçants et j'ai pu constater que l'avidité les possédait au point qu'ils n'ont en vue que les différents moyens de gagner de l'argent. L'usure[82], dans leurs transactions, est devenue courante et aucun d'eux ne cherche à savoir d'où lui viennent ces richesses matérielles. Sur le chapitre de l'aumône légale ils sont tout à fait négligents et ne trouvent pas honteux de ne pas la faire, sauf ceux qui tiennent à ménager Dieu.
Puis, j'ai observé les gens qui reçoivent une pension et j'ai noté que la supercherie régnait dans leurs transactions de même que la fraude sur la quantité et la qualité. En outre, ils sont plongés dans

l'ignorance. J'en ai vu beaucoup qui exerçaient leurs fils à ces pratiques dans le but de réaliser des profits supplémentaires avant même que ces enfants aient reçu une éducation et qu'ils connaissent leurs devoirs.

Enfin, j'ai considéré le cas des femmes et j'ai pu constater qu'elles avaient peu de religion et beaucoup d'ignorance. Elles n'ont sur l'au-delà aucune information sauf celles que Dieu a préservées. Alors, je me suis écrié : « Ô ! Malheur ! Qui reste-t-il donc pour servir Dieu et Le connaître? »

J'ai cherché. Seraient-ce donc les savants et ceux qui aspirent au savoir, les dévots et ceux qui se vouent au renoncement? Mais en observant ces derniers, j'ai remarqué que, dans leur grande majorité, ils se consacrent à la dévotion sans connaissance, qu'il leur plaît d'être adulés, de se faire baiser la main et qu'ils sont heureux d'avoir de nombreux disciples, si bien que, lorsque l'un d'eux a besoin d'acheter quelque chose au marché, il s'en abstient pour que sa réputation n'en soit pas brisée. De même, ils ont tellement soin de leur prestige qu'ils ne visitent pas un malade, n'assistent à aucune cérémonie funèbre, sauf lorsqu'il s'agit de quelqu'un pour lequel ils ont une grande estime. Ils ne se font pas de visites mutuelles. Que dis-je, ils évitent même de se rencontrer : leur respectabilité est devenue semblable à une idole qu'ils adorent sans le savoir.

Parmi ces gens-là certains se hasardent à donner, en toute ignorance, des consultations juridiques pour ne pas trahir la réputation qu'ils ont d'être toujours au premier plan, et ensuite, ils reprochent aux savants leur avidité pour les biens de ce monde, sans savoir que c'est la situation dans laquelle ils se trouvent eux-mêmes qui devrait être l'objet de ce blâme et non le fait de s'adonner aux plaisirs tolérés.

J'ai ensuite examiné ceux qui aspirent au savoir et j'en ai vu peu qui portaient le signe d'une élévation de pensée. En effet, ce signe se reconnaît à ce que l'on recherche la science pour pouvoir œuvrer par elle, alors que la plupart d'entre eux recherchent dans la science un moyen de tendre des filets dans lesquels ils ramasseront de l'argent. Ils en profitent pour mettre la main sur des postes de juge et, ainsi, devenir qadi d'un endroit, ou bien, ils en apprennent juste assez pour se distinguer de leurs contemporains puis ils s'en tiennent là.

Enfin j'ai remarqué que la plupart des savants que j'ai observés, étaient les jouets de la passion et ses esclaves. Ils ont une préférence pour tout ce dont la science devrait les tenir écartés et se livrent à ce qu'elle interdit. Ils ne trouvent quasiment aucun goût à la transaction avec Dieu. Leur seule ambition est de parler, voilà tout.

Toutefois, Dieu n'abandonnera pas la terre sans y faire apparaître un homme qui œuvrera pour Lui, qui associera la foi et les œuvres, qui connaîtra les droits de Dieu et Le craindra. Cet homme sera le pôle de ce monde, et lorsqu'il mourra, Dieu le remplacera par un autre qui lui sera équivalent. Peut-être ne mourra-t-il pas avant d'avoir vu celui qui sera apte à le remplacer en toutes choses.

De ce genre d'homme, la terre ne manque pas; ils remplissent le rôle des Prophètes. Et celui que je décris ici, sera ferme sur les principes, attentif aux limites imposées. Peut-être aura-t-il peu de science

ou ses actions en vue de se gagner la confiance de Dieu seront-elles rares, mais les hommes parfaits dans tous les domaines sont peu nombreux : il n'y en a qu'un seul pour une longue période.
J'ai en effet sondé tous les anciens, car je voulais en trouver un qui ait été homme de science au point d'être un maître et, homme de pratique, au point d'être un exemple pour les dévots. Je n'en ai pas trouvé plus de trois.
Le premier est Hasan al-Baçrî, le deuxième Sufyân ath-Thawrî et le troisième Ahmad Ibn Hanbal (rahmatoullah 'aleyhim). J'ai consacré un livre à la connaissance de chacun d'eux[83] et je ne désapprouve pas celui qui leur a joint un quatrième en la personne de Sa'îd Ibn al-Musayyib[84] (rahmatoullah 'aleyhi).
Si, parmi les anciens, il y avait de grands hommes, la plupart avait toutefois un aspect qui prédominait au détriment d'un autre : la science chez l'un, les œuvres chez l'autre. Mais ceux que j'ai cités possédaient une vaste somme de savoir et avait acquis une part considérable dans la connaissance de Dieu et la transaction avec Lui. Il ne faut pas désespérer de l'existence d'un homme qui suivra leurs traces, même si le mérite d'avoir été les premiers leur revient : Dieu a révélé à al-Khadir des choses qu'il avait cachées à Moïse ('aleyhi salam). Les réserves de Dieu sont pleines et Ses dons ne se limitent pas à un seul individu.
On m'a raconté qu'Ibn 'Aqîl[85] disait de lui-même : « J'ai navigué dans une barque qui a fait naufrage ».
Cela provenait d'une erreur, mais comment en aurait-il été capable?
Que de gens satisfaits d'eux-mêmes découvrent, grâce aux autres un défaut à cause duquel ils en viennent à se mépriser ! Et que de gens apparus à une époque tardive ont devancé ceux qui les ont précédés dans le temps !

Les nuits, comme les jours, sont en gestation
Dieu, seul, sait ce qu'elles vont mettre au monde !

26. J'ai constaté que le penchant de l'âme pour les plaisirs sensuels est si fort que lorsqu'elle subit une attirance pour une chose elle s'y abandonne par le cœur, la raison et l'esprit. L'homme est alors pratiquement incapable de tirer profit d'aucun conseil.
Un jour que mon âme se laissait ainsi totalement entraîner vers un plaisir, je lui criais :
— Malheur à toi ! Arrête un instant que je te dise quelques mots, puis fais ce que bon te semble.
— Parle, dit-elle, j'écoute !
— Il est bien clair que tu n'as pas beaucoup de penchant pour les plaisirs autorisés. C'est vers ceux qui sont interdits que tu vas généralement. Je vais tout t'expliquer, peut-être verras-tu que les douceurs sont amères.

Pour ce qui est des premiers, tu peux en profiter librement, mais il est difficile d'en jouir, car ils coûtent cher et tu n'auras peut-être pas toujours les moyens de te les procurer. D'autre part, tes revenus ne seront peut-être pas suffisants pour te les faire tous goûter. Tu perdras ainsi un temps précieux. Ton cœur enfin en sera absorbé pendant ta quête, il le sera tout autant une fois que tu les auras atteints et il le sera encore plus alors car tu craindras de les voir fuir. De plus ces plaisirs seront gâchés par la constatation de leur insuffisance qui n'échappera pas à un observateur averti. Ainsi, lorsqu'il s'agit de nourriture, la satiété finit par engendrer des troubles. S'il s'agit d'un être humain, c'est la lassitude, la séparation ou le mauvais caractère ! Enfin les rapports charnels les plus agréables affaiblissent généralement le corps. Il y a d'autres exemples qu'il serait trop long de rapporter.
Pour ce qui est des plaisirs illicites, ils présentent les mêmes inconvénients que ceux que j'ai indiqués pour les précédents, mais ils sont plus graves parce qu'ils sont néfastes pour l'honneur et constituent l'objet même du châtiment de ce monde et sa honte. De plus, il y a la menace de l'au-delà et l'angoisse que ce dernier fait naître chaque fois que, repentant, on s'en souvient.
Dans la force que l'on trouve à vaincre la passion il y a un plaisir qui surpasse tout plaisir. Ne vois-tu donc pas, mon âme, combien est humilié celui qui est dominé par la passion? Car il a été vaincu ! Au contraire, celui qui triomphe d'elle a le cœur fort et noble car c'est lui qui a vaincu.
Prends garde, prends garde de regarder l'objet de ta concupiscence d'un œil favorable, comme le voleur qui voit le plaisir de prendre l'argent dans la cachette mais ne prévoit pas l'amputation.
Que l'œil de ta clairvoyance s'ouvre pour examiner les conséquences, pour voir comment le plaisir devient déception, comment son caractère de plaisir se dégrade sous l'effet soit de la lassitude, soit d'un autre mal, soit encore parce que le refus de l'aimé y a mis fin. Le premier péché est comme la bouchée que mange un homme à jeun : ce n'est pas elle qui apaisera sa faim. Elle excitera plutôt son appétit.
Que l'homme se souvienne donc du plaisir de vaincre la passion et considère en même temps les avantages qu'il y a à lui résister.
Quiconque y réussit à son salut à proximité.

27. La séance se déroulait dans la paix, les cœurs étaient disponibles, les yeux vifs et les têtes inclinées, les âmes s'étaient repenties de leur négligence et les volontés s'étaient dressées pour les purifier, les langues du blâme, au fond de l'âme, s'élevaient contre la ruine des bonnes résolutions et l'abandon de la prudence, alors une pensée me traversa l'esprit et je me dis : « Comment se fait-il que cette ardeur ne dure pas? Je puis voir dans cette salle l'âme et la ferveur agir l'une envers l'autre en toute loyauté, en parfaite sincérité, mais lorsque nous quitterons ce mausolée le divorce surviendra. »
Pourtant, quand on y réfléchit, l'âme demeure ardente, le cœur demeure perspicace, mais les obstacles sont nombreux.

L’esprit, qu’il faut employer à la connaissance de Dieu, se fatigue à être utilisé pour gagner cette vie matérielle et satisfaire les besoins de l’âme. Le cœur est plongé dans cette quête car le corps est un esclave despotique.

Et pendant que l’esprit vaque à se procurer la nourriture, la boisson et le vêtement, qu’il réfléchit dans ce but, qu’il évalue ce qu’il doit mettre de côté pour son lendemain et l’année à venir, il est, tout d’un coup, préoccupé par l’évacuation des résidus nocifs de sa digestion. Le sperme fait partie de ceux-ci et il a alors besoin de se livrer au commerce charnel. Il sait qu’il ne peut assurer son existence qu’en se procurant les biens de ce monde. Il a conscience de cette condition et s’y conforme dans son action.

Puis vient l’enfant. Il s’y intéresse, il s’en occupe et voilà l’esprit soucieux des principes qui régissent ce bas- monde et de ses développements.

Lorsque l’homme prend part à une séance, il n’a pas faim et n’est pas pressé par un besoin. Il est là, au contraire, l’esprit concentré, oubliant l’emprise du monde. Le cœur est tout au sermon qui lui fait trouver dans sa vie habituelle matière à penser et qui pique son attention en se référant à ce qu’il sait.

Les pilotes du cœur s’empressent alors dans les barques de sa connaissance et conduisent l’âme jusqu’au port de la revendication contre la négligence. Ils blâment les sens pour les fautes passées, alors les yeux du repentir brillent et les décisions de se reprendre se nouent.

Donc si cette âme pouvait échapper à ces nécessités que j’ai décrites elle se consacrerait au service de son Créateur et, si elle tombait dans le feu de Son amour, elle éprouverait de l’aversion pour tout, occupée qu’elle serait de se rapprocher de Lui.

Voilà pourquoi les ascètes choisissent délibérément de vivre dans la solitude et s’appliquent à s’affranchir des contraintes. A la mesure de leur effort ils peuvent réaliser leur désir de servir Dieu, comme la moisson se fait à proportion de la semence.

Cependant, j’ai décelé dans cette situation un point subtil : c’est que l’âme, si elle persiste dans cet état de ferveur, tombe dans un mal pire encore que celui de gâcher son existence comme elle le faisait. Il s’agit de l’orgueil qu’elle tire de sa condition et du mépris qu’elle éprouve pour sa nature. Et parfois, portée par la force de sa science et de ses connaissances, elle s’élèvera jusqu’à la prétention : « J’ai..., dira-t-elle, Il me revient..., Je mérite... »

Laissez-la donc se débattre dans le tumulte de ses fautes. Lorsqu’elle abordera au rivage, elle devra acquitter le droit de sa condition servile et cela lui conviendra bien mieux. Voilà la condition générale des hommes et c’est pourquoi ils essaient d’y échapper.

L’homme qui sème une graine en cueillera le fruit. Il doit donc sous l’œil attentif de la peur, glisser vers la faute pour que sa servitude devienne un avantage et que sa dévotion prenne toute sa valeur.

C’est à cette idée que fait allusion le hadith authentique : « *Si vous n’aviez pas péché, Dieu vous aurait emportés et aurait amené un autre peuple qui aurait péché, aurait demandé pardon et à qui il aurait été pardonné* ! »

28. A la réflexion, il n'est pas plus conforme à l'esprit de la Loi de protéger son argent contre le mauvais œil[86], que de se livrer à ce que les ascètes stupides appellent le tawakkul (fatalisme)[87] en se défaisant de tous les biens que l'on possède.

Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit, à peu près en ces termes, à Ka'b Ibn Mâlik[88] (radhiyallahou 'anhou) : « *Garde par devers toi une partie de tes biens* », et à Sa'd[89] (radhiyallahou 'anhou) : « *Il vaut mieux laisser tes héritiers riches que pauvres à mendier dans les rues*. » Au sot qui fait une objection et dit : Abû Bakr (radhiyallahou 'anhou) a pourtant donné toute sa fortune, on répondra qu'Abû Bakr était un homme énergique et entreprenant. Lorsqu'il eut tout donné, il lui fut possible d'emprunter et il vécut de peu. Je ne reprocherai à quiconque serait dans son cas de se défaire de son argent. Mon blâme s'adresse plutôt à l'homme qui se dépouille alors qu'il n'est pas de ceux qui ont des revenus réguliers. Et même s'il en a, en se dépouillant, il se retrouve à la charge d'autrui. Il se met à mendier en croyant bénéficier des faveurs particulières de Dieu alors que son cœur, en réalité, est suspendu aux hommes et que son avidité s'agrippe à eux. Lorsque sa porte remue, son cœur bondit et il s'écrie : « La pitance arrive ! »

C'est là une attitude scandaleuse chez un homme dont le destin était d'être riche, et si tel n'était pas son cas, il est encore plus scandaleux de sa part de s'être privé du peu qu'il possédait car son cœur dépend alors de ce que les autres ont dans les mains.

Parfois, il s'humilie devant l'un d'eux ou se présente à lui en revêtant la parure du renoncement et, dans le pire des cas, il vient se mêler à la foule des pauvres, des aveugles et des infirmes pour leur disputer l'aumône légale.

Modèle donc ta conduite sur ceux qui ont bu les premiers. Regarde ! Y en a-t-il un parmi eux qui se soit conduit comme ces stupides ascètes? J'ai déjà indiqué qu'ils avaient amassé des richesses et qu'ils en avaient laissé à leurs héritiers.

Bois donc avec les premiers. Leur eau est pure, personne n'est encore venu la remuer. Évite les voies brouillées par les opinions corrompues qui s'attaquent, en réalité, à la Loi Divine puisqu'elles semblent vouloir prouver que celle-ci est insuffisante et a besoin d'être complétée.

Sache, Dieu te donne assistance, que ton corps est ta monture : donne-lui son picotin et prends-en soin. A négliger ce point, me semble-t-il, tu risques de te voir arrêté en chemin. On apostropha Salmân[90] (radhiyallahou 'anhou) qui avait été vu portant de la nourriture sur l'épaule :

— Comment, Toi, Compagnon du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) tu fais cela?

— Lorsque le corps a sa ration il se tient tranquille !

Sufyân ath-Thawrî a dit : « Quand tu as trouvé tes provisions pour un mois, consacre-toi à la dévotion. »

Mais, des gens sont venus, n'apportant que des prétentions : « C'est là douter du Dispensateur Souverain, ont-ils dit, alors qu'il est plus convenable de Lui faire confiance ! » Prends garde à toi ! Prends garde à eux !

On a pu parfois rapporter des choses semblables sur certains grands ascètes des débuts : il ne faut pas en faire cas. N'aies pas peur de les contredire !
Abû Bakr al-Marwazî raconte : « J'entendis Ahmad Ibn Hanbal dire qu'il désirait se marier. Je lui dis : Ibn Adham a dit... Il m'interrompit en criant : Je te rapporte une situation du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et de ses Compagnons et tu viens me parler de futilités ! »
Sache, Dieu te vienne en aide, que si un individu, prétendant pratiquer l'ascétisme, refusait d'admettre sa condition physique et disait : je ne mangerai pas, je ne boirai pas, je ne m'abriterai pas au soleil pendant la chaleur, je ne me chaufferai pas pour me protéger du froid, sache donc que cet individu serait rebelle à Dieu d'une manière absolue !
De même si, marié et avec des enfants, il disait : « Je ne gagnerai pas d'argent. Dieu y pourvoira ! » Ce serait un criminel s'il arrivait malheur aux personnes qui dépendent de lui.
Comme a dit le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) : « *C'est un péché suffisant pour l'homme que d'abandonner ceux qu'il doit nourrir*. »
Sache aussi, qu'en portant de l'intérêt aux moyens de gagner sa vie, on permet à l'esprit de se concentrer, au cœur de se vider de ses soucis, et on supprime l'envie de profiter des autres. La nature a des droits qu'elle exige de faire reconnaître !
La Loi révélée l'a bien montré : « *Ton âme a des droits sur toi ; ton œil a des droits sur toi* ! »
Il en est de la nature chez l'aspirant à la vie spirituelle comme de ce chien qui ne reconnaissait pas les passants : il aboyait après tous ceux qu'il voyait s'avancer mais quand on lui jetait un morceau de pain, il se taisait.
Mon intention, en traitant de cette question, était de permettre à l'esprit de se concentrer.
Comprends bien ces principes, leur compréhension est capitale !

29. En méditant sur les plaisirs du monde j'ai pu constater qu'ils étaient de véritables traquenards de la mort, des pièges tendus par la ruine des corps... Les libertins éprouvent la passion des femmes et ils utilisent, pour la satisfaire, des aphrodisiaques qui excitent leurs ardeurs sexuelles. Mais leur chaleur naturelle ne tarde pas à s'affaiblir et ils meurent.
(...) Le mieux, vois-tu, est dans le juste milieu.
Ce monde-ci est un désert; il convient que ce soit la raison qui y pénètre la première. Mais quand on abandonne les rênes à sa nature et à sa passion, Ah ! Que la ruine est rapide !
Cela pour ce qui se rapporte au corps et aux plaisirs terrestres; déduis-en la situation dans l'au-delà et comprends-donc !

30. Il m'est parvenu qu'un ascète de notre temps, à qui on présentait un plat s'écria :
— Je n'en mange pas !

— Pourquoi? lui demanda-t-on.

— Parce que mon âme en a envie et que, depuis des années, je ne lui ai rien accordé de ce qu'elle désirait.

Cet homme n'a pas trouvé la voie du bon sens, déclarai-je, parce qu'il manquait de science. Et son égarement est double.

Tout d'abord, ni le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) ni ses Compagnons n'ont agi ainsi. Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) mangeait du poulet et aimait les gâteaux et le miel.

Farqad al-Sabakhî entra chez Hasan qui mangeait du gâteau de fâlûdhaj. Hasan lui demanda :

— Que trouves-tu à dire sur ceci?

— Je n'en mange pas et je n'aime pas ceux qui en mangent !

— Du suc d'abeilles, répondit Hasan, de la bouillie de froment avec du beurre de vache, un Musulman peut-il y trouver à redire?

Un homme alla trouver al-Hasan et lui dit :

— J'ai un voisin qui ne mange pas de fâlûdhaj.

— Pourquoi?

— Il dit qu'il ne saurait comment manifester sa gratitude ! — Ton voisin est un sot ! Est-ce qu'il rend grâces au Ciel quand il boit de l'eau fraîche?

Sufyân ath-Thawrî emportait en voyage du fâlûdhaj et de l'agneau rôti et disait : « La bête travaille bien quand on est bon pour elle ! »

Ce qui inspire leur conduite aux ascètes est emprunté à la vie monastique et moi, je crains cette parole de Dieu : « **Ô les croyants: ne déclarez pas illicites les bonnes choses qu'Allah vous a rendues licites. Et ne transgressez pas.** » Coran, 5, 87.

On n'a retenu sur les premiers compagnons aucun trait de ce genre, à moins que cela ne se soit produit accidentellement.

C'est le cas pour ce que l'on rapporte sur le fils de 'Umar (radhiyallahou 'anhoum) qui avait eu envie d'une chose mais préféra s'en priver pour un pauvre. De même, il affranchit son esclave Rumaytha en disant : « Elle est la créature que j'aime le plus. »

Cela est bien, ainsi que tous les exemples de ce genre, car il s'agit ici de se priver de ce qu'il y a de plus précieux et de plus important pour l'âme. Lorsque cela se produit de temps à autre, la violence de la passion s'en trouve brisée. On l'empêche de se rendre tyrannique en refusant de céder à tous ses caprices. Mais celui qui la heurte systématiquement aveugle le cœur, abrutit les pensées, désorganise les volontés : il lui fait plus de mal que de bien.

Ibrâhîm Ibn Adham a dit : « Lorsque le cœur est tyrannisé, il est frappé de cécité. »

Il y a dans ce propos, une idée subtile. Dieu a donné à la nature adamique un fondement précieux : en effet, à partir de ses appétences, elle choisit ce qui lui convient le mieux. Elle sait par le choix qu'elle a fait d'une chose, que celle-ci est bonne et qu'elle s'en trouvera bien.

Les médecins ont dit qu'il fallait laisser à l'âme la liberté de choisir la nourriture dont elle a envie, même s'il peut s'y trouver une sorte de préjudice, car elle ne choisit que ce qui lui convient. Si l'ascète veut alors la contraindre, il risque de nuire à son organisme.

Sans les attractions naturelles qui existent au fond de l'homme que deviendrait son corps? L'appétit surgit et lorsque la satiété arrive, il s'apaise. Il est en même temps désir et guide et quel bon stimulant pour la santé du corps ! Mais si l'appétit est trop grand, les maux surviennent. Cependant le refus systématique de lui céder, même si l'on est sûr de n'avoir pas à subir de conséquences fâcheuses, perturbe l'état psychique, provoque un affaiblissement de l'organisme et prépare le terrain à la maladie qui finira par détruire l'ensemble.

C'est le cas quand on refuse de boire au moment où la soif que l'on éprouve est violente, quand on se prive de nourriture alors que l'on a faim, de rapports sexuels au plus fort du désir ou de sommeil quand il nous gagne. De même l'homme qui éprouve un chagrin en meurt s'il ne peut se soulager par des plaintes.

C'est là une vérité qui permettra à l'ascète, lorsqu'il la découvrira, de comprendre que, pour ce qui est de la tradition, il s'est écarté de la voie du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et de ses Compagnons et, pour ce qui concerne la sagesse, qu'il s'est insurgé contre les conditions naturelles imposées à l'homme.

« En quoi la nourriture est-elle pure? » dira-t-on. Cette objection n'a aucune valeur, car si la nourriture n'est pas pure, c'est faire acte de scrupule que de s'en abstenir. Mais je parle uniquement de la nourriture dans laquelle il n'y a rien de nuisible au regard de l'esprit de scrupule. Tout ce que je viens d'exposer ici constitue une réponse à celui qui a dit : « Je n'accorde à mon âme rien de ce qu'elle désire. »

Voici le deuxième aspect de son égarement. Je crains que, chez cet ascète, le désir ne se soit reporté sur la privation et qu'il n'en soit venu à désirer se priver. L'âme se fait là insidieuse et sournoise. Même si elle ne se donne pas en spectacle aux créatures, le mal viendra alors de ce qu'elle se raccroche à ce genre de pratique et de ce qu'elle s'enorgueillit en secret. C'est là une erreur et un danger. Un sot dira peut-être : « Tout cela vient de sa propre répugnance pour le bien et la vie de renoncement ! » Il ne s'agit pas de cela ! Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit, et cela est authentique : « *Tout acte qui n'a pas notre garantie est mauvais*. »

Les ascètes se sont engagés dans des voies que n'ont suivies ni le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) ni ses Compagnons. Ils manifestent une humilité excessive ou mènent, de parti pris, une existence fruste et se livrent à d'autres pratiques que les gens du commun ont fini par trouver belles et qui, pour certains, sont, en quelque sorte devenues des moyens d'existence dont ils cueillent les fruits : baisemain, marques de vénération, maintien d'un port sévère. Mais la plupart d'entre eux sont, dans leur solitude, tout différents de ce qu'ils sont en public.

Au contraire de ces gens-là, Ibn Sirîn[91] (rahmatoullah 'aleyhi) riait à gorge déployée en public et, lorsqu'il se retrouvait seul la nuit, on aurait dit qu'il venait d'assassiner tous les habitants d'un village.

Nous demandons à Dieu une science utile : elle est le point de départ, car lorsqu'elle est donnée, elle entraîne la connaissance de l'Adoré et pousse à Le servir conformément à ce qu'il a décrété et à ce qu'il aime; elle conduit celui qui la détient dans la voie de la dévotion sincère.
Le principe des principes est la science. Et la science la plus utile est acquise par la méditation sur l'exemple du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et de ses Compagnons. « **Voilà ceux qu'Allah a guidés: suis donc leur direction** », Coran, 6, 90.

31. J'ai réfléchi à la guerre que l'homme fait à l'âme et je peux dire qu'elle est, de toutes, la plus décisive. Je constate cependant que de nombreux savants et ascètes n'en comprennent pas la portée. En effet, certains refusent systématiquement à l'âme toutes ses joies, ce qui est une erreur pour deux raisons :
Tout d'abord, il arrive qu'en interdisant un plaisir à l'âme, on lui en donne un plus complet par cette interdiction. C'est le cas lorsqu'on la prive d'une chose tolérée. Par cette privation on acquiert une renommée et l'âme s'en satisfait car en échange elle reçoit louange ! Cela est très subtil car l'on se voit considéré, en se privant ainsi, comme supérieur à ceux qui ne l'ont pas fait. Ce sont là choses cachées sur lesquelles, pour les révéler, il faut asséner le burin de la pensée.
La deuxième raison est que nous avons été chargés de la conservation de cette âme et, parmi les instruments de cette conservation, il y a son penchant pour les choses qui lui donnent force. Nous devons donc les lui procurer. Toutes, ou la plupart, font partie de ce pour quoi elle éprouve du désir. Nous sommes en quelque sorte, préposés à sa protection car elle ne nous appartient pas : elle est déposée en nous. La priver de tous ses droits serait dangereux. De plus, contraction implique relâchement. Souvent l'homme qui persécute son âme la voit lui échapper et il lui est ensuite difficile de réparer le mal.
Le combat livré contre l'âme est tout simplement comparable à celui que livre le malade raisonnable contre la maladie. Celui-ci se force, malgré son déplaisir, à absorber des remèdes dont il espère la santé. Il fait fondre un peu de douceur dans l'amertume du breuvage et prend la quantité de nourriture que lui a prescrite le médecin. Son appétit ne l'amène pas à céder à son désir d'un aliment qui risquerait d'attiser sa faim ou d'une bouchée qui pourrait lui en interdire d'autres.
De même le Musulman raisonnable tient son âme en bride et surveille son licou. Il le relâchera parfois, mais en gardant la corde dans la main. Tant qu'elle reste dans le chemin, il ne la gêne pas en la tenant serrée. S'il la voit obliquer, il la ramènera avec douceur. Mais si elle y met de la mauvaise volonté et renâcle, alors il la contraindra par la force ! Il l'entourera de ménagements comme une épouse dont l'esprit est fondé sur la faiblesse et la légèreté. Si elle se rebelle, il essaiera, par l'exhortation, de la faire revenir, mais si elle ne se corrige pas il utilisera la menace de la répudiation et si elle ne se tient pas bien, les coups ! Parmi les fouets de la discipline il n'en est pas de meilleur que celui de la fermeté dans l'exécution.

Il s'agissait jusqu'à présent de combat sur le plan de l'action. Mais sur le plan de l'exhortation et de la remontrance, il faut, lorsque l'on voit l'âme mettre sa confiance dans les hommes et s'exposer à la bassesse de leurs mœurs, lui montrer l'estime dans laquelle son Créateur la tient et lui dire : « N'es-tu pas celle à laquelle II a dit : — Je t'ai créée de Ma main, j'ai fait s'agenouiller les anges devant toi. Et puis : Il t'a acceptée comme vicaire sur Sa terre, Il t'a envoyée. A toi, Il a emprunté et acheté. »
Si on la voit en tirer l'orgueil, on lui dira : « N'es-tu pas autre chose qu'une goutte d'un liquide misérable qu'un rayon de soleil détruit, n'es-tu pas d'une nature telle qu'un simple moustique te met à la torture? » Si on la voit manquer à ses devoirs on lui rappellera le droit des maîtres sur les esclaves. Si elle traîne à l'ouvrage, on l'entretiendra de l'importance du salaire. Et si elle a une tendance à la passion, on lui fera craindre le péché mortel. Ensuite on la mettra en garde contre la promptitude du châtiment physique, Coran, 6, 46 : « **Que vous en semble? Si Dieu vous arrache l'ouïe et les yeux**? », et spirituel, Coran, 7, 146 : « **J'écarterai de Mes signes ceux qui, sans raison, s'enflent d'orgueil sur terre** ! »
Ceci est combat par la parole, cela par l'action.

32. Je considère que c'est une épreuve très difficile pour le croyant que d'invoquer Dieu sans être exaucé, de renouveler son invocation[92] et, le temps passant, de ne voir aucune trace de la réponse. Le croyant doit savoir que c'est là une épreuve qui exige de la patience.
Le trouble qui naît dans l'âme à l'occasion de ce retard est une maladie nécessitant médication.
Il m'est survenu quelque chose de ce genre. Un malheur m'avait frappé : et j'eus beau faire appel à l'assistance divine et multiplier les invocations, je n'obtins aucune réponse.
Iblis se mit alors à développer ses ruses : « La générosité est grande, disait-il parfois, l'avarice n'existe plus. Quel intérêt peut-il y avoir à retarder la réponse? »
Mais je lui répondais : « Arrière, Maudit ! Je n'ai pas besoin d'arbitrage. Je ne t'autorise pas à défendre mes intérêts ! »
Puis je m'adressai à mon âme et lui dis : « Prends garde de te laisser gagner par ses insinuations ! Même si celui qui décrète le Destin ne cherchait rien d'autre en retardant Sa réponse, qu'à t'imposer une épreuve pour t'amener à lutter contre l'ennemi, il y aurait là une preuve suffisante de Sa sagesse.
Mon âme dit : « Console-moi donc puisqu'Il tarde à m'exaucer dans mon malheur ! »
Premièrement, lui répondis-je, il est formellement prouvé que Dieu est Roi, et le roi a liberté de refuser ou de donner : il n'y a aucun moyen de s'opposer à Lui.
Deuxièmement, Sa Sagesse est établie par des preuves irréfutables : tu as peut-être considéré ce que tu demandais comme offrant un avantage pour toi, mais, en réalité, la sagesse de Dieu ne l'admet pas ainsi. On ne peut voir la part de sagesse dans l'acte du médecin qui, à partir de choses apparemment nocives, vise un résultat bénéfique. Peut-être en est-il de même dans le cas présent !

Troisièmement, il est possible que ce retard soit un bienfait et que la précipitation eût été néfaste. Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a dit : « *L’homme se trouvera bien tant qu’il ne voudra pas précipiter les choses. Il dira seulement : J’ai appelé et il ne m’a pas été répondu*. »

Quatrièmement, le refus de répondre vient peut-être de ce qu’il y a en toi un défaut. Dans ce que tu manges, peut-être y a-t-il un aliment suspect? Peut-être aussi ton cœur a-t-il été distrait au moment de l’invocation? Ou bien encore veut-on, en te refusant ce dont tu as besoin, donner plus d’importance au châtiment d’une faute dont tu ne t’es pas sincèrement repentie ! Cherche donc parmi toutes ces raisons, tu dénicheras, peut-être l’explication...

On raconte qu’Ibrâhîm al-Khawwâç[93] sortit un jour pour aller condamner une mauvaise action, mais un chien, qui lui appartenait, se mit à aboyer et l’empêcha d’avancer. Il revint sur ses pas, entra dans la mosquée, fit sa prière, puis ressortit. Le chien l’accueillit en remuant la queue.

Il continua, alla formuler son blâme et cette action prit fin. On l’interrogea : « Il y avait en moi quelque chose de répréhensible, répondit-il, je m’en suis repenti lorsque je suis revenu sur mes pas, et vous avez pu constater ce qui s’est passé ensuite. »

Cinquièmement il faut savoir ce que tu veux faire de ce que tu demandes. Peut-être à l’obtenir, verrais-tu empirer ton état de péché ou bien t’élèverais-tu plus tardivement au degré du bien. Il vaut mieux dans ces conditions, qu’il y ait refus.

On rapporte qu’un ancien demandait à Dieu la possibilité de partir faire le jihad. Il entendit une voix lui dire : « Si tu pars, tu seras fait prisonnier et si tu es fait prisonnier, tu te convertiras au christianisme ! »

Sixièmement, il est possible que la perte que tu as subie ait été l’occasion de t’amener, suppliant, à la porte de Dieu. Mais si tu retrouvais ce que tu as perdu, ce serait, pour toi, une raison de ne plus penser à Celui que tu implores maintenant. On est amené à faire cette supposition car sans ce malheur nous ne t’aurions pas vue te réfugier à Sa porte.

Dieu, en effet, se rend bien compte que les créatures prennent occasion de Sa bonté pour se détourner de Lui, alors, au milieu des plaisirs, Il les brûle au fer des tourments et les pousse, implorants, vers Sa porte. Grâce enveloppée dans les plis de l’épreuve !

C’est que la véritable épreuve est bien ce qui te détourne de Lui alors que ta vertu se trouve dans ce qui t’amène devant Lui !

On a raconté que Yahyâ al-Bakkâ’, avait vu Dieu en songe. « Ô Dieu, lui avait-il dit, que de fois T’ai-je invoqué sans que Tu m’aies répondu ! — J’aime entendre ta voix, Yahyâ! »

Réfléchir à tout cela te donnera une occupation bien plus profitable que de chercher à retrouver ce que tu as perdu. Comme de corriger enfin un défaut, de te faire pardonner une erreur ou de t’arrêter à la porte pour te tourner vers le Seigneur des seigneurs.

33. Je me demande toujours comment certains peuvent considérer les anges comme supérieurs aux Prophètes et aux saints. Si la supériorité réside dans l'aspect physique, alors on dira que l'être humain est plus beau que celui des êtres ailés ! Mais laissons de côté la forme de l'homme à cause de ses impuretés — qui procèdent de cette condition matérielle —, car elle n'est pas l'homme, elle n'en est que l'enveloppe ! D'ailleurs on a pu apprécier en elle des choses qui sont généralement méprisées comme l'haleine de l'homme qui jeûne, le sang des martyrs ou le sommeil dans la prière.

Nous avons alors une forme habitée et le jugement porte désormais sur ce qui l'habite ! Pourquoi certains prétendent-ils que Dieu a préféré les anges aux mortels? Occupent-ils un rang en vertu duquel II les aime? Ont-ils un mérite par quoi il les trouve supérieurs? Alors comment se fait-il qu'ils se soient prosternés devant nous? Voilà bien un fait qui rend évidente notre supériorité sur eux !

Mais supposons que leur supériorité réside dans leur savoir. On connaît les versets : « **Ils dirent: « Gloire à Toi! Nous n'avons de savoir que ce que Tu nous as appris**. » » Coran, 2, 32, et : « **Ô Adam, informe-les de ces noms**! » Coran, II, 33.

Supposons encore que les anges nous soient supérieurs par l'essence de leur être. Mais l'essence de nos âmes est de même nature, et nous avons en plus le poids de nos corps en charge ! Par Dieu ! Si le voyageur pouvait se passer de sa chamelle qu'il s'attarde à ravitailler en route et qu'il doit ménager dans sa course, il foulerait le sol de Mina avant le 10 du mois de pèlerinage !

Est-il possible de préférer les anges pour leur dévotion plus grande? Mais il n'y a rien là qui doive nous émerveiller, car telle est leur nature ! Faut-il s'extasier devant l'eau qui coule? Devant l'homme qui dévale une pente? Ou bien, seulement, devant celui-là qui gravit la côte en peinant et qui surmonte les difficultés?

Bien sûr, on peut imaginer que les anges se révoltent, qu'ils prétendent à la divinité parce qu'ils peuvent briser les rochers et fendre la terre; c'est pourquoi ils ont été prévenus : « Et quiconque d'entre eux dirait: « **Je suis une divinité en dehors de Lui». Nous le rétribuerons de l'Enfer. C'est ainsi que Nous rétribuons les injustes** », Coran, 21, 29.

Mais ils connaissent le châtiment de Dieu et ils s'en méfient. Quant à notre éloignement de la vraie connaissance, à la faiblesse de notre certitude du Négateur, au pouvoir sur nous de nos concupiscences, ainsi qu'à notre insouciance, c'est tout cela qui exige, de notre part, une lutte plus difficile que celle qu'ils mènent. Et, par Dieu ! Si l'un de ceux qui L'entourent, avait dû subir les épreuves que nous subissons, il n'aurait certes pu conserver sa place !

Que l'un de nous apparaisse et la Loi lui dit : « Gagne de quoi faire vivre ta famille, mais méfie-toi de ce que tu gagnes ! » Et des choses qui ne sont pas de son fait s'emparent de lui, comme l'amour de la famille, l'attachement aux enfants par toutes les fibres du cœur ou le besoin du corps pour tout ce qui lui est indispensable !

Une fois on dit à Abraham : Égorge ton fils de ta main, découpe de ta paume le fruit de tes entrailles et puis va au mangonneau te faire catapulter dans la fournaise ! (cf. Coran, 37, 83-101).

Une autre fois on dit à Moïse : Jeûne un mois, nuit et jour ! Enfin, on dit à l'homme en colère : calme-toi ! Au clairvoyant : Ferme les yeux ! A celui qui veut parler : Tais-toi ! A celui qui apprécie le sommeil : Éveille-toi ! A celui dont l'aimé vient de mourir : Résigne-toi ! A celui qui est atteint dans son corps : Rends grâce au ciel ! A celui qui, dans le combat, subit les affres de la mort : Ne fuis pas ! Sache aussi que la mort apporte les plus grandes amertumes. Elle arrache l'âme au corps et malgré cela on te dit : Sois ferme lorsqu'elle te frappera ! Sache aussi que dans la tombe, tu seras déchiré, mais il ne faudra pas te révolter car c'est là un des aspects de la destinée humaine. Et si tu tombes malade ne va pas te plaindre aux autres !

Est-ce que les anges ont à subir une seule de ces choses? Et n'ont-ils pas une foi toute simple qui n'a pas à résister à la nature ou à repousser la passion?

N'est-ce pas là une foi superficielle, faite de génuflexions, de prosternations, de louanges rendues à Dieu? Qu'y a-t-il donc de commun entre leur foi et la nôtre?

D'ailleurs, la plupart d'entre eux sont à notre service. Ils tiennent, par exemple, les registres de nos actions, ils nous protègent, ils sont chargés de nous envoyer le vent ou la pluie, et leur principale fonction est d'intercéder pour nous.

Comment, dans ces conditions, pourraient-ils nous être supérieurs sans raison valable?

Lorsque certains d'entre eux se sont frottés à la pierre de l'épreuve, ainsi qu'on le rapporte de Hârût et Mârût[94], ils se sont retrouvés plus dépréciés que la pièce falsifiée !

Ne croyez surtout pas que je considère qu'il y a dans l'acte de dévotion des anges une sorte d'insuffisance ! En effet, ils ont beaucoup d'appréhension et de crainte parce qu'ils connaissent la grandeur du Créateur. Mais celui qui ne commet pas de faute vit dans une sécurité qui lui donne une plus grande confiance en lui-même.

Par contre le trouble de celui qui patauge dans l'erreur élève son âme jusqu'aux degrés les plus hauts.

Connaissez donc, ô mes frères, la grandeur de vos destinées, protégez la substance de vos êtres contre la souillure des fautes. Vous êtes bien supérieurs aux anges, mais veillez à ce que les fautes ne vous rabaissent au niveau des bêtes !

34. J'ai pu constater que beaucoup de gens, un monde de savants n'en finissent pas de faire des recherches sur les principes de choses dont ils ont pourtant reçu l'ordre d'ignorer la nature et de s'abstenir d'étudier la réalité.

Ainsi de l'âme, Dieu l'a voilée en ces termes : « **Et ils t'interrogent au sujet de l'âme, - Dis: « L'âme relève de l'Ordre de mon Seigneur ».** » Coran, 17, 85.

Mais ils n'ont pas voulu en rester là. Ils ont entrepris d'en rechercher la quiddité sans arriver à aucun résultat, sans qu'aucun d'entre eux ait pu établir la moindre preuve de ce qu'il avançait.

Il en est de même pour la raison. Elle existe sans nul doute, comme l'âme existe sans nul doute. Mais toutes deux sont connues à leurs effets et non dans leur réalité intrinsèque.

Si l'on dit : Quelle est le secret du mystère qui entoure toutes ces choses? Je répondrai que l'être humain ne cesse de s'élever de degré en degré et que, s'il parvenait à la connaissance de ces choses, il se hisserait par là-même jusqu'au niveau du Créateur. En voilant ce qu'il y a au-dessous de Lui, Dieu accroît le respect qu'on a pour Lui. Tant qu'une partie de Ses créatures ne connaît pas Son essence même, Il demeure Plus Considérable, Plus Haut.

Et si l'on me dit : Que sont le tonnerre, l'éclair, les tremblements de terre? Nous répondrons : Des choses désagréables ! Et cela suffira.

Ainsi donc, la raison du voile jeté sur toutes ces choses est que si leurs réalités profondes étaient connues, la vénération qu'on a pour Dieu diminuerait.

Quiconque examine avec attention ce passage découvrira sans peine son importance, car lorsque ce principe, que je viens d'exposer, est bien établi dans les créatures, le Créateur est Plus Considérable, Plus Haut.

On doit s'en tenir dans la connaissance que l'on a de Lui, au signe qu'Il a donné de Son existence, puis on en prendra comme preuve la possibilité qu'Il a eue d'envoyer Ses Prophètes, enfin on en trouvera les descriptions dans Ses livres et les paroles de Ses Envoyés. Mais on n'ira pas au-delà ! Beaucoup ont essayé d'étudier Ses Attributs en se fondant sur leurs opinions personnelles, mais cela s'est retourné contre eux.

Lorsque nous disons : « Il existe » et que nous savons, par ce que Lui-même a dit, qu'il est Audient, Voyant, Vivant, Omnipotent, ces descriptions nous suffisent et nous n'allons pas plus loin.

De même nous dirons : « Il est doué de parole, et le Coran est Sa parole » et nous n'essaierons pas d'interpréter plus avant.

Les anciens n'ont pas distingué entre lecture et objet de la lecture, entre récitation et objet de la récitation. Ils n'ont pas dit : « Il s'installe sur Son trône en Son essence » ni « Il descend en Son essence » mais ils ont utilisé l'expression qui était rapportée dans le Coran sans plus.

Nous dirons enfin que tout ce qui n'est pas confirmé par un signe de Lui, ne Lui est pas possible.

Ce sont là des propos qui servent d'exemples. Tirez-en des conclusions pour tous les Attributs. Vous échapperez alors aux abstractions et vous éviterez l'anthropomorphisme.

35. (...) Je me demande comment certains ascètes et autres faux dévots, comment des savants prétentieux peuvent être dignes d'être admis dans le voisinage de Dieu et de séjourner au Paradis? Je dirai que l'intérêt de leur présence sur terre est le même que celui de leur admission au Paradis. Dans ce monde-ci, ou bien ils font comprendre à l'homme qui connaît Dieu la grâce que Dieu lui a faite en lui dévoilant ce qu'Il leur a caché, ou bien ce sont des personnages secondaires grâce auxquels la société humaine est complète et l'existence possible. La vie n'atteint la plénitude que grâce à cette grande diversité. De même, il y a des différences parmi l'élite.

Dieu n'a pas le temps de fréquenter des gens qui en restent aux apparences, alors l'ascète en est comme le berger, le savant comme l'instituteur et le maître leur inculque la sagesse.
Le roi n'aurait pas une existence parfaite sans son préposé au naphte, sans son garde, sans le chauffeur de ses fours.
Dieu, le Roi, a une existence parfaite parce qu'Il utilise ces gens-là selon leur mérite. Lorsqu'ils arrivent jusqu'à Lui, Il lève les obstacles qui les freinent.
Mais il y en a qui ne parviennent pas jusqu'à Lui. Leur existence est alors semblable à la particule Lâ (ne) que l'on place dans la phrase : elle peut être explétive ou corroborative.
Et si l'on dit : « Supposons que cela soit valable sur terre; qu'en est-il au Paradis? »
La réponse sera qu'il est bon d'avoir avec ses voisins de bonnes relations et que la vision de l'impuissant contribue, chez le Parfait, à la plénitude du plaisir. A chacun son eau !
Quiconque réfléchit bien à ce que je viens de suggérer, verra que le symbolisme de mes propos vaut un long commentaire.

36. J'ai remarqué le soin que Dieu met à assurer ma subsistance : Il dompte les nuages, Il fait tomber une pluie douce quand, enfouie dans la terre, parmi les morts, la semence se décompose en attendant de se gonfler de vie grâce à l'eau qu'elle reçoit et alors elle se dresse dans toute sa verdeur. Mais que l'eau vienne à manquer et elle tend une main implorante, courbe la tête avec soumission, revêt un habit de tristesse.
Comme moi, elle a besoin de la chaleur du soleil, de la fraîcheur de l'eau, de la caresse du zéphyr, de la nourriture de la terre.
Gloire à Celui qui me fait voir dans la nourriture qu'Il me donne ce qu'est ma propre existence !
Ô mon âme ! Toi qui as découvert certains signes de Sa sagesse, il est mal à toi, par Dieu, de témoigner des égards à un autre que Lui ! Et comment peux-tu honorer un malheureux qui te ressemble et dont la condition semble nous crier : « Je suis dans la même situation que vous ! Ô terme suprême ! »
Reviens donc au principe initial, adresse-toi à la cause souveraine. Heureux, toi qui la connais ! La connaître c'est posséder ce monde-ci et l'autre.

37. J'ai été, dans ma première jeunesse, incité à suivre la voie des ascètes, en pratiquant jeûne et prière de façon continuelle. La solitude avait beaucoup de charme pour moi : j'y gagnais un cœur pur et ma clairvoyance aiguë regrettait l'instant qui passait sans acte de piété et se hâtait de saisir toutes les occasions d'accomplir de bonnes œuvres. Je vivais dans une sorte de familiarité avec Dieu et je jouissais de la douceur de Son intimité.
Jusqu'au moment où certain haut personnage eût apprécié mes propos; il m'attira auprès de lui et ma nature se laissa gagner. Alors je perdis cette douceur. Puis un autre essaya de m'attirer à lui, mais je

me gardai de la fréquenter et me méfiai de ses repas par crainte d'aliments impurs. Ma condition était encore supportable. Mais vint l'interprétation personnelle et je me laissai aller dans les limites des actions tolérées.

La clarté qui me guidait auparavant, la quiétude dans laquelle je vivais m'abandonnèrent alors. La fréquentation du monde assombrissait mon cœur au point que toute lumière finit par disparaître.

La nostalgie de ce que j'avais perdu remplissait de trouble mes auditeurs : ils se repentaient, ils s'amendaient et je quittais ces séances déchiré par la contradiction qui régnait en moi. Ma souffrance augmenta avec ma maladie et je fus incapable de soigner mon âme.

La sympathie que mon Seigneur a pour moi m'entraîna vers la solitude malgré ma répugnance et mon cœur me fut enfin rendu. Il me montra le vice de ce que j'avais choisi; je guéris enfin de ma légèreté et, dans l'intimité de ma solitude, je m'écriai :

« Seigneur, comment pourrai-je Te montrer ma reconnaissance? En quels termes ferai-je Ta louange? Car Tu ne m'as pas blâmé pour mon inconscience. Tu m'as réveillé, Tu as rétabli mon équilibre malgré la répulsion de ma nature. Combien j'ai été enrichi par ce qui m'a été arraché puisqu'ainsi j'ai trouvé refuge auprès de Toi !

Que mon repli a été fécond puisque, grâce à lui, j'ai pu gagner la solitude en Toi ! Comme je suis riche puisque Tu m'as coupé de tout en me rapprochant de Toi ! Que je suis en bonne compagnie puisque Tu m'as fait fuir Tes créatures ! Ah ! Comme je regrette ce temps que j'ai perdu sans Te servir ! Comme je déplore ces moments passés sans T'obéir ! »

Lorsqu'à l'aube je m'éveillais, d'avoir dormi toute une nuit ne me faisait pas souffrir et lorsque le jour m'était enlevé, d'avoir perdu toutes ces heures ne me torturait pas. J'ignorais que cette insensibilité venait de la gravité de mon état.

Désormais, les zéphyrs de paix soufflent légèrement et j'en éprouve une souffrance : je déduis donc que je suis en bonne santé. Ô toi, le Plus Grand des Dispensateurs, rends ma santé plus parfaite encore !

Ah ! Malheureux ivrogne qui ne connais l'ampleur du scandale qu'une fois éveillé ! Tu as déchiré, dans ton ivresse, un vêtement qu'il sera difficile de rapiécer. Hélas ! C'est une marchandise perdue.

Ah ! Comme il est malheureux, le marin qui peine sur la vague du nord, remonte contre le vent pendant un moment, et puis se laisse gagner par le sommeil et se réveille au port qu'il a quitté !

Ô toi qui lis ma mise en garde contre l'inconstance, je suis encore — même si en acte j'ai trahi mon âme — capable de conseiller mes frères.

Prenez donc garde, mes frères, de vous montrer complaisants pour des choses contre le trouble desquelles vous n'êtes pas garantis. Satan, d'abord, vous présente sous un beau jour ce qui fait l'objet de simples tolérances, mais il vous emportera ensuite vers le péché.

Examinez l'issue, analysez la situation.

Parfois il vous montrera un but honnête alors que la voie qui y mène vous fera dévier. Il vous suffira alors de vous reporter à l'enseignement de votre père : « **Ô Adam, t'indiquerai-je l'arbre de l'éternité et un royaume impérissable**? » Coran, 20, 120.

Adam ('aleyhi salam) n'a vu que le but, c'est-à-dire l'éternité, mais il s'est trompé de voie. C'est là un des pièges les plus habiles de Satan, pièges qu'il tend aux savants.

Ceux-ci se livrent à l'explication des conséquences qu'ont les bonnes actions mais se précipitent dans les dommages qu'entraînent les mauvaises.

Il en est ainsi du savant à qui l'on dit : « Rends-toi chez ce tyran, intercède en faveur de la victime. » Mais dès l'entrée, il a la vision des péchés et sa foi en est ébranlée. Peut-être même tombera-t-il dans des filets qui le rendront plus injuste encore que ce tyran.

Celui qui n'est pas sûr de sa foi prendra garde aux embûches : elles sont bien masquées !

L'isolement est ce qu'il y a de plus salutaire pour l'homme qui a peur, surtout en une époque où le bien a disparu, où le mal est prospère, où les gens de science n'ont plus aucune influence sur les grands.

Quiconque s'introduit auprès de ces derniers se trouve impliqué avec eux, dans des actes illicites et ne peut les tirer de la situation dans laquelle ils sont. Observez donc les savants qui travaillent pour eux dans les charges de l'État, vous verrez qu'ils sont privés des avantages de la science. Ils sont alors devenus des sortes de gardes.

Il n'y a qu'une seule chose à faire : s'isoler des hommes, éviter tout faux prétexte pour entrer en contact avec eux. Il vaut mieux agir pour son seul profit que de rendre service aux autres en se portant préjudice.

Prenez garde, prenez garde aux interprétations fallacieuses et aux jugements vicieux ! Soyez patients, soyez patients pour tout ce qu'entraîne l'isolement. Si vous vous isolez en votre Seigneur, Il vous ouvrira les portes de Sa connaissance. Alors toute difficulté s'aplanit, toute amertume s'adoucit, toute peine se dissipe et vous atteignez votre but.

C'est Dieu qui, par Sa grâce, accorde la réussite. Il n'y a de force et de puissance qu'en Lui.

38. Lorsque mon âme est sereine, lorsqu'elle a été exhortée par un maître ou qu'elle a visité les tombeaux, son aspiration la porte à rechercher la solitude et les échanges avec Dieu.

Je lui dis, un jour qu'elle m'avait entretenu de ses désirs : « Dis-moi, quel est ton but? Où veux-tu nous mener? Tu attends peut-être de moi que j'aille vivre seul, dans un désert, où je manquerais la prière en communauté, où tout ce que j'ai appris ne me servirait à rien, puisque j'aurais perdu ceux à qui je pourrais l'enseigner?

Tu veux peut-être que je mange une nourriture grossière à laquelle je ne suis pas accoutumé, de sorte que mon corps amaigri tombe d'épuisement au bout de deux jours, que je m'habille de ce tissu rugueux qui m'est intolérable, en sorte que je ne sache plus qui je suis, tant ce que je porte est triste?

Devrais-je aussi, bien que j'en sois encore capable, ne plus espérer avoir des enfants qui adoreront Dieu après moi? Par Dieu, la science, à laquelle j'ai consacré mon existence, ne me servirait à rien si je t'écoutais ! Et pourtant c'est grâce à elle que je suis en train de t'expliquer l'erreur que tu commets. Sache donc que le corps est une monture et que si son cavalier n'est pas bon pour elle, elle ne pourra le reconduire chez lui.

Mais par bonté je n'entends pas qu'il faille accéder systématiquement à tous ses désirs. Je veux parler de la quantité nécessaire à la santé du corps. Alors l'esprit est serein, la raison saine et l'intelligence puissante.

Ne vois-tu pas l'influence des nécessités sur la sérénité de l'esprit dans cette parole du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) : « *Le juge ne doit pas trancher entre deux hommes alors qu'il est en colère* ».

Les savants en ont tiré des conclusions identiques pour la faim et tout ce qui a la même influence, comme l'envie d'uriner ou d'aller à la selle.

La nature physique n'est-elle pas autre chose qu'un chien auquel l'homme qui va dîner donne un os à ronger pour l'occuper pendant qu'il mange tranquillement?

Quant à la retraite et à l'isolement ce doit être par rapport au mal non au bien. S'il s'y était trouvé un avantage dont tu aurais pu bénéficier, on aurait rapporté que le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et ses Compagnons s'y étaient adonnés. Mais non !

Tu sais que des gens ont vécu si longtemps dans l'abstinence et la privation que leur esprit en a été dérangé et que l'humeur noire les a envahis. Ils ont eu la phobie des hommes et certains ont vu s'amasser en eux des humeurs malignes produites par des aliments malsains. Ils sont restés un, deux, trois jours sans manger, croyant que cela provenait d'un surcroît de grâce, alors que c'était dû à une mauvaise digestion. L'humeur noire alla, chez certains, jusqu'à leur faire prendre pour des Anges les formes indistinctes qu'ils voyaient !

Par Dieu, Dieu est dans la science ! Dieu est dans la raison ! La lumière de la raison, il ne faut pas s'aventurer à l'éteindre ! Et la science, il n'est pas bon de vouloir la limiter !

Si elles sont, l'une et l'autre, préservées, elles nous permettent de nous conformer aux conditions qui nous sont imposées, de rejeter tout ce qui peut nuire et d'accepter tout ce qui peut servir. Les règles de conduite pour la nourriture, la boisson, les relations sont alors fermes. »

Mon âme me dit alors :

— Assigne-moi donc un régime quotidien et considère-moi comme un malade auquel on a prescrit une médecine ! — Je t'ai guidée vers la science, lui répondis-je, c'est un médecin consciencieux. Il analyse chaque cas et à chaque mal il oppose un remède approprié.

Bref, il faut que tu te consacres à une piété totale, par la parole, le regard et par tous tes membres, que tu sois sûre de la licéité de ta nourriture, que tu accordes à chaque instant le bien qui lui revient, que tu disputes la perfection au sort et que tu évites le manque à gagner ou l'échec.

N'agis qu'après avoir défini ton intention.

Prépare-toi au trouble de la mort, quel qu'en soit le moment, comme s'il y avait déjà en toi un signe de sa venue.
Ne prends pas à la légère ce qui peut être salutaire au corps, au contraire, accorde-le lui généreusement, procure-le lui selon la règle du bon sens et non en obéissant à la passion. Entretenir son corps, c'est entretenir sa foi.
Ne tiens pas compte de la sottise de ces propos tenus par l'âme et inspirés davantage par l'ignorance que par la science : « Un tel mange des légumes avec du vinaigre, un tel ne dort pas la nuit. »
Fais ce que tu peux supporter et dont tu sais ton corps capable. Si tu vois qu'il y a en lui la force de sauter, saute, mais si tu vois que tu ne pourrais y parvenir, ne saute pas, même si l'on doit te tuer.
Tous les corps n'ont pas la même capacité d'action. Certains hommes, du fait des combats qu'ils ont dû livrer dans leurs débuts, ont été amenés à endurer des maladies qui les ont empêchés de se livrer au bien, et leur cœur les ont vues apparaître avec fureur.
Attache-toi à la science : c'est un remède contre tous les maux.

39. Je ne vois pas comment on peut prétendre être savant alors que l'on tend à l'anthropomorphisme en comprenant les hadiths selon leur sens apparent. Si l'on se contentait vraiment de les prendre comme ils se présentent, on ne se tromperait pas. En effet, celui qui reçoit ce qu'on lui a transmis et le transmet sans y rien ajouter, celui-là n'aura rien fait, ni pour ni contre.
Mais certains ont des connaissances limitées ; ils croient que le fait de ne pas prendre les mots à la lettre est une forme d'abstraction. Mais s'ils connaissaient la richesse de notre langue ils ne penseraient pas ainsi.
(...) Sache donc, ô toi qui recherches la bonne voie, que dans la raison et la tradition nous avons reçu deux principes fondamentaux; c'est à eux que tu dois soumettre tous les hadiths.
Voyons la tradition. Le Coran dit : « **Il n'y a rien qui Lui ressemble** » Coran, 42, 11. Quiconque comprend cela ne peut donc Lui imputer un attribut tel que nos sens l'impliquent.
Et maintenant la raison. Celle-ci a appris à connaître la distinction qu'il faut faire entre le Créateur et Ses œuvres et elle déduit le caractère contingent de celles-ci des transformations par lesquelles elles passent et des altérations qu'elles subissent. Ainsi se vérifie, a contrario, l'éternité du Créateur.
Ah ! Comme il est étonnant celui qui réfute sans comprendre la nature du langage !
Ne trouve-t-on pas dans un hadith authentique que la mort est égorgée entre le Paradis et l'Enfer? Et n'est-ce pas la raison qui se sentant assez forte en ce domaine pour se passer de l'expérience sensible détournera cette idée de sa réalité, car pour tous ceux qui savent ce qu'est la mort, il est certain qu'elle ne peut être égorgée. Mais supposons un homme qui, se livrant à l'interprétation, dise : « La mort est un état qui implique absence de vie. Comment faire mourir la mort? »
Et si on lui objecte : « Que fais-tu du hadith? » Il dira : « C'est une parabole qui a été forgée pour que l'on puisse connaître, par cette image sensorielle, l'évanouissement de cette idée abstraite ».

Nous lui dirons : On rapporte dans le Çaḥîḥ : « Les sourates II (La Vache) et III (La famille de ‘Imrân) viendront au Jour de la Résurrection comme deux nuages ». Il répondra : « La parole n’est pas un nuage et ne peut lui être comparée. »
Nous lui demanderons :
— Considères-tu la tradition comme nulle?
— Non ! Mais je dirai que c’est la récompense que l’on aura gagnée à les réciter qui viendra !
— Quelle est l’indication qui te fait rejeter ces vérités?
— Le fait que je sache que la parole ne peut se comparer aux corps et que la mort ne peut être égorgée comme un mouton. Et puis vous connaissez la richesse de la langue arabe. Quand l’un d’entre vous utilise le langage de cette manière, vous n’avez aucune difficulté à comprendre ses propos !
Alors les savants déclareront : « Tu dis vrai ! C’est bien ainsi que nous expliquons la venue de la Génisse et la mise à mort de la mort. »[95]
Comment serait-il alors en droit de leur dire : vous enlevez à la mort et au langage des attributs qui ne leur sont pas adéquats pour conserver ce que vous savez être leurs propriétés réelles? Comment vous abstiendrez-vous de dépouiller Dieu Éternel de ce qui, en Lui, implique une comparaison avec Ses Créatures pour ce qu’il est prouvé qu’Il doit en être exempt? Et il continua à combattre ses adversaires à l’aide de ces arguments (...).

40. J’ai dû, en une circonstance donnée, chercher refuge en Dieu de tout mon cœur, sachant que Lui Seul pouvait m’être utile et chasser le mal qui me frappait. Mais par la suite, j’entrepris de passer en revue les mesures que j’aurais dû prendre.
Alors la certitude qui est en moi me désapprouva. « C’est une atteinte, me dit-elle, à la confiance aveugle que l’on doit avoir en Dieu ! »
Il ne s’agit pas de cela, répondis-je, car Dieu a rangé les mesures de prévoyance parmi les actes de sagesse, et l’état dans lequel je me trouvais signifiait que ce que j’avais fait était inutile et se révélait sans effet.
Elles existent bien pourtant, ces précautions, dans la Loi révélée, comme dans cette parole de Dieu : « **Et lorsque tu (Muḥammad) te trouves parmi eux, et que tu les diriges dans la Ṣalāt, qu’un groupe d’entre eux se mette debout en ta compagnie, en gardant leurs armes**. » Coran, 4, 102, et de même : « **Laissez-le en épi** », Coran, 12, 47.
Et le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) endossa deux cuirasses, l’une sur l’autre, consulta deux médecins et lorsqu’il arriva à Ta’if il envoya chercher al-Mut’im Ibn ‘Adî[96] (radhiyallahou ‘anhou) pour pouvoir entrer dans la Mekke sans danger : « J’entrerai sous ta protection », lui dit-il. Alors qu’il aurait pu entrer sans prendre de précaution, en s’abandonnant à la volonté de Dieu.
Puisque la Loi révélée fait dépendre les choses des mesures que l’on prend pour les atteindre, me détourner de celles-ci serait une atteinte à la sagesse.

C'est pourquoi, je suis d'avis qu'il est bon de se soigner. Le fondateur de l'école juridique[97] à laquelle j'appartiens a exprimé l'opinion qu'il vaut mieux ne pas utiliser de remède[98] et pourtant, il y a une indication qui m'interdit de le suivre dans cette voie. Car un hadith authentique rapporte que le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit : « *Dieu n'a pas créé une maladie, qu'il n'ait aussi créé son remède. Et ils se soignèrent.* »

Cette parole est à prendre comme un ordre, et l'ordre est, ou bien impératif, ou bien indicatif, et aucune restriction ne vient le limiter de sorte que l'on puisse dire : « C'est une simple invitation à la tolérance. »

'Aïcha (radhiyallahou 'anha) disait : « J'ai appris la médecine lors des nombreuses maladies du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et grâce à tout ce qu'on lui a prescrit. » Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit à 'Alî (radhiyallahou 'anhou) : « *Mange ceci qui te fera plus de bien que cela.* »

Quiconque partage l'opinion qu'il est préférable de s'abstenir de soins prend à tort prétexte de la parole du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) : « *Soixante et dix mille entreront sans réserve au Paradis* ». Puis il les a décrits ainsi : « *Ils ne se font pas de cautères, n'ont pas recours aux charmes ni aux augures et à leur Seigneur ils s'abandonnent* »[99].

Mais cela ne contredit pas l'utilisation des remèdes, car certaines personnes utilisaient les cautères pour ne pas être malades, et les charmes pour ne pas être frappés par un mal. Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a lui-même cautérisé Sa'd Ibn Zurâra[100] (radhiyallahou 'anhou) et a admis l'incantation propitiatoire dans un hadith authentique.

Nous savons que c'était dans l'intention que nous avons montrée.

Quand j'ai besoin de prendre une purge, je constate que mon savoir m'interdit de manger des glands, mais que l'absorption du jus de datte est plus efficace chez moi : c'est un remède. Si je ne prends pas ce qui me convient et que je dise ensuite : « Ô Dieu guéris-moi ! », la sagesse répondra : « N'as-tu pas entendu dire : Attache- la d'abord et fais lui confiance ensuite? Prends le remède et dis Lui : Guéris-moi. »

Ne sois pas comme cet homme dont le champ est séparé du fleuve par une paume de terre et qui, ayant la paresse d'y puiser l'eau de ses mains, fait la prière des rogations[101].

Ce cas est tout à fait semblable à celui de l'homme qui entreprend un voyage d'épreuve uniquement pour savoir si Dieu lui procurera subsistance ou non. Et pourtant il a reçu cet ordre, Coran, 2, 197 : « **Et prenez vos provisions**. » Mais il dit : « Je ne prendrai pas de provisions ! »[102]

41. Beaucoup de gens, ai-je pu remarquer, négligent leur corps. Certains ne se nettoient pas la bouche avec un cure-dents après avoir mangé, d'autres ne lavent pas leurs mains couvertes de crasse ou se frottent à peine les dents, ne se mettent pas de collyre sur les yeux ou n'accordent aucun soin à leurs aisselles.

De cette négligence résulte un manquement à la religion et à la vie sociale.
Pour ce qui est de la religion, le croyant a été invité à se purifier, à se laver, en vue de la prière en communauté, parce qu'il se joint à d'autres hommes. De même, il lui a été interdit d'entrer dans la mosquée lorsqu'il a mangé de l'ail. La loi divine l'invite, entre autres bons usages, à se nettoyer les jointures des doigts, à se couper les ongles, à se nettoyer les dents, à se parfumer[103].
En négligeant cela il ne se conforme pas à ce que la Loi a établi, et peut-être même, certaines de ces négligences peuvent-elles être cause de la nullité de son acte de foi comme, par exemple, quand il ne prend pas soin de ses ongles : alors la saleté s'y accumule et reste inaccessible à l'eau quand il fait ses ablutions.
Pour ce qui est des rapports sociaux, j'ai vu des gens, négligents de leur personne, venir m'entretenir confidentiellement. La même inconscience qui leur a fait négliger les soins de leur corps, leur fait ignorer la gêne qu'ils font alors subir. Quand ils commencent à me parler en confidence je ne puis m'écarter, car ils désirent que leurs paroles restent sincères. Alors j'endure les pires tourments du fait de l'odeur que leur bouche exhale.
La plupart d'entre eux ne se sont, peut-être pas, depuis leur réveil, passé le doigt une fois sur les dents !
Cela provoque la même répulsion chez leurs femmes qui ne trouvent pas bon de leur en parler et se détournent d'eux.
Ibn 'Abbâs (radhiyallahou 'anhoum) disait : « J'aime bien me faire beau pour ma femme, comme j'aime quelle se fasse belle pour moi. » Mais certains disent : « C'est de l'affectation ! » Pas du tout ! Dieu nous a faits beaux, en nous créant, car l'œil a du plaisir à voir et quiconque observe les cils et les sourcils dans le visage, ainsi que la belle harmonie des proportions du corps comprend que Dieu a paré l'être humain.
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) était l'homme le plus propre et le mieux parfumé. Dans le hadith que l'on rapporte à son sujet on lit qu'il levait les bras pour voir les poils de ses aisselles. Sa jambe, parfois, se découvrait : elle était blanche comme la moelle de palmier. Il avait toujours un cure-dents et détestait que l'on sente sur lui une odeur désagréable.
Les médecins ont dit : « Celui dont le vêtement est propre a peu de soucis et celui dont l'odeur est agréable gagne de l'esprit ! » Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) disait à ses Compagnons : « *Pourquoi entrez-vous en ma présence avec des dents jaunes ! Lavez-vous donc* ! »
La prière que l'on fait après s'être curé les dents est supérieure à celle avant laquelle on ne les a pas lavées. Celui qui fait sa toilette fait une grâce à son âme et la rend plus élevée.
Les médecins ont dit : « Celui dont les ongles sont longs perd sa force. Mais celui qui prend soin de sa toilette, se rapproche du cœur des hommes et se fait aimer des âmes pour sa propreté et son parfum. »
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) aimait les parfums et c'est parfumé qu'il tenait compagnie à son épouse. Car les femmes sont identiques aux hommes. De même que ces derniers peuvent ne pas

apprécier certaines choses en elles, de même, celles-ci ne les apprécieront-elles pas non plus en eux ! Et parfois l'homme supportera des choses qu'il n'aime pas alors que sa femme n'y parviendra pas. J'ai vu des gens qui se prétendent ascètes et qui sont extrêmement sales. C'est que la science n'a pu les corriger !

On raconte ceci sur Dâwud at-Ta'î[104]. On lui dit : « Et si tu te peignais la barbe? — Je n'en ai pas le temps, répondit-il ! »

C'est là la parole d'un homme qui cherche à se justifier de ne pas pratiquer la tradition, et qui révèle ainsi qu'il est affolé par sa peur de l'au-delà ! Mais s'il avait eu conscience de sa situation il se serait conformé à la tradition et n'aurait pas utilisé l'argument d'un homme vaincu par l'angoisse.

Quiconque considère les qualités du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) y trouvera perfection pour la science et les œuvres. C'est en lui qu'est la voie à suivre. Il est le meilleur argument.

42. Quand j'observe le soin excessif que mettent les riches à se protéger du chaud et du froid, je trouve que, du point de vue de la sagesse, il tourne le dos à l'intention du Créateur. Il ne procure, en effet, qu'un simple plaisir; mais il n'y a aucun bien à attendre d'un plaisir qui entraîne une souffrance. Ainsi, pendant les chaleurs, ces gens boivent de l'eau glacée, ce qui est très nocif. Les médecins disent que cela provoque des malaises graves dont l'effet se manifeste chez le vieillard. D'autre part, ils revêtent des étoffes fines et transparentes et, pour l'hiver, se font faire d'épaisses pelisses qui les protègent du froid.

Cela, sur le plan de la sagesse, est en contradiction avec ce que Dieu a institué. En effet, Il a créé le chaud pour permettre aux humeurs de se dissoudre et le froid pour leur permettre de s'épaissir. Mais eux, ils font de toute l'année un printemps. Ainsi l'équilibre qui a présidé à la création du froid et du chaud est-il contrarié et les maux envahissent le corps.

Celui qui m'écoute ici ne doit pas croire que je lui demande de s'exposer au froid et à la chaleur sans précaution. Je lui dis seulement de ne pas trop se protéger, de s'exposer plutôt à la chaleur dans la mesure où elle peut dissoudre certaines humeurs et jusqu'à un point où elle ne peut diminuer ses forces, de s'exposer au froid de sorte qu'il en soit à peine touché mais non pas jusqu'au malaise, car le chaud et le froid sont salutaires au corps.

Un prince avait réussi à se protéger parfaitement du chaud et du froid mais il vit sa santé s'altérer et il mourut très vite. J'ai conté son histoire dans *Laqt al-manâfil fi 'ilm al-tibb* (Glane des principes utiles dans la science de la médecine).

43. Parmi les contraintes morales qui nous sont imposées, il n'en est pas de plus difficile que de montrer de la constance devant la décision divine et de plus méritoire que d'accepter celle-ci avec satisfaction[105].

La constance est une obligation et l'agrément une vertu. La difficulté de la première vient de ce que la destinée apporte généralement à l'âme des désagréments qui ne se limitent pas seulement à la maladie ou à la souffrance physique, mais prennent divers aspects qui font parfois hésiter la raison à se prononcer sur sa sagesse.

Il en est ainsi lorsqu'on voit un homme submergé par les biens de ce monde qui sont comme portés vers lui par des rivières, si nombreux qu'il ne sait plus que faire de ses richesses : il les transforme alors en objets utilitaires.

On sait cependant, qu'il peut y avoir meilleure manifestation de la richesse que dans le cristal, la cornaline et le cuivre, mais comme cet homme ne tient aucun compte de la Loi religieuse, qu'il y ait ou non interdiction, revient pour lui, au même. Il s'habille de soie, il opprime le peuple et les richesses continuent de pleuvoir sur lui !

Inversement, on voit des gens de religion, des hommes qui aspirent à la science dans la pauvreté et l'épreuve, écrasés sous la domination de ce tyran.

Alors Satan trouve une brèche pour ses insinuations et peut commencer son travail de sape contre la sagesse des décisions divines.

Le croyant a besoin de constance pour supporter le tourment qu'il endure en ce monde et lutter contre Iblis. On peut en dire autant à propos de la domination des mécréants sur les Musulmans et des impies sur les gens de religion. Plus éprouvantes encore sont la souffrance imposée aux animaux et les tortures infligées aux enfants. C'est dans des conditions pareilles que la foi se purifie. Deux choses alors fortifient la constance : la tradition et la raison.

La tradition, c'est le Coran et la Sunna. Le Coran se divise en deux parties. La première est un exposé des causes de la faveur accordée au mécréant et au pécheur. Ainsi, ces versets : « **Que ceux qui n'ont pas cru ne comptent pas que ce délai que Nous leur accordons soit à leur avantage** », Coran, 3, 178. « **Si les hommes ne devaient pas constituer une seule communauté (mécréante), Nous aurions certes pourvu les maisons de ceux qui ne croient pas au Tout Miséricordieux, de toits d'argent avec des escaliers pour y monter** », Coran, 43, 33. « **Et quand Nous voulons détruire une cité, Nous ordonnons à ses gens opulents(5) [d'obéir à Nos prescriptions], mais (au contraire) ils se livrent à la perversité. Alors la Parole prononcée contre elle se réalise, et Nous la détruisons entièrement**. » Coran, 17, 17. Il y a beaucoup d'exemples de ce genre dans le Coran.

La seconde partie montre l'épreuve que subit le croyant dans sa vie. « **Pensez-vous entrer au Paradis alors que vous n'avez pas encore subi des épreuves semblables à celles que subirent ceux qui vécurent avant vous? Misère et maladie les avaient touchés; et ils furent secoués jusqu'à ce que le Messager, et avec lui, ceux qui avaient cru, se fussent écriés: « Quand viendra le secours d'Allah? »** » Coran, 2, 214. « **Pensez-vous que vous serez délaissés, cependant qu'Allah n'a pas encore distingué ceux d'entre vous qui ont lutté et qui n'ont pas cherché des alliés en dehors d'Allah, de Son Messager et des croyants**? », Coran, 9, 16. Il y a beaucoup d'autres exemples de ce genre dans le Coran.

Quant à la Sunna, elle se divise en « dits » et en « situations ». Pour ce qui est des « situations », citons celle-ci par exemple : Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) se retournait sur une natte tressée de feuilles de palmier qui le blessait au flanc. ‘Umar (radhiyallahou ‘anhou) se plaignit et lui dit : « Kisrâ (Chosroés) et Qaysar (César) vivent dans la soie et le brocard ». Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) répondit : « *Aurais-tu des doutes, ‘Umar? N’es-tu pas satisfait de ce que l’au-delà soit à nous réservé alors que ce monde-ci est pour eux*? » Et les « dits » : « *Si ce monde avait pesé aux yeux de Dieu une aile de moustique Il n’aurait pas donné une gorgée d’eau à boire à un mécréant*. »
Pour ce qui est de la Raison, elle apporte aux soldats de la constance l’appui de ses troupes. Ainsi, lorsqu’elle dit : « Des preuves irréfutables m’ont confirmé la sagesse de Celui qui nous impose le destin; je n’abandonnerai pas ce principe bien établi à cause de ce qu’un sot aura pris pour un défaut. » Et de même : « Cette libéralité pour le pécheur dont tu t’étonnes, ô toi qui en es le spectateur, est avarice en réalité. Et ce que tu as pris pour avarice vis-à-vis de l’obéissant est, en fait, une libéralité. » Cette libéralité pour le pécheur va occasionner un long châtiment et cette avarice pour le fidèle va entraîner une grande bienveillance dans la récompense qui lui sera donnée. Le temps imparti à ces deux hommes va bientôt arriver à son terme, les étapes s’allongent car les voyageurs sont impatients d’arriver au but.
De même : Il est évident que l’homme qui croit en Dieu est une sorte de salarié et que le temps de l’épreuve est aussi long que toute une journée : l’ouvrier ne met pas d’habits propres pour travailler dans la boue. Il supporte patiemment les heures de labeur et lorsqu’il a terminé son ouvrage, il fait sa toilette et revêt ses plus beaux vêtements. Quant à celui qui s’amuse au lieu de travailler, celui-là se repent au moment de la paye. Il est puni de la négligence qu’il a montrée dans sa tâche.
Cette petite idée accroît la fermeté de la constance, mais je lui donnerai plus d’ampleur en disant ceci. Quand on a voulu choisir des martyrs, pensez-vous qu’il n’était pas possible de créer des hommes capables de tremper leurs mains dans le sang des croyants? Croyez-vous que seul un homme tel qu’Abû Lu’lu’a pouvait assassiner ‘Umar[106]? Ou ‘Alî[107], un homme comme Ibn Muljam? Pensez-vous que seul un mécréant impitoyable pouvait assassiner Yahyâ Ibn Zakariyâ (Jean-Baptiste)[108]?
Si les yeux de votre intelligence avaient été décillés vous auriez pu voir Celui qui produit les causes et non les causes elles-mêmes, Celui qui fait le destin, et non le destin lui-même et vous auriez montré de la constance devant l’épreuve qu’Il vous envoie, en vous offrant à Sa volonté.
C’est ainsi que naît la satisfaction. Ainsi a-t-on dit à un homme qui souffrait : « Demande donc soulagement à Dieu ! » Mais il répondit : « Ce que je préfère c’est ce que Dieu préfère ! »
Si votre satisfaction est dans ma veille, je dis donc « Adieu » à mon sommeil !

44. Lorsque j’eus terminé de rédiger le passage précédent une voix me dit, au fond de moi-même :

— Assez d'explications sur la constance à montrer devant les coups du destin, je me contenterai des exemples que tu as développés. Décris-moi plutôt l'état d'agrément. Quand j'entends ce mot, j'ai l'impression de sentir une brise légère et parfumée.
Voici la réponse, ô voix : saisis bien l'idée juste.
L'agrément à la volonté divine est un fruit de la connaissance. Quand tu connais Dieu tu acceptes Sa décision avec satisfaction, dût-elle comporter une certaine dose d'amertume dans laquelle est heureux de mordre le radieux.
Les choses amères n'existent pas pour l'homme qui connaît Dieu tant est grande la douceur de sa connaissance. Et lorsque, grâce à elle, il s'élève jusqu'à l'amour, l'amertume du destin devient douceur ainsi que l'a dit le poète.

Si douce est la douleur qu'il t'impose
si présent en toi quand il s'éloigne

Mais toi, tu es en moi comme mon âme
et même, tu m'es plus proche encore

Je suis déjà comblé d'amour
quand j'aime ce que tu aimes.

Un autre amoureux a dit dans le même genre :

Je trouve laides les choses que font les autres
mais elles deviennent belles, quand c'est toi qui les fais.

La voix me cria : « Entretiens-moi donc de ce que je dois accepter avec satisfaction. Décide de ce que je dois accepter : devrais-je être satisfaite de la maladie et de la pauvreté ou de ma négligence à Le servir et de l'éloignement dans lequel je me trouve des gens qui L'aiment? Montre-moi donc ce qui entre dans l'agrément et ce qui n'y entre pas.
— Voilà une bonne question ! Écoute bien la différence, comme le spectateur qui tend aussi l'oreille. Sois satisfaite de ce qui de Lui émane. Mais pour ce qui est de la paresse et de la négligence, c'est à toi que tu dois les imputer. N'en sois donc pas satisfaite.
Acquitte-toi fidèlement de tes devoirs envers Lui, en imposant à ton âme tout ce qui peut te rapprocher de Lui, en refusant d'agréer son relâchement dans l'effort.
Quant aux décisions qui viennent de Lui seul et dans lesquelles tu n'as aucune part, accepte-les avec satisfaction comme Rabî'a le dit alors qu'on parlait devant elle d'un dévot qui fouillait les ordures pour trouver à manger.

Quelqu'un demandait :
— Ne pouvait-il demander à Dieu meilleure subsistance? — Mais, répondit-elle, le râdî ne choisit pas ! Celui qui a goûté à la nourriture de la connaissance y trouve nourriture d'amour. L'agrément est, chez lui, nécessité.
Il faut s'efforcer de rechercher la connaissance en acceptant les preuves, puis s'y conformer en œuvrant de toutes ses forces au service de Dieu. Peut-être cela fera-t-il naître l'amour.
Dieu a dit : « *L'homme ne cessera de se rapprocher de Moi par les œuvres surérogatoires, jusqu'à ce que Je l'aime. Lorsque Je l'aimerai, Je serai son ouïe grâce à laquelle il entendra, sa vue grâce à laquelle il verra!*[109] ». Voilà la plus belle richesse. Mais quelle pauvreté !...

45. J'ai pu constater que la plupart des savants, quand ils sont jeunes, ne se préoccupent pas de leur subsistance : ils ne pensent qu'à la science. Mais par la suite, quand ils ont besoin de ce qui est indispensable pour vivre, ils ne reçoivent aucune aide du Trésor Public et les dons de leurs frères sont insuffisants. Alors ils doivent s'humilier.
Je ne vois dans ce comportement que deux raisons de sagesse. La première est qu'ils veulent, en s'humiliant ainsi, écraser leur orgueil. La seconde est qu'ils recherchent l'avantage dans la récompense qu'ils attendent.
Mais en y réfléchissant de plus près, j'ai découvert une idée subtile. L'âme fière, constatant la médiocrité de ce monde, ne désire pas s'en rendre solidaire et décide de le fuir avec répugnance. Elle considère que ce à quoi il ressemble le plus est un tas d'ordures où grattent les chiens[110], ou encore des excréments produits par nécessité.
Lorsque la mort survient qui fait quitter une telle demeure, il n'y a plus dans le cœur d'attachement véritable. Le départ est alors facile.

46. (...) Les individus diffèrent par leur nature physique. Ainsi l'un se trouvera bien d'une vie fruste qui ne conviendra pas à l'autre, et nul ne doit imposer à autrui le genre de vie qu'il supporte. Nous disposons cependant d'une règle générale, qui est la loi religieuse, et dans laquelle nous trouvons tolérance et fermeté. Quiconque se maintient dans les limites fixées par cette règle ne saurait être blâmé.
Et souvent la tolérance vaut mieux que toutes les intransigeances, parce qu'elle est plus efficace... La mansuétude pour les corps est nécessaire, si l'on veut préserver la force de la monture.
Les instruments de la science et de la préservation du corps sont le cœur et l'esprit. On sait qu'avec un instrument bien entretenu le travail se fait bien. Voilà une chose que l'on ne peut découvrir que par la science !

C’est à cause de leur ignorance que les ascètes ont méprisé ce qu’ils ne connaissaient pas, qu’ils ont cru que le but était d’épuiser les montures et qu’ils n’ont pas compris que la peur qui consume doit avoir en contrepartie des moments de distractions.
Ainsi qu’on a pu le dire : « Détendez-vous donc, votre prière en sera meilleure ! »

47. Rien dans l’existence n’est plus noble que la science. Et comment n’en serait-il pas ainsi, puisque c’est elle qui guide l’homme vers Dieu ! Lorsqu’elle fait défaut, l’égarement survient. C’est Satan qui détourne les hommes de la science qui est la meilleure forme de la dévotion (...) Les ayant poussés à abandonner la science de papier, il les convie à se consacrer à la science des haillons[111] (...).
D’abord, parce qu’il veut les faire marcher dans les ténèbres. Ensuite, c’est qu’à étudier quotidiennement, le savant devient, tous les jours, un peu plus savant, il découvre ce qui lui était caché, fortifie sa foi et sa connaissance de Dieu, s’aperçoit des nombreuses erreurs qu’il a commises surtout lorsqu’il examine la voie tracée par le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et ses Compagnons. Mais Iblis a voulu barrer cette voie par une de ses ruses les plus insidieuses. En faisant croire que le but était l’œuvre et non la science elle-même, il a caché à l’homme aveuglé que la science est œuvre et quelle œuvre[112] !
Méfiez-vous, de cette sournoise supercherie ! C’est la science qui est le principe essentiel, la lumière la plus vive, et parfois, il vaut mieux feuilleter un livre que de jeûner, de faire la prière, le pèlerinage ou la guerre !
Combien de ceux qui s’écartent de la science plongent en se livrant à leurs pratiques cultuelles, dans les tourments de la passion, négligent une grande part de leurs obligations canoniques en s’adonnant à des occupations surérogatoires et, en se consacrant à ce qu’ils prétendent être le plus méritoire, se détournent de leur devoir.
Ils auraient pourtant trouvé le bon chemin si le flambeau de la science avait jeté en eux une simple lueur. Réfléchissez bien à ce que je viens de rappeler, vous resterez, si Dieu le veut, dans la bonne voie.

48. A côté de moi passèrent deux portefaix, ployant sous un lourd tronc de palmier. Ils échangeaient, en les fredonnant, des paroles gaies et se répondaient ainsi en chansons. Le premier écoutait ce que son compagnon disait, le répétait ou lui répondait sur le même ton, et ainsi de suite.
Je me rendis compte que s’ils n’avaient pas procédé ainsi, la difficulté aurait été plus grande et le fardeau plus lourd. De cette manière, l’opération devenait facile. J’essayai de m’expliquer ce phénomène.
Il s’agissait, pour chacun d’eux, de tendre son esprit vers les paroles et l’air que l’autre fredonnait, de se concentrer sur la réponse; ainsi avançaient-ils en oubliant leur fardeau.

Je tirai de cette scène une merveilleuse allusion à l'homme qui, du fait de la contrainte morale, doit supporter de grandes difficultés, l'une des plus lourdes étant de ménager son âme tout en l'obligeant à refuser ce qu'elle aime et à accepter ce qu'elle déteste.
Il faut donc, à mon avis, alléger l'effort de constance, par la distraction et les ménagements ainsi que l'a dit le poète :

Quand elle se plaint fais-lui donc oublier
la lumière du matin en lui montrant la voie lactée.

Et quand le soleil se lève, parle-lui
déjà du retour de la nuit.

C'est ainsi qu'on raconte que Bishr al-Hâfî était en voyage avec un homme. Celui-ci eut soif et lui demanda : — Boirons-nous à ce puits?
— Patiente donc jusqu'au prochain !
Quand ils l'eurent atteint :
— Au prochain ! dit Bishr.
Et ainsi de suite. Enfin il se tourna vers lui :
— C'est de cette manière que l'on parcourt la vie d'ici-bas !
Quiconque a compris cette idée ménage son âme, la traite avec mansuétude et lui promet récompense pour qu'elle montre de la constance sous son fardeau.
Comme disait un ancien : « Par Dieu, c'est uniquement par amitié pour toi que je désire te priver de ce que tu aimes ! »
Et Abû Yazîd : « Je n'ai pas cessé de pousser mon âme vers Dieu, et elle pleurait. Quand elle a été rendue, alors elle s'est mise à rire ! »
Sache donc que ménager son âme et lui témoigner de l'indulgence sont choses obligatoires : ainsi le chemin est-il plus court. C'était là une simple allusion symbolique; il serait trop long de la développer.

49. J'ai observé des choses qui se déroulent au cours de séances d'oraison et que les gens du peuple et certains savants stupides considèrent comme un moyen de se rapprocher de Dieu, alors que ce sont des procédés coupables et des causes d'éloignement.
Voici de quoi il s'agit. Le récitateur de Coran chante; il transforme les psalmodies en chansons[113].
Le sermonnaire déclame en s'accompagnant de musique des vers de Majnûn et Laylâ. Alors l'un applaudit, l'autre déchire son vêtement et tous croient que cela est œuvre pie !

On sait que ces psalmodies, ainsi que la musique, provoquent dans l'âme émotion et ivresse. On sait aussi que c'est une grave erreur que de s'exposer à tout ce qui peut susciter le désordre[114].
Il conviendrait que le contrôleur des bonnes mœurs s'occupât de ces sermonnaires ainsi que de ceux qui prononcent les oraisons funèbres dans les cimetières. Ils excitent des douleurs pour que les pleurs des femmes soient abondants et, pour cela, perçoivent un salaire. Mais si on leur demandait de faire preuve de résignation les femmes refuseraient. Toutes ces choses sont en contradiction avec la Loi[115].
Il y a des sermonnaires qui discourent sur la voie de la connaissance et de l'amour, et vous pouvez voir alors le tisserand, l'homme du peuple qui ne connaissent pas les prescriptions de la moindre prière, déchirer leurs vêtements en prétendant avoir trouvé l'amour de Dieu ! Celui d'entre eux qui se trouve en état de pureté, c'est le meilleur, aura l'illusion de voir un être qu'il pensera être le Créateur ! Il pleurera à cause de la passion qu'il éprouve pour Lui dont il a entendu citer la Grandeur, la Miséricorde et la Bonté.
Mais l'Adoré n'est pas ce qu'ils imaginent, car II ne se trouve pas dans l'imagination !
Il est difficile, dans ces conditions, de faire entendre raison aux gens du peuple qui, dès lors, ne pourront guère tirer profit de l'amertume de la réalité.
Et pourtant, le sermonnaire[116] a pour devoir de ne pas dépasser les limites du bon sens et de ne pas dire des choses qui pourraient jeter le trouble dans leur esprit. Au contraire, il doit les attirer vers la vertu de la manière la plus douce. Cela exige un art consommé, car certains apprécient le choix des mots, d'autres l'idée que ceux-ci expriment et d'autres encore se laisseront entraîner par un vers.
L'homme qui a le plus besoin de recourir à l'éloquence persuasive est bien le sermonnaire, car il doit faire l'unanimité des aspirations de son public, tout en montrant ce qui est nécessaire, obligatoire et en dosant les allusions aux tolérances autant que le sel dans la nourriture. Puis il amènera ses auditeurs à prendre des décisions fermes et leur fera connaître la voie vraie.
Ahmad Ibn Hanbal avait assisté à une séance d'exhortation. En écoutant al-Hârith al-Muhâsibî[117], il se mit à pleurer. Il dit ensuite : « Je n'aime pas assister à ce genre de réunions ». Il avait pleuré, uniquement parce qu'il avait été pris dans l'ambiance.
Certains anciens pensaient que les sermonnaires publics étaient dans l'erreur et ils interdisaient que l'on assistât à leurs séances. Cette attitude n'est plus du tout aussi valable de nos jours. Autrefois, en effet, les gens s'occupaient davantage de science et ils considéraient l'assistance à ces réunions comme un frein à leur activité. Mais aujourd'hui, la science est très négligée et la séance d'exhortation est encore ce qu'il y a de plus utile au peuple : elle lui permet d'éviter la faute et le porte à la pénitence. Ce n'est donc pas le sermon qu'il faut incriminer mais le sermonnaire.
Qu'il craigne Dieu !

50. Les propos tenus par les gens qui interprètent allégoriquement le Coran et par ceux qui nient les Attributs et les Noms ajoutés font beaucoup de mal au peuple.

Les Prophètes, quant à eux, ont beaucoup insisté pour affirmer l'existence des Attributs Divins, de façon que l'existence du Créateur soit bien établie dans l'esprit des hommes. Les âmes sont donc familiarisées avec l'aspect concret de Dieu mais lorsqu'un homme du peuple entend des paroles qui impliquent la négation des attributs, il rejette cet aspect concret et c'est pour lui un grand dommage. Et ces partisans du dépouillement abstrait, prétendus savants, viennent opposer un démenti aux affirmations des Prophètes et tentent d'annuler ce qu'ils ont déclaré.

Je m'explique : Dieu nous a informé qu'Il « istawa » sur Son trône et les âmes se sont habituées à cet aspect concret de Dieu et à Son existence. Il a dit en effet : « **[Seule] subsistera La Face [Wajh] de ton Seigneur, plein de majesté et de noblesse** », Coran, 55, 27. « **Au contraire, Ses deux mains sont largement ouvertes: Il distribue Ses dons comme Il veut** », Coran, 5, 64. « **Allah les a agrées** », Coran, 5, 119.

Et Il a informé le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) qu'Il descendrait au ciel le plus bas et a dit : « *Les cœurs des hommes sont entre Ses deux doigts* ». « *Il a écrit la Torah de Sa main* ». « *Il a écrit un livre qui est là, au-dessus du Trône* », et tant d'autres paroles qu'il serait trop long de reproduire.

Lorsque l'homme du commun et l'enfant sont bien imprégnés de ces affirmations, qu'ils sont prêts à s'habituer à des descriptions que leurs sens comprennent bien, c'est alors seulement qu'on leur dit : « Rien n'est à Sa ressemblance ».

Ainsi peut s'effacer du cœur ce que l'imagination y avait gravé et les termes qui avaient établi cet anthropomorphisme subsistent, seuls, fermement installés.

C'est pourquoi le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a approuvé ce genre de choses. Il entendit quelqu'un réciter : « Et sur le Trône, se trouve le Créateur des mondes. Il se mit à rire ».

Quelqu'un lui demanda : « — Notre Seigneur rit-il vraiment? — *Oui*! répondit-il, et il ajouta : *Et sur le Trône Il est ainsi* ! »

Tout cela pour installer dans les âmes le caractère concret de Dieu. La plupart des hommes ne conçoivent l'existence de Dieu qu'en fonction de ce qu'ils connaissent par expérience; c'est tout ce qu'on leur demande jusqu'au moment où ils pourront concevoir le dépouillement.

Mais, quand en commençant l'initiation de l'homme du peuple qui n'a aucune idée de ce qu'est l'existence de Dieu, nous lui disons : « Il n'est pas dans le Ciel, Il n'est pas sur le Trône, on ne peut Lui donner la main comme attribut, Sa Parole est un attribut indépendant, nous n'avons avec Lui rien de commun et nous ne pouvons, nous présenter Sa Descente », alors le respect de cet homme pour le Coran s'éteint dans son cœur et l'idée de l'existence de Dieu ne s'incruste pas en lui.

C'est là un très grand crime que nous commettons contre les Prophètes, et qui conduit à la ruine de ce qu'ils ont peiné à éclaircir pour nous. Il n'est pas bon qu'un savant vienne semer la confusion dans la foi d'un homme simple, familiarisé avec l'idée d'un Dieu concret : il la corromprait et le mal serait difficile à réparer !

Mais, pour ce qui est du savant, nous lui faisons confiance car, il connaît l'invraisemblance du caractère contingent de l'attribut divin. Il sait aussi qu'il n'est pas possible à Dieu de se tenir sur Son

Trône comme le ferait un homme, ni d'être porté, ni d'avoir l'attribut de la contiguïté ou du toucher, ni de se déplacer.

Il ne lui échappe pas non plus que ce qui est visé par l'expression : « *Il fait tourner les cœurs entre deux doigts* » est le pouvoir qu'Il exerce sur les cœurs. En effet, l'homme sait qu'il est le maître absolu de ce qu'il fait tourner entre ses deux doigts[118].

On n'a pas davantage besoin de recourir à l'interprétation suivante : le doigt représente l'influence favorable — les cœurs sont donc placés entre deux des influences de la divinité qui sont la rectitude et la déviation.

Point n'est besoin, non plus, de celle-ci : « Ses mains sont Ses grâces ». Nous voyons, tout de suite, l'intention de cette formule. En effet, nous saisissons bien que le but est d'affirmer l'existence concrète de Dieu en nous parlant un langage que nous comprenons et en forgeant des comparaisons avec des choses que nous connaissons, puisque nous avons, solidement installé en nous, ce principe indiscutable que ce que les sens connaissent Lui est impossible.

Le mieux que nous ayons donc à dire au peuple est ceci : « Prenez ces termes comme ils viennent sans vous hasarder à les interpréter ». Tout cela pour préserver le caractère concret de Dieu. C'est ce qu'ont recherché les anciens.

Ahmad Ibn Hanbal défendait que l'on dise : « Mon énonciation du Coran est créée » ou bien, « mon énonciation est incréée », pour amener les gens à rester dans la ligne tracée par les anciens et pour que les termes utilisés pour définir concrètement Dieu gardent toute leur valeur.

Il est parfaitement stupide de s'en prendre à ce que le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a voulu faire respecter et ainsi diminuer les facultés d'admiration des âmes.

Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit : « Ne vous rendez pas en terre impie avec le Coran »; il voulait parler du livre lui-même[119]. Et ash-Shafi'î défendait au Muhaddith de porter le Coran attaché à une courroie, par respect pour lui.

Lorsque quelqu'un qui veut se faire passer pour habile dit : « La Parole de Dieu est un attribut dépendant de celui qui parle », cela signifie qu'il n'y a pas là matière à respect et vient s'opposer au but que s'est fixé le Législateur. Il faut comprendre les institutions de la Loi religieuse et les desseins qu'ont poursuivis les Prophètes lorsqu'ils ont interdit de dévoiler ce que la Loi avait voilé.

Ainsi, le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a défendu de parler du décret divin, ou de le mettre en discussion, car les débats sur ce sujet ont des résultats néfastes. La personne qui se penche sur le problème du destin, si elle en arrive à cette conclusion : « Dieu a décrété et a (pré)-déterminé les récompenses », il est évident qu'elle verra sa foi dans la justice divine ébranlée; et si elle conclut qu'il n'a rien décidé et n'a pas déterminé de récompense, alors c'est sa foi en Sa Puissance qui sera ébranlée.

Le mieux est de ne pas ergoter sur ces questions.

Mais on dira peut-être que cela revient à nous interdire de chercher à percer la réalité des choses et à nous ordonner de nous en tenir à l'imitation servile[120]. Je répondrai : Non ! Je veux seulement

enseigner que ce que l'on attend de l'homme est une foi globale. On ne lui a pas demandé de scruter les choses pour découvrir leur substance alors que les forces de son intelligence sont incapables d'en percevoir les réalités apparentes.
Abraham ('aleyhi salam) a dit (à Dieu) : « Montre-moi comment tu rends les morts à la vie ». Dieu lui fit voir alors un mort qu'il ressuscita, mais Il n'a pu lui montrer comment Il avait fait car les forces d'Abraham étaient incapables de le percevoir.
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), qui fut justement envoyé aux hommes pour leur expliquer ce qui leur avait été révélé, voulait que l'on se laisse convaincre de la même manière et que l'on ait une foi globale.
Ainsi faisaient les Compagnons. On n'a pas rapporté sur eux qu'ils aient tenu des propos sur la récitation et son objet, sur la lecture et son objet, ni qu'ils aient dit : « Il s'est istawa » avec le sens de « Il a pris possession » ou « Il descend » avec celui de « Il condescend ».
Au contraire, ils se sont contentés d'une affirmation globale qui renforçait le respect dans les âmes et ils ont freiné l'imagination en citant Sa parole : « Rien n'est à Sa ressemblance. »
De plus les anges Munkar et Nakîr n'interrogent dans la tombe que sur des principes généraux comme : « Quel est ton Dieu? Quelle est ta religion? Quel est ton Prophète? »[121].
Quiconque a compris ce chapitre échappe à l'anthropomorphisme des corporéistes et au dépouillement radical de la notion de Dieu prônée par les Mu'attila qui la rendent complètement abstraite et se trouve dans la voie des anciens.

51. Je lus ce verset : « **Dis: «Voyez-vous? Si Allah prenait votre ouïe et votre vue, et scellait vos cœurs, quelle divinité autre qu'Allah vous les rendrait? Regarde comment, à leur intention, Nous clarifions les preuves! Pourtant ils s'en détournent**. » Coran, 6, 46.
Une idée me vient qui faillit me faire perdre la tête. En effet s'Il a voulu parler, dans ce verset, de l'ouïe et de la vue proprement dites, l'ouïe étant le sens qui permet de percevoir les sons et la vue celui qui permet de percevoir les images et l'un et l'autre présentant leurs perceptions au cœur qui en fait l'objet de son examen et réagit en conséquence, si donc, lorsque le monde créé s'offre à la vue et à l'ouïe, ces deux dernières transmettent au cœur les informations recueillies comme prouvant le Créateur, invitant à Lui obéir et mettant en garde l'homme qui s'oppose à Lui contre Sa violence, nous vérifions bien là l'utilité de ces sens. Sinon, nous ne voyons pas à quoi ils pourraient bien servir ! Mais, si Dieu a voulu parler du concept même d'ouïe et de vue, il faut comprendre ce verset comme la menace d'empêcher les organes de comprendre la réalité profonde de ce qu'ils perçoivent, occupés qu'ils seront par la passion. L'homme est alors puni par la suppression des concepts représentés par ces organes : dès lors il voit mais tout se passe comme s'il n'avait pas vu, il entend, mais tout se passe comme s'il n'avait pas entendu, et le cœur reste indifférent à tout ce qui peut contribuer à l'élever.

L'être humain en arrive à pécher contre lui-même, ignorant ce qu'on attend de lui, n'ayant pas conscience qu'il est mis à l'épreuve. Aucune exhortation, à lui adressée, ne sert, il ne sait où il est, ce qu'on lui veut, où on le conduit. Il constate seulement par un effet naturel les intérêts de sa vie fugitive sans réfléchir à l'échec de sa vie éternelle. Il ne tient pas compte de son compagnon, il n'écoute pas les conseils de son ami et ne prend pas de viatique pour sa route.
Le poète l'a dit :

Les hommes dorment, la mort les tire du sommeil !
Leur vie cesse-t-elle? Ils se réveillent!

Ils accompagnent leurs amis jusqu'à leur dernier séjour
ils regardent la tombe dans laquelle on les a enterrés.

Puis, aux rêves de leur inconscience ils font retour
comme s'ils n'avaient rien vu ou pas regardé !

Ainsi sont les hommes ! J'implore Dieu de ne pas me priver de mes organes (des sens). Ce serait la plus funeste des conditions.

52. J'ai réfléchi à ce que les savants ont dit à propos de l'amour, de ses causes et de ses remèdes, puis j'ai composé sur ce sujet un ouvrage que j'ai intitulé « Condamnation de la passion »[122].
J'ai rapporté que les médecins disaient ceci : « La cause de l'amour réside dans le mouvement d'une âme vide ». Mais ils ne sont pas tous du même avis.
Certains prétendent que l'amour ne peut survenir que chez les personnes les plus raffinées, et d'autres, au contraire, disent : « Uniquement chez celles qui n'ont pas le souci des vérités profondes ».
Toutefois, par la suite, il m'est venu une idée subtile que j'expose ici.
L'amour ne peut prendre possession que d'un être stupide et borné, tandis que les hommes qui ont des aspirations élevées découvrent les imperfections de l'amour, chaque fois qu'ils se représentent ce qu'il implique soit en réfléchissant à l'être aimé, soit en ayant commerce avec lui. Leurs âmes se consolent alors en s'attachant à un autre objet. Mais, conserver sa passion à un degré tel qu'elle reste fidèle à la première impression, qu'elle soit aveugle aux défauts de l'être aimé, ce ne peut-être que le fait d'un être stupide et borné !
Quant aux êtres délicats qui ont de la pudeur et des scrupules ils sont constamment en ascension. Rien ne les freine, et lorsque leur nature éprouve de l'amour pour un individu, ils ne vont pas jusqu'au degré de la passion exclusive. Certes, il arrive qu'ils subissent une forte attirance, soit parce qu'ils n'ont pas encore eu le temps de réfléchir et qu'ils n'ont pas eu suffisamment de contacts et

d’occasions de découvrir les défauts de l’autre, soit que, sous l’effet d’une concordance fortuite entre ces deux êtres de vertus identiques, comme cela se produit dans le cas de personnes raffinées et délicates, une sympathie les unisse.
Mais, pour ce qui est de l’amour, non ! Ils sont toujours en mouvement. Mieux, ils freinent les chameaux de la nature animale en suivant la raison-guide.
Leurs aspirations tendent vers un objet qu’elles ne trouvent pas en ce monde, car ces hommes désirent une perfection qui n’existe pas chez les êtres humains et lorsqu’ils découvrent les imperfections de ces derniers ils fuient.
Cette aspiration des cœurs à l’amour du Créateur leur interdit d’en aimer un autre que Lui, même s’il s’agit d’un sentiment qui n’est pas de même nature que celui éprouvé pour les créatures. Les hommes qui ont trouvé la connaissance en sont si absorbés qu’ils ne peuvent éprouver d’autre amour.
La nature de ces êtres est dévorée par l’intensité de la connaissance et de l’amour qu’ils portent dans leur cœur, ainsi que l’a dit Rabî’a :

J’aime un Aimé que l’on ne peut me reprocher d’aimer
mais l’amour que vous éprouvez ne peut qu’être blâmé.

On raconte qu’un derviche passa à côté d’une femme qu’il trouva belle. Il alla la demander en mariage à son père qui la lui accorda, le conduisit chez lui et lui fit enlever ses haillons pour l’habiller d’autres vêtements. Or, pendant la nuit, le derviche se mit à crier : « Mes vêtements ! Mes vêtements ! J’ai perdu tout ce que j’aimais ! » Cet ascète avait fait un faux-pas qui lui a révélé qu’il s’écartait de la bonne voie.
De tels états ne surviennent que chez des êtres qui savourent la connaissance de Dieu et ont de la répugnance pour les vulgarités de l’existence.
Ibn Mas’ûd (radhiyallahou ‘anhou) a dit : « Si l’un de vous est tenté par une femme, qu’il se souvienne de sa vessie ! »
Cela montre qu’au moment où l’on trouve agréable de prendre la nourriture désirée, la raison ne réfléchit pas à la boule qui tourne dans la bouche et que l’on avale. Et, de la même manière, elle ne pense plus, à l’instant du coït, au contact entre elles de parties sales tant est dominante la force du désir, ou bien elle oublie, au moment où elle suce la salive de l’amant, qu’elle la détourne des aliments. A voiler ces choses, il y a des avantages, mais les esprits éveillés les sentent, généralement, sans le vouloir. Cela trouble en eux le plaisir de l’existence et provoque une répugnance pour l’obscénité de la passion.
Plus l’esprit est apte à réfléchir aux effets de l’amour, plus celui-ci se fait léger au cœur de l’amoureux. Au contraire, plus l’esprit est pétrifié, plus grand est le trouble de l’amour. Al-Mutanabbî a dit :
Si l’amoureux réfléchissait à la fin de la beauté

qui le séduit, elle ne pourrait le conquérir !

Ce que j'ai voulu montrer c'est que la nature des hommes ardents s'élève. Elle ne se borne pas à un être beau. Elle s'élève parce qu'elle constate ses défauts ou parce qu'elle aspire à quelque chose de plus digne. Le cœur des êtres qui savourent la connaissance se hisse jusqu'à Celui qu'ils ont découvert et navigue sur le vaisseau de l'estime.
Quant aux insouciants, leur inertie se retrouve dans les deux états et leur indifférence est la même dans les deux cas. Elles provoquent leur paralysie, leur esclavage et leur désarroi.

53. A quelqu'un qui désirait s'instruire, j'expliquai quelques points singuliers de la science, certaines manifestations saisissantes du pouvoir divin mais, remarquant qu'il se laissait distraire de ce que je disais, qu'il n'essayait pas d'en pénétrer la profondeur, qu'il n'était pas curieux de connaître la suite, je n'eus pas envie d'aller plus loin et déclarai : « Ces choses sont faites pour des êtres sensibles qui les accueillent avec ce même désir que l'homme brûlé par la soif a pour l'eau. »
Par la suite, je tirai un enseignement de cette situation, car si cette personne avait compris ce que je lui avais dit, si elle m'avait loué pour ce que j'avais fait, je l'aurais appréciée, et lui aurais montré toutes les qualités de mes travaux et de mes propos. Mais comme je ne l'en ai pas jugée digne, je les lui ai tues et ne me suis plus occupé d'elle.
Voici en quoi consiste la leçon que j'ai tirée de cette situation. Dieu a composé toutes ses créations : Il leur a donné une excellente constitution et un équilibre parfait, puis Il les a offertes à la conscience des hommes. Tous ceux qui y ont appliqué leur réflexion, ont reçu louange à la mesure de leur intelligence et le Créateur les a aimés.
De la même manière, Il a révélé le Coran qui renferme les merveilles de Son pouvoir : quiconque en tourne les pages d'une main intelligente et s'entretient avec lui dans la solitude de sa pensée, s'attire la satisfaction de Celui qui l'a révélé par la Parole et se trouve gratifié d'une place proche de Lui. Mais celui dont l'esprit reste étouffé par les impressions sensibles est exclu d'un tel honneur. Dieu a dit : « **J'écarterai de Mes signes ceux qui, sans raison, s'enflent d'orgueil sur terre**. » Coran, 7, 146.

54. J'invoquai Dieu, un jour. « Ô Dieu, m'écriai-je, puisses-tu me faire réaliser mes espérances dans la science et les œuvres ! Puisses-tu me donner longue vie pour me permettre d'atteindre mon but en ces domaines ! »
Mais une pensée insinuée par Iblis s'infiltra en moi.
— Et ensuite, quoi? N'est-ce pas la mort? A quoi sert une longue vie?

— Sot ! Lui répondis-je, si tu avais compris le fond de ma prière tu saurais qu'elle n'est pas vaine. Ma science et ma connaissance de Dieu n'augmentent-elles pas tous les jours? Ainsi les fruits que je sème se multiplient et je recevrai récompense le jour de la moisson. Devrais-je me réjouir à la pensée que j'aurais pu mourir il y a vingt ans? Non, par Dieu ! Car ma connaissance de Dieu n'aurait pas été alors le dixième de ce qu'elle est aujourd'hui !

Tout cela est le fruit de la vie qui m'a permis de cueillir les preuves de l'Unicité, de m'élever des plaines de l'imitation servile jusqu'aux hauteurs de la clairvoyance. J'ai pu ainsi découvrir des sciences grâce auxquelles ma part s'est accrue et mon âme affinée.

En outre, j'ai pu semer davantage, en prévision de l'au-delà et mon pouvoir d'achat s'est trouvé renforcé par la rédemption des meilleurs parmi les hommes qui recherchent la science (...).

Ah ! Si je pouvais atteindre l'âge de Noé ('aleyhi salam) ! La science est vaste et chaque fois qu'on en acquiert une part, celle-ci nous élève et nous sert.

55. Le véritable croyant ne tombe pas dans les fautes extrêmes, il n'y a que lorsque la passion s'allume et que les feux du désir le brûlent qu'il se laisse entraîner. Il y a dans sa foi quelque chose qui lui fait trouver le péché haïssable. Aussi n'est-ce pas de plein gré qu'il décide de s'y adonner ou d'y retourner après lui avoir échappé.

Lorsqu'il est furieux, il ne va pas jusqu'à des solutions extrêmes : il pense au repentir avant la faute. Examinez le cas des frères de Joseph. Ils avaient pris la décision de se repentir avant même d'éloigner Joseph. Ils dirent : « Tuez Joseph ! » Puis celui-là ajouta, car il trouvait cet acte très grave : « ou bien éloignez-le dans n'importe quel pays. »

Et, tout de suite, ils décidèrent de se repentir. Ils dirent : « **et que vous soyez après cela des gens de bien**. » Coran, 12, 9.

Lorsqu'ils l'eurent emmené dans le désert, ils pensèrent le tuer pour obéir à la jalousie qu'ils avaient dans le cœur. L'aîné dit : « **Ne tuez pas Joseph, mais jetez-le si vous êtes disposés à agir, au fond du puits**. » Coran, 12, 10. Mais Dieu n'a pas voulu qu'il meure et des voyageurs qui passaient par là le tirèrent du puits.

Ainsi ont-ils obéi à la volonté de Dieu.

Ces différentes circonstances s'expliquent par le fait que la foi remporte sur les âmes une victoire qui dépend de la force qu'elle trouve en elle-même. Parfois, elle est assez forte pour convertir la passion en simple intention. D'autres fois, affaiblie, elle la laisse aller jusqu'à la décision funeste ou jusqu'à une partie de l'acte.

Mais que la négligence l'emporte et le naturel se relâche, la faute survient. Et quand la foi se décide à agir, elle perd dans le repentir deux fois plus d'énergie qu'on n'en a dépensé dans le plaisir.

56. Je réfléchis à cette parole de Dieu : « **Ils te rappellent leur conversion à l'Islam comme si c'était une faveur de leur part. Dis: « Ne me rappelez pas votre conversion à l'Islam comme une faveur. C'est tout au contraire une faveur dont Allah vous a comblés en vous dirigeant vers la foi, si toutefois vous êtes véridiques ».** » Coran, 49, 17. J'y trouvai un sens admirable.

C'est que les hommes, ayant reçu en don l'intelligence, ont pu grâce à elle comprendre l'erreur que constituait l'adoration des idoles. Ils ont bien vu que celles-ci n'étaient pas dignes d'être adorées et ont tourné leur dévotion vers Celui qui a créé toute chose. Cette découverte était le fruit de l'esprit qui leur avait été donné et par lequel ils se différenciaient des animaux. Mais, lorsqu'ils ont commencé à tirer assurance de l'action à laquelle l'intelligence qu'ils avaient reçue en don les poussait, ils ont oublié le destin de celui qui reçoit et ont négligé Celui qui donne. Mais à quel fruit ont-ils donc droit quand l'arbre ne leur appartient pas?

Ainsi, tout homme voué au culte de Dieu et appliqué à la science ne voit la vérité que grâce à la lumière de la conscience, à la force de l'intelligence et de la raison et, quand il atteint son but il lui faut adresser un remerciement à Celui qui, dans les ténèbres de la nature, lui a envoyé une lueur !

Prenez, par exemple, dans le hadith, les trois hommes qui avaient pénétré dans la caverne et devant laquelle roula un rocher qui en obstrua l'ouverture. Ils dirent : « Allons ! Faisons intercéder nos bonnes actions ! » Et chacun de dire : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela. » Si, tenant compte de la faveur que le Dispensateur accorde aux actes purs de toute faute, ceux-là avaient fait intervenir la grâce qu'il leur accordait en les distinguant parmi leurs semblables, ils auraient pu de cette manière intercéder auprès de Lui. Mais si ce sont leurs actes grâce auxquels ils espéraient une récompense qu'ils ont pris en compte, s'imaginant par là qu'ils en étaient, eux, les auteurs, alors ce sont des êtres inconscients et non lucides.

La réponse à leur prière a été qu'ils se sont vus interdire les grâces éternelles !

De même ordre est la vanité que l'homme pieux tire de sa piété, allant jusqu'à s'imaginer qu'il est, par elle, supérieur à beaucoup d'autres. Peut-être même méprise-t-il les pécheurs et les juge-t-il de haut. C'est, dans l'exercice de la vie spirituelle une inconscience qui peut conduire son auteur hors de la bonne voie. Non que je vous invite à vous mêler aux pécheurs, par mépris pour vos âmes ! Soyez donc, dans votre for intérieur, courroucés contre ces gens et, à l'extérieur, détournez-vous d'eux. Puis regardez comment le destin les écrase.

La plupart ignorent à qui ils désobéissent.

Mais, en fait, ils ne cherchent pas à Lui désobéir. Ils désirent seulement satisfaire leur passion qui les voit désobéir avec plaisir.

Il y en a qui sont convaincus de la perspective du pardon et de l'indulgence, aussi se désintéressent-ils de ce qui arrive tant ils ont la certitude d'être pardonnés.

Toutes les choses que je dis là, ne doivent pas être une excuse pour eux, mais examine-les bien, ô toi qui as de la piété et sache que l'argument contre toi sera plus efficace que l'argument contre eux, car tu sais, toi, à Qui tu désobéis, et tu sais ce qui se produit. Bien plus, regarde comment les cœurs sont

roulés entre deux doigts et imagine que tu sois détaché au cours de la rotation. Ce qui a été détaché pourrait-il être rattaché?
Ah ! Comment celui qui prend comme argument une bonne action qu'il a faite peut-il oublier Celui qui lui a fait la grâce de la lui faire réaliser et réussir?

57. Sache que le temps n'est pas immuable. Dieu a dit : « **Ainsi faisons-Nous alterner les jours (bons et mauvais) parmi les gens** », Coran, 3, 140.
Tantôt pauvreté, tantôt richesse. Humiliation un jour, puissance un autre. Victoire des amis une fois, satisfaction des ennemis une autre fois. L'homme heureux est celui qui, en toute circonstance, reste fidèle à un seul principe : la piété.
S'il est riche, celle-ci lui servira de parure, s'il est pauvre elle lui ouvrira les portes de la constance. S'il a déjà reçu la santé, elle complétera son bonheur, mais si une épreuve le frappe, elle lui permettra de se conduire dignement.
Que les vicissitudes du temps le fasse monter ou descendre, qu'elles le mettent à nu, l'affament ou le rassasient, rien ne le gêne car tout cela passe ou cesse mais la piété veille, fondement du salut, qui le protège, le retient par la main quand il trébuche, le maintient dans les limites de la Loi.
Le malheureux est celui qu'un plaisir, obtenu dans la non-piété, séduit et laisse ensuite égaré et vaincu.
Attachez-vous donc à la piété en toute occasion, vous ne trouverez que largesse dans l'embarras et, dans la maladie, que santé.
Voilà ce que l'on peut en dire pour cette vie immédiate. Pour ce qui est de l'au-delà, tout a été dit.

58. J'ai eu l'occasion de méditer sur une chose étonnante, une idée fondamentale. Le croyant est assailli de toutes parts par les épreuves. L'image des plaisirs s'offre à lui, en même temps que la possibilité de les satisfaire. Ces plaisirs, en particulier, dont la satisfaction n'exige aucun effort, comme lorsqu'il s'agit de l'aimé qui répond à son propre désir, dans un endroit solitaire et protégé. Gloire à Dieu, me suis-je écrié, c'est là qu'intervient le rôle de la foi, et non dans une prière à deux rak'a (prosternation). Par Dieu, c'est bien à l'occasion d'une semblable situation que Joseph ('aleyhi salam) s'est élevé et a atteint le bonheur. Par Dieu mes frères, réfléchissez à son cas ! S'il avait cédé à son désir que serait-il devenu?
Comparez donc avec Adam ('aleyhi salam), et puis pesez dans la balance de la raison le châtiment de cette erreur-ci et la récompense de ce sacrifice-là. Faites que votre intelligence des choses vous soit une protection dans chaque désir !
Les plaisirs barrent la route du croyant : lorsqu'il les rencontre, rangés contre lui en ordre de bataille, si les troupes de sa réflexion lui font défaut, il est vaincu. J'imagine cet homme qui tombe dans les

filets qui lui ont été tendus, alors que tout semblait lui crier : « Restez donc où vous êtes, toi et ce que tu as choisi pour toi ! »
Le terme de son aventure est remords et pleurs. Et s'il est sûr de pouvoir être tiré de cet abîme, ce n'est que couvert d'égratignures qu'il en sortira. Combien d'hommes dont le pied a trébuché une fois seulement qui ne pourront plus le lever désormais !
Mais quiconque réfléchit à l'humiliation des frères de Joseph ('aleyhi salam) le jour où ils dirent : « **et fais-nous la charité** », Coran, 12, 88, comprendra l'infortune qu'il y a à trébucher et, quiconque examine leurs conditions, mesurera du même coup les différences qui les séparent de leur frère, même si leur repentir a été accepté, car celui qui rapièce et recoud ne ressemble pas à celui dont le vêtement est bon.
Souvent un os brisé n'a pu être remis, et s'il l'a été, il reste fragile.
Soyez vigilants, mes frères, devant les désirs qui assaillent les âmes et tenez fermement les brides des chevaux.
Surveillez le nuage quand il s'amoncelle autour du sommet. Le torrent risque bientôt de passer dans la vallée en emportant la caravane !

59. Le croyant est frappé par un malheur et il appelle, il appelle encore et il recommence, mais il ne reçoit aucune réponse. Quand il côtoie le désespoir alors on examine son cœur. S'il accepte, content, les décisions de Dieu, et s'il croit encore à Sa bonté, Sa réponse vient alors très vite car c'est là que la foi écrase Satan, là que les capacités des hommes véritables se révèlent (...).
Prends garde de trouver trop long l'attente d'être exaucé. Considère bien qu'il est le Roi, qu'Il est Sage dans Ses décisions et Savant de tes intérêts, qu'Il veut t'interroger pour éprouver le fond de ton être, qu'Il veut te voir suppliant, qu'Il veut te payer le salaire de ta force d'âme. Il te met donc à l'épreuve en retardant Sa réponse pour que tu combattes les insinuations d'Iblis.
Chacune de ces épreuves doit renforcer ta croyance en Sa bonté et entraîner ta reconnaissance pour Lui, car II t'a jugé digne de te tourner vers Lui dans l'épreuve pour L'invoquer.
La pauvreté de celui qui a besoin de recourir à Lui est la vraie richesse !

60. Le corps adamique ne se maintient en vie que parce qu'il absorbe des choses qui lui sont utiles et en élimine d'autres qui lui sont nuisibles, la passion y a donc été placée pour rechercher les unes et la colère pour repousser les autres. Sans l'appétit pour la nourriture, l'homme ne s'alimenterait pas et le corps ne survivrait pas, alors on a mis en lui un penchant pour elle, un goût. Et lorsqu'il en a pris la quantité qui donne force au corps, son désir cesse, Il en est ainsi pour la boisson, le vêtement et le coït.

L’utilité du coït est double. Tout d’abord, il permet la conservation de l’espèce, et c’est là le but essentiel. Ensuite il permet d’éliminer l’excédent de sperme dont l’accumulation est nocive. Si le désir sexuel n’avait pas été placé dans le corps personne ne rechercherait le coït : alors plus de descendance et souffrance de la rétention.
Les sages, eux, ont compris cela, mais les sots sont entraînés par le désir et la passion sans comprendre l’intention qui a présidé à leur création. Leur temps se perd de manière stérile et les raisons pour lesquelles ils ont été créés leur échappent. La concupiscence les amène à gaspiller leur argent et à perdre leur honneur et leur foi, enfin elle les conduit à leur perte.
Que de jouisseurs avons-nous vus qui multiplient leurs achats de jeunes esclaves pour aviver leur tempérament par le renouvellement. Rapidement leurs forces essentielles ont été affaiblies et leur ruine s’en est trouvée hâtée !
De même on a vu des gens dont la colère était si grande que, hors d’eux-mêmes, ils en arrivaient à se tuer ou à tuer ceux qu’ils aimaient.
Mais quand on sait que ces choses ont été créées uniquement pour aider le corps à parcourir les étapes de la vie, mais non pour en jouir purement et simplement et que la volupté a été placée en l’homme comme un moyen habile de lui faire atteindre le profit, on est sur la voie droite.
En effet, si le but avait été d’en jouir seulement, les bêtes brutes n’en auraient pas reçu un lot plus complet que celui de l’être humain.
Heureux celui qui comprend les secrets de la création et que la passion n’empêche pas de comprendre la Loi qui régit les créatures !

61. Celui à qui les grâces de Dieu se sont manifestées, doit les révéler juste assez pour montrer leur effet, mais sans les dévoiler toutes même si l’on y trouve l’un des plus grands plaisirs de ce monde que la prudence doit pourtant nous faire abandonner. L’influence du mauvais œil n’est pas une chimère.
En réfléchissant aux grâces qui nous sont octroyées, j’ai constaté qu’il était, en effet, agréable à l’âme de les exhiber. Seulement, si on les révèle à un ami on n’est pas sûr qu’il ne sera pas effleuré, dans son for intérieur, par la colère. Et si on les montre à un ennemi, il est évident qu’il leur jettera le mauvais œil par jalousie. Toutefois, je considère le mal que peut faire l’envieux comme inéluctable : quand nous subissons une épreuve, il y satisfait son désir de vengeance, quand nous recevons des grâces, il nous jette le mauvais œil.
Par Dieu, celui qui vient de recevoir des faveurs désire exciter la colère de l’envieux mais, ce faisant, il n’est pas sûr qu’il n’exposera pas son bonheur au danger, car en général, l’envieux lui jette le mauvais œil.
Rien n’égale le plaisir d’exhiber ce qui fait naître la colère, tant que le mauvais œil ne l’a pas corrompu en le frappant !

Garder le silence en toute circonstance est acte d'homme prudent. Si vous dites que vous êtes âgé, on vous tiendra pour un vieillard débile et, si vous dites que vous ne l'êtes pas, on vous jugera de haut[123].
Si vous dévoilez votre opinion, on soutiendra contre vous les opinions contraires pour vous nuire.
Si vous révélez l'étendue de vos biens, on vous méprisera quand ils sont de peu d'importance et on vous enviera quand ils sont nombreux !
A propos de ces trois circonstances le poète a dit :

Retiens ta langue ; qu'elle soit muette sur trois choses :
Age, opinion et argent dont tu disposes,

car le faussaire, le menteur et le sournois
sur ces trois points t'éprouveront trois fois !

Déduisez ce que je n'ai pas dit de ce que je viens de dire et ne soyez pas de ces bavards mal avisés qui sont si peu capables de tenir leur langue, qu'ils dévoilent tous leurs secrets à n'importe qui.
Souvent un mot que la langue prononce conduit l'homme à sa ruine.

62. Tous ceux qui butent sur un objet ou glissent sous la pluie, se retournent pour voir sur quoi ils ont trébuché. C'est une réaction naturelle à l'homme, que cela soit pour y prendre garde s'il repasse par-là, ou pour voir comment — malgré ses précautions et sa perspicacité — il n'avait pu éviter ce genre d'accident.
J'en tirai l'enseignement suivant : « Ô toi qui as souvent trébuché, n'as-tu donc pas observé l'objet contre lequel tu as buté? Tu aurais pu éviter tous ceux qui lui ressemblent ! Ou bien as-tu reproché à ton âme cet incident, malgré sa prudence? »
D'une façon générale, se retourner ainsi veut dire : « Comment ai-je pu, moi, malgré mes précautions, trébucher sur une chose comme celle que je vois là? »
Mais ce qui me paraît étonnant, c'est de voir comment tu as pu trébucher sur des fautes qui ressemblent à telle et à telle autre?
Comment un ornement a-t-il pu te séduire, toi qui grâce à ton intelligence connais ce qu'il recouvre, et qui, par l'œil de ton esprit, peux voir où il conduit? Comment as-tu pu préférer l'éphémère au durable? Comment as-tu pu faire ce marché de dupe? Comment as-tu pu choisir le plaisir d'un somme contre l'attention d'une transaction?
Que le malheur t'accable ! Tu as acheté, avec ce que tu as vendu, les fardeaux d'un repentir qu'aucun dos ne peut porter, le renversement d'une tête qu'il te sera difficile de redresser et tu pleureras sur cette mauvaise action des larmes de chagrin que rien ne fera cesser ! Et, plus humiliant que tout, on te

dira : « Avec quoi? A cause de quoi? Cela, pourquoi? » Ô Toi, dont le cœur égaré est recouvert d'une feuille, toi, dont le cœur est pesé et pour lequel la balance reste immobile !

63. Tôt, un matin, je me rendis à la mosquée de Rusâfa, pour m'y recueillir. Je déambulais, seul, réfléchissant à cet endroit et à ses hôtes, savants ou saints personnages qui s'y trouvaient. J'aperçus un groupe d'hommes qui y avaient élu domicile et j'interrogeai l'un d'eux : « Depuis combien de temps êtes-vous là? » Il me fit signe : A peu près quarante ans.

Il était dans une cellule jonchée d'immondices et de saletés, et je me pris à penser qu'il s'était interdit tout rapport charnel pendant cette période. Mon âme applaudit et condamna les plaisirs du monde et leur fausse séduction. Mais la science survint qui lui fit reproche et l'intelligence entreprit de rechercher la réalité des choses. Le contenu de la Loi confirma ce que disait la science. Je tirai la conclusion suivante pour mon âme.

« Sache donc, lui dis-je, que ces hommes sont de deux sortes.

Les uns forcent leur âme à supporter cette situation. Ils laissent ainsi échapper les avantages qu'il y a à fréquenter les gens de science et d'œuvre, à procréer, à rendre service aux hommes, à profiter de la compagnie des gens intelligents. Ils vivent dans les mêmes conditions que les bêtes sauvages qui choisissent l'isolement pour l'isolement.

Il peut advenir que leur tempérament se dessèche, que leur caractère se corrompe, qu'une humeur empoisonnée naisse de la rétention du sperme et perturbe le corps et l'esprit, que leur solitude engendre la folie : ils croiront alors appartenir à la catégorie des saints, sans tenir compte de ce qu'ils savent. Il arrive aussi que Satan leur fasse voir des fantasmagories qu'ils prendront, eux, pour des miracles, ils pourront même aller jusqu'à croire que l'état dans lequel ils vivent est l'idéal, sans voir que c'est de la turpitude qu'il est le plus proche !

Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a déconseillé de rester seul la nuit, et ceux-là vivent chacun de son côté ! Il a interdit de se retirer du monde, et ceux-là se sont bien retirés du monde ! Il a interdit la vie monastique, et c'est bien une vie monastique qu'ils mènent.

Ils se sont laissés prendre aux ruses subtiles d'Iblis, ruses par lesquelles avec un air des plus engageants, il plonge insidieusement les hommes dans la boue de l'égarement.

La deuxième catégorie des personnes qui ont trouvé asile ici sont des vieillards caducs qui se sont retirés là par nécessité, car aucun n'avait de refuge. Leur cas est le même que celui des infirmes ! Mais, si les premiers ont coupé les liens qui rattachaient leurs âmes à la science et aux œuvres ainsi qu'au gain, s'ils aspirent à des grâces divines dont la porte reste sourde, c'est qu'ils sont satisfaits de leur cécité après avoir joui de la vue et qu'ils acceptent la chaîne après avoir possédé la liberté.

Mon âme me dit :

« Il ne me plaît pas que tu dises cela. Toi tu n'as qu'un seul penchant qui te porte à manger des plats appétissants et à faire l'amour à de jolies femmes.

Si tu n’es pas de ces hommes qui ont de la dévotion, ne t’en prends donc pas à eux !
Si j’ai bien compris ce que tu viens de dire, m’écriai-je, si tu voulais traduire ainsi l’apparence extérieure de ma conduite, c’est que tu n’as vraiment rien compris !
Prenons les jolies femmes; le but du rapport charnel est multiple. En partie pour procréer, en partie pour soulager l’âme par l’éjaculation du sperme, nocif quand il est en excédent — et une éjaculation parfaite ne s’obtient qu’avec une jolie femme (...) ».

64. Beaucoup de gens traitent avec désinvolture des affaires qu’ils considèrent comme sans gravité, alors qu’elles portent atteinte aux principes : ainsi en est-il de l’emprunt que font les étudiants d’un livre qu’ils ne rendent pas, du désir d’entrer chez quelqu’un qui est en train de manger pour être invité, du repas que l’on prend sans y avoir été convié ou encore du mépris que l’on peut avoir pour l’honneur d’un ennemi. On se complait dans ce genre de choses et l’on considère comme sans gravité cette sorte de fautes. On peut, même laisser le regard se poser sur ce qui est interdit en trouvant cela tout à fait anodin (...).
Méfiez-vous donc d’une étincelle qui peut mettre le feu à une ville (...). Méditez l’exemple de celui qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la piété et l’obéissance et en qui, à la dernière minute, surgit la tentation. Voyez comment son vaisseau heurte la falaise : il s’enfonce alors qu’il croyait s’élever !
Fi donc, par Dieu, de ce monde-ci ! Et même du Paradis si en l’obtenant on devait s’éloigner de l’Aimé. L’homme du commun a pour généalogie son nom et celui de son père, mais chez les hommes de valeur ce sont les surnoms qui précèdent les noms de famille.
Dis-moi donc, qui es-tu? Que fais-tu? Jusqu’où s’est élevé ton mérite? Ô toi qui ne résiste pas un seul instant au désir qui te presse?
Sais-tu bien, par Dieu, ce que c’est qu’un homme véritable? L’homme, par Dieu, c’est celui qui, alors qu’il s’est isolé pour commettre l’acte interdit, qui a le pouvoir de le commettre et en meurt d’envie, l’homme c’est celui qui rencontre le regard de Dieu, qui a honte d’en avoir détourné son attention pour une chose qu’il méprise. Alors sa passion s’éteint !
Arrière donc ! Tu n’obtiendras Notre amitié que lorsque ta transaction avec Nous sera sincère, lorsque tu auras généreusement distribué les choses qui te sont les plus chères, lorsque tu fuiras ce que tu désires pour accepter ce que tu ne pouvais souffrir ! (...)
Si tu aimes, tu considéreras que cela est peu en regard de l’agrément qu’en aura ton Aimé !

65. Comment peut-on prétendre connaître Dieu alors qu’on est loin de Sa connaissance?
Ne Le connaît que celui qui le craint. Mais l’homme qui vit dans la tranquillité d’esprit n’est pas de ceux qui Le connaissent.

Chez les ascètes il y a des gens naïfs : chacun d'eux est prêt à se résoudre à être un saint aimé et reconnu. Peut-être ont-ils bénéficié de faveurs successives qu'ils ont prises pour des grâces divines en oubliant le caractère graduel de la punition qui va leur enserrer les flancs !
Fort de quelques petites prosternations grâce auxquelles il se rehausse ou d'une adoration qu'il met en avant chacun d'eux peut-être méprisera les autres et pensera que sa position lui revient de droit ! Il pourra aussi s'imaginer qu'il est le pôle de la terre et qu'après lui personne ne prendra sa place.
Il ne sait certainement pas qu'au moment même où Moïse ('aleyhi salam) était en conversation avec Dieu, Josué ('aleyhi salam) recevait la bonne parole.
Qu'au moment même où Jésus ('aleyhi salam) était présenté comme un saint, un impie s'emparait de lui qui lui fit entailler la tête par une couronne d'épines !
Qu'au moment même où l'on interprète la Loi, on l'abroge et que son pouvoir devient alors caduc !
Qu'au moment même où le corps atteint son plein épanouissement, il dépérit et l'usure le ronge !
Qu'au moment même où le savant travaille de toutes ses forces à atteindre un rang qu'il croira unique, un enfant naît qui grandira pour sonder ses défauts et ses erreurs !
Que d'orateurs se sont écriés : « Je suis incomparable ! » Mais s'ils avaient vécu ils auraient entendu toute l'éloquence qui s'est déployée après eux et ils se seraient considérés comme muets !
Voici les sermons d'Ibn Sammâk[124], Ibn 'Ammâr[125], Ibn Sam'ûn[126]. Ils ne conviennent plus à certains de nos disciples ni ne les satisfont !
Comment l'un de nous peut-il se montrer vaniteux alors que, peut-être, après nous, viendront des gens pour qui nous ne compterons pas !
Dieu ! Dieu nous garde de croire que nous habitons ici-bas une demeure éternelle et de négliger une situation de choix auprès de Lui !
Que l'homme vigilant soit dans le trouble, méprisant la plupart de ses bonnes actions, craignant pour lui-même les renversements de fortune et la brèche que les coups du sort feront en lui.
Sachez donc que l'examen de ces choses que j'ai abordées ici écrase la vanité et chasse l'insolence de l'orgueil.

66. J'ai observé qu'il y avait, en la raison, comme un vif désir de découvrir tous les mobiles qui animent Dieu dans l'exercice de Son pouvoir.
Il lui arrivera de ne pas comprendre certains de Ses actes ainsi de la destruction après la construction, alors, prise de doute, elle n'ira pas plus loin.
Satan pourra alors saisir cette occasion pour lui souffler : — Où est la sagesse là-dedans?
— Prends garde malheureuse, lui ai-je dit, de te laisser égarer. L'immense sagesse du Créateur est prouvée d'une manière irréfutable par la perfection, que tu peux constater, de ses créations. Et si certains mobiles t'échappent, c'est à cause de la faiblesse de ta perception !

Il y a encore des secrets pour les anges; qui donc es-tu toi, pour vouloir connaître, malgré ta faiblesse, toutes les raisons de Dieu? Restes-en donc à l'ensemble et prends bien garde de t'aventurer dans ce qui t'es caché.
Tu es l'une de ces choses qu'il a faites, un atome de Sa création. Comment peux-tu porter un jugement sur ce dont tu émanes ?
Mais admettons que Sa sagesse, Son pouvoir, Sa royauté soient bien établies en toi, utilise alors ton instrument à la mesure de tes forces pour découvrir les mobiles possibles : cela provoquera ta stupéfaction.
Et laisse dans l'obscurité ce qui t'échappe, car celui qui a la vue faible ne doit pas braver la lumière du soleil.

67. J'ai remarqué que les hommes ont une singulière façon de dépenser leur temps.
Quand ils trouvent trop longue la nuit, ils la passent en conversations inutiles ou en lisant des livres dans lesquels ils trouvent des aventures et une compagnie.
Le jour, c'est en dormant qu'ils tuent le temps. Mais ils sont, à la fin de la journée, sur les bords du Tigre ou dans les souks. Ils ressemblent à ces gens en conversation sur un bateau qui les emporte sans qu'ils en aient conscience.
Je vois peu d'hommes qui aient compris la signification de l'existence. Ils amassent des provisions et se préparent au voyage, de manières différentes cependant. En effet, ils ne savent pas tous également ce qu'il faudra dépenser dans la demeure éternelle.
Les plus vigilants se renseignent sur ce qui est de meilleure vente là-bas; ils en font grande provision et leur bénéfice sera grand.
Les insouciants, eux, prennent au hasard et souvent partent sans escorte. Ils sont nombreux, ceux qui se font piller en route et se retrouvent dépouillés de tout.
Dieu, Dieu est aux rendez-vous de la vie. Empressez-vous avant qu'il ne soit trop tard ! Invoquez le témoignage de la science ! Prenez la sagesse pour guide ! Allez plus vite que le temps ! Disputez avec vos âmes et munissez-vous du viatique.
Lorsque le chamelier chante pour la caravane, l'homme qui marche au rythme du repentir ne comprend pas sa voix.

68. J'ai réfléchi à la science, au penchant que l'on a pour elle et à l'activité que l'on y déploie : elle donne au cœur une force qui le conduit à une certaine insensibilité. Sans la force du cœur et l'optimisme, cette activité n'existerait pas. Ainsi, moi, quand je rassemble des hadiths, j'espère les rapporter et quand je commence à rédiger un ouvrage, j'espère le terminer.

Mais quand j'aborde le chapitre des transactions avec Dieu mon cœur s'attendrit, mon espoir disparaît, les larmes viennent, la prière que j'adresse à Dieu se fait fervente, la paix m'envahit et j'en arrive presque à me croire sous Son regard.
Cependant la science est le meilleur et le plus fort des arguments, le degré le plus élevé, même si, à l'atteindre, on doit souffrir de cette insensibilité dont je me suis plaint. La transaction avec Dieu, encore que les avantages que j'ai relevés en soient nombreux, ressortit à l'état de l'homme lâche et paresseux qui se contente de sa perfection propre sans s'occuper de guider les autres, qui n'a pas, en s'enfermant dans sa solitude, l'occasion d'attirer les créatures vers leur Seigneur.
Le mieux est donc de se livrer à la science en brûlant l'âme par des propos attendrissants, mais sans que la qualité de l'activité scientifique s'en trouve diminuée.
A cause de la sensibilité de mon cœur et de sa facilité à s'émouvoir, je déteste, quant à moi, me rendre trop souvent dans les cimetières ou assister les mourants dans leurs derniers moments. Cela en effet exerce une très forte influence sur ma pensée et m'éloigne de ceux qui s'occupent de science pour m'amener à réfléchir sur la mort et, pendant un instant, je ne profite plus de mon âme.
En réalité, il est bon de combattre le mal par son contraire. Celui qui a un cœur extrêmement dur et qui n'a pas suffisamment conscience d'être observé par Dieu pour éviter la faute doit combattre ce défaut en réfléchissant à la mort et en assistant les mourants.
Mais l'homme dont le cœur a beaucoup de sensibilité ne devra pas chercher à la rendre plus aiguë. Il lui faut plutôt se trouver une occupation qui l'en distraira. Il tirera ainsi profit de son existence et saura de quoi il parle.
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) plaisantait, faisait la course avec 'Aîcha (radhiyallahou 'anha) et avait beaucoup d'indulgence pour son âme.
Celui qui suit sa conduite comprendra mieux ainsi la nécessité que j'aie dite d'être indulgent pour soi-même.

69. Parfois, un homme lucide tire un vers d'un poème et y trouve une allusion qui lui est tout profit. Al-Junayd[127] raconte : « Sari me tendit un billet sur lequel était écrit ceci : J'ai entendu un chamelier chanter sur le chemin de la Mekke :

Je pleure, et sais-tu ce qui me fait pleurer?
Je pleure parce que je crains que tu ne te sépares de moi,

que tu ne coupes le fil qui me lie à toi
et que tu ne décides de m'abandonner ! »

Voyez donc, je vous en prie, l'effet que ce poème a produit sur Sarî pour qu'il désire faire découvrir à Junayd le sens que lui-même y avait découvert ! Et seul, en effet, Junayd, était capable de s'élever jusqu'au sens anagogique de tels vers !

Certains, qui sont d'une nature grossière et d'une intelligence fruste, pourront dire en entendant de telles choses : « A quoi est-il fait allusion? Si c'est à Dieu, Dieu ne peut être désigné par un féminin. Si c'est à une femme, où donc est l'ascète? »

Par ma vie, voilà bien l'enthousiasme que les tièdes manifestent quand ils entendent de telles choses et qui justifie l'interdit que l'on a formulé contre les séances de poésie et de chant : la plupart des hommes, en effet, prennent les vers selon les tendances de leur âme et les impératifs de leur passion. Comme ils sont différents de Sarî et d'al-Junayd ! Nous pouvons, bien sûr, en rencontrer comme ces deux hommes, mais ils sont, eux, parfaitement conscients de ce qu'ils entendent.

En ce qui concerne l'objection de notre grossier personnage, voici ce que je lui répondrai : « Ce n'est pas de la forme que Sarî a tiré l'allusion. Il ne l'a pas non plus rapportée à son désir pour en faire un masculin ou un féminin. Il s'est contenté de se référer au contenu, au sens, comme si, s'adressant à son Aimé par l'idée exprimée dans ces vers, il lui disait : « Je pleure parce que je crains que Tu ne Te détournes et que Tu ne m'abandonnes ! »

C'est cela qui s'est produit. Il n'a prêté aucune attention au masculin ni au féminin. Comprenez donc bien cette idée ![128]

Les hommes lucides ont toujours trouvé des allusions dans les choses de ce genre, ils en trouvent même dans les poèmes que récitent les gens du peuple et qu'ils appellent : « Kân wa kân »[129].

J'ai vu, écrit de la main d'Ibn 'Aqîl, un poème qu'un de ses grands maîtres avait entendu, récité par une femme.

J'ai lavé pour lui toute la nuit,
j'ai frotté tout le jour.

Il est sorti en regardant une autre femme,
il a glissé et il est tombé dans la boue.

Il en tira le sens suivant : « Ô mon serviteur ! Je t'ai créé beau, Je t'ai donné la perfection, J'ai donné la force à ton corps et tu en as aimé un autre. Examine donc les conséquences de ton abandon ! »

Et Ibn 'Aqîl raconte : « J'ai entendu une femme réciter de ces poèmes (du genre kân wa kân) et dont les termes m'ont longtemps troublé :

Que de fois, par Dieu, t'ai-je dit : cette négligence est une calamité
il y a dans la mauvaise action un levain qui lèvera bientôt. »

Ibn ‘Aqîl explique : « Il s’agit de la honte dans laquelle II nous fait tomber pour notre négligence de choses dont demain le levain lèvera en face de Dieu. »

70. (...) Des gens sont apparus qui ont recherché la voie du repos. Ils ont prétendu s’en remettre totalement à Dieu et ont dit : « Nous ne toucherons rien, nous ne prendrons pas de provisions pour voyager, la nourriture des corps viendra bien toute seule ! »
Cela est en contradiction avec la Loi révélée. En effet, le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a interdit de gaspiller l’argent; Moïse (‘aleyhi sallam), lorsqu’il est parti à la recherche d’al-Khadir, avait des provisions; notre Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), lorsqu’il a fui la Mekke, a pris des provisions.
Plus convaincante encore est cette parole de Dieu : « **Et prenez vos provisions; mais vraiment la meilleure provision est la piété** », Coran, 2, 197.
De plus, ces soufis prétendent haïr le monde, sans comprendre ce qu’il convient de haïr. Ils considèrent aussi la recherche de l’argent comme de l’ambition et de l’avidité. En somme, c’est grâce à leurs seules opinions personnelles qu’ils ont découvert une voie dans laquelle, quand ils sont sincères, il y a quelque chose de la vie monastique et, lorsqu’ils tendent le piège de leur ascétisme, beaucoup de fourberie. Ils nomment les ressources qui leur arrivent ainsi, des grâces divines (...).
Un ancien a dit : « Quiconque prétend haïr le monde est à mes yeux un menteur jusqu’à ce qu’il prouve qu’il est sincère et s’il arrive à le prouver, c’est qu’il est fou ! »
Certains mystiques ont inspiré à des personnes l’aversion pour l’argent : ils le leur ont fait prendre en horreur, alors qu’il était tout naturel pour les Prophètes et les pieux personnages.
Ils ont tout simplement cherché la voie du repos et ont attendu les faveurs divines.
Lorsqu’ils sont rassasiés, ils dansent. Lorsque la faim les pousse, ils mangent. Lorsqu’ils trouvent une ruse pour circonvenir un homme riche, ils l’obligent à les inviter à manger, soit comme remerciement, soit pour faire amende honorable. Le plus piquant de ces subterfuges est qu’ils prétendent que c’est là un moyen de se rapprocher de Dieu !
Les savants sont pourtant unanimes à dire que l’homme qui prétend que la danse est un moyen de se rapprocher de Dieu est un impie ! S’ils avaient simplement dit qu’elle est tolérée ils n’auraient pas commis une bien grande erreur. En effet, les moyens de se rapprocher de Dieu ne sont connus que par la Loi, et il n’y a, dans la Loi, ni ordre en faveur de la danse, ni invitation à s’y livrer.
On m’a rapporté que certains allument des bougies sous le nez des éphèbes et les dévisagent. Quand on les questionnait à ce propos, ils s’esclaffaient et répondaient en se moquant : « Nous observons les créatures de Dieu ! »
Arrière ! Satan s’est emparé des rênes de leurs montures et les dirige vers où il veut.

Une autre chose m'étonne de celui qui méprise le monde, c'est qu'il puisse manger jusqu'à satiété sans se demander d'où vient ce qu'il mange !
Les pieux anciens ont toujours cherché de la nourriture au point qu'Ibrâhîm Ibn Adham et ses compagnons passaient la nuit à se dire : « Pour qui œuvrerons-nous demain? »
Et Sarî as-Saqatî était connu pour faire bonne chère et pourtant il tenait séance sur l'esprit de scrupule.
Des gens qui se sont fait appeler « soufis » prétendirent suivre l'exemple de ces saints. Ils se nourrissaient sur l'argent de telle ou telle personne bien qu'ils aient connu l'origine suspecte de leurs richesses et disaient ensuite : « Nous avons reçu subsistance ! »
Oh ! Comment manger sans se soucier d'où vient ce que l'on mange, sans freiner son appétit, sans montrer de retenue? Dans chaque monastère il y a une cuisine et l'on n'y passe aucune nuit dans le recueillement, l'origine de l'argent que l'on y dépense est connue, le bain ne désemplit pas, le chanteur frappe sur le tambour à grelots et son compère joue de la flûte, il y a des filles (Laylâ et Su'dâ) dans les chansons et des gitons sous les bougies !
Oh! Comment ensuite mépriser le monde d'ici-bas?
Dites-moi, qui donc se moque des hommes, sinon ceux-là?
Mais celui qui est victime de leur imposture est encore plus vil qu'eux-mêmes !

71. Il m'est arrivé sur la route du pèlerinage, d'avoir à craindre les bédouins. Nous prîmes alors la route de Khaybar et je vis des montagnes gigantesques, des passages extraordinaires qui me plongèrent dans l'épouvante !
Mon âme en éprouva une plus grande admiration pour le Créateur. Et maintenant encore, chaque fois que le souvenir de ces routes me revient, j'éprouve une admiration que je n'éprouve pour nulle autre chose.
Je criai à mon âme : « Malheur à toi ! Traverse donc la mer. Observe-la, observe ses merveilles de l'œil, de l'esprit, tu verras des choses bien plus terribles encore que celles-ci !
Sors ensuite de notre univers et retourne-toi ! Tu verras que, par rapport aux cieux et aux astres, c'est un grain de sable dans un désert. Puis, parcours les étoiles, tourne autour du Trône, observe les Jardins et les Fournaises.
Ensuite, retire-toi du Tout et examine-le. Tu verras le monde tenir dans la Main du Puissant dont la puissance n'a pas de limite.
Enfin, retourne-toi vers toi. Considère ton commencement et ta fin. Pense à ce qu'il y avait avant le commencement — qui n'était que néant — et à ce qu'il y aura après la mort — qui ne sera que poussière.
Comment peut-il trouver en cette existence une compagnie agréable celui qui de l'œil de sa pensée observe ce début et cette fin? Comment les cœurs peuvent-ils négliger de penser à ce Dieu Tout-Puissant?

Ah ! Si les âmes étaient capables de s'arracher à l'ivresse de leurs passions, elles fondraient devant la peur qu'il inspire ou se perdraient dans l'amour qu'il fait naître.
Et pourtant ce sont les sens qui l'emportent, alors nous admirons la puissance divine au moment où nous voyons une montagne !
Mais si l'esprit pouvait s'abstraire dans les idées, il conclurait à la puissance de Dieu bien mieux que par la preuve de la montagne !

72. Les épreuves ont un terme dont Dieu seul connaît l'échéance. Celui qui les subit doit montrer de la constance jusqu'à ce que s'achève le temps de l'épreuve.
Il a beau s'agiter avant l'heure, cette agitation ne lui sert à rien. Ainsi, la matière qui descend vers un organe ne peut remonter; il faut avoir la patience d'attendre qu'elle soit expulsée.
Vouloir hâter la fin de l'épreuve — alors que la durée en a été décidée par Dieu — n'est d'aucune utilité. Ce qu'il faut, c'est de la constance, même si l'invocation est prescrite par la Loi, mais ne sert que si Dieu le veut !
De toute manière, l'homme qui invoque Dieu ne doit pas être pressé : il doit plutôt montrer sa dévotion dans la constance, l'invocation et l'abandon au Juge suprême. Alors tarissent les sources qui alimentaient l'épreuve, car la plupart des épreuves sont des punitions !
Celui qui est pressé bouscule le Régisseur, ce qui n'est pas compatible avec sa condition servile.
L'attitude la meilleure c'est la constance, qui est obligatoire ! (...).
Comprends donc ces conseils, ils adoucissent l'épreuve.

73. Quiconque sait utiliser la lucidité de son esprit se verra conduit à rechercher les degrés les plus hauts et se trouvera empêché, en toute circonstance, d'agréer la médiocrité.
Abû Tayyib al-Mutanabbî a dit :
Aucun défaut, chez un homme, n'est plus grave, à mes yeux que de ne pas vouloir s'élever quand il le peut !
En effet, le sage doit aller jusqu'au bout de ses possibilités. En supposant que l'être humain puisse s'élever dans les cieux, on considérerait comme la pire des déchéances le fait qu'il trouve bon de ramper sur le sol.
Et, si la qualité de prophète s'obtenait par l'effort, on verrait végéter celui qui ne fait pas ce qu'il faut pour l'acquérir !
Mais, comme de telles choses ne sont guère possibles, c'est ce qui est dans nos moyens qu'il faut s'appliquer à rechercher. Pour les Sages, la conduite exemplaire est de mener l'âme jusqu'au point culminant de la perfection qu'elle peut atteindre dans la science et les œuvres.
Je vais, maintenant, sur ce sujet, donner quelques indications qui vont rafraîchir les mémoires.

Pour ce qui est du corps, la forme elle-même n'est pas du ressort de l'être humain; mais, ce qui dépend de lui, c'est la toilette qu'il en fait et les soins qu'il lui accorde. L'homme ne doit pas se négliger. La loi a donné quelques indications sur ce sujet. Ainsi faut-il se couper les ongles, s'épiler les aisselles, se raser le pubis. Il faut éviter de manger de l'ail et l'oignon frais à cause de l'odeur...
Il faut se livrer au commerce et au profit pour pouvoir donner aux autres sans rien leur devoir.
L'homme atteindra ainsi un but qui ne lui interdira pas de se livrer à la science, et je dirai même que c'est dans la science qu'il devra rechercher le but suprême. Le pire des défauts est l'imitation servile.
Si notre ambition est grande elle doit nous amener à choisir librement une doctrine, sans nous laisser endoctriner par quiconque. L'imitateur est un aveugle que celui qu'il imite tire derrière lui.
Il faut aussi rechercher la perfection dans la connaissance de Dieu et dans les transactions avec Lui.
En somme, ne se détourner d'un mérite à notre portée, qu'une fois qu'on l'a obtenu !
Se contenter de peu est le fait des médiocres.
Sois un homme dont le pied est sur terre et le sommet des ambitions dans les étoiles !
Et si vous pouvez devancer chacun des savants ou ascètes, faites-le donc : c'étaient des hommes et vous êtes des hommes ! Seuls sont demeurés dans la médiocrité les hommes qui avaient des ambitions basses et viles.
Vous êtes, sachez-le bien, dans un champ de course, où le temps vole : ne vous accrochez pas à la paresse car les occasions ratées ne le sont que par paresse et alors que celui qui gagne ne le peut que par l'effort et la volonté.
L'ambition bout dans les cœurs comme l'eau dans les marmites. Un ancien n'a-t-il pas dit?

Je n'ai pour tout bien que ma volonté
grâce à elle je m'éveille au néant.

Mon corps, de ce qu'il reçoit est content
et mes ambitions enfourchent les sommets.

74. Les gens, je l'ai remarqué souvent, se tiennent à l'écart des éclaboussures de la saleté mais ils ne reculent pas devant des médisances. Ils multiplient les aumônes mais ne se soucient pas de leurs pratiques usuraires. Ils veillent la nuit mais tardent à accomplir leur devoir religieux pour faire des choses qu'il serait trop long d'énumérer, mais qui consistent toutes à observer scrupuleusement l'accessoire en négligeant l'essentiel.
J'en vois la raison d'abord dans l'habitude, ensuite dans le rôle prédominant que joue la passion : quand elle l'emporte elle rend sourd et aveugle.
C'est le cas des frères de Joseph (Coran, 12, 70). Lorsqu'ils entendirent le porte-parole leur dire : « Vous êtes certes des voleurs », ils répondirent : « Par Allah, dirent-ils, vous savez certes que nous ne

sommes pas venus pour semer la corruption sur le territoire et que nous ne sommes pas des voleurs ».
Et on lit, dans le commentaire, qu'en entrant en Égypte, ils avaient mis des muselières à leurs chameaux pour les empêcher de brouter une herbe qui ne leur appartenait pas. C'est comme s'ils avaient voulu dire : vous voyez ce que nous avons fait avec nos chameaux, comment pourrions-nous voler?
Mais ils oubliaient la différence qu'il y a, d'une part, entre l'esprit de scrupule et le vol d'une nourriture qui ne leur appartenait pas et, d'autre part le fait de jeter Joseph dans le puits et celui de le vendre à vil prix.
Certains se conduisent honnêtement dans de petites choses mais non dans les grandes, pour ce qui exige d'eux un effort léger et auquel ils sont habitués, ou encore pour ce qui ne limite en rien les habitudes qu'ils ont dans leur nourriture et leur vêtement.
Nous voyons des gens prêter à usure et l'un d'eux s'écriera : « Comment mon ennemi pourrait-il me jeter le mauvais sort si je vends ma maison ou si je change de vêtement ou de monture? »
Nous en voyons d'autres qui ont des scrupules en ce qui concerne la pureté physique et qui font leurs ablutions en utilisant beaucoup d'eau mais n'hésitent pas à colporter des médisances.
Certains utilisent des prétextes fallacieux pour parvenir à leurs fins car ils connaissent fort bien l'interdiction.
J'ai même vu un homme de bien et de dévotion recevoir de l'argent de quelqu'un pour construire une mosquée. Il garda les pièces de bon aloi qui lui avaient été remises et, à la place, il utilisa des rognures pour payer la construction. Lorsqu'il fut sur le point de mourir il dit : « Pardonnez-moi ! J'ai fait telle et telle chose. »
Nous en voyons d'autres qui ne commettent pas de fautes tant qu'ils n'en ont pas l'occasion; ils sont habitués à n'en pas commettre, mais que l'occasion se présente et ils ne peuvent se retenir. Il y a des choses étonnantes à dire sur ce genre d'hommes, mais ce serait trop long (...).
Gardons-nous donc de négliger les principes et de laisser trop de liberté à la passion. Si l'on ne prend pas garde au troupeau il s'en va errer dans les champs de l'homme pieux.
On ne saurait mieux comparer la passion qu'au lion enchaîné. Quand son dompteur veut s'assurer de lui, il le tient bien serré. Parfois, cependant ses instincts dominants se réveillent, la chaîne ne lui résiste pas et il s'échappe. Il y a des gens qui attachent leurs passions avec une chaîne et d'autres qui les attachent avec un fil.
L'homme raisonnable doit se méfier des démons de la passion. Il lui faut reconnaître les ennemis qu'il peut vaincre et ceux qui peuvent le vaincre.

75. C'est une lourde faute que de se fier aux gens et de se montrer trop expansif avec ses amis.
L'ancien ami qui se retourne contre vous est le plus acharné et le plus malfaisant des ennemis car il est au courant de vos secrets les plus intimes.

Le poète a dit :

De ton ennemi méfie-toi une fois
mais de ton ami méfie-toi mille fois.

L'ami contre toi se retournera peut-être
et saura très bien alors te compromettre.

La jalousie devant les faveurs qui comblent les autres ou l'envie et le goût des honneurs sont, sachez-le bien, déposés dans les âmes et lorsqu'un homme, qui vous croit identique à lui, constate que vous vous êtes élevé au- dessus de lui, il est nécessairement touché et peut-être jaloux.
Les frères de Joseph étaient de cette espèce et il leur arriva des choses qui les plongèrent dans le déshonneur.
Et si vous dites : « Comment peut-on vivre sans ami? », je vous répondrai : « Ah ! Quand saurez-vous donc que l'homme qui vous est semblable vous envie et que la plupart des gens du peuple s'imaginent que le savant ne doit pas sourire ni goûter à aucun des plaisirs de l'existence : lorsqu'ils le voient profiter modérément des plaisirs tolérés, il déchoit à leurs yeux. »
Si tel est le cas du peuple et tel celui de l'élite, avec qui donc avoir des relations amicales? Surtout pas avec l'âme car elle est trop capricieuse.
Il ne reste plus qu'à ménager les gens, à être circonspect dans les relations que l'on entretient avec eux, à se faire des connaissances sans aspirer à avoir un ami sincère. Mais si cela se produit, que votre ami ne soit pas votre égal, car alors il serait vite gagné par la jalousie. Il faut qu'il soit au-dessus du niveau du peuple sans pourtant nourrir l'ambition de prendre votre place. Toutefois, les relations avec un tel homme ne seront pas satisfaisantes, car les savants doivent entretenir des rapports avec des gens de même milieu. Cela crée, en effet, des affinités qui rendent les réunions agréables. De toute façon, il n'y a aucun moyen de parvenir à l'harmonie parfaite.
Dans le même ordre d'idées, si vous prenez à votre service des gens intelligents, ils connaîtront vos pensées intimes mais si vous utilisez des gens stupides cela se retournera contre vous. Confiez donc aux serviteurs intelligents vos affaires extérieures et aux sots celles de votre maison pour qu'ils soient incapables d'utiliser vos secrets.
Contentez-vous, en fait d'amis, de ceux que je vous ai décrits, et ne les rencontrez qu'après avoir revêtu une cuirasse de précautions, ne les mettez pas au courant d'un secret qu'il vous est possible de leur cacher et soyez comme le loup dont on dit qu'il :

Ne dort que d'un œil et surveille,
de l'autre, ses ennemis. Vigilant, il sommeille.

76. J’ai vu un certain nombre de ceux qui ont consumé leur enfance et leur adolescence dans l’étude, je les ai vus supporter toutes les souffrances, fuir tous les plaisirs, par dégoût de l’ignorance et de la bassesse à laquelle elle expose, par amour pour la science et les vertus qu’elle procure. Et quand, de celle-ci, ils eurent acquis une part qui les éleva au-dessus des riches et de ceux qui n’en ont eu qu’une vue rapide, alors ils trouvèrent leurs moyens de subsistance trop réduits ou trop insuffisantes les joies qu’ils s’étaient promis.

Ils se mirent à parcourir le pays, mendiant auprès des plus ignobles, s’humiliant devant les plus sots et les plus vils, devant les tyrans et les autres.

A l’un d’eux, j’ai tenu ce langage : « Malheur à toi ! Où est ce dégoût de l’ignorance à cause duquel tu as consumé tes nuits et épuisé tes jours? Tu t’es élevé, tu as réalisé certains profits et te voilà, maintenant, retombé au milieu des plus bas parmi les plus bas !

Ne te reste-t-il donc pas un atome de ce dégoût qui te fera rebondir au-dessus de leur condition? N’as-tu pas conservé une infime parcelle de science qui te fera fuir le climat des passions? N’as-tu pas reçu dans la science une force qui te permettra de tirer les rênes de l’âme hors des pâturages du mal?

Mais je vois bien que tes veilles et tes fatigues n’ont été pour toi, qu’un moyen d’atteindre les biens de ce monde ! Tu prétends rechercher dans le monde des richesses qui t’aideraient à continuer tes études? Il vaudrait mieux, sache-le, te tourner vers un genre de gain qui te mettrait en mesure de te passer des misérables plutôt que d’enrichir ton savoir en continuant à dépendre d’eux.

Si tu pouvais savoir combien ta foi s’en trouve diminuée, tu ne verrais pas dans la décision que tu as pris un moyen de t’élever, mais plutôt un risque pour ton âme, une atteinte à ton honneur, que tu as trop longtemps compromis pour des gens qui ne méritent pas qu’un homme comme toi s’intéresse à des hommes comme eux !

Il s’en faudra de beaucoup, quand tu te seras engagé dans cette voie, pour que tu trouves suffisant ton morceau de pain quotidien, bien que tu saches fort bien le péché qu’il y a à mendier quand on a déjà reçu sa part.

Il s’en faudra de beaucoup plus encore, pour que tu puisses faire preuve de scrupule devant ce que tu recevras. Que dis-tu donc du salut et du retour dans leur patrie des hommes pieux? Nombreux sont les hommes que le désert a fait périr dans ses immensités ! Et puis ce que l’on gagne disparaît, il n’en reste que ce qu’il a apporté, avec le blâme des bons et l’imitation des ignorants.

Qu’il te suffise donc de recommencer à blâmer la turpitude de ce monde comme tu as appris à le faire puisque tu as fait le contraire. D’autant plus que la majeure partie de ton existence s’est déjà écoulée ! Celui qui s’est bien conduit dans le passé peut encore bien se conduire dans ce qui lui reste à vivre. »

77. J’ai pu constater que l’homme cupide manquait son but à cause de sa cupidité même. Nous avons ainsi connu des gens âpres au gain qui, bien que riches déjà, étaient avides d’aller plus loin encore !

Mais s'ils avaient réfléchi, ils auraient compris que l'argent est destiné à être dépensé dans cette vie, mais qu'en dépensant sa vie à le poursuivre, l'homme perd sur les deux tableaux.
Que d'hommes avons-nous vus qui amassaient des richesses sans en jouir : ils sont morts de ce qu'ils conservaient pour d'autres ! Ainsi que l'a dit le poète, ils sont :

Comme le vers à soie : ce qu'il a construit le détruit
et c'est un autre qui va jouir de ce qu'il a construit.

De même voyons-nous de nombreuses personnes avides d'amasser des livres : elles dépensent leur vie à les écrire, ou encore les gens de hadiths qui, jusqu'à leur dernière heure, consacrent leur existence aux manuscrits et aux enquêtes.
Mais ils ne sont pas tous dans le même cas.
Certains s'occupent du hadith, de sa science, de son authentification alors qu'ils resteront peut-être sans réaction devant un événement. Mais ils auront trouvé, pour un seul hadith, plus de cent, que Dieu conserve la meilleure, transmissions possibles.
J'ai entendu raconter qu'un spécialiste en hadith avait appris tel hadith auprès d'une centaine de maîtres et qu'il avait, sur ce sujet, chez lui, soixante et dix manuscrits.
D'autres amassent des livres et les apprennent, qui n'en connaissent pas le contenu ; ni du point de vue de l'authenticité des hadiths qui y figurent, ni du point de vue de leur compréhension. On les entend répéter : « Tel livre, je l'ai reçu sous la dictée, et j'en possède un manuscrit et tel livre et tel... »
Ce qu'ils ont chez eux, ils ne le connaissent pas dans la mesure où ils sont incapables d'y distinguer ce qui en est authentique, de ce qui est apocryphe. Occupés à les retenir, ils n'ont pas vu ce qu'il y avait d'important dans cette science. Ils sont, comme le dit al-Hutay'a[130] :

Des bêtes de somme qui ne connaissent
pas davantage ce qu'ils transportent que des chameaux.

Par ta vie ! Qu'elle aille ou vienne avec son fardeau la bête ignore ce qu'il y a dans ses bagages !
On en voit d'autres qui se vantent de leur habileté à la seule transmission et qui tendent ensuite leurs mains vers quelque chose qui n'est pas leur affaire : s'ils donnent une consultation juridique, ils se trompent et s'ils parlent des principes, ils font des confusions. Si je ne répugnais pas à citer des noms, je pourrais dire des choses intéressantes sur les plus grands de nos savants et les confusions qu'ils ont faites. Mais ceux qui cherchent la vérité savent ce qu'il en est.
Et si l'on me dit : « Ne dit-on pas dans le hadith qu'il y a deux sortes d'hommes insatiables : ceux qui désirent la science et ceux qui désirent le monde? »
Je répondrai que pour ce qui est du savant, je ne lui dis pas : « Rassasie-toi de science » ni « Limite-toi à l'une de ses parties », mais plutôt : « Fais passer le plus important d'abord; l'homme raisonnable

est celui qui a évalué son existence et qui œuvre en fonction de cette évaluation. » Même si toute une existence ne suffit pas pour parvenir à la science, il construira pourtant à partir d'une observation générale. S'il arrive, il trouvera le viatique qu'il a préparé pour l'étape et s'il meurt avant d'arriver, c'est son intention qui l'aura conduit.

Si l'homme raisonnable sait que la vie est courte et que la science est vaste, c'est une faute pour lui qui recherche la perfection, que de se laisser détourner de son but, par exemple, en recueillant les hadiths, en les copiant, pour en recenser toutes les chaînes de transmission, toutes les relations et toutes les raretés. Il ne pourrait y arriver en cinquante ans, surtout s'il doit aussi les transcrire de sa main. Et en plus, il ne saurait pas le Coran.

Ou bien il s'occuperait des sciences du Coran mais ignorerait le hadith, ou des divergences juridiques sans connaître la tradition qui fait l'objet de la discussion.

Et si l'on me dit : « Propose-moi donc ce que tu choisirais pour toi-même ! »

Je répondrai ceci : « L'homme de qualité se révèle dès son enfance. Ainsi que le disait Sufyân Ibn 'Uyayna[131] : « Mon père me dit quand j'eus atteint quinze ans : Tu viens de sortir des limbes de l'enfance. Attache-toi au bien, tu seras un homme de bien. Je fis de cette recommandation un but vers lequel je devais tendre à chaque instant. »

En outre, avant de commencer à répondre je dirai encore ceci : il faut que l'homme qui a de l'amour-propre ait celui de protéger le plus possible son âme contre la médiocrité. Par exemple, si la qualité de prophète pouvait s'acquérir il ne serait pas bon de se contenter de celle de simple saint.

Ou bien, encore, imaginez que l'on honore quelqu'un de la charge de calife, il ne serait pas bon qu'il préférât celle d'émir et, s'il méritait d'être ange, il ne devrait pas trouver satisfaisant d'être homme.

Le but est d'amener l'âme à toute sa perfection possible dans la science et les œuvres, puisque l'on connaît la brièveté de la vie et l'étendue de la science.

On commencera donc par apprendre le Coran, en ne consacrant à son interprétation que le temps qu'il faut pour que rien n'en reste obscur. Puis, si l'étudiant en est capable, il apprendra les sept Lectures, des bribes de grammaire, des ouvrages de philologie. Il se lancera ensuite dans les principes du hadith avec, sur le plan des transmissions, les ouvrages qui ont pour titre Çahîh, Musnad et Sunan. Sur le plan de la technique du hadith, il devra savoir faire la distinction entre les traditionnistes à rejeter et ceux qui font autorité. Les savants ont mis, dans ces questions, un ordre qui dispense l'étudiant de toute fatigue.

Il devra se pencher aussi sur les chroniques pour connaître ce dont on ne peut se passer, comme la généalogie du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), celle de ses proches et de ses épouses ainsi que tout ce qui leur est advenu.

Enfin, il se lancera dans la jurisprudence en approfondissant la doctrine qu'il veut faire sienne et ses points de controverse. Il insistera sur ces derniers, et devra réfléchir aux problèmes en jeu et, pour en comprendre les données, il lui faudra chercher dans tout ce qui pourra lui servir de référence : commentaire coranique, hadith ou étude philologique.

Il s'occupera des principes de la jurisprudence et de la partie qui traite des successions. Qu'il sache bien que le fiqh est le pivot des sciences.
En théologie, il lui suffira de connaître ce qui prouve l'existence du Créateur. Lorsqu'il pourra apporter la preuve de Son existence, lorsqu'il aura admis la mission des Prophètes et qu'il connaîtra l'obligation d'accueillir favorablement ce qu'ils nous ont révélé, il aura alors découvert l'essentiel de la science des principes de la religion.
S'il a le temps d'étendre encore ses connaissances, que ce soit donc dans le fiqh (jurisprudence), car c'est là le plus utile[132].
Quel que soit le répit qui lui est accordé, il devrait lui être possible de composer un ouvrage dans un domaine scientifique, ainsi laissera-t-il après lui une trace utile. En plus de tout cela il faudra qu'il cherche à avoir des enfants.
Enfin, il apprendra que ce monde est un lieu de passage : qu'il cherche donc à comprendre comment il pourra établir de bons rapports avec Dieu. Toute la science qu'il a acquise l'y invite.
Lorsqu'il entreprend d'atteindre à la vraie connaissance et qu'il parvient à la porte de la transaction avec Dieu, il est rare, s'il éprouve un sentiment sincère, qu'il ne soit pas attiré jusqu'au degré de l'amitié divine. C'est celui qui a été choisi qui reçoit aide de Dieu !
Dieu, certes, a des êtres qu'Il se charge d'élever, à qui Il envoie, dans leur enfance, un précepteur appelé raison, un censeur nommé intelligence. Il prend en main leur éducation et leur enseignement, et leur prépare les moyens de se rapprocher de Lui.
Si un élément de perturbation apparaît qui menace de les couper de Lui, Il les en protège et, si un obstacle se dresse, Il l'écarte d'eux.
Nous lui demandons de nous placer parmi eux et nous L'implorons de nous épargner une défection qui rendrait vain tout effort !

78. La solitude et le recueillement produisent des effets qui sautent aux yeux de tous. Combien de croyants en Dieu Le respectent même quand ils sont solitaires ! Ils repoussent leurs désirs parce qu'ils craignent Son châtiment et qu'ils espèrent Sa récompense ou parce qu'ils Le vénèrent.
Tout se passe, quand ils se conduisent ainsi, comme lorsque l'on jette du bois de santal sur de la braise : son parfum se répand et les assistants le respirent sans savoir où il est exactement.
Plus violent est leur combat pour fuir leurs désirs, plus leur amour grandit. Plus loin ils repoussent l'objet de ces désirs, plus leur parfum embaume et mieux il s'exhale comme celui du santal. On peut voir alors les yeux des hommes admirer de telles personnes, on peut entendre les langues en faire la louange, mais sans savoir pourquoi. Ils sont incapables de les expliquer tant ils sont loin de les comprendre vraiment.

Ces bénéfices durent après la mort selon leur importance. De certains, on garde un bon souvenir pendant longtemps, puis on les oublie. D'autres, on se souvient cent ans, puis leur souvenir s'efface avec leur tombe. Quelques-uns sont des sémaphores dont les signaux sont éternels.
Mais tout à l'opposé sont ceux qui craignent les hommes et ne respectent pas leur solitude en Dieu. L'odeur qui flotte autour d'eux est d'autant plus répugnante qu'ils mettent de l'obstination à se jeter dans les fautes et que celles-ci sont graves. Les cœurs les ont en horreur.
Quand leurs péchés sont peu nombreux les langues n'en disent que peu de bien et les hommes n'ont pour eux qu'un simple respect. Mais, si leurs péchés s'accumulent, le moins que l'on puisse faire est de se taire sur leur compte, sans les louer ni les blâmer. (...)

79. Gloire à Celui qui, à son gré, impose à Ses créatures l'exil ou l'humiliation pour éprouver leur résignation et révéler leur véritable nature dans cette épreuve qu'elles subissent. (...)
Celui qui examine soigneusement la mer de ce monde et sait comment les vagues s'y entrechoquent et comment on doit résister à la pression des jours, celui-là ne craindra pas l'arrivée de l'épreuve et ne se réjouira pas d'une aisance temporaire.

80. L'homme raisonnable ne doit pas se hâter de mettre à exécution ses résolutions avant de savoir si son âme sera capable de les observer et avant de lui en avoir fait expérimenter certaines en secret. En effet, rien ne dit qu'on ne le verra pas dans une situation qu'il serait incapable de supporter et qui le contraindrait à se rétracter par la suite : ce serait se couvrir de honte !
Supposez un homme qui, entendant parler des ascètes, jetterait ses beaux vêtements pour s'habiller misérablement et se retirer dans une zâwiyya où il ne penserait plus qu'à la mort et à l'Au-delà. Mais les exigences de sa nature le harcèleraient bientôt en raison des habitudes acquises : il risquerait alors de revenir d'un coup à un état pire encore que celui dans lequel il était auparavant, comme un convalescent qui retrouve l'appétit ! D'autres cependant resteront au milieu du chemin, ballottés qu'ils sont comme des plumets.
Seul est raisonnable l'homme qui passera inaperçu parmi les autres, habillé de vêtements qui, sans l'éloigner des gens de bien, ne le feront pas classer parmi les misérables.
Si la décision qu'il a prise est ferme, il fera chez lui, ce qu'il pourra supporter. Il abandonnera les vêtements élégants pour cacher son jeu, sans rien laisser paraître aux autres, ainsi se gardera-t-il du faux renoncement et évitera-t-il la honte d'échouer.
(...) Méfiez-vous d'entreprises que l'on pense être méritoires et qui ne sont qu'erreurs ou de vantardises que l'on n'a pas la force de réaliser et qui n'aboutissent qu'à des reculades.
Tenez-vous dans vos actes à ce dont vous êtes capables.

81. C’est être très ignorant que de préférer la vie temporelle à la vie éternelle, car nul n’est à l’abri d’une issue désastreuse !
Que de fois avons-nous entendu dire ici et là que sultans, émirs, riches s’adonnaient sans contrainte aux jouissances de ce monde, sans tenir compte du licite et de l’illicite.
Mais à l’heure de la mort ils ont eu à porter le poids d’un remords deux fois plus grand que la jouissance qu’ils avaient éprouvée et ont supporté des déceptions amères que ne pouvait compenser même une petite once de plaisir.
N’y aurait-il que cela, ce serait déjà suffisamment triste. Mais non ! Ils doivent encore subir la rétribution éternelle !
Les biens de ce monde sont appréciés de la nature humaine. Il n’y a là aucun doute à avoir, et je ne jette pas l’anathème sur l’homme qui les recherche ni sur celui qui suit ses désirs. Mais il doit bien réfléchir à ce qu’ils lui apportent et voir comment il les obtient pour n’avoir pas a subir la conséquence de son plaisir puisqu’il n’y a aucun bien dans un plaisir après lequel se trouve l’enfer !
Peut-on compter parmi les gens raisonnables celui à qui l’on dit : « Assieds-toi sur le trône pendant un an, ensuite nous te tuerons ! » et qui accepte?
Mais non ! C’est le contraire qu’il faut choisir. C’est-à-dire que l’homme sensé est celui qui endure l’amertume de l’effort pendant un an, mieux, pendant plusieurs années, pour jouir ensuite du repos, fruit de cet effort.
En somme faire fi d’un plaisir qui entraîne un châtiment...

82. Tous les plaisirs sont ou bien d’ordre sensuel ou bien d’ordre intellectuel. Le plus parfait des plaisirs des sens et le plus fort est le plaisir sexuel. Le plus parfait des plaisirs de l’esprit est l’étude. Quiconque atteint ces deux buts de la vie en ce monde atteint du même coup l’objectif suprême.
En ce qui me concerne, je guide celui qui en a le désir vers le plus élevé de ces deux buts. L’étudiant doué se reconnaît à ce qu’il a reçu, à sa naissance, une haute ambition. Aussi peut-on le voir, dès son enfance, viser les buts les plus élevés. (...)
Quand on me dit : « Si j’ai de l’ambition et que je n’atteigne pas ce à quoi j’aspire, que dois-je faire? »
Je réponds que si subsistance ne vous est pas accordée sous une forme, elle vous le sera sous une autre.
D’autre part, il est impossible qu’il vous fasse don d’aspirations élevées et qu’il ne vous aide pas à les satisfaire. Examinez donc bien votre situation, peut-être vous a-t-Il accordé une chose pour laquelle vous ne L’avez pas remercié, ou bien vous a-t-Il mis à l’épreuve sur un désir auquel vous n’avez pas résisté?

Sachez qu'Il a peut-être écarté de vous beaucoup des plaisirs de ce monde pour vous faire préférer ceux de la science. Vous êtes faible, peut-être n'auriez-vous pas eu la force de mener les deux de front ! Il sait mieux que vous ce qui vous convient.

Ce que je veux vous montrer, c'est que le jeune homme qui s'engage dans la science doit prendre une part de chacune de ses branches et faire au fiqh la part la plus importante sans se limiter à la connaissance de la tradition. C'est par le fiqh, en effet, que l'on peut connaître la conduite des parfaits. S'il a reçu le don de l'éloquence naturelle et que celle-ci soit complétée par la connaissance du vocabulaire et de la grammaire, la pointe de sa langue aura été affûtée sur la meilleure des pierres[133]. Et si la science le conduit à la connaissance de la vérité et au service de Dieu, des portes s'ouvriront pour lui, qui ne s'ouvrent pas pour d'autres. Il devra, par précaution, consacrer une partie de son temps à développer ses affaires et son commerce, en utilisant les services d'un intermédiaire, pour n'avoir pas à s'en occuper directement, et se fixer une règle de vie excluant la prodigalité et le gaspillage.

La transmission de la science et sa pratique jusqu'au degré de la connaissance de Dieu sont des entraves pour les sens. Peut-être le plaisir qu'il tire de ce à quoi il est arrivé le distraira-t-il de tout ! Ah ! Quelle condition exempte de trouble !

Mais s'il découvre en sa nature un vif désir de se livrer au commerce charnel, qu'il choisisse des concubines car les épouses légitimes sont le plus souvent des carcans.

Qu'il se contienne quand il aura des rapports charnels avec les esclaves jusqu'au moment où il aura pu avoir une expérience de leur caractère et de leur foi. S'il en est satisfait, il en aura des enfants sinon il pourra facilement en changer.

Il n'épousera une femme de condition libre que lorsqu'il saura qu'elle peut accepter de lui voir prendre une autre femme ou des concubines. Que son but soit d'en jouir avec modération et non pas de s'épuiser en éjaculations qui détruiraient ses forces et affaibliraient son principe vital.

Cet état qui fait la part égale au plaisir des sens et à celui de l'esprit, je l'ai à peine évoqué.

L'homme intelligent suppléera à ce que je n'ai pas dit.

83. Sache que celui qui veut s'instruire doit fournir un travail incessant, mais c'est une erreur que de se plonger dans l'étude nuit et jour. Celui dont c'est le cas ne pourra continuer ainsi sans se lasser ou tomber malade. (...)

C'est une erreur d'imposer au cœur de retenir des choses en grand nombre ou dans divers domaines. Le cœur est un organe comme un autre : il y a des hommes qui peuvent porter cent livres et d'autres qui sont incapables d'en porter vingt. Ainsi en est-il des cœurs.

L'homme doit apprendre à la mesure de ses forces et même au-dessous. En effet, que d'heures perdra-t-il s'il épuise ses forces en une seule !

Ainsi le glouton avale en une seule bouchée la quantité de plusieurs. Voilà pourquoi il ne peut en avaler d'autres.

Le mieux est d'apprendre selon ce que l'on peut supporter et de revoir ce que l'on a appris une fois le jour et une fois la nuit. Entre-temps, les forces se reconstituent. L'assiduité est un principe essentiel. Combien négligent de se remettre en mémoire ce qu'ils ont appris ! Ils perdent ainsi beaucoup de temps à réapprendre les notions oubliées.

Pour apprendre par cœur il y a des périodes dans l'existence. Les plus favorables sont la jeunesse et le temps qui la suit. De même l'aube et le milieu du jour sont-ils plus favorables à l'étude, les matinées étant meilleures que les après-midi et les moments où l'on est à jeûn meilleurs que ceux où l'on a le ventre plein.

Il n'est pas bon de se livrer à l'étude dans une prairie verdoyante ou sur le bord d'une rivière car cela distrait. D'autre part les endroits élevés sont, pour apprendre, meilleurs que les endroits encaissés. La solitude est un principe et la concentration de l'esprit le principe des principes. Délasser l'esprit de l'étude, une journée par semaine permet d'affermir l'acquis des connaissances et l'âme y puise énergie, comme l'édifice qu'on laisse reposer quelques jours pour qu'il trouve son assiette et sur lequel on construit ensuite.

Apprendre à doses petites mais continues est un excellent principe comme de s'engager dans une branche de la science seulement quand on possède parfaitement celle qui la précède.

Quiconque ne trouve en lui aucun goût pour l'étude doit l'abandonner. L'obstination ne vaut rien dans ce cas.

Maintenir l'équilibre des humeurs est aussi un des principes fondamentaux car la nourriture exerce une influence sur l'étude.

Je conseille au novice dans la recherche de la science de ne se marier que le plus tard possible. Ahmad Ibn Hanbal ne se maria que lorsqu'il eut atteint quarante ans pleins. Cela pour conserver sa concentration d'esprit.

Mais, s'il ne peut faire autrement, que le jeune homme se marie donc en s'efforçant de résister au désir de l'acte sexuel, pour consacrer l'intégrité de ses forces à l'étude. Il devra, aussi, bien réfléchir à la science qu'il veut apprendre : l'existence est précieuse et la science est vaste.

Certains consacrent du temps à apprendre des choses moins dignes d'intérêt que d'autres, même si toutes les sciences sont bonnes. Le mieux cependant est d'accorder la priorité au plus important et au meilleur.

Les études les plus utiles auxquelles on puisse se consacrer sont celles du Coran, ensuite celles du fiqh, tout le reste vient après.

Que celui qui a reçu la lucidité en partage soit guidé par elle : il n'aura pas besoin d'un autre guide. Quiconque vise à atteindre Dieu par la science qu'il acquiert, Dieu le conduira. « **Et craignez Allah. Alors Allah vous enseigne et Allah est Omniscient**. » Coran, 2, 282.

84. Une des plus grandes épreuves que Dieu puisse t'imposer est de t'accorder de nobles aspirations et de t'empêcher d'agir selon leur impulsion.
En effet, tu es capable, par pudeur, de refuser les dons des autres parce que tu considères leurs faveurs comme un fardeau trop lourd à porter, mais Dieu te fait ensuite subir la pauvreté et tu prends alors ce qu'ils te donnent.
Tu es de tempérament délicat et tu n'acceptes pas les plats qui sont d'une préparation simple : il te faut le supplément d'une dépense, mais tes ressources diminuent. Tu as le goût des jolies femmes mais ta pauvreté ne te permet pas d'arriver jusqu'à elles.
Dieu te montre les sciences comme des choses à aimer passionnément, mais II rend ton corps trop faible pour l'étude et laisse tes mains vides de l'argent qui te permettrait d'acheter des livres. Il enflamme ton désir de parvenir aux degrés des initiés et des ascètes mais t'oblige à fréquenter les riches, ce qui est l'épreuve même.
Quant au médiocre qui ne répugne pas à quémander, qui n'a pas besoin de prendre une autre épouse, qui se contente d'un peu de science et n'aspire pas à l'état des initiés, celui-là, aucun manque ne le fait souffrir. Il trouve parfait tout ce qui se présente à lui et se réjouit comme un enfant devant les choses qui brillent. Comme tout est simple pour lui !
Il n'y a d'épreuve que pour le clairvoyant qui possède des ambitions élevées, que ses ambitions poussent à tous les désirs contradictoires dans le but d'accroître son état de perfection et dont tout ce qu'il fait ne suffit pas à satisfaire les aspirations.
Ah ! Comme il a besoin de se munir du viatique des forts pour parvenir à cet état !
Si des moments d'insouciance ne venait le surprendre dans ses épreuves pour lui rendre l'existence facile, il perdrait la vue à force de fixer les degrés de sainteté et s'userait les pieds en s'efforçant de marcher dans cette voie.
Mais qu'il considère l'aide qui lui est apportée, tantôt par la satisfaction de certains de ses désirs, tantôt par l'oubli du but qu'il s'est fixé, et l'existence lui paraîtra plus simple (...).

85. Mon âme m'importuna un jour par ses demandes. Elle voulait sous un prétexte fallacieux que je satisfasse l'un de ses désirs. « Dieu te garde ! Lui dis-je, patience !
A éviter de se laisser chavirer par les vagues du détroit le marin n'a plus le temps d'admirer les merveilles de la mer.
Quand tu te proposes une action, étudie les mesures qui te permettront de la réaliser puis examine bien les suites qu'elle aura et les fruits que tu pourras en récolter, tu regretteras moins de l'avoir exécutée mais cela n'empêchera pas de provoquer la colère de Dieu ni de Le détourner de toi.
Fi donc de ce qui est un obstacle à s'approcher de Lui, même si c'est le Paradis !

Sache, ô mon âme, que rien ne passe sans vérification et que la balance de la justice est sensible au poids de l'atome.
Considère les morts et les vivants et regarde les hommes qui ont laissé un bon souvenir et ceux qui en ont laissé un mauvais et vois comment leur réputation augmente ou diminue.
Gloire à Celui qui révèle ce qu'il y a dans le secret des êtres, de sorte que les semences des cœurs s'attachent aux gens de bien et fuient les gens de mal sans avoir aucun renseignement effectif sur les actes des uns et des autres. »
Satan me dit alors : « C'est donc à cause des créatures que tu repousses les choses que tu désires? — Non ! répondis-je. C'est là, seulement un des fruits qui sont obtenus, et obtenus sans le vouloir ! »
Nous voyons bien que certains font trente parasanges à pied pour que l'on admire leur performance ! L'homme pieux est celui qui obtient une belle renommée même s'il ne l'a pas désirée, ce qui pèsera en sa faveur au moment où la récompense sera évaluée.
« **A ceux qui croient et font de bonnes œuvres, le Tout Miséricordieux accordera Son amour** », Coran, 19, 96.
L'âme dit : « Tu m'as imposé de me résigner au tourment, car c'est un véritable tourment que de réfréner ses désirs ! — Tu auras une compensation pour chaque désir repoussé et recevras un dédommagement pour tous ce que tu auras abandonné. Tu es dans une situation d'esclave. Le salarié ne doit pas mettre ses vêtements de repos tant qu'il travaille pour son maître. Et tout le temps d'un homme pieux passe comme une journée de jeûne ». (...)

86. Celui que son âme pousse à un plaisir défendu ne pense pas, en le convoitant, à examiner ses conséquences et le châtiment qu'il entraînera. Il entend la voix de sa raison lui crier : « Prends garde, malheureux ! Tu vas t'arrêter de monter et commencer à descendre. Et puis l'on te dira : reste donc avec ce que tu as choisi ! »
Mais sa passion l'occupe, il ne prête aucune attention à ce qu'on lui dit et continue à descendre. Il en est de cet homme dans le choix funeste qu'il fait comme de ce chien de la fable qui alla trouver le lion pour lui dire :
— Ô Roi des animaux, donne-moi un autre nom. Le mien est laid !
— Tu es un traître, lui répondit le lion, il n'y a que ce nom qui puisse te convenir.
— Mets-moi donc à l'épreuve !
Alors le lion lui donna un morceau de viande en lui disant :
— Eh bien, garde-moi cela jusqu'à demain et je te donnerai un autre nom.
Le chien avait faim. Il commença à regarder la viande avec convoitise, mais se retint. Lorsque la passion mauvaise de son âme l'eut vaincu, il s'écria :
— Qu'a-t-il donc mon nom? « Chien » est beau !
Et il se jeta sur la viande.

C’est ainsi qu’agit celui qui a de médiocres aspirations, qui se contente des plus basses situations et préfère la passion fugitive aux mérites éternels. Méfie-toi, méfie-toi de l’incendie de la passion quand il se déchaîne et vois comment l’éteindre !
Que de faux pas précipitent dans le puits de l’enfer ! Que de traces ineffaçables ! A la vérité, l’occasion passée ne se rattrape jamais !

87. Apprenez, ô mes frères, et vous qui acceptez mes conseils fraternels, que les fautes ont des effets désastreux dont l’amertume dépasse, de plusieurs fois le double, la douceur trouvée à les commettre. Le Rétributeur est là qui guette. Rien ne Le distrait. Rien ne Lui échappe...
Malheur à celui qui, fouetté, ne sent pas la douleur et qui, meurtri de blessures, ne s’en rend pas compte, ou à celui qui, balloté dans les châtiments, n’en a pas conscience. Par ma vie, le pire des châtiments est de ne pas les sentir !
Comme il m’étonne le tricheur qui donne satisfaction à son âme d’un plaisir et qui donne ensuite satisfaction à Dieu d’une bonne action, en disant : Une bonne action pour une mauvaise !
Malheureux ! Penses-tu à ta bourse que tu vides? A ta marchandise que tu détruis? Au visage de ta réputation que tu blesses?
Parfois une blessure peut être mortelle, un faux pas peut conduire au trépas. Parfois le négligent ne peut se racheter !
Malheureux ! Éveille-toi ! Qu’attends-tu d’une conversion précipitée? Qu’espères-tu d’un repentir tardif?
Regarde ton corps de plus en plus débile ! Que peux-tu espérer d’autre, après le départ de ta famille, de tes enfants et de tes proches, que de les rejoindre?
Suppose que ce que tu espérais de ce monde, tu l’aies obtenu. Et puis quoi? Ce qui est momentané te distraira un moment ! Mais ensuite, la dernière gorgée de plaisir t’étouffera.
Ou bien c’est toi qui abandonnera ce que tu aimes, ou bien c’est ce que tu aimes qui t’abandonnera.
Ah ! Cette gorgée est si amère qu’en l’avalant tu souhaiteras n’avoir jamais vu ce que tu aimes !
Ah ! malheur à celui qui a l’esprit fermé à la réflexion ! Malheur à celui que l’on empêche d’aller boire alors qu’il voit la fontaine !
N’y a-t-il pas dans ces tombes un avertissement? Et dans la marche du temps un enseignement?
Où est celui qui a possédé, qui a réalisé le souhait qu’il avait formulé?
Appelle-les donc dans leur cercle ! Arrière !... Ils sont sourds à qui les appelle ! Ah ! Si la mort n’était pas déjà en eux ! Un tout petit instant seulement... et puis... les tombes.
A l’œuvre, ô toi qui n’a pas d’hier, toi dont demain les restes ne seront que poussières. Avec quel visage rencontreras-tu ton Seigneur? Ce que tu tires de ta passion vaut-il un seul mot du reproche que tu vas encourir?

Par Dieu ! Il arrive parfois qu'après les reproches, il reste au fond du cœur une colère si grande encore que la miséricorde ne peut l'arracher ! Et que faire, si à la suite de la réprimande, vient le châtiment? (...).

88. L'homme, qui ne sait quand la mort va le surprendre, doit être prêt et éviter de se laisser égarer par la jeunesse et la santé, car les hommes meurent plus souvent jeunes qu'âgés; rares sont ceux qui atteignent la vieillesse.
On a récité ce vers :

Un seul est conservé qui égare les hommes
et fait oublier ceux qui meurent en pleine jeunesse.

L'optimisme est une illusion. II n'y a pas de mal plus grave.
En effet, sans lui, on ne chercherait pas à gagner du temps. Ainsi, on se livre tout de suite aux mauvaises actions et l'on remet son repentir à plus tard. A cause de l'optimisme. Les concupiscences passent d'abord et on oublie de se repentir. A cause de l'optimisme !
Si tu ne peux être pessimiste, agis donc comme si tu l'étais. Ne te couche pas sans avoir réfléchi à la journée que tu viens de passer : si tu y découvres une négligence, efface-la par le repentir. Ou une déchirure, raccommode-la en demandant pardon à Dieu.
Et lorsque tu te lèves le matin, pense à la nuit que tu viens de passer. Prends bien garde de ne rien remettre au lendemain. Demain est un des soldats d'Iblis les plus dangereux !

Prends la faveur qui t'est faite avec lenteur :
Tes lendemains ne sont pas encore assurés.

Méfie-toi d'un coup soudain qui n'omettra aucune erreur et repliera l'avenir sur le passé.

Montre à ton âme le groupe dans lequel, tout à l'heure, sur l'aire du rassemblement, tu vas être compté.

Puis représente-toi la brièveté de la vie et la multitude des tâches, la force du remords devant la négligence, quand la mort est là. Et, quand l'occasion est passée, vois la durée du regret de t'être trop pressé. Imagine la récompense des impeccables, alors que tu es imparfait, des appliqués alors que tu es indolent.

N’épargne à ton âme aucune exhortation que tu pourrais lui faire entendre, aucune pensée dont tu pourrais l’entretenir. L’âme est une jument endiablée : lâche-lui la bride et tu ne pourras l’empêcher de te jeter à terre !
Hâte-toi ! Hâte-toi donc de te purifier avant que le peu que tu as encore à vivre ne soit replié avec le reste. Combien d’ailes criminelles se sont empêtrées dans le piège de la passion et combien d’hommes ivres sont tombés dans le puits de la perdition !

89. (...) Méfiez-vous ! Méfiez-vous des fautes, surtout de celles que vous commettez dans vos solitudes ! Mettez- vous en règle avec Lui dans le secret puisqu’Il favorise votre vie publique.
Ne vous faites pas d’illusion sur Sa protection, ô rebelle ! Il peut révéler ce que vous cachez. Ni sur Son indulgence! Le châtiment peut vous frapper à l’improviste !
Soyez inquiet ! Ayez recours à Lui ! Suppliez-Le ! Si quelque chose peut vous être utile, c’est bien cela ! Faites provision de tristesse ! Dégustez le verre des larmes ! Creusez avec le pieu de la souffrance jusqu’au plus profond du cœur de la passion, peut-être y ferez-vous jaillir une eau qui lavera le corps de votre crime.

90. Si tu sens, ô pécheur, les atteintes de la rétribution, ne crie donc plus, ne dis surtout pas : « J’ai regretté, je me suis repenti ! Pourquoi ne met-Il donc pas fin à cette punition que j’abhorre? »
Peut-être parce que ton repentir n’a pas été parfait. Il y a pour le paiement des actions un temps qui dure autant qu’une longue maladie. Rien ne peut le faire cesser avant l’heure.
Entre le moment de « Il a péché » jusqu’à l’instant de « Il a reçu », s’écoule une longue durée. Attends donc, ô toi qui a commis une faute, que tes pleurs pénètrent l’enveloppe de ton cœur impur.
Lorsque la paume de la souffrance l’aura pressé, lorsque, plusieurs fois, l’eau purificatrice aura été versée, alors l’état de pureté pourra être prononcé.
Adam (‘aleyhi salam) a pleuré son erreur pendant trois cents ans. Job (‘aleyhi salam) est demeuré dans l’épreuve pendant dix-huit années. Jacob a pleuré Joseph (‘aleyhim salam) pendant quatre-vingts ans. Les épreuves ont leur temps, puis elles cessent. Mais parfois un châtiment dure jusqu’à la mort. Il faut que tu sois assidu à l’autel de la résipiscence, que tu t’asseyes sur la chaire de la supplication, que de l’anxiété tu fasses ta nourriture et des pleurs ta boisson.
Peut-être auras-tu la joie d’apprendre que ton repentir est accepté. Ainsi la vue fut-elle rendue à Jacob le triste (‘aleyhi salam). Et si tu meurs prisonnier de ton chagrin, peut-être ta tristesse en ce monde sera-t-elle une compensation pour celle de l’au-delà. Quel gain tu ferais là !

91. Comme il est étonnant celui qui, connaissant Dieu, s'oppose à Lui, même si cela doit entraîner sa perte. L'existence est-elle possible, sinon avec Lui? L'ici-bas et l'au-delà ne Lui appartiennent-ils pas exclusivement?

Malheur à celui qui s'accommode d'une action que Dieu déteste pour obtenir ce qu'il aime ! Par Dieu ! Il perd ainsi plusieurs fois le double de ce qu'il a gagné. Toi qui as du jugement, écoute-moi donc.

« T'est-il arrivé de trébucher dans la vie? De ne pas faire ce qu'il fallait en certain cas, mis à part celui dans lequel tu t'es opposé à Lui? (...) »

Ô vous qui vous consacrez à la pratique de Dieu, je vous en prie, ne troublez pas le breuvage, tenez-vous à la porte de la surveillance comme un gardien et chassez donc tous les importuns qui pourraient tout troubler.

Fuyez vos désirs pour gagner l'amour du Bien-Aimé, vos désirs seront satisfaits !

Mais je crie : « Attention ! » à qui s'abstient de fauter en espérant récompense. Est-ce là la condition de servilité? Point du tout ! Je dois, si je suis esclave, œuvrer pour satisfaire et non pour recevoir !

Si je suis amoureux, je considérerai comme un don les misères que j'endure pour plaire à qui j'aime.

Suis mes conseils, ô toi que ton désir égare ! Si tu es trop faible pour supporter ton épreuve, appelle-Le ! Et si tu souffres de la dureté de Son choix, n'oublie pas que tu es entre Ses mains !

Ne désespère pas de Sa compassion, même si l'épreuve t'étrangle. Par Dieu, pour les hommes raisonnables, c'est une belle mort que celle de l'esclave au service de son maître. Mes frères, à mon âme je dis : « Boive qui a de l'eau pure ! » Ô toi, mon âme, Il t'a apporté plus que tu n'espérais et t'a donné plus que tu n'avais demandé. Il a étouffé les fautes par toi commises et qui, si elles s'étaient répandues dans l'atmosphère, l'auraient empuanti. Pourquoi ces cris parce que tes désirs n'ont pas été entièrement satisfaits?

Es-tu esclave, mon âme, ou libre? Ne sais-tu pas que tu es dans la demeure de l'obligation? Mais c'est aux ignorants que devrait s'adresser ce discours ! Où donc est ta prétention à la connaissance? Penses-tu que si un souffle passait et te privait de la vue, le monde te plairait autant?

Malheur à toi ! C'est ta clairvoyance, encore plus noble, qui a été aveuglée ; n'as-tu pas vu combien de « peut-être » et de « il se peut que » j'utilisais, quand tu étais dans l'erreur?

Le vaisseau de ton existence aborde au rivage de la tombe, et tu n'y as pas embarqué de marchandise utile ! Sur l'océan de ta vie le vent de la faiblesse s'est déchaîné : il a brisé tes forces après avoir disloqué le vaisseau.

Voici le moment ultime et l'œil de la passion qui t'habite se retourne sur ta jeunesse enfuie. Ne fais pas, je t'en conjure, le bonheur de tes ennemis en leur donnant le spectacle de ton désespoir ! C'est la moindre des adjurations que je puisse t'adresser. Mais la plus complète sera celle-ci : Ô mon âme, ne laisse, je t'en supplie, aucun de tes pas s'égarer, bien que tu aies le pouvoir de parcourir tout l'espace !

Ô solitude, solitude ! Réclame donc la compagnie de ta raison, parcours le jardin de ton esprit, ramasse les miettes de ta vie avant de partir à la dérive !

Est-ce possible? Plus ton âge s'élève, plus tu t'abaisses ! Plus la mort devient affaire sérieuse, plus tu plaisantes ! Es-tu donc de ceux qui terminent leur vie sur une révolte? Et qui sont condamnés, sur la fin de leur âge, à l'affliction? (...)

92. Je dus, un jour, me prononcer sur un plaisir que mon âme désirait et qui lui était plus doux que de l'eau limpide aux lèvres de l'homme altéré.
L'interprétation me dit : « Il n'y a là aucun empêchement, aucun autre obstacle qu'une sorte de scrupule ». Et apparemment il s'agissait, en effet, de lui refuser un plaisir pourtant licite.
J'hésitais donc, puis je pris la décision d'en priver mon âme. Mais je ne savais toujours pas si j'avais bien fait de lui refuser ce qui était pour elle la satisfaction la plus grande sans qu'il y ait eu là un empêchement formel sinon la simple crainte de tomber sous le coup d'une interdiction. Je lui dis : « Par Dieu, mon âme, il n'y a aucun moyen de t'accorder ce que tu souhaites ni même moins ! »
Elle s'impatienta et je lui criai : « Combien de fois t'ai-je déjà accordé ce que tu voulais ; le plaisir en a disparu mais le regret d'avoir cédé m'est resté ! Suppose donc que tu sois satisfaite : le repentir ne viendra-t-il pas remplacer le plaisir pour durer beaucoup plus longtemps? — Que faire alors? » me dit-elle. Je lui répondis :
« J'ai résisté et je n'ai, par Dieu, aucune fermeté contre l'amour, mais, c'est malgré moi que j'ai résisté.
Et me voici, attendant de Dieu la meilleure des récompenses pour cet acte. »
Je laisse vide le reste de cette page blanche et j'espère voir la récompense à ma constance pour l'y consigner si Dieu le veut. Mais elle peut être rapide ou se faire attendre. Si elle vient rapidement, je la consignerai et si elle est remise, je ne douterai pas d'une bonne récompense pour celui qui craint la Majesté de son Seigneur. En effet quiconque abandonne une chose pour Dieu, Dieu lui en donnera une meilleure en compensation.
En effet, cette chose, je ne l'ai refusée que pour Dieu et cela me suffit comme bagage, au point que si l'on me dit : « Te souviens-tu du jour où tu as préféré Dieu à ta passion? » je pourrai répondre : « C'est tel et tel jour ! »
Sois fière ô mon âme de l'aide qu'il t'a accordée ! Combien d'autres en a-t-il abandonnés ! Prends garde d'être abandonnée comme eux. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le Très-Haut, le Puissant.
Cela se passait en l'année 561/1165 et lorsque commença l'année 565/fin 1169, je reçus en échange quelque chose de bien supérieur à ce que je m'étais refusé et que ni l'esprit de scrupule ni rien d'autre ne pouvaient m'interdire.
Je dis : Ceci est la récompense, en ce monde, de ma privation pour Dieu et celle de l'au-delà sera encore supérieure. Louange à Dieu.

93. L’ici-bas est un lieu de passage. L’homme ne doit pas essayer de jouir de tous les plaisirs qu’il y trouve, mais franchir les jours dont il dispose.
S’il réfléchissait à la manière dont les bêtes sont égorgées, à la saleté de ceux qui s’en occupent, à la préparation des condiments et autres aliments, il trouverait tout cela désagréable.
Et s’il pensait à la boule mêlée de salive qu’il fait tourner dans sa bouche, il ne pourrait l’avaler.
L’homme est dans cette alternative : jouir des plaisirs licites ou passer son temps en sacrifiant aux nécessités.
Quoi qu’il désire, il ne doit pas chercher à connaître le fond des choses. En effet, s’il regardait le sexe de son épouse, il se détournerait avec dégoût. Aïcha (radhiyallahou ‘anha) disait : « Je n’ai jamais vu le sexe du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et il n’a pas vu le mien. »
L’homme raisonnable doit fixer un moment pour lequel il demandera à son épouse de se parer en son honneur et, pour le reste il fermera les yeux, sans chercher plus loin, de façon que l’existence lui soit agréable.

94. Je ne connais pas de tentation plus grande que de s’approcher de la tentation.
Rares sont ceux qui s’en approchent sans y succomber et quiconque tourne autour du fruit défendu est bien près d’y mordre.
Un homme de crédit raconte : « Je devais une fois me prononcer sur un plaisir apparemment interdit mais qui admettait une tolérance : on pouvait, en effet, hésiter. »
Son âme s’acharnait : « Tu es impuissant, lui disait-elle, c’est pourquoi tu renonces. Approche-toi donc de cette chose dont tu as la faculté de disposer et si, ayant les moyens de la posséder tu y renonces, il s’agira alors d’un véritable renoncement ! »
Ainsi fis-je et je renonçai.
Mais elle revint à la charge avec une interprétation qui faisait ressortir que l’acte était licite même s’il prêtait à discussion. Lorsque je lui eus, à nouveau, cédé, les ténèbres envahirent mon cœur car je craignais que la chose ne fût interdite. Ainsi remportait-elle parfois sur moi par le laxisme de son interprétation et avais-je d’autres fois le dessus par l’obstination dans le refus.
Lorsque je me laissais aller, je ne pouvais m’empêcher de penser qu’il s’agissait d’un acte coupable et, j’en voyais immédiatement l’effet dans mon cœur. Comme je n’avais pas confiance en l’interprétation de mon âme je cherchai à mettre fin à l’envie qu’elle avait de cette chose fascinante, et je ne pus y arriver qu’en lui disant : « Considère-la donc comme parfaitement licite, mais, par Dieu qui est Unique, je ne me laisserai plus tenter ! »
Ainsi prit fin son désir : par le serment et la promesse. C’était là le remède le plus efficace que j’avais pu trouver pour me défendre contre elle, car son interprétation ne pouvait aller jusqu’à m’ordonner le parjure et le blasphème. Le plus sage est donc de supprimer les causes de la tentation, de refuser tout

accommodement à propos d'une chose qui serait licite mais qui pourrait nous conduire à ce qui ne l'est pas !

95. Si le pécheur, au moment de commettre ses péchés, ne se trouvait en état d'aliénation, on pourrait l'assimiler au rebelle. Mais sans crier gare, la passion vient obnubiler sa conscience et l'homme ne voit plus alors que la satisfaction de son désir ! S'il n'en était pas ainsi, s'il avait une vue claire de son manquement, il entrerait en dissidence religieuse. Mais il n'a pour but que sa passion. La divergence survient donc dans le cadre de sa foi et sans qu'il sorte de l'orthodoxie.
Cela se produit généralement aux approches de la tentation. Rares sont ceux qui s'en tirent, car tout se passe comme lorsque l'on approche une flamme d'un paquet de chanvre ! (...)
Dieu est plus près de Son serviteur que sa veine jugulaire. Mais le serviteur se conduit vis-à-vis de son Maître comme s'Il n'était pas en lui, comme s'Il était loin de lui. C'est Lui qui nous a ordonné de diriger notre volonté vers Lui, d'élever nos mains vers Lui, de L'implorer. Les cœurs des ignorants ont seulement conscience de cet éloignement, c'est pourquoi ils commettent des fautes ! S'ils avaient pu réellement observer Celui qui est Présent et Voyant, ils y auraient mis fin.
Les hommes vigilants, eux, connaissent Sa proximité et cette Présence qui les surveille les accompagne et les empêche de se laisser aller. Mais s'il n'y avait sur l'œil de ce contrôle spirituel une sorte de paupière, aucune main ne se tendrait pour prendre et manger, aucun œil n'oserait s'ouvrir pour regarder (...).

96. L'homme qui recherche la science doit penser surtout à la mémorisation et à la répétition. S'il est physiquement capable d'y consacrer tout son temps c'est évidemment le mieux. Le corps cependant est une monture et la fatigue de la route peut laisser présumer un arrêt. Lorsque les forces sont lasses, elles ont besoin de se renouveler et la copie, la lecture, la rédaction sont alors nécessaires. Mais le plus important est la mémorisation. Il faut donc partager son temps entre ces deux types d'activités. C'est au début et à la fin du jour et de la nuit que l'on apprendra des textes, le reste du temps étant partagé entre le travail de copie et la lecture d'une part, et le repos du corps et la satisfaction des besoins d'autre part.
Il ne doit pas y avoir de duperie entre deux associés. Mais lorsque l'un d'eux prend plus que ce à quoi il a droit, survient la fraude et apparaissent ses effets. Ainsi, pour fuir l'étude et la répétition, l'âme se réfugie-t-elle dans la copie, la lecture et la rédaction qui lui sont plus agréables et plus faciles.
Que celui qui voyage sur la chamelle prenne garde de la négliger ! Il ne devra pas non plus la charger plus qu'elle ne peut porter. Grâce à la justice et à l'équité on obtient tout ce que l'on désire mais celui qui s'écarte de la bonne route est contraint de marcher plus longtemps. L'homme qui fait plusieurs

étapes en une seule ne tarde pas à laisser échapper ce qu'il fait tant d'efforts à gagner. N'oublions pas cependant que l'être humain a plutôt besoin d'être excité car la paresse colle plus à lui que l'effort.
En outre il est indispensable de rechercher dans la science ce qu'il y a d'essentiel. Que de spécialistes de hadiths ont appris vingt versions du hadith suivant : « Celui qui se rend à la mosquée pour la prière du vendredi, qu'il fasse sa toilette! », alors qu'il est déjà confirmé en une seule ! Cela les empêche de bien connaître l'art des ablutions.
La vie est trop courte et trop précieuse pour que l'on en gaspille une partie dans un souffle.

97. Lorsque le savant se fixe un but valable, il n'a pas à forcer son talent. Beaucoup de savants répugnent à avouer : « Je ne sais pas ». Alors, ils entretiennent leur renommée auprès du public en donnant des consultations juridiques de crainte qu'on ne dise : « Ils n'ont pas su répondre », et même s'ils ne sont pas sûrs de ce qu'ils vont répondre. Cela est parfaitement scandaleux !
On rapporte, à propos de Mâlik Ibn Anas, qu'un homme le questionna sur un point de doctrine. Il déclara : « Je ne sais pas ! » L'autre lui dit : « — J'ai parcouru de nombreux pays pour venir jusqu'à toi. — Eh bien ! Retourne chez toi et dis : J'ai interrogé Mâlik et il a répondu : Je ne sais pas !»
Observez bien la foi de cet homme et son intelligence. Voyez comme il est naturel et comme il est sauf vis-à-vis de Dieu !
De plus, si pour les savants médiocres le but à atteindre est la renommée, c'est que leurs cœurs sont entre les mains des autres ! Et, par Dieu, j'en ai vu qui multipliait prières, périodes de jeûne et de mutisme, qui se faisaient humbles dans leur âme et leur vêtement, mais les cœurs les fuyaient avec répugnance. Ce n'est donc pas par ce qu'ils affichaient qu'ils agissaient sur les esprits.
J'en ai vu d'autres qui avaient des vêtements magnifiques, qui faisaient peu d'actions surérogatoires, qui n'affichaient aucune humilité et pourtant les cœurs étaient avides de les aimer !
J'essayai de savoir pourquoi et je compris que c'était à cause de leurs qualités intimes. Ainsi, dans ce que l'on a rapporté sur Mâlik qui n'avait à son actif ni prière ni jeûne exceptionnels. Seulement il avait une conscience.
Il flotte autour de l'homme qui se met en règle avec sa conscience un parfum de vertu dont les cœurs s'embaument.

98. Un jour que j'étais tombé dans une difficulté je multipliai les invocations demandant consolation et repos puis j'attendis. Mais la réponse tardait à venir et mon âme en éprouva trouble et impatience. « Malheur à toi, lui criai-je ! Réfléchis donc ! Es-tu esclave ou bien libre et reine? Décide-t-on de ton sort pour toi, ou bien en décides-tu toi-même?
Ne sais-tu pas que ce monde est une demeure d'épreuve et d'examen? Si, lorsque tu demandes satisfaction pour tes désirs, tu ne supportes pas ce qui les contrarie, où est l'épreuve alors?

Qu'est-ce donc que l'épreuve sinon l'antagonisme et la contrariété? Comprends bien le sens de l'imposition morale, au moment où tu méprises ce que tu chérissais, où tu te désintéresses de ce qui te tracassait.
Lorsque tu auras bien examiné ce que je viens de dire, tu seras déjà un peu calmée. »
« Mais j'ai une deuxième réponse, ajoutai-je. C'est que tu exiges de Dieu qu'il comble tes vœux mais tu ne t'imposes pas, toi, l'accomplissement de tes devoirs envers Lui.
N'est-ce pas stupide? Il faut tout simplement inverser le problème, car tu es esclave et l'esclave raisonnable exige de son âme qu'elle accomplisse son devoir pour le maître, tout en sachant que celui-ci peut ne pas lui accorder ce qu'elle désire. »
Elle se calma un peu plus et je continuai ainsi : « J'ai encore une troisième réponse. Tu as trouvé que l'agrément à ta requête tardait? Mais tu lui as fermé la porte par tes actes de révolte ! Si tu lui avais laissé le chemin libre cet agrément aurait été rapide.
On dirait que tu ne sais pas que la raison de la délivrance est la piété, ou que tu n'as jamais entendu cette parole de Dieu : « **Et quiconque craint Allah, Il Lui donnera une issue favorable, et lui accordera Ses dons par [des moyens] sur lesquels il ne comptait pas**. » Coran, 65, 3-4.
Ou bien n'as-tu pas compris que le contraire appelle le contraire? Hélas ! L'ivresse d'un moment d'insouciance a renversé toutes les digues posées en face des eaux de ton désir et les empêche d'atteindre le champ des souhaits ! »
Mon âme qui se rendait compte que tout cela était fondé se calma tout à fait. Je lui dis alors : « Mais j'ai une quatrième réponse à te faire. C'est que tu as demandé une chose dont tu ignorais les conséquences. Peut-être y aurait-il eu dommage pour toi? Tu es comme un enfant fiévreux qui réclame des bonbons. Celui qui s'occupe de toi connaît mieux que toi ton intérêt, et comment cela ne serait-il pas, puisqu'il a dit : « **Or, il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose alors qu'elle vous est un bien** », Coran, 2, 216.
Lorsque le bien-fondé de ces réponses fut parfaitement clair pour mon âme, son calme grandit encore. Je lui dis alors : « J'ai encore une cinquième réponse ! Et si cette laveur que tu réclames était déduite de ton salaire et rabaissait ton rang dans l'au-delà? Dieu t'a refusé une chose qui est pour Lui un moyen de t'accorder une grâce. » (...)

99. J'ai vu mon âme observer les jouissances passagères des gens du monde et oublier comment elles ont été obtenues et quels maux elles impliquaient.
Voyez donc l'homme de pouvoir, émir ou sultan, observez son bonheur. Vous vous apercevrez qu'il n'est pas sans mélange. En effet, si ce n'est pas cet homme qui cherche à faire le mal, ce sont ses gouverneurs. De plus, il vit dans la crainte, il est troublé dans tout ce qu'il fait, craignant un ennemi qui peut lui nuire, inquiet à la pensée que ses supérieurs peuvent l'écarter ou que ses rivaux lui tendent

des pièges. La majeure partie de son temps est consacrée au service des sultans dont il a peur, au calcul de leurs richesses, à l'exécution de leurs ordres, lesquels ne sont pas exempts de blâme.
S'il est destitué, il faut retrancher cela des plaisirs qu'il a trouvés et qui ont été gâtés par la crainte éprouvée pour eux, par eux et à cause d'eux.
Voyez le commerçant : vous pourrez constater qu'il a beaucoup voyagé dans le monde et ce n'est qu'après avoir atteint un âge avancé, et passé le temps des plaisirs, qu'il a pu gagner ce qu'il a gagné, ainsi qu'on le raconte d'un homme arrivé.
Jeune, il était pauvre, mais il s'était enrichi avec l'âge et possédait une grande fortune. Il achetait ses esclaves hommes chez les Turcs et ses esclaves femmes chez les Byzantins.
Il composa ces vers pour expliquer l'état dans lequel il se trouvait :

Je ne l'espérais pas quand j'avais vingt ans ;
je l'ai possédé quand j'ai eu passé soixante-dix ans.

Des gazelles turquoises m'effleurent en passant,
usant la vieille dune de leurs rameaux caressants.

Et des vierges superbes, filles des Byzantins,
aussi belles que les houris, elles-mêmes, du Jardin,

m'affriandent de leurs doigts veloutés,
si souples qu'on en pourrait nouer l'extrémité.

C'est un moribond qu'elles veulent ranimer,
mais comment ressusciter un cadavre déjà inhumé?

Ils m'ont dit : « Nous avons été réveillés par tes gémissements
De quoi te plains-tu donc? — De mes quatre-vingts ans ! »

Voilà donc ce qui se passe généralement. L'homme arrive à peine à réunir tout ce qu'il aime qu'il approche déjà du grand voyage. Si d'aventure il possède tout cela dans son adolescence, il est trop jeune pour savoir ce qu'il convient de faire et trouver une jouissance parfaite.
L'être humain, au stade de l'enfance, ne sait ce qu'il est que lorsqu'il atteint l'âge nubile et, lorsqu'il l'a atteint, il est prêt à se marier n'importe comment.

S’il se marie, les enfants viennent qui lui interdisent tout plaisir et, le cœur brisé, il doit gagner de quoi les élever. Ensuite, quand il s’est assoupli, pendant cette courte période, jusqu’à la trentaine et que l’âge est venu tisser des fils d’argent dans ses cheveux, il se détache de son âme car il sait que les femmes s’éloignent de lui, comme l’a dit Ibn al-Mu’tazz :

J’ai tourmenté mon âme sur mes vieux jours...
Les filles aux reins souples et aux seins ronds m’aimeront-elles un jour?

Voyez donc l’homme qui désire jouir de la possession de jolies femmes : s’il les rencontre c’est l’argent nécessaire à la satisfaction de son désir qu’il ne trouve pas ! Et s’il t’occupe à amasser de l’argent, il perd le temps de son plaisir. Lorsqu’enfin cette condition s’est réalisée, la vieillesse est là, abominable affront, haïssable condition !
Le riche quant à lui craint pour son argent, contrôle les comptes de ses employés et, qu’il le dépense avec prodigalité ou parcimonie, il sera toujours blâmé ! Son fils guette sa mort, sa concubine ne le supporte plus et lui s’affaire à conserver ses petites commodités.
Son temps a passé dans des épreuves entre lesquelles les plaisirs sont allés et venus tellement fugaces qu’il n’y a trouvé aucun plaisir !
Enfin, au Jour du Jugement dernier, le prince et le commerçant se trouvent réunis dans la honte, sauf ceux que Dieu a protégés !
Prenez garde ! Prenez garde de ne voir dans leurs voluptés que ce qui est apparent, vous pourriez en avoir envie, car vous en êtes éloignés. Si vous en jouissiez vous les auriez en aversion (...) !
On demanda à un ascète qui n’avait à manger qu’un morceau de pain sec : « Comment peux-tu avoir envie de cette croûte? — J’attends d’avoir faim ! » répondit-il.

100. La voie droite, la voie du salut est celle qu’a tracé le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam). Hâtez-vous de vous y engager. C’est la voie de la science et des œuvres, celle qui apprivoise le corps par la douceur. On a pu dire : « Ton âme a des droits sur toi et ta femme a des droits sur toi. » C’est cela la voie du juste milieu, la perfection absolue.
Le savant est un homme qui connaît son chemin alors que le dévot l’ignore. Ce dernier se met en route à l’aube et marche jusqu’au crépuscule, mais le savant parti un peu avant le soir, arrive au but en même temps que lui. Il avait l’avantage de savoir où il allait.
Si l’on me dit : « Explique-moi donc cela !» Je répondrai que mener une vie de dévotion, c’est apparemment se consacrer au service de Dieu et se soumettre à Sa volonté. Mais, souvent, le dévot ne comprend pas l’idée renfermée sous cette apparence car il lui arrive de croire qu’il est digne de faire des miracles de sa main, qu’il mérite le baisemain ou encore qu’il est le meilleur. Tout cela parce qu’il manque de science. J’entends par le mot « science » l’intelligence des principes de la foi et non la

connaissance étendue des différentes versions se rapportant à un même hadith, non plus que celle des points de controverse à son sujet.
Lorsque le savant versé dans la science des principes cherche à connaître le mystère divin il précède le dévot par son humeur enjouée et son affabilité, par sa modestie et le pouvoir qu'il a de guider les hommes vers Dieu. Cela est impossible au dévot qui sommeille dans la nuit de son ignorance.
Il arrive que le dévot se marie, puis s'impose la continence en refusant de satisfaire le désir de son épouse. Mais il ne la répudie pas pour autant. Il agit alors comme cette femme qui avait enfermé sa chatte qu'elle empêchait ainsi d'aller chasser au dehors sans toutefois lui donner à manger à la maison.
Quand on examine le cas du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), on voit un homme parfait qui satisfait à tous les devoirs qui lui incombent. Il plaisante, rit, joue avec les enfants, écoute la poésie, s'exprime par allégories, sait parler aux femmes, mange tout ce qui lui est présenté même si c'est doux comme le miel. Pour lui on va puiser de l'eau douce, on prépare une couche à l'ombre. Rien de cela n'est interdit.
On n'a pas entendu dire de lui, comme cela a été le cas ensuite pour des mystiques et des ascètes ignorants, qu'il se refusait systématiquement tous les plaisirs.
Il mangeait le melon juteux, il aimait les jolies femmes, il les embrassait et leur suçait la langue. Mais manger du pain d'orge, peser sa nourriture, faire languir le corps, fuir tout désir c'est causer le tourment de l'âme et détruire l'organisme : la raison s'y refuse et la Loi le déconseille !
Seulement, il est arrivé que certains se soient contentés de peu pour diverses raisons. Ainsi s'abstenaient-ils lorsqu'un aliment était douteux ou faisaient-ils acte de scrupule lorsque les plats étaient mélangés.
Mais le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) remplissait aussi ses devoirs spirituels en leur consacrant la nuit et en s'appliquant à la prière. Suivez donc la voie qu'il a suivi et qui est la plus parfaite, imitez-le car dans sa conduite il n'y a aucune faille.
Négligez le hadith de tels et de tels ascètes. Accordez-leur un préjugé favorable et trouvez-leur des excuses tant qu'il est possible, mais si vous n'en trouvez pas, vous les convaincrez par les actes du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) car il est le modèle des créatures et le principe des hommes raisonnables.
Les gens n'ont-ils pas été corrompus seulement lorsqu'ils se sont écartés de la Loi révélée? Les mystiques et les ascètes ont causé des malheurs quand ils ont déchiré les mailles de la Loi religieuse pour passer au travers.
Certains prétendent éprouver amour et passion, mais ils ne connaissent pas l'Aimé. On les voit crier, appeler à l'aide, déchirer leurs vêtements, sortir des limites de la loi par la forme et le contenu de leurs invocations.

D’autres s’imposent la faim, le jeûne permanent alors que l’on sait que le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a dit à quelqu’un : « *Jeûne un jour, mange un jour* ! — Mais je cherche à faire quelque chose de mieux, dit l’autre. — *Il n’y a rien de mieux* ! »

D’autres encore vont faire des voyages de dévotion et se privent ainsi de la communion des fidèles, ou enterrent leurs livres de science et se mettent à prier, à jeûner, sans savoir qu’ils ont commis en détruisant leurs livres une faute très grave. L’âme, en effet, est oublieuse et a besoin à tout instant d’un aide-mémoire : les meilleurs en sont les livres de science.

C’est tout simplement que le démon est entré en chacun comme il a pu. Son but en leur faisant enterrer les livres était d’éteindre la lampe pour que le dévot avance dans le noir (...).

A la vérité les ascètes ont une nature proche de celle des chauves-souris. Ils se cachent en refusant de rendre service aux autres; c’est une attitude que l’on pourrait admettre si elle ne supprimait pas l’avantage de communier, de suivre un enterrement, de visiter un malade. Mais c’est une attitude de lâche. Quant aux braves, ils étudient et ils enseignent, comme l’ont fait les Prophètes.

Voyez-vous donc la différence entre un dévot et un faqih quand un malheur survient? (...).

Si l’on comprend le sens profond de la dévotion sans s’y limiter à la prière et au jeûne, combien de ceux qui satisfont leurs besoins de Musulmans ont une vie religieuse qui vaut mieux qu’une année de jeûne !

Œuvrer par le corps est une tâche qui incombe aux membres, mais la science, elle, est œuvre des facultés intellectuelles, comme la raison, la pensée, l’intelligence, c’est pourquoi elle est plus noble (...).

Il y a des mystiques et des ascètes qui se contentent de l’aspect extérieur de l’habit, mais commettent en secret, à cause de leur ignorance, des actes qu’aucun livre n’autorise ! Que Dieu purifie la terre de leur présence et prête mainforte aux savants contre eux ! Mais la plupart des sots sont avec eux. Qu’un savant ose désapprouver l’un d’eux et la populace se jette sur lui avec la fureur de l’ignorance ! (...).

Un des saints hommes qui ont fait vœu de vivre dans la mosquée d’al-Mansûr me raconta qu’un homme s’introduisit parmi eux en disant : « J’avais pris un engagement envers Dieu, mais je ne l’ai pas tenu. Pour ma punition, je m’impose de ne rien manger pendant quarante jours ! » Il demeura, continua-t-il, dix jours dans un état normal et priant avec nous. Les dix jours suivants il donna des signes de faiblesse mais il ne laissa rien paraître. Au cours des dix jours suivants il commença à faire sa prière assis et quand il aborda les dix derniers il s’étendit par terre et, quand enfin le quarantième jour arriva on lui apporta un peu d’eau dans une coupe. Il but et nous entendîmes le bruit qu’elle faisait dans sa gorge : on aurait dit que l’on avait versé de l’eau dans une poêle. Il mourut quelques jours plus tard.

Voyez donc ce que fait l’ignorance de ceux qu’elle habite ! Apparemment celui-ci est en enfer à moins qu’il n’ait été pardonné. S’il avait compris le but de la science, s’il avait interrogé les savants, ceux-ci auraient pu lui apprendre qu’il devait manger et que ce qu’il imposait à son âme était un crime.

Ce qu'il y a de terrible dans l'ignorance c'est qu'elle étouffe toutes les facultés de l'être humain. Les malheurs qui l'accompagnent apparaissent alors progressivement jusqu'au moment où ils sont enfin maîtres absolus du terrain.
Chez les anciens il n'y eut jamais de telles choses et les Compagnons ne faisaient rien de semblable. Ils avaient des préférences pour certains plats qu'ils mangeaient sans aller jusqu'à la satiété et se résignaient s'ils n'avaient rien.
Celui qui désire un guide, qu'il prenne donc le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et ses Compagnons. C'est dans la voie qu'ils nous indiquent que l'on peut trouver désir et satisfaction ! L'homme raisonnable ne doit pas s'éterniser dans l'imitation d'un maître influent dont le nom est répandu et dire : « Abu Yazîd a dit !, Thawrî a dit ! » car l'imitateur est un aveugle ! Mais que d'aveugles avons-nous vus refuser de prendre une canne !

101. Je demande à Dieu de me protéger contre la compagnie des oisifs. J'ai pu remarquer que beaucoup de personnes se conduisent avec moi comme les gens ont accoutumé de le faire à notre époque. Ils multiplient les visites qu'ils appellent « visites de courtoisie » et s'installent en donnant libre cours à des bavardages sans intérêt et autres propos où perce la médisance. Tout cela est aujourd'hui très répandu et il se peut que la personne qui est l'objet de ces visites, fatiguée de la solitude, les recherche et les apprécie, surtout les jours de congratulations et de fêtes. On peut alors voir ces hommes aller les uns chez les autres. Ils ne se bornent pas à distribuer vœux et salutations, mais ils y mêlent des considérations qui provoquent des pertes de temps comme je l'ai déjà dit.
Pour ma part, je considère que le temps est la plus noble des choses et qu'il faut l'utiliser à faire le bien, je déteste donc ces habitudes et j'hésite entre deux attitudes. Si je refuse de les recevoir je créerai un malaise parce que j'aurai rompu une habitude, mais si je les reçois c'est mon temps qui sera gâché. J'en suis arrivé à repousser ces rencontres de toutes mes forces et lorsque je ne puis faire autrement, je suis laconique pour hâter la séparation. En outre, pour éviter que ces heures ne soient tout à fait stériles, je me prépare des occupations qui m'empêchent de les entretenir longtemps quand ils sont là. Je tiens prêts du papier que je coupe, des roseaux que je taille et des cahiers que je sangle tout en leur parlant. Cela est, de toute façon, nécessaire et n'exige ni réflexion ni présence d'esprit. Ces occupations sont réservées pour les moments où ils viennent me voir, ainsi évitai-je de perdre mon temps. Beaucoup d'êtres humains ne connaissent pas le sens de la vie. Il en est que Dieu a dispensé de pourvoir à leur subsistance car ils sont riches : ils s'installent dans les souks pendant la plus grande partie de la journée observant les autres et faisant le compte des péchés et des fautes qui défilent sous leurs yeux.
D'autres se concentrent sur une partie d'échecs ou tuent le temps en parlant des puissants ou encore des variations du coût de la vie (...).

102. Je pense que l'on trouve plus de profit dans les œuvres écrites que dans l'enseignement oral. En effet, par la parole, je me suis adressé, dans ma vie, à un certain nombre d'étudiants, mais par mon œuvre je m'adresserai à un nombre illimité d'êtres humains qui naîtront plus tard. La preuve en est que les gens profitent davantage des ouvrages de nos ancêtres que de l'enseignement de leurs maîtres. Le savant doit donc composer un grand nombre d'ouvrages. Si toutefois il est doué pour la création utile, car tous ceux qui écrivent ne sont pas des écrivains, et le but n'est pas de faire quelque chose n'importe comment. Il y a là des secrets que Dieu révèle à qui II veut et qu'il aide à découvrir. Regrouper ce qui est éparpillé, ordonner ce qui est dispersé ou expliquer ce qui a été négligé, voilà ce qu'est l'art de composer utilement.

Il faut saisir l'occasion d'écrire au milieu de sa vie, car les débuts sont l'époque de l'étude et la fin celle où les sens sont émoussés. Mais il peut arriver que l'homme qui s'est fixé un programme pour son existence n'ait pas l'intelligence et la raison pour le mener à bien. On ne peut donc se fonder que sur une estimation générale car on ne connaît pas l'inconnaissable.

Le temps de l'étude, de l'acquisition et de l'approfondissement durera jusqu'à la quarantaine, puis on commencera à écrire et à enseigner. Cela, si l'on a pu parvenir à acquérir les connaissances nécessaires et à les amasser et si l'on a reçu assistance pour atteindre ces deux buts.

Mais si l'on n'a pas les livres et autres instruments de travail nécessaires ou si l'on a peu appris au début de son existence, on ne pourra atteindre ce but dans ces délais et l'on devra reporter sa production écrite jusqu'à la cinquantaine. Alors, après cinquante ans, on pourra commencer à écrire et enseigner, cela jusqu'à soixante ans. Au-delà on continuera à enseigner, à expliquer les traditions et les ouvrages de science, à apporter des corrections ou des compléments à ses ouvrages précédents jusqu'à soixante et dix ans.

Si l'on dépasse cet âge on sera alors généralement préoccupé par la pensée de l'au-delà et par sa préparation à la mort. Il faudra beaucoup se ménager sauf pour un enseignement qui nous tient à cœur ou pour un ouvrage qu'il est indispensable de composer.

Ce sont là les meilleures provisions pour l'au-delà. Que notre préoccupation soit de purifier notre âme, d'amender notre cœur, de chercher à tout prix à réparer nos erreurs. Si l'on est emporté durant ces préparatifs, « notre intention de croyant primera notre œuvre. » Mais si l'on passe ces différentes étapes nous avons montré ce qui convient le mieux à chacune d'elles.

Sufyân ath-Thawrî a dit : « L'homme qui atteint l'âge du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) doit se choisir un linceul. »

Certains savants ont atteint soixante-dix-sept ans, comme Ibn Hanbal. Mais, quand on y parvient, il faut savoir que l'on est sur le bord de la tombe. Chaque jour qui vient ensuite nous est donné en supplément.

Et si l'on atteint quatre-vingts ans, on devra diriger toute sa volonté vers la purification de son âme, la préparation du viatique, on devra chercher à faire de l'intercession son alliée auprès de Dieu et de la

prière son compagnon habituel. On sera très minutieux dans son examen de conscience et dans son enseignement comme dans ses rapports avec autrui. Quand la revue approche les soldats doivent se méfier de l'inspecteur. L'homme multipliera les occasions de laisser une trace après son départ, comme de répandre sa science, de donner ses livres ou une partie de son argent.
Enfin, celui dont Dieu s'est chargé, Il l'a instruit et celui qu'il a voulu, Il l'a négligé.

103. L'homme s'imagine n'avoir, en ce monde, aucune jouissance, dès l'instant où il n'a ni épouse ni concubine à aimer d'un amour passionné.
Lorsqu'il se représente un être aimé en sa possession, il imagine un plaisir immense. Mais, lorsque, chez lui, il a une femme pour laquelle il n'éprouve aucune inclination il s'estime frustré. Voilà quelque chose qui peut paraître obscur et qui demande des éclaircissements.
C'est que la satiété engendre le dégoût et quand l'être humain a obtenu ce qu'il désirait il s'en lasse et se lance alors vers autre chose, tantôt parce que les défauts apparaissent, découverts par la fréquentation des sages disent en effet : la passion est aveugle, tantôt parce qu'on l'a à sa disposition et que l'âme est toujours prête à chercher ce qu'elle ne possède pas.
Si nous mettions en rapport la durée de l'amour avec la facilité que l'on a d'en jouir, nous constaterions qu'elles sont inversement proportionnelles l'une à l'autre : l'amour peut effectivement exister, mais il sera d'autant moins durable qu'il sera facile à combler. Seuls, en effet, les doutes sur l'être aimé peuvent fortifier l'amour. Douter de lui c'est le considérer comme inaccessible, ou du moins imaginer qu'il se refuse à nous payer de retour.
Un amour sincère est nécessairement malheureux, troublé par l'appréhension ou le manque d'empressement de l'aimé pour l'amant. Parfois la présence de ce dernier devient une charge et l'homme sait parfaitement reconnaître le peu d'amour qu'il inspire, alors il devient amer et même furieux ! Qu'il craigne une trahison qui nécessiterait surveillance et son amertume s'en trouvera augmentée !
La solution la plus sage est dans le juste milieu. Il convient de choisir l'être pour lequel l'âme a une inclination mais sans aller jusqu'à la passion. Le passionné vit dans le tourment et seul celui qui est privé de passion imagine les plaisirs du passionné. Mais, ce n'est pas ce qu'il croit !
On l'a d'ailleurs dit :

Personne, sur terre, n'est plus malheureux qu'un amant
même s'il trouve un goût suave à l'amour,

on le voit, pleurant à tout moment,
parce qu'il craint la séparation ou désire le retour.

Il pleure d'amour, quand ils sont séparés
il pleure de crainte, quand ils sont rapprochés.

Ses yeux lui brûlent quand il la voit
ses yeux lui brûlent s'il ne la voit.

104. L'être humain maintient son équilibre grâce à deux choses : la chaleur et l'humidité. Le rôle de la chaleur est de dissoudre l'humidité et de la faire disparaître, mais l'être humain a besoin de compenser cette perte par la nourriture qu'il absorbe.
Ainsi le corps des jeunes gens assimile davantage qu'il ne consomme mais, celui des hommes mûrs consomme autant qu'il assimile et n'a jamais assez de ce qu'il reçoit. Il convient donc que le jeune homme se garde de rapports sexuels car par sa continence il peut élaborer le principe d'une force dont il aura besoin plus tard.
Quant à l'homme mûr ou à celui dont la croissance est terminée il doit se méfier des excès sexuels : s'il élimine ainsi autant qu'il absorbe, il gaspillera son énergie ; il doit élaborer des réserves sinon l'épuisement ne tardera pas à se manifester.
En ce qui concerne le vieillard, la continence est de règle pour lui, surtout s'il est d'un âge très avancé, car il épuiserait dans le coït une substance qu'il ne pourrait plus récupérer.
Mais il faut aussi que le sage réfléchisse à son argent : ses gains devront être supérieurs à ses dépenses de sorte qu'il puisse mettre l'excédent de côté pour le temps de la faiblesse. Qu'il se méfie de la prodigalité. L'équilibre dans la dépense est ce qu'il y a de mieux.
Il réfléchira ensuite à son épouse dont il attendra deux choses : des enfants et le gouvernement de son foyer. Si elle est prodigue, elle a là un défaut insupportable et lorsqu'en plus elle est stérile, il n'y a plus aucun intérêt à la garder, sauf si elle est belle et intelligente aussi, et chaste. Mais si elle est de ces personnes que l'on doive surveiller, il faut la chasser !
Pour ce qui est des esclaves[134], on s'efforcera de s'en procurer un que l'appétit ne domine pas, car l'esclave, esclave d'un appétit, a un autre maître que le sien ! Celui-ci fera donc bien d'observer le caractère des esclaves qu'il possède : il y en a qui n'agissent qu'en fonction de la générosité qu'on leur témoigne. En étant généreux à leurs égards il gagnera leur affection. Il en est d'autres qui n'agissent que quand on les traite avec légèreté, ménagez-les donc et détournez-les des fautes, et si cela ne sert à rien, réprimandez-les avec douceur. Évitez de sévir autant que possible.
Il faudra accorder aux esclaves un temps de repos. Comment ceux qui prennent soin de leur monture peuvent-ils omettre de bien traiter leur servante?
Les esclaves jeunes sont les meilleurs, — il en est de même des épouses d'ailleurs — car ils ont ainsi le temps de s'habituer au caractère de l'acquéreur.

Dans les relations avec son épouse, l'homme, en conservant ses distances, se protégera contre une désaffection de sa part et il évitera de la mettre au courant de ce qu'il possède : c'est une futile qui exigerait de nombreuses dépenses.
En matière d'éducation, on protégera les enfants contre des fréquentations qui corrompraient leur avenir. Si l'enfant a de la pudeur, de la décence, on peut espérer sa réussite. On le placera dans la compagnie des personnes nobles et des savants et on lui évitera celle des ignorants et des sots : la nature humaine est influençable !
Il faut aussi lui inspirer l'horreur du mensonge et lui éviter la compagnie des enfants sournois. On lui recommandera par contre une grande piété filiale et on le tiendra a 1 écart des cercles féminins.
Lorsqu'il aura atteint l'âge nubile, on le mariera à une jeune fille qui n'aura pas connu d'autre homme : ils tireront ainsi profit l'un de l'autre.
C'était là quelques indications sur la manière d'organiser ses affaires en ce bas monde.
En matière de science, il faut pousser l'enfant, dès l'âge de cinq ans, à s'intéresser au Coran, aux questions de droit et aux cours de hadiths. On lui donnera davantage de choses à mémoriser qu'à écouter, car la période de la mémorisation des connaissances dure jusqu'à quinze ans et l'attention se disperse lorsqu'on arrive à l'âge nubile. Il faut tantôt le battre, tantôt lui faire un cadeau pour le récompenser quand il aura appris de beaux textes.
La première chose qu'on lui imposera est l'acquisition parfaite du Coran qui sera ainsi bien scellé en lui et se mêlera à sa chair et à son sang. Ce sera ensuite une introduction à la grammaire grâce à laquelle il pourra éviter les fautes puis, le fiqh, doctrines et divergences. Toutes les sciences qu'il lui sera possible de connaître, outre celles que je viens de dire, sont bonnes.
Qu'il se méfie des habitudes qu'ont les gens de hadith de perdre leur temps à relever les versions différentes dans lesquelles les hadiths sont les mêmes : la vie passe ainsi sans qu'ils aient pu arriver à y comprendre quelque chose. Lorsqu'ils atteignent un âge avancé ils demandent la licence de donner des consultations juridiques ou d'enseigner une partie du Coran, mais ils doivent abandonner. En effet ils ne parviennent plus, quand ils ont vieilli, à retenir ce qu'ils apprennent. Il est essentiel de remplir sa mémoire, dans l'enfance, de ce qu'il y a de plus important (...).
Soyez attentifs à ces choses dont j'ai parlé et pensez toujours à la pureté d'intention, rien sans elle n'a d'utilité.

105. La vie a considérablement augmenté à Bagdad au début de l'année 575/automne 1179. Chaque fois que l'orge arrivait, son prix montait et les habitants se battaient pour acheter à manger.
Ceux qui, chaque année, prenaient leurs dispositions pour semer ce dont ils se nourrissaient furent heureux de leur prévoyance ainsi que ceux qui s'étaient hâtés, au début du mois d'avril d'acheter des provisions avant que les prix ne doublent. Et les pauvres sortirent tout ce qu'ils avaient dans leurs maisons pour le jeter au marché aux puces. La bassesse des âmes jusqu'alors estimées, se révéla.

« Ô mon âme, m'écriai-je, tire donc un enseignement de cette situation. Que celui qui a un travail utile se réjouisse profondément au moment du besoin !
Qu'il soit heureux celui qui a une réponse prête quand tombe la question ! Malheur au négligent qui n'a pas réfléchi aux conséquences ! Prends conscience, ô mon âme, de cet avertissement ! Ce bas monde a éveillé certains hommes à la condition de l'au-delà !
Ô mon âme, hâte-toi à la saison de la moisson tant que tu as une parcelle de vie. L'existence est tout entière automne des labours avant que n'arrive avril des moissons. Tu n'as rien récolté ! Et le besoin qu'ont les pauvres de leur bien leur interdit de faire la charité. »

106. Sache que Dieu a déposé dans les âmes des notions qui n'ont pas besoin d'être prouvées : les âmes les connaissent nécessairement, mais la plupart des hommes ne savent les exprimer.
Ainsi a-t-Il posé que l'œuvre créée, a nécessairement un créateur, que la construction a nécessairement un constructeur, que deux est plus grand que un et qu'un corps n'est pas en deux endroits différents en même temps ! Ce genre de choses n'a pas besoin d'être prouvé.
De même II a donné aux Arabes l'intuition d'un langage correct exempt de barbarismes. Ils distinguent ainsi le nominatif de l'accusatif par un système de marques qu'ils utilisent naturellement sans, toutefois, être capables de les motiver (...).

107. Ils sont rares les hommes qui œuvrent sincèrement pour Dieu. La plupart aiment à faire étalage de leur dévotion. Sufyân ath-Thawrî disait : « Je compte pour rien mes œuvres accomplies aux yeux des gens, alors qu'eux-mêmes cachaient leur jeu ! »
A l'heure actuelle, ce sont les vêtements que les gens portent qui font leur réputation. Ayyûb as-Sikhtiyânî[135] rallongeait sa tunique jusqu'à ce qu'elle lui batte les talons, et disait : « La mode était, autrefois, de porter les tuniques longues, mais aujourd'hui, c'est de les porter courtes ».
Refuser de tenir compte des gens, racheter la considération qu'ils nous portent en œuvrant avec assiduité et sincérité et en conservant un esprit d'humilité, sachez bien que c'est cela qui élève ceux qui s'élèvent. Ahmad Ibn Hanbal, à une certaine époque, marchait pieds nus et tenait ses sandales à la main pour aller glaner.
A l'heure actuelle, la recherche des honneurs est devenue un besoin impérieux, mais il faut pour cela que la frivolité, le désir de paraître et l'oubli de Dieu aient pris possession du cœur. C'est alors que les mondains se consacrent à cette recherche.
Les gens ont des réactions étonnantes et même ceux qui s'affublent de science : quand ils me voient marcher seul, ils me donnent tort, quand ils me voient rendre visite à un pauvre, ils trouvent cela énorme et quand ils voient que je me détends dans un sourire, me voilà diminué !

108. Par Dieu, l'éducation que donne un père à son fils sera vaine si elle n'est précédée du choix qu'a fait Dieu de cet enfant.
Lorsqu'Il veut venir en aide à un individu, Il l'élève depuis son enfance et le guide vers la rectitude, Il lui montre le droit chemin, lui fait aimer la vertu et le met dans la compagnie des vertueux. Il lui fera haïr tout ce qui est à l'opposé et lui fera trouver laides les mesquineries, Il le protégera contre les vilenies et le retiendra par la main chaque fois qu'Il le verra trébucher.
Mais lorsqu'Il déteste un individu, Il l'abandonne à lui-même le laisse trébucher et se débattre dans l'erreur en toute occasion. Il ne crée pas en lui l'ambition d'acquérir de belles qualités et le détourne des vertus en l'occupant aux bassesses. Et si l'on dit : « Pourquoi particulièrement celui-là? »
La parole à laquelle on ne répond pas dira : « **Tout malheur qui vous atteint est dû à ce que vos mains ont acquis** ! » Coran, 42, 30.

109. La plus grande des preuves de l'existence de Dieu est cette âme qui parle, qui a la faculté de discernement et fait agir le corps selon sa volonté, qui gère au mieux ses intérêts, qui s'est élevée à la connaissance des planètes et a acquis toutes les sciences qu'il lui était possible d'acquérir et qui a constaté la présence du Créateur dans l'objet créé.
Aucun voile, même épais, ne l'a empêchée de voir. Et pourtant, on ignore sa quiddité, sa modalité, sa substance, son siège. On ne peut concevoir d'où elle vient, où elle va et comment elle s'est accrochée à ce corps. Tout cela implique que quelqu'un l'a créée et préside à ses destinées. C'est une preuve suffisante de l'existence de Dieu, puisque si elle existait par elle-même, sa condition ne lui serait pas inconnue. Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !

110. Le sage doit toujours être occupé à réfléchir aux conséquences des choses et à envisager toutes les éventualités.
C'est une faute que de se laisser griser par l'état, momentanément favorable, de ses ressources et de sa santé : il se peut que ces avantages ne durent pas. Il faut donc agir en pensant que cela peut cesser pour être prêt à affronter une conjoncture différente.
Il faut aussi penser à ces plaisirs fugitifs, dont la honte et les suites sont tenaces comme la préférence que l'on a montrée pour la paresse et la négligence avec l'incurable ignorance qu'elles entraînent derrière elles.
On agira de même en ce qui concerne les desseins que l'on ne pourra réaliser qu'en usant d'une grande habileté dans les moyens mis en œuvre, surtout si l'on attend quelque chose d'un homme intelligent : il comprendra tout à demi-mot. Si l'on veut avoir raison d'un tel homme, il faut l'observer avec minutie et être très habile. Dans les « *Livres des Ruses* » (*kutub al-<u>h</u>iyal*) on trouve des choses

qui aiguisent l'esprit et nous en avons donné un condensé dans le *Kitâb al-adhkiyâilil*, cette histoire par exemple, d'un homme fier qui ne se dérangeait pour quiconque et ne craignait personne. Un ministre qui passait devant lui le salua mais l'autre ne broncha pas et ne dit mot.

Ce ministre dit à quelqu'un : « Va donc informer un tel que je suis intervenu en sa faveur auprès du calife et que ce dernier lui fait donner cent mille dirhems. Qu'il vienne les chercher ! »

On alla rapporter le propos à l'homme :

« S'il a reçu l'ordre de me donner cette somme, répondit-il, qu'il me la fasse tenir. Mais en réalité, il veut seulement m'humilier en me faisant aller et venir chez lui ! »

Lorsque quelqu'un a un différend avec un homme intelligent, il devra s'en méfier. Il lui faudra deviner ses intentions par toutes sortes de moyens et réfléchir à ce qui peut dissiper le malentendu, mais qu'il reste sur ses gardes !

Beaucoup ne peuvent arriver à leurs fins avec un homme intelligent : ils lui font des cadeaux, multiplient les actes de générosité pour venir à bout de lui. Si celui-ci est peu perspicace, il tombera dans leur filet, mais s'il est plus fort qu'eux il comprendra bien qu'il y a quelque chose de caché derrière leurs intentions et cela le rendra encore plus méfiant.

Celui dont on doit le plus se méfier est l'homme à qui l'on a nui et qui ne s'est pas encore vengé. En effet, quand vous faites du mal à quelqu'un, vous plantez en son cœur l'arbre de l'hostilité. N'ayez aucune confiance dans les ramifications de cet arbre. Ne faites pas cas de ses manifestations de sympathie, même s'il s'engage par des serments, et, si vous devez vous en approcher, soyez sur vos gardes !

C'est de la pure inconscience que de faire subir un châtiment à quelqu'un ou de lui causer un grave préjudice en sachant qu'ainsi vous attisez sa haine et, le voyant abaissé, soumis, repentant, reniant ce qu'il a fait, de revenir vers lui, de lui témoigner de la sympathie, d'oublier le tort que vous lui avez fait et de croire que cela s'est effacé de son cœur !

Mais il pourra vous persécuter, vous tendre des pièges. (...) Évitez de vivre dans la compagnie d'une personne à qui vous avez fait du mal, mais si cela arrive et que vous ne puissiez faire autrement, gardez vos distances ! On n'a aucune garantie contre la haine.

Toutefois, si chez votre ennemi, vous constatez une certaine insouciance, s'il n'est pas touché par la rancune, traitez-le donc avec bonté, il oubliera l'hostilité que vous lui avez marquée et ne pensera plus que vous avez voulu le punir de sa mauvaise action. Alors vous pourrez en faire ce que vous voulez.

C'est de la faiblesse que de montrer de l'inimitié à (ses) ennemis. (...)

Le mieux est de se montrer conciliant avec eux, jusqu'à ce qu'il vous soit possible de briser leurs épines. Et si cela n'est pas possible, la bonté est un moyen de faire cesser leurs attaques. Certains auront honte de voir que vous êtes bon pour eux et leur cœur se retournera en votre faveur.

Lorsque les anciens apprenaient que quelqu'un avait dit du mal d'eux, ils lui envoyaient des cadeaux : ils mettaient aussitôt fin à ses méchancetés et cherchaient le moyen de retourner son attitude. Cela leur donnait le temps de préparer, s'ils le voulaient, des ruses contre lui.

Tout ce que je viens de dire suffit pour instruire l'esprit qui réfléchit à toutes les conséquences et envisage toutes les éventualités.

111. J'ai remarqué que la plupart des gens ne peuvent s'empêcher de divulguer leur secret et lorsque celui-ci se répand ils en veulent à ceux à qui ils l'ont dévoilé !
Ils sont étonnants ! Comment? Ils ont été incapables de garder ce secret pour eux et blâment ceux qui le trahissent? (...) « Pour la conduite de vos affaires cherchez assistance dans le secret ».
Par ma vie, l'âme a des difficultés à garder une chose pour elle, elle trouve soulagement à la dire surtout s'il s'agit d'une maladie, d'un amour ou d'un souci. Mais il n'y a aucun danger à révéler de telles choses. Ce qu'il faut taire, ce sont les moyens mis en œuvre pour atteindre un but. C'est une faute d'appréciation que de les révéler avant d'avoir réalisé son projet, car ce que l'on se propose de faire est alors sans objet. L'homme qui agit ainsi, n'a aucune excuse. Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), quand il avait décidé une attaque, faisait une diversion.
Et si l'on me dit : « Je ne parlerai qu'à la personne dont je serai sûr ! », je répondrai que tout propos qui s'étend à deux personnes tombe déjà dans le domaine public, car souvent même, votre ami ne le taira pas.
Ainsi peut-on entendre dire que le sultan a l'intention d'arrêter telle personnalité. Le propos arrive jusqu'à cette dernière qui s'enfuit et la décision échappe alors au souverain ! L'homme prudent est celui dont le secret reste enfermé en lui.
C'est de l'impuissance que de révéler un secret à un enfant ou à son épouse et le silence sur son argent fait partie des règles à observer. A mettre les membres de sa famille au courant de sa fortune on s'attire des ennuis : ils pourraient, si elle est importante, souhaiter la mort de celui dont ils espèrent l'héritage et supporter sa présence avec dégoût si elle est réduite. Ils pourraient aussi, dans le cas d'une grosse fortune, exiger des dépenses en rapport avec son importance : elle serait alors vite dilapidée !
Les malheurs font partie des secrets à taire car en les révélant on cause la joie de l'envieux et la peine de l'ami. De même pour son âge qu'il faut tenir caché. Si vous êtes âgé on vous traitera de vieillard débile et si vous ne l'êtes pas on vous méprisera.
Il est des choses auxquelles beaucoup de gens inconscients se laissent entraîner. Par exemple en citant au milieu de leurs amis, le nom d'un émir ou d'un sultan dont ils disent du mal : le propos arrive toujours aux oreilles de la personne concernée et c'est la cause de leur ruine !
Parfois l'homme voit en son ami un dévouement si sincère qu'il lui révèle son secret et pourtant l'on a dit :

De ton ennemi, méfie-toi une fois
mais de ton ami, méfie-toi mille fois.

L’ami contre toi se retournera peut-être
et il saura très bien alors te compromettre.

Souvent quelqu’un révèle un secret à son épouse ou à son ami et devient un otage entre leurs mains. Il n’osera pas se séparer de sa femme ni s’éloigner de son ami de crainte que l’un ou l’autre ne dévoile perfidement son secret.
L’homme prudent est celui qui traite les gens avec réserve, ainsi son secret ne sera pas à l’étroit dans sa poitrine. Si une femme le quitte, ou un ami, ou un esclave, aucun ne pourra répéter des choses qu’il devra craindre.

112. Il est stupide celui qui, ignorant quand la mort viendra le prendre, ne se prépare pas à la rencontrer. Plus stupide encore et plus inconscient l’homme qui, passé la soixantaine et aux approches de ses soixante-dix ans, néglige encore ses préparatifs car entre ces deux âges s’étend un champ où se joue la bataille des destinées : le guerrier qui descend dans l’arène doit se préparer au combat !
Le jeune homme dit : plus tard quand nous serons vieux, nous éviterons les fautes. Mais que dira donc le vieillard?
Par Dieu, le rire du vieillard n’a aucun sens et la plaisanterie de sa part est absurde. En s’attachant au monde alors que celui-ci le repousse, il affaiblit ses forces et sa pensée.
Reste-t-il donc une demeure pour qui a soixante ans? S’il ambitionne d’atteindre soixante-dix ans il ne peut s’y hausser qu’à grand peine. Il se met debout en s’arc-boutant au sol, il marche en haletant, il s’assied en soupirant, il voit les délices de ce monde et ne peut les saisir. Quand il mange, son estomac souffre et sa digestion le tourmente, quand il fait l’amour il torture sa femme et retombe épuisé sans espérer pouvoir récupérer ses forces avant longtemps.
S’il ambitionne d’arriver à quatre-vingts ans, alors il se traîne comme un enfant.
L’âge de quatre-vingts ans, à l’homme qui en touche le fond, la mort se manifeste déjà de mille et une façons.
L’homme raisonnable est celui qui connaît bien la marche du temps. Il est, avant la nubilité, à ce que l’on dit, un enfant dont l’existence n’a pas encore reçu de marque déterminante, mais il a été doté d’une intelligence naturelle et chez certains êtres, c’est un don qui les pousse depuis leur âge le plus tendre à rechercher les vertus et les sciences.
De l’âge nubile il doit savoir que c’est le temps de résister à la passion et de se consacrer à l’étude. Et, pour ceux qui sont bien doués, que c’est le moment de gagner l’avantage de la transaction avec Dieu.
A quarante ans l’homme a atteint sa plénitude et se trouve à son apogée. Les victimes de l’éternité sont alors désignées : il ne reste plus que la lente descente vers l’autre patrie.
Comme si l’homme remontait d’abord les bornes du temps, arrivait à quarante puis glissait lentement.

Dans la plénitude de ses quarante ans, il doit consacrer son ambition à réunir son viatique pour l'Au-delà. Toute son attention doit être dirigée vers ce qu'il a devant lui et sa préparation au départ.
Si ce propos est lu par un jeune homme de vingt ans, cela ne le concerne pas, sauf que l'espoir de faire réparation est un devoir de la jeunesse, non de la vieillesse.
Quand l'homme atteint soixante ans, Dieu l'a déjà averti du terme. Il a passé l'instant le plus dangereux. Qu'il se consacre à réunir son viatique et à préparer les instruments du voyage. Qu'il considère que chaque jour qu'il vit est un supplément qui ne fait pas partie du compte, surtout s'il est complètement décrépit.
Plus son âge s'élève, plus il doit augmenter son effort et, s'il entre dans la dizaine des quatre-vingts il n'a plus qu'à faire ses adieux. Il ne lui reste plus de l'existence que le regret d'avoir fait trop peu ou à montrer une dévotion deux fois plus grande.

113. (...) On raconte qu'un roi avait écrit à ses gouverneurs dans ses différentes provinces : « J'arrive, faites telle et telle chose ». Tous s'exécutèrent sauf l'un d'eux qui se mit à réfléchir sur la lettre : « Comment a-t-il bien pu l'écrire? se disait-il, avec de l'encre de suie ou de l'encre de sépia? Debout ou assis? »
Il continua ainsi à se poser des questions jusqu'au moment où le souverain arriva sans qu'il ait encore rien fait de ce qui lui avait été ordonné. Les autres reçurent récompense, mais lui fut condamné à mort.

114. Les jouisseurs sont passés à côté du plaisir sans le voir car il n'y a de plaisir en ce monde que dans la noblesse de la science, la pureté de la continence, la délicatesse de la pudeur, l'honneur de la modération et la douceur de la générosité.
Pour ce qui est de la jouissance par la nourriture ou les rapports charnels, c'est l'affaire de celui qui ignore le plaisir car ces choses ne doivent pas être désirées pour elles-mêmes mais comme moyen de se renouveler dans son corps et sa descendance.
Et quel plaisir y a-t-il donc dans le coït? Puisqu'avant le contact entre les deux corps on ne l'éprouve pas, que pendant l'accouplement il est agitation fébrile et qu'il semble, après la fin de la jouissance, qu'on ne l'ait jamais éprouvé? Puisqu'enfin il affaiblit l'organisme?
Et quel plaisir y a-t-il dans l'accumulation de l'argent au-delà du nécessaire puisqu'il transforme en esclave l'homme qui le garde avec crainte toute la nuit, et que le peu qu'il en a le pousse à en avoir beaucoup ?
Et quel plaisir y a-t-il dans la nourriture puisqu'au moment où l'on a faim l'aliment le plus grossier vaut le mets le plus délicat et qu'en continuant à manger on s'expose au danger? 'Alî Ibn Abî Tâlib (radhiyallahou 'anhou) a dit : « La tentation a trois causes. Les femmes qui sont le piège tendu par

Iblîs, le vin dont c'est le sabre effilé, le dinâr et le dirhem qui en sont les flèches empoisonnées. »

115. L'origine de toutes les épreuves qui frappent les croyances réside dans le fait que l'on déduit la nature du Créateur de celle des créatures.
Ainsi les philosophes, constatant l'impossibilité dans des conditions normales de produire une chose autrement que par autre chose, ont formulé la doctrine de la préexistence du monde.
Constatant qu'il leur est habituellement difficile de tout embrasser de leur esprit, ils ont déclaré : « Dieu connaît l'ensemble mais non les détails ».
Constatant la ruine des corps dans la mort, ils ont nié leur résurrection et ont déclaré : « La Résurrection, c'est le retour des âmes à leurs lieux primitifs. »
Mais quiconque déduit l'attribut du Créateur des qualités des créatures s'expose au blasphème !
Les anthropomorphistes se sont engagés dans cette voie en faisant de Dieu des descriptions qui se référaient seulement à ce qu'ils étaient capables de concevoir.

116. J'ai eu l'occasion de réfléchir à une chose étonnante. Tout ce qui a de la valeur et de l'importance est difficile à atteindre et long à obtenir.
La science, puisque parmi toutes les choses c'est la plus noble, ne s'acquiert qu'au prix de fatigues, de longues veillées, de multiples répétitions et en se refusant tout plaisir et tout repos. Quelqu'un a pu dire : « Pendant plusieurs années j'ai eu envie de manger de cette pâtisserie qu'on appelle harîsa sans y arriver car l'heure à laquelle on la vendait était celle des cours que je suivais ! »
L'argent? Pour le gagner il faut s'exposer aux dangers, à de grandes fatigues et faire de longs voyages.
Le courage? Il ne se trouve que dans le danger.
Sans la difficulté, tous les hommes seraient des seigneurs, mais la générosité conduit à la misère et l'audace à la mort.
On n'aurait pas appelé Joseph le vertueux ('aleyhi salam) s'il n'avait surmonté toutes les tentations !
Par Dieu, il y a des hommes qui ne s'estiment comblés par les mérites que lorsqu'ils les ont tous obtenus : ils s'acharnent dans chaque science, ils s'efforcent à chaque œuvre, ils s'appliquent à chaque vertu. Si leur corps est trop faible, les intentions viennent pallier leur défaillance et ils sont alors les premiers. Le plus parfait de leurs états est le détachement qu'ils ont pour les œuvres qu'ils accomplissent; ils ont pour elles du mépris malgré leur perfection et s'excusent encore de leur insuffisance !
Il en est qui vont plus loin encore : ils s'occupent à remercier Dieu pour l'assistance qu'ils ont reçu de Lui.

D’autres estiment qu’ils n’ont rien fait du tout, parce qu’ils se considèrent, ainsi que leurs œuvres, comme appartenant à leur Seigneur.
Tout autres sont les amis de la paresse, de l’avidité, des plaisirs ! Lorsqu’ils jouissent d’un moment fugitif de volupté, ils éprouvent ensuite un regret, une tristesse plus grands encore que le mal qu’ils se sont donné pour l’obtenir.
Ceux qui ont médité le sang-froid de Joseph (‘aleyhi salam) et observé la précipitation d’un bouc apprécieront la différence et comprendront la distinction qu’il faut faire entre le profit et la perte.
J’ai vu comment l’on ramassait les perles au fond de la mer et je sais quelles énormes difficultés il faut surmonter pour y arriver.
Quiconque réfléchira aux exemples que j’ai cités pourra en trouver d’autres.
Reçoit assistance de Dieu, celui qui, constatant la brièveté de la saison des œuvres et la pérennité d’une récompense illimitée, saisit l’occasion de chaque instant, est assidu à tous les mérites; s’il les laisse échapper, il lui sera impossible de les rattraper.
N’est-ce pas dans un hadith que l’on dit à un homme : « *Lis et avance, ta demeure se trouve au dernier verset que tu auras lu*. » Si l’esprit œuvrait véritablement en ce sens, il saurait vite le Coran !

117. Je continue, comme les êtres humains en ont l’habitude, à éprouver de la tristesse à la mort d’adultes et d’enfants, et à ne pas imaginer autre chose que la ruine des corps dans les tombeaux. Cela me plonge dans l’affliction.
Des hadiths me sont revenus que je connaissais bien mais auxquels je n’avais pas suffisamment réfléchi. Celui-ci par exemple : « *L’âme du croyant est un oiseau qui se nourrit des fruits du Paradis jusqu’au moment où Dieu, au jour de la résurrection, la replacera dans son corps.* »
Je compris donc que ce voyage conduit au repos éternel et que ce corps n’est rien; il est un véhicule qui se disloque et se corrompt et qui sera refait à neuf le Jour de la Résurrection. Il ne faut donc pas penser à son anéantissement.
Quand on admet, au fond de soi, que les âmes se sont rendues vers une quiétude éternelle et que la rencontre avec ceux que l’on aime est toute proche, il ne reste plus une bien grande tristesse dans le cœur.
Seul demeure le regret causé par l’attachement des êtres aux apparences extérieures : l’homme se contentant de voir détruit un corps qu’il trouvait beau s’afflige de cette destruction.
Mais le corps n’est pas l’être humain. Il en est simplement le véhicule. Les âmes, quant à elles, ne sont pas atteintes par la ruine et les corps ne sont rien.
Considérez donc cet exemple : arrachez l’une de vos molaires et jetez-la dans un trou. Est-ce que vous y penserez votre vie durant?
Il en est de votre corps comme de cette molaire ! On ne sait pas ce qui lui arrive et il ne faut donc pas se laisser préoccuper par le déchirement du corps aimé ni par sa ruine.

Pensez plutôt aux délices que vont trouver les âmes à l'approche de leur renouvellement et à la rencontre prochaine.
En vérifiant l'exactitude de cette idée l'esprit rend la tristesse plus légère et les choses plus faciles (...).
J'ai réfléchi à une situation étonnante, et il est bien possible que ce soit elle que l'on veuille désigner par le mot « mort ». C'est que le Créateur se confine dans un mystère que les sens ne peuvent percer et, s'il ne détruisait cet édifice, l'homme pourrait s'imaginer qu'il y a là une création sans créateur. Mais lorsque la mort arrive l'âme découvre enfin sa véritable nature, nature qu'elle ignorait tant qu'elle était enfermée dans l'enveloppe corporelle, et elle comprend le mystère des choses une fois qu'elle l'a quittée. Quand elle est réincarnée, elle sait, nécessairement qu'elle est créée par Celui qui procède à cette réincarnation, et elle se souvient alors de sa condition terrestre car les souvenirs sont rendus comme les corps, et elle proclame : « **Nous vivions au milieu des nôtres dans la crainte** [d'Allah] », Coran, 52, 26.
Dès l'instant où elle voit ce qu'on lui avait promis des choses de l'au-delà elle gagne une certitude qui ne laisse plus de place au doute. Mais cela ne s'obtient pas par la résurrection des morts en dehors de l'au-delà, mais seulement par la vision que l'on a dans l'au-delà ! Alors un édifice sera construit qui pourra supporter l'éternité, qui habitera le Paradis et dont la durée n'aura plus de cesse. Ainsi la certitude pourra vivre dans le voisinage de Dieu, car elle aura eu confiance dans ce qu'Il lui avait promis, elle aura supporté l'épreuve qu'Il lui a imposée, elle se sera abandonnée à Ses décisions, elle n'aura pas eu de révolte, elle aura trouvé des enseignements en dehors d'elle, puis en elle. C'est celle-là à laquelle on a dit : « **Ô toi, âme apaisée, retourne vers ton Seigneur, satisfaite et agréée; entre donc parmi Mes serviteurs et entre dans Mon Paradis** », Coran, 89, 27-30.
Quant au sceptique et à l'infidèle, ils méritent d'aller en Enfer et d'y demeurer car ils ont vu les signes mais ils n'en ont pas tiré profit (...). Du moment qu'en ce monde ils n'ont pas profité du signe, ils ne profiteront pas non plus de la mort ni de la résurrection : « **Or, s'ils étaient rendus [à la vie terrestre], ils reviendraient sûrement à ce qui leur était interdit**. » Coran, 6, 28.

118. Il m'est arrivé de critiquer la plupart des savants et des ascètes pour l'orgueil qu'ils cachent au fond d'eux- mêmes. L'un ne voit que sa propre position et l'élévation d'un autre par rapport à lui, l'autre ne fait pas de visites à un malade pauvre, il se considère comme bien au-dessus.
J'en connais même certains devant qui on incline la tête et qui disent : « Je ne serai pas enterré ailleurs que dans le voisinage immédiat de la tombe d'Ahmad Ibn Hanbal ». Il sait bien pourtant qu'il n'y a là que les restes d'un homme et, deuxième faute, il s'estime digne de cet honneur[136].
Un autre dira : « Je veux être enterré à côté de la mosquée que l'on construira pour moi » car il s'imagine qu'après sa mort sa dépouille deviendra un but de pèlerinage comme c'est le cas pour celle de Ma'rûf al-Karkhî.

C’est là un péché mortel et ils ne le savent pas. Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a dit : « *Quiconque pense qu’il est meilleur qu’un autre commet le péché d’orgueil* ! » J’ai connu peu d’hommes qui ne s’admiraient pas ! De quoi, de quoi donc l’homme peut-il tirer vanité? Le sait-il? Si c’est de sa science, d’autres savants l’ont déjà devancé ! Si c’est de sa dévotion, d’autres dévots l’ont déjà devancé ! Et si c’est de son argent, l’argent n’implique pas en soi un mérite religieux !
S’il dit : « J’ai appris plus de science qu’aucun autre homme de mon temps. Personne ne me surpasse ! », on lui répondra ceci : « Nous ne te demandons pas, ô toi dont la profession est de savoir le Coran par cœur, de mettre ton orgueil dans le fait de l’avoir appris, comme celui qui en sait la moitié, ni à toi, ô savant, de mettre de la vanité dans le savoir, comme l’homme du peuple ! Nous vous mettons tout simplement en garde contre le fait que vous puissiez vous croire meilleurs que ce pauvre croyant même si sa science est réduite. »
La supériorité se manifeste dans la valeur morale et non dans un vernis de science et de dévotion.
Quiconque réfléchit à ses fautes et à ses erreurs sait bien qu’il s’agit à coup sûr de fautes et d’imperfection mais, pour autrui, il n’est sûr de rien.
Celui qui évite la fatuité et ne croit pas à sa priorité dans les états de l’au-delà, celui-là est le vrai croyant qui ne cesse de mépriser son âme.
On dit à ‘Umar Ibn ‘Abd al-‘Azîz : « Quand tu mourras nous t’enterrerons dans la chambre du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam). — Plutôt que de me croire digne d’un tel honneur, répondit-il, je préfère rencontrer Dieu avec toutes mes fautes. Au moins je n’aurai pas commis celle qui consiste à Lui donner des associés ».
On m’a rapporté l’histoire suivante. Un moine entendit, dans un songe, qu’on lui disait : « Un tel, le cordonnier, est meilleur que toi ! » Il descendit de la cellule dans laquelle il s’enfermait, alla trouver le cordonnier et lui demanda ce qu’il avait fait. L’autre ne put lui citer aucune œuvre marquante.
A nouveau, l’apparition lui dit : « Retourne vers lui et demande lui : A quoi est due la pâleur de ton visage? »
Il retourna donc auprès du cordonnier et lui posa la question. « Je n’ai jamais vu, lui répondit le cordonnier, un Musulman sans penser qu’il était meilleur que moi ! » L’apparition lui déclara alors que c’était par là qu’il s’était élevé.

119. Quand tu vois ton compagnon se mettre en colère et l’entends dire des choses déraisonnables, n’y attache aucune importance, ne lui en fais pas reproche !
Il est dans l’état d’un homme ivre, il est inconscient. Supporte plutôt son emportement avec patience, ne cherche pas d’aide contre lui; le démon l’a vaincu, la nature s’est déchaînée et la raison s’est retirée.
Et si tu lui fais des reproches ou que tu lui répondes sur le même ton, tu seras comme un homme en possession de sa raison qui fait front devant celui que le démon possède, ou comme un homme qui a

toute sa conscience et qui en réprimande un autre tombé en défaillance. C'est toi qui commets la faute !

Considère-le plutôt avec pitié, regarde comment le destin se joue de lui, assiste en spectateur au mouvement de la nature en lui et sache bien que, lorsqu'il retrouvera sa lucidité, il se repentira de ce qui est arrivé et saura reconnaître le mérite de ta patience[137].

Le moins que tu puisses faire pour l'exorciser est de l'abandonner à ce qu'il fait dans sa colère jusqu'à ce qu'il se reprenne.

C'est là une attitude que doit observer l'enfant devant la colère de son père, l'épouse devant celle du mari. Lui laisser trouver soulagement dans ce qu'il dit, ne pas en faire cas, il se remettra, repentant et demandera qu'on l'excuse.

Mais si l'on se dresse contre ce qu'il dit et ce qu'il fait, l'hostilité deviendra réelle et quand il retrouvera ses esprits il réclamera compensation pour l'injure qui lui aura été faite pendant son ivresse.

120. (...) Nous avons vu certains savants se mêler aux hommes du pouvoir et ils ont trouvé une fin fort triste. Ils avaient cherché la quiétude mais ils se sont trompés de chemin, car les soucis du cœur ne sont pas compensés par les plaisirs de l'argent ou de la bonne chère. Cela, pour ce qui est de ce monde et sans préjuger de ce qui se passera dans l'au-delà.

Qui donc a une existence plus noble et plus agréable que l'homme retiré dans une zâwviyya (confrérie) qui ne fréquente pas les sultans et ne se soucie pas de savoir si sa nourriture est cuite ou non. Il aura toujours un morceau de pain et un bol d'eau. Et puis, il ne risque pas de se faire adresser une parole blessante ou d'encourir le blâme de la Loi quand il entre chez les sultans, ni celui des hommes.

Quand il mange quelque chose, le sultan craint que l'on y ait jeté du poison, quand il s'endort, il appréhende qu'on le fasse disparaître. Il vit derrière des portes closes, il ne peut sortir pour une promenade sans être importuné par des gens qui veulent s'approcher de lui. Le plaisir qu'il prend devient fade.

Il ne trouve plus de goût à la nourriture ni à l'amour. Chaque fois qu'il apprécie la délicatesse d'un plat, il se bourre et son estomac en souffre. Chaque fois qu'il est sensible au charme des filles, il abuse des plaisirs qu'elles donnent et ses forces l'abandonnent. Il n'a pas la volonté d'espacer les rapports qu'il a avec elles et n'y trouve donc plus un grand plaisir, car le plaisir charnel est d'autant plus grand que les rapports qui le procurent sont espacés. Ainsi du plaisir de manger. Celui qui mange jusqu'à satiété et celui qui fait l'amour sans véritable désir ni émotion, n'y trouvent pas le plaisir parfait qu'y trouvent le pauvre quand il a faim ou le célibataire quand il prend femme.

De plus, le pauvre peut s'étendre sur une route, la nuit, et s'endormir. Mais ce plaisir trouvé dans la sécurité, les princes en sont privés : leurs plaisirs sont limités et les précautions qu'ils prennent exagérées.

121. Il n'est personne de plus stupide que celui qui recherche la transaction de Dieu pour atteindre ses objectifs terrestres. Où est l'épreuve dans ces conditions? Non, par Dieu ! Il faut qu'à certains moments nos désirs soient contrariés, que nos demandes ne soient pas exaucées, que nos ennemis soient vengés !

Quant à celui qui veut que son salut soit permanent comme la victoire qu'il remporte sur ses ennemis, et sa sérénité sans épreuve, celui-là n'a rien compris à l'obligation morale ni à la résignation. N'est-ce pas le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) qui, victorieux à Badr, supporta ce qui lui arriva à 'Uhud? Chassé de la maison de Dieu n'a-t-il pas ensuite imposé son retour?

Il faut du bien et du mal ! Le bien impose le remerciement et le mal pousse à la prière et à l'invocation. Si la réponse est refusée c'est que l'on veut que l'épreuve fasse son œuvre et que l'homme s'abandonne à la décision divine.

C'est là qu'apparaît la foi et c'est dans l'abandon confiant à Dieu que se révèle l'essence de l'homme. La soumission effective, extérieure et intérieure, est le propre du Parfait. Et si, en face de la décision divine il y a une résistance — résistance qui ne vient pas de l'individu sur qui pèse cette décision, mais qui est toute instinctive car il est normal que la nature fuie ce qu'il lui cause du mal — c'est que la connaissance est insuffisante.

Mais que la chose aille jusqu'à l'opposition par la parole et c'est alors l'état des ignorants contre lequel nous implorons Dieu de nous protéger.

Ainsi la perfection est-elle exceptionnelle et le parfait rare ! La perfection se reconnaît à l'harmonie qu'il y a dans le corps d'un individu et qui reflète la beauté de son être intime. L'image du corps se nomme khalq, l'image de l'âme khulq.

La perfection du khalq se reconnaît au silence que l'homme observe à bon escient et à son comportement mesuré et poli.

La perfection du khulq se révèle dans les dispositions naturelles et les qualités morales. Les premières sont : la chasteté, la pureté, le dégoût de l'ignorance et la répulsion devant l'avidité. Les secondes sont : la générosité, l'altruisme, la volonté de cacher les vices, de faire le bien et de montrer de la tolérance.

122. On ne peut blâmer les hommes d'aimer instinctivement l'argent car il est un moyen de conserver les corps. Mais dans certains cœurs cet amour devient parfois si grand que l'argent en arrive à être aimé pour lui-même et non comme un moyen.

On peut alors voir l'avare s'imposer des privations extraordinaires et se refuser tous les plaisirs car tout son plaisir consiste à amasser de l'argent.
C'est là une disposition naturelle chez beaucoup d'hommes. Il n'est pas étonnant de l'observer chez les ignorants, mais la rencontrer chez les gens de science a de quoi surprendre. Elle devrait pourtant, chez eux, être influencée par une résistance à leur instinct, une opposition à leur penchant surtout dans les opérations nécessaires à leur gagne-pain.
Que le savant amasse des richesses par des moyens honteux, en se livrant à des actions fort suspectes, avec une avidité excessive, en s'humiliant dans sa quête, en prenant par-dessus le marché sa part des aumônes légales auxquelles il n'a pas droit étant donné qu'il est déjà riche, en entassant sa fortune sans l'utiliser, cela c'est de la pure bestialité et ne ressortit plus aux attributs de la nature humaine ! Mais la bestialité a des excuses ! Car en l'éduquant on la corrige. Mais ceux-là, aucune éducation ne les a corrigés et la science ne leur a été d'aucun profit (...).

123. Qui connaît le prix de l'existence en acquiert le bien le plus précieux.
Cette vie est une foire. Les marchandises y sont diverses et le peuple crie : « Emportez donc une chose légère mais qui vaut cher ! »
L'homme qui désire rester lucide ne doit rechercher que le meilleur. Dans notre monde c'est la connaissance de Dieu qui est la chose la plus précieuse !
Parmi ceux qui se vouent à la connaissance de Dieu et à la vie contemplative il y en a qui, en chemin, restent fidèles au but de leur voyage. Certains ont la pensée tendue vers leur propre profit, mais d'autres cherchent à savoir ce qui plaît à l'Aimé et l'emporte au pays de la transaction : ils espèrent en toucher le prix, s'il l'accepte. Mais ils constatent que toutes les marchandises ne sont pas accueillies avec la même chaleur. Il en est qui estiment qu'ils doivent être loués pour avoir été les seuls à choisir cette voie : ils révèlent ainsi leur médiocrité !
Certains hommes se sont élevés au-dessus de ces états : ils estiment que le simple fait de recevoir l'assistance divine les empêche d'avoir un seul regard pour ce qu'ils ont fait.
Ceux-là sont les moins nombreux et les plus grands d'entre-eux ont une postérité plus réduite que celle du griffon fabuleux !

124. L'homme qui sait qu'il va bientôt quitter la Mekke multiplie les révolutions autour de la Ka'ba, surtout s'il pense ne plus pouvoir revenir à cause de son grand âge et de la faiblesse de ses forces. Ainsi celui qui voit, du haut de son âge, s'approcher le rivage de l'éternité. Il doit profiter avec empressement de tous les instants et attendre le choc avec tout ce qui peut lui être utile. La flèche de sa jeunesse était dans l'arc du temps, mais avec l'âge la corde s'est détenue et elle pend maintenant

entre les deux extrémités. Les forces se sont affaiblies. Il ne reste plus qu'à se soumettre au guerrier de la ruine ! (...).

125. Le désir des sens le plus commun est celui que les femmes éveillent. Il suffit qu'un homme voit une femme enveloppée dans ses vêtements pour qu'il l'imagine plus jolie que son épouse. Quand il se représente par la pensée les belles femmes dans lesquelles il ne voit que ce qu'il y a de beau, il fait tout pour se marier ou pour prendre une concubine. Mais lorsqu'il en a obtenu ce qu'il voulait, il passe son temps à énumérer ses défauts, défauts auxquels il n'avait pas pensé auparavant. Il se lasse alors et se lance vers autre chose. Il ne sait pas que la satisfaction superficielle de ses désirs renferme parfois des tourments.
Par exemple, lorsque la deuxième n'a pas de religion, d'intelligence, de tendresse ou d'initiative : il perd ainsi plus qu'il ne gagne ! C'est la raison des turpitudes dans lesquelles tombent les époux adultères. En effet, quand ils tiennent compagnie à une femme dont les défauts sont maquillés et les charmes révélés, ils jouissent de ce moment. Puis, déçus, ils vont vers une autre. L'homme raisonnable doit savoir qu'il n'est pas possible d'atteindre à une satisfaction complète.
Et l'on n'a pas mieux dévoilé le défaut des femmes de ce bas monde que dans ce verset : « **ils auront là des épouses pures** », Coran, 2, 25.
L'homme délicat fuit la saleté, dans le domaine matériel, et les vices, dans le domaine moral. Qu'il se contente donc d'une femme dont l'être intime est la foi et dont le paraître est fait de décence et de modération, il vivra ainsi dans les délices de la pensée et le bonheur du cœur. Mais s'il multiplie les expériences, il multipliera avec elles les préoccupations de son cœur et les raisons d'affaiblir sa foi.

126. Gloire à Celui qui donne à chaque individu une activité particulière pour lui fermer les yeux sur ce monde-ci.
Ainsi dans le domaine des sciences religieuses, Il a inspiré à l'un l'amour du Coran, à l'autre celui du hadith, à un autre encore celui de la grammaire. En effet, sans ces goûts différents, les sciences n'auraient pu être conservées.
A cet homme qui cherche de quoi vivre, Il a inspiré d'être boulanger, à cet autre, d'être pâtissier, à celui-ci d'aller chercher des broussailles dans le désert, à celui-là de nettoyer les ulcères pour que les chairs puissent se ressouder.
Mais s'il avait donné à la plupart des hommes l'idée d'être boulangers, par exemple, le pain aurait rassis et se serait gâché, ou d'être vendeurs de harîsa, celles-ci auraient séché. Non, Il inspire à chacun une idée différente pour que les affaires de ce monde et de l'autre soient en bon ordre.
Rares, cependant, sont les créatures auxquelles Il inspire le goût de la Perfection et la recherche du meilleur, la conjonction des sciences et des œuvres et le commerce des cœurs.

127. Un libertin disait jadis : « Je ne conçois la vie que dans la mesure où l'on suit sa passion, que celle-ci nous conduise à l'erreur ou non ! »
J'ai essayé de comprendre cet homme. Je pense qu'il avait une âme stérile et ne se souciait aucunement de son honneur ni ne craignait l'opprobre.
De telles idées ne se rencontrent pas dans la peau d'êtres humains ! L'homme préfère s'offrir à la mort plutôt que d'être considéré comme un lâche et porter de lourdes charges plutôt que d'être taxé de faiblesse ! Il a tellement peur de l'opprobre qu'il préfère endurer tous les maux de la pauvreté en la cachant aux autres. Tout plutôt que d'être méprisé.
Même l'ignorant se met en colère quand on lui dit : « Eh ! Ignare ! » Et les voleurs qui sont prêts à tous les mauvais coups ! Si l'un d'eux s'entend dire : « Tais-toi donc, ta sœur est une catin ! », pris de fureur, il ira tuer sa sœur !
Quiconque a une âme évite de se mettre dans une situation douteuse pour ne pas prêter le flanc à une critique.
Quant à celui qui ne se soucie pas d'être vu ivre, qui n'est pas gêné de savoir que tout le monde est au courant et qui ne souffre pas d'entendre les gens dire du mal de lui, celui-là doit être classé parmi les bêtes !
Et cet autre qui voulait que son âme suive ses passions !
Mais il n'en jouirait pas car il ne craindrait ni reproche, ni blâme et n'aurait pas à protéger son honneur : ce ne serait qu'une bête dans la peau d'un homme. Sinon, quelle existence pour un homme qui boirait de l'alcool, qui, ensuite, serait pris et battu et dont ce traitement serait connu de tous? Est-ce que cela vaut son plaisir? Non ! Il le dépasse avec usure !
Quelle existence pour qui se complaît dans la paresse alors qu'il voit ses contemporains briller dans la science et qu'il reste ignorant? Ou s'enrichir par le négoce et qu'il reste pauvre? Est-ce que, dans ces conditions, jouir de la paresse et de l'inaction conserve un sens?
Si l'adultère avait réfléchi aux médisances dont il est l'objet, s'il s'était représenté la peine qu'il allait encourir, il se serait, certes abstenu ! Mais dans un éclair, il voit le plaisir à sa portée et puis (...). Ô infortune de la longue tristesse qui suit !
Cela, pour ce qui est de la vie terrestre ! Mais pour ce qui est de l'éternité, l'amertume du châtiment y sera permanente : « Et ceux qui croient en éprouve de la crainte », Coran, ?

128. Le désir d'être au-dessus de ses semblables a été déposé en notre nature et il n'existe aucun homme qui ne désire se trouver au-dessus des autres. Mais quand survient un malheur qui le fait tomber au-dessous de ceux-ci, il doit s'efforcer de le cacher pour ne pas être méprisé. Ainsi, l'homme qui désire vivre dans une pureté parfaite doit avoir une conduite exemplaire pour éviter de faire naître

la pitié et le malade doit faire bonne contenance pour que l'homme en bonne santé ne se réjouisse pas de son mal.
Lorsque le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) arriva à la Mekke, comme ses Compagnons avaient été pris par les fièvres et qu'il craignait que ses ennemis ne se réjouissent en les voyant trop faibles pour marcher, il leur cria : « Dieu ait en Sa miséricorde celui qui montrera de la fermeté! » et tous prirent le pas de ramal qui est d'une allure très rapide. La raison qui a inspiré ces mots a été oubliée mais le jugement demeure. Que l'on se souvienne de la première et l'on comprendra le second.
Des visiteurs avaient sollicité l'autorisation d'être introduits auprès de Mu'awiyya (radhiyallahou 'anhoum) qui était à l'article de la mort; il demanda à ses gens de l'asseoir. Il se mit sur son séant, ferme, simulant la santé. Lorsque les visiteurs furent sortis, il récita[138] :

Je me domine devant ceux qui jouissent du mal d'autrui,
et leur fais voir que je ne m'abaisse pas devant le sort.

Mais lorsqu'on moi s'enfoncent les griffes de la mort
je jette les amulettes ; elles ne m'apporteront aucun appui !

Les hommes raisonnables montrent toujours de la fermeté dans les malheurs, la pauvreté ou l'épreuve, pour ne pas avoir à supporter, en plus de ces fléaux, la joie qu'éprouvent leurs ennemis à les voir frappés, car c'est là le pire des maux. Ainsi, le pauvre simule la richesse et le malade la santé !
Oui sans doute ! Mais il y a un point qu'il convient d'examiner soigneusement. Parfois un homme fera semblant d'être riche et heureux, mais son ennemi lui jette le mauvais œil, alors la gaieté qu'il affiche ne compense plus les revirements de fortune qu'il endure.
Le mauvais œil ne frappe que ce que l'on trouve beau. Mais cette qualité ne suffit pas pour que le mauvais œil agisse, il faut encore que cela vienne d'un envieux. Mais cela ne suffit pas encore, il faut que cela vienne d'une nature extrêmement mauvaise. C'est quand toutes ces conditions sont réalisées que l'on doit craindre le mauvais œil.

129. Nous avons conservé les juifs et les chrétiens parmi nous et nous leur imposons l'impôt de la capitation. J'ai médité sur cette situation et j'en ai tiré plusieurs conclusions.
On peut dire par exemple, comme cela a déjà été fait, que l'Islam était faible et qu'il s'est trouvé renforcé par l'impôt prélevé sur eux. On peut dire aussi que la gloire de l'Islam s'est trouvée grandie par leur soumission et autres choses du même genre qui, toutes, ont déjà été dites.
Mais il m'est venu, sur ce point, une idée intéressante. C'est que leur présence, la pratique de leur culte, le fait qu'ils aient conservé la foi de leurs Prophètes, prouvent qu'il s'agissait bien de lois

religieuses et de véritables Prophètes. Cela prouve aussi que notre Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) n’est pas le simple produit d’une innovation : les génies et eux-mêmes ont affirmé unanimement l’existence d’un Créateur et ont attesté la mission des Prophètes. Il apparaît bien ainsi que nous n’avons pas créé une fiction.
De plus, juifs et chrétiens montrent de la fermeté dans leur erreur en s’acquittant de l’impôt qui leur permet de conserver leur foi parmi nous, comment ne montrerions- nous pas de fermeté dans la vérité alors que le pouvoir nous appartient?
En acceptant de vivre parmi nous dans les conditions qui sont les leurs, ils nous montrent bien le respect qu’il faut avoir pour ce qu’il y a d’authentique dans la religion.
Que le clairvoyant y revienne donc ! Que l’homme réfléchi y trouve matière à réflexion !

130. Il y a déjà longtemps que je trouve étranges certains êtres qui ont un souci excessif de leur dignité et un orgueil démesuré, et tout particulièrement, les tribus arabes qui pour un mot s’emportent, partent en guerre, sont heureuses de tuer et d’avilir. L’une d’entre-elles ayant embrassé l’Islam alla même jusqu’à déclarer : « Comment? Mais en nous inclinant et en nous prosternant nous allons montrer nos derrières ! » Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a dit pourtant : « *Aucun bien dans une religion dans laquelle il n’y a ni inclination ni prosternation* ! »
Et, malgré ce souci de leur dignité, ces Arabes s’humiliaient devant ce qui leur était inférieur. Les uns adoraient des pierres, les autres des morceaux de bois et certains mêmes adoraient des chevaux ou des vaches !
Ces derniers étaient plus ignobles qu’Iblis qui répugna, car il prétendait à la perfection, à s’agenouiller devant un être inférieur en disant : « Je suis meilleur que lui ! » et que Pharaon qui refusa catégoriquement d’adorer une chose.
Cette soumission devant une pierre ou un morceau de bois est étonnante de la part de vantards, de vaniteux, de fiers-à-bras ! Il ne peut y avoir en effet d’abaissement que de la part de l’inférieur devant le supérieur.
Le Coran y fait allusion dans un verset qui condamne les idoles : « **Ont-ils des jambes pour marcher? Ont-ils de mains pour frapper? Ont-ils des yeux pour observer? Ont-ils des oreilles pour entendre**? » Coran, 7, 195.
Cela signifie : « Vous, hommes, avez ces instruments de connaissance alors qu’elles n’en possèdent aucun ! Comment le parfait peut-il adorer ce qui ne l’est pas? »
Mais la passion que mettent ces hommes à suivre les pas de leurs ancêtres et à préférer ce qu’ils découvrent par eux-mêmes sans se référer à un enseignement divin a voilé leur esprit qui n’examine plus la réalité des choses (...).

131. Ce qui gâche les plaisirs de l'existence c'est de voir échapper ces bonheurs éphémères. Il n'y a pas, en ce monde, d'existence toujours agréable, sauf pour l'initié qui a pour occupation de satisfaire son Aimé et de préparer son viatique pour le voyage qui le conduira à Lui.
Celui-là, s'il trouve la quiétude en ce monde, il s'en servira pour rechercher l'au-delà. Mais s'il rencontre des difficultés il saisira l'occasion de les supporter pour obtenir récompense dans l'au-delà (...).
Et, par Dieu, si le roi disait : Je ne vous ai créés que pour que cela vous soit une preuve de Mon existence. Je vous anéantis maintenant et sans retour, il faudrait que les âmes qui le connaissent disent : « Nous acceptons, Seigneur d'un cœur obéissant ! »
Et qu'avons-nous qui nous autorise à parler? Et comment oserions-nous le faire, alors qu'Il a promis un salaire considérable, et l'éternité dans un bien-être impérissable?
La voie qui permet d'y arriver exige que nous supportions la difficulté, mais il ne reste plus trace de la fatigue des sables du Zerûd quand apparaît la Mekke !
Patience ! Patience ! Ô vous qui commencez à marcher, la halte n'est pas loin ! Joie ! Joie ! Ô vous qui êtes à mi-chemin, les tentes sont déjà dressées ! Béatitude ! Ô vous qui atteignez le but, on vous offre déjà les cadeaux de bienvenue !
Les fardeaux de vos transactions ne pèsent plus sur vous, votre découverte de Celui qui vous a imposé les épreuves est une douceur qui remplace le breuvage de l'effort et vous n'avez plus, dans la bouche, goût d'amertume.
Imaginez donc que vous êtes prêts de jouir de Son intimité, du plaisir de Sa présence, que les verres de Son agrément circulent parmi vous. Le soleil de ce monde commence à disparaître et :

Il ne nous reste plus, avant d'être à Lui
que l'écoulement de ces sept restants

alors, nous pourrons parler longuement
des multiples épreuves que nous avons subies.

N'a-t-on pas dit : « Considère le refus de Dieu comme un cadeau qu'Il te fait. Ce n'est pas par avarice qu'Il refuse, mais par générosité ! »

132. J'ai pu observer que certains cherchaient des prétextes dans les décrets divins. Ils diront, par exemple : « Si je recevais l'assistance divine, je ferais... »
C'est là une excuse stupide et un plaidoyer commode qui prouvent bien que ces hommes réfutent les paroles des Prophètes et toutes les lois religieuses.

En effet, si un impie avait dit au Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) : « Si Dieu m’aidait, je me convertirais à l’Islam », il ne lui aurait répondu que par un coup de sabre !
Cette parole est du même genre que celle adressée à ‘Alî (radhiyallahou ‘anhou) : « Nous te convions à te référer au Livre de Dieu ». II répondit : « Vérité à laquelle on veut faire dire le faux. »
Ceux qui se refusent à faire la charité ont la même attitude quand ils disent : « Nourririons-nous des gens que Dieu pourrait nourrir s’Il le voulait? »
Par ma vie, l’assistance divine est le principe de l’acte mais elle est secrète et l’invitation à agir est, elle, évidente. Il ne faut pas négliger ce qui est évident en arguant de ce qui est caché. On peut détruire cet argument fallacieux en disant ceci : « Dieu ne t’impose une action que si tu as les moyens et le pouvoir de l’accomplir. Si ce pouvoir n’existe pas et que les moyens ne te soient pas fournis, il n’y a plus aucun ordre ni aucune obligation. Mais si, grâce à ces moyens, tu t’agites pour satisfaire tes désirs et ta passion, agis donc, en les utilisant, dans le sens de tes obligations.
Ainsi, tu pars en voyage pour gagner de l’argent mais le pèlerinage, tu ne le fais pas ! Il t’est pénible de te réveiller la nuit pour faire une prière, mais si tu voulais te rendre à la fête, tu te lèverais à l’aube ! Pour réaliser certains de tes desseins tu interromps ton activité en bavardant avec un ami pendant des heures, mais, quand il s’agit de faire la prière, tu trouves cela pénible et tu l’expédies à toute vitesse ! Prends garde ! Prends garde de t’accrocher à une chose dans laquelle tu ne trouveras aucun argument ! De plus, c’est ta part qui en sera diminué et ton bonheur qui s’en trouvera gâché ! Tu n’es mû que par ton intérêt, tu n’es poussé que par ton profit : Hâte-toi donc, car c’est pour toi que tu te hâtes !
Imagine la récompense qu’auront ceux qui ont œuvré de toutes leurs forces, à l’instant où elle échappera à tes mains ! Voilà qui peut mettre un terme à ta paresse — à condition que tu l’aies remarquée.
C’est une menace qui devrait suffire à un homme indolent, s’il a une âme. Quant à celui dont la conscience est morte (...) mais la blessure ne fait pas souffrir un mort !
Supporteras-tu de trébucher quand tu sortiras de ta tombe, au moment où, pour certains, approchent les plus belles heures de la délivrance? Et au moment où les pas des vertueux se hâteront sur le pont, supporteras-tu de piétiner sur place?
Allons ! La douceur de l’oisiveté a disparu. Il n y a plus que l’amertume du regret ! L’eau de la paresse s’est évaporée de ton gobelet. Il n’y a plus au fond, que la lie !
Que représente la brièveté de la vie en ce monde, en comparaison de la pérennité de l’au-delà? Mieux, que représente ici-bas ton existence, dont la moitié est faite de sommeil et le reste d’indifférence?
Ô, toi qui veux épouser les houris du Paradis et qui ne possèdes un sou de volonté, ouvre donc l’œil de ta pensée à la lumière des exemples, peut-être verras-tu ta demande agréée !
Si tu découvres de la nonchalance en toi, appelle donc la bienveillance à ton secours. Éveille-toi aux aurores, peut-être verras-tu s’ouvrir devant toi la voie des profits. Suis la file de ceux qui implorent le pardon, ne serait-ce que pour quelques pas ! Installe-toi dans le quartier de ceux qui déploient tous leurs efforts, fût-ce pour une étape! Mais quelle étape !

133. J'écoutais un prédicateur qui disait en chaire : « Par Dieu, j'ai pleuré hier à cause de mon âme! » Je me pris alors à réfléchir. Qu'a bien pu faire l'âme de celui-ci, me demandais-je, pour qu'il pleure? C'est un homme qui vit dans le bien-être; il a des concubines turques et j'ai entendu dire qu'il avait souvent pris femme en secret. Il ne se nourrit que de poulets succulents et de pâtisseries délicieuses. Il a de gros revenus, beaucoup d'argent, une grande réputation et il est très généreux. Il a acquis une bonne part de science et s'est imposé à de nombreux savants par ses connaissances. Les raisons de sa quiétude sont constamment renouvelées, qu'y a-t-il donc là qui puisse le faire pleurer?

En méditant ainsi, je m'avisai que les désirs de l'âme n'ont pas de limite, que sa poursuite des plaisirs n'a pas de fin, que chaque fois qu'elle obtient satisfaction, elle ne tarde pas à se lasser et convoite autre chose.

L'existence passe ainsi, le corps s'épuise, l'affaiblissement survient, la réputation s'amenuise et le but n'est jamais atteint.

Rien pourtant n'est plus stupide que de vouloir, en ce monde, atteindre à la perfection dans les plaisirs matériels. Il n'y a, en vérité, pas de plaisir en ce monde. Ce que l'on appelle ainsi, est tout simplement répit dans la souffrance.

L'homme heureux, lorsqu'une femme ou une concubine lui est donnée, est celui qui a de l'affection pour elle et qui est payé de retour, qui connaît sa conduite et sa foi, l'homme heureux est celui qui sait apprécier sa compagnie à sa juste valeur.

Le meilleur moyen de favoriser la durée de l'amour qu'il éprouve pour elle est de retenir son regard. S'il le laisse s'égarer ou s'il permet à son âme de désirer une autre femme, la recherche de la nouveauté finira par gâter son sentiment, refroidira ses rapports et lui fera découvrir les défauts de sa compagne.

L'âme a un penchant pour tout ce qu'elle voit d'inaccoutumé et l'existence alors se trouve perturbée par le quotidien familier, ainsi que le poète l'a dit :

L'homme, tant qu'il possède un œil fixé
dans les yeux des houris, est en danger.

Réjouit son œil ce qui nuit à son cœur, mal venu le rire qui se transforme en pleurs !

Mais il en ira de sa deuxième femme comme de la première et l'âme en désirera une troisième et ainsi de suite. Mais, baisser les yeux devant les tentations, désespérer son âme de désirer les jolies femmes, voilà qui rend agréable l'existence avec la compagne que l'on a choisie.

Quiconque refuse ce conseil trébuchera dans les chemins de la passion et périra d'ennui et peut-être se conduira-t-il à l'anéantissement rapide et à une prompte ignominie. Beaucoup de jolies femmes ne sont pas chastes et la jouissance qu'on en tire ne vaut pas la honte qu'elles attirent ! L'une sera

gaspilleuse, l'autre haïra son époux qui pourtant l'idolâtrera. (...) La plus grande bêtise est celle du vieillard qui désire une jeune fille (...). Par ma vie, la jouissance sexuelle n'est parfaite que dans la jeunesse.
Mais quand la jeune fille n'est pas encore nubile, la jouissance que l'on en tire n'est pas pleine et lorsqu'elle est nubile, elle exige de nombreux rapports, ce dont le vieillard est bien incapable. Même s'il se les impose, il n'arrive pas à la satisfaire et court à sa ruine.
Non ! Cet homme ne doit pas se laisser abuser par ce désir qu'il éprouve et qui ressemble à une aube trompeuse (...). Si le vieillard peut se satisfaire d'une jouissance sans copulation, la jeune femme, elle, ne s'en contentera pas et deviendra alors pour lui une sorte d'ennemie. Parfois la passion l'emportera, elle se jettera dans l'adultère ou cherchera un moyen de le tuer. Cela arrive surtout quand il s'agit d'esclaves qui viennent de pays polythéistes et qui sont cruelles.
Il est dangereux, pour un homme qui a passé la soixantaine, de s'embarrasser de nombreuses femmes. Si, par chance, il a déjà une compagne pieuse, il devra lui conserver son intimité et compenser ce qu'il ne peut lui donner en lui faisant des cadeaux, ou en lui témoignant de l'affection.
Il fera d'abondants commentaires sur la condition des femmes qui ont fait vœu de piété et de renoncement et multipliera les allusions au jour du jugement en condamnant ce bas monde; il lui donnera en exemple l'amour des bédouins qui avaient des passions sans avoir de désir comme l'a dit l'un d'entre eux :

L'amour est un baiser seulement
un signe de la main et du bras un mouvement.

La passion est ici ;
qu'elle aille plus loin et elle pourrit !

Et s'il peut, par une grossesse, lui donner de l'occupation, et l'empêtrer dans les soins à donner à un enfant, il réussira à récupérer ses forces pendant qu'elle sera ainsi distraite.
S'il a un rapport avec elle, qu'il se retienne d'éjaculer pour conserver sa force et satisfaire le plaisir auquel elle a droit.
On demanda à Bichr : « Pourquoi ne te maries-tu pas? — En quoi, répondit-il, décevrai-je une Musulmane, alors que Dieu a dit : « **Quant à elles, elles ont des droits équivalents à leurs obligations, conformément à la bienséance**. » Coran, II, 228.
Le malheureux est celui qui s'engage dans une affaire sans avoir, au préalable, examiné les conséquences, ou qui voit le grain du piège et se précipite en oubliant le filet dans lequel ses ailes se trouveront prises !

134. L'illusion que l'homme entretient relativement à son salut et l'espoir qu'il a de faire réparation dans l'avenir sont des plus étonnants ! Cette espérance est sans limite, cette illusion n'a pas de frein ! Chaque fois qu'il se retrouve le matin ou le soir, sans avoir reçu de châtiment, son illusion augmente et son espérance se fait plus lointaine.
Mais quelle exhortation meilleure que de voir les demeures de nos contemporains, les situations de nos frères et les tombeaux de ceux que nous aimons !
Nous savons bien, alors, que dans quelques jours, nous serons comme eux ! Mais on ne reprend conscience que pour voir les autres se rendre compte que nous les quittons.
Par Dieu, c'est là affaire de fous !

135. J'ai recherché la cause du désordre dans les croyances : il s'agit de la tendance à suivre ses sens et à assimiler l'inconnu au connu.
Certains hommes sont dominés par les sens et puisqu'ils ne constatent pas, de leurs yeux, l'existence du Créateur, ils la mettent en doute en oubliant qu'Il s'est manifesté par Ses actes et que ces actes ont nécessairement un Créateur.
Quand il retourne au désert qu'il a connu vide, quand il y trouve des plantations et des constructions, l'homme sensé comprend qu'il a fallu quelqu'un pour planter et pour construire, car ni la plantation, ni la construction ne sont spontanées.
Puis d'autres sont venus qui ont donné un caractère concret à l'existence du Créateur en Lui attribuant un comportement analogue au leur : ils ont fait de l'anthropomorphisme. Certains purent comprendre cette expression : « Il descend vers le ciel le plus bas », avec le sens de véritable déplacement, en s'appuyant sur le fait que les Arabes bédouins n'utilisent cette expression que lors d'une étape.
Beaucoup se sont égarés à propos de Ses Attributs comme d'autres à propos de Son Essence.
Certains ont pensé qu'Il éprouvait des émotions, quand ils ont entendu dire qu'Il était mécontent ou satisfait. Ils oubliaient que l'Attribut de Dieu est éternel, que rien n'en est contingent.
D'autres se sont égarés à propos de Ses actes : ils ont tenté de les motiver, mais sans y parvenir, et quelques-uns sont même allés jusqu'à Lui attribuer des actes en contradiction avec la sagesse. Mais II est au-dessus de cela.
Son Essence ne ressemble à aucune autre, Ses Attributs sont incomparables, Ses actes n'ont aucune analogie avec ceux des créatures.
Voyons l'Essence de Dieu. En fait, nous ne connaissons d'essence que corporelle, ce qui implique création antérieure, mais Lui échappe à cela, car Il est le Créateur de toute création.
Il est soit substance, mais la substance occupe un espace et a des équivalents et Lui est inaccessible, soit accident, mais l'accident n'est pas spontané, il est produit et Dieu est au-dessus de cela.

Lorsque nous aurons affirmé une essence éternelle, hors du connu, on saura alors que les attributs procèdent de cette essence. Il ne nous sera plus permis d'y appliquer une analogie avec ce que nous faisons ou concevons.

Nous devons, au contraire, y croire et l'admettre. De même pour Ses actes. Ainsi, quand l'un de nous fait un acte qui ne lui apporte aucun profit ou qui ne lui occasionne aucun mal, il le considère comme vain. Et Lui, Dieu, a donné existence à la créature, non pour un profit qui lui reviendrait, ni pour s'éviter un mal, car les profits ne Le touchent pas et les maux n'ont aucune influence sur Lui !

Si quelqu'un dit qu'Il n'a créé les créatures que pour leur être utile, nous dirons : « Faux ! Il a créé certaines de ces créatures pour qu'elles soient mécréantes et les a tourmentées ! » Et nous pouvons voir qu'il fait souffrir les animaux et les enfants ou qu'il crée toutes sortes de tortures, alors qu'Il a le pouvoir de ne pas le faire !

Si l'on nous dit qu'Il donne rétribution pour ces souffrances, nous répondrons : « Mais II a le pouvoir de rétribuer sans cela ! Si le sultan, voulant enrichir un pauvre, le torturait d'abord puis l'enrichissait, on trouverait cela absurde car il avait le pouvoir de le rendre riche sans le faire souffrir !

De plus, voyez donc comme le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et ses Compagnons ont souffert de la faim et des coups mortels qu'ils recevaient malgré le pouvoir qu'avait Celui qui accorde la victoire de les détourner. Et quand il L'invoquait pour son peuple sans recevoir de réponse (...)? »

S'il s'était agi de l'un d'entre nous, nous lui aurions dit : « Pourquoi refuses-tu donc de donner ce qui ne te coûte rien? » Mais Dieu, Ses actes ne se comparent à aucun des nôtres, et ne s'expliquent pas !

Ce qui nous incombe plutôt c'est de reconnaître humblement que Ses raisons sont au-dessus de notre raison : ce sont elles qui déterminent la raison et celle-ci ne détermine pas la raison de Ses actes !

Et quiconque cherche à établir une analogie entre un acte de Dieu et nos actes humains commet une erreur monstrueuse. Certains se sont perdus uniquement à cause de cela. Ils ont dit : « Comment peut-Il donner un ordre et ordonner son contraire? Si quelqu'un nous invitait chez lui et plaçait ensuite un gardien à sa porte pour nous interdire l'entrée de sa maison, nous le blâmerions ! »

Ils ont raison pour ce qui est de l'observation concrète, mais en ce qui concerne Celui dont les actes ne s'expliquent pas et Qui ne peut être comparé à rien de concret, nous ne pouvons arriver à en connaître les mobiles.

Si quelqu'un dit : « Comment puis-je conduire ma raison vers ce qui la contredit? », nous répondrons : « Il n'y a pas là contradiction, car la raison a admis définitivement, grâce à l'évidence de la preuve, qu'Il est Sage, qu'Il est Roi et que le sage n'agit que pour des motifs sages. Toutefois, cette sagesse est insaisissable par la raison. » (...).

C'est en Dieu qu'est l'idéal. Prends garde ! Prends garde de faire une analogie entre Ses actes et ceux des créatures, entre un de Ses Attributs ou Son Essence et ceux des hommes !

Ainsi, tu éviteras l'anthropomorphisme dans lequel sont tombés ceux qui ont considéré que « se tenir sur le trône » signifiait « reposer sur », que « descendre » était « se déplacer », tu échapperas aussi à la contestation qui a conduit certains à blasphémer au point de s'attaquer à la sagesse divine !

Le premier de ces révoltés, c'est Iblis qui estime que la priorité accordée à la boue sur le feu n'était pas le fait de la sagesse. Il oubliait qu'il n'avait pu faire cette constatation qu'en prétendant être doué d'intelligence, intelligence qu'Il lui avait donnée, et de raison, raison dont Il l'avait gratifié. « Il oubliait que le Bienfaiteur est Plus Savant ou bien, « **N'ont-ils pas vu qu'en vérité Allah qui les a créés est plus fort qu'eux** », Coran, 41, 15.

J'ai trouvé chez Ibn ar-Rûmî une objection à ceux qui professent la doctrine de l'éternité en Enfer réservée aux mécréants[139]. « Cette menace d'éternité, disait-il, est une vengeance excessive que la raison réprouve. Il faut admettre tout ce que la raison déclare, sans en rejeter une partie, ce qui ne serait pas plus valable que d'en rejeter la totalité. Or l'éternité des impies en Enfer, n'offrant pas plus d'intérêt pour celui qui châtie que pour celui qui est châtié, ne doit pas être. »

Je trouve bizarre celui-ci qui prétend que la raison existe alors qu'il n'en a pas ! La première chose que je lui répondrai est celle-ci : « Considères-tu comme authentique que le Créateur ait déclaré que les gens condamnés à l'Enfer y resteraient éternellement, ou non? »

S'il estime que ce n'est pas authentique, alors il faut parler de la certitude de la prophétie et de l'authenticité du Coran. Quel intérêt, en effet, d'aborder un cas particulier quand on nie le principe général?

Mais s'il dit qu'il est convaincu de son authenticité, il faut qu'il prenne sur lui de présenter une justification sans en rester à une attitude de contestation en refusant de prendre position.

Seul refuse d'admettre la doctrine de l'enfer éternel celui qui se place d'un point de vue formel; mais nous avons montré que l'Essence de Dieu était différente des autres, que Ses Attributs n'étaient, eux non plus, pas comme les autres et que Ses actes n'avaient pas à être motivés.

Si Ibn ar-Rûmî avait cherché une explication à la perpétuité du châtiment des mécréants, il l'aurait trouvée. En effet, il est possible que leur châtiment dure éternellement pour faire vérifier la valeur de la menace. Dieu a dit : « Quiconque m'a été infidèle, Je lui infligerai un châtiment éternel ! » Et, il n'y a pas de crime plus grave que la mécréance et pas de supplice plus grand que celui du feu éternel; il durera donc pour montrer le caractère véridique de la menace.

Il est possible aussi que cela soit pour rendre plus complètes les délices des croyants. Ils sont les ennemis des impies et Dieu a dit : « **Et il fera partir la colère de leurs cœurs** » Coran, 9, 15.

Que d'anxiété dans les poitrines, que de colères contre Abû Jahl pour le crime qu'il avait commis, que de tristesse dans le cœur de 'Ammâr de sa mère Sumayya[140] (radhiyallahou 'anhoum) et des autres, provoquée par les forfaits perpétrés contre eux par les mécréants !

La durée du châtiment qu'ils vont encourir est un baume pour les cœurs des gens de foi.

Il est possible encore que leur châtiment soit éternel parce que leur révolte durera, elle aussi éternellement, et qu'ils prononceront des blasphèmes contre Celui qui les châtiera : plus leur souffrance se fera grande, plus leur mécréance et leur révolte se feront violentes. Voilà pourquoi, ils seront ainsi punis !

Et voici la preuve que leur mécréance sera éternelle : « **ils Lui jureront alors comme ils vous jurent à vous-mêmes** » Coran, 58, 18, donc leur mécréance ne cessera pas, ils ne parviendront pas à Sa connaissance et le mal restera enfermé dans leurs cœurs.
C'est la raison pour laquelle le châtiment s'abat sur eux « **Or, s'ils étaient rendus [à la vie terrestre], ils reviendraient sûrement à ce qui leur était interdit. Ce sont vraiment des menteurs**. » Coran, 6, 28.

136. Par Dieu, j'imagine l'arrivée au Paradis et la pérennité du séjour sans maladie, sans crachat, sans sommeil, sans fléau, mais au contraire, dans une santé permanente, avec des satisfactions ininterrompues et sans troubles, dans un bien-être toujours renouvelé et sans cesse accru, j'imagine tout cela et je m'impatiente. Mon âme éprouverait presque des difficultés à l'admettre si la Loi ne l'avait garanti !
Car on sait que ces demeures ne seront gagnées que dans la mesure de l'effort déployé ici-bas.
La vie que l'initié mène avec Lui ici-bas est semblable à celle de l'amant qui s'est isolé avec son aimé, rejetant tout ce qui n'est pas lui et ne s'occupant que de lui.
Mais, qui n'a pas reçu ces dispositions ne cesse de s'affliger des alarmes de l'existence, car il n'a aucun pouvoir sur les choses qu'il désire : il est toujours déçu et de plus, sa vie dans l'au-delà se trouve compromise par l'insuffisance de sa transaction.

137. Quand je réfléchis sur moi-même, je constate que je suis plongé dans un échec total. Je cherche à m'appuyer sur mon épouse, mais elle n'est pas comme je le voudrais, si son aspect est agréable, son caractère n'est pas parfait et s 'il l'est, elle aspire à satisfaire son intérêt plutôt que le mien et peut-être même attend-elle ma mort !
Lorsque c'est sur mon fils que je désire m'appuyer, il en est de même ainsi que pour mon esclave et mon disciple: s'ils ne trouvaient en moi une utilité quelconque, ils ne me suivraient pas !
Quant à l'ami? Il n'est pas là ! Au frère en Dieu? Il est plus rare que le griffon fabuleux ! Aux relations que cherchent les gens de bien et croient les trouver en elles-mêmes? Il n'y en a plus !
Et je reste seul ! Je retourne donc vers mon âme. Mais elle non plus, ne nourrit pas d'intentions pures à mon égard et n'est pas toujours sans défaut. Il ne me reste plus que le Créateur. Mais je constate que si je fais confiance en Son pouvoir d'accorder les grâces, cela ne me garantit pas contre l'épreuve ! Que si j'espère Son pardon, je ne suis pas à l'abri de Son châtiment !
Ô Misère ! Il n'y a ni quiétude, ni sécurité ! Ô Angoisse de mon angoisse ! Supplice de mon supplice ! Par Dieu, la vie n'existe qu'en Paradis où l'on a enfin la certitude de Son agrément, où l'on est dans la société de Celui qui ne trompe, ni ne fait souffrir. Quant à ce bas monde, ce n'en est pas encore le lieu !

138. Celui qui vit dans la société d'un souverain ou d'un grand, doit lui témoigner une fidélité aussi apparente que réelle. On peut en effet le faire espionner et il risque de se trahir en tombant dans un piège.

Abrawîz[141] mit à l'épreuve un de ses courtisans. Il envoya, pour l'espionner, une esclave chargée de cadeaux en lui ordonnant de ne pas s'attarder chez lui. Elle obéit. Il la désigna une nouvelle fois en lui ordonnant de demeurer quelques instants auprès de lui après lui avoir remis les cadeaux. C'est ce qu'elle fit et l'homme la remarqua. Le roi l'envoya une troisième fois en lui disant de prolonger sa visite et de bavarder avec lui. Elle fit donc durer l'entretien et le courtisan lui montra qu'il avait pour elle une certaine inclination. Elle lui dit alors : « Je crains que le roi ne nous découvre, mais laisse-moi faire » et elle sortit.

Elle mit le souverain au courant et ce dernier désigna une autre de ses esclaves particulières qu'il chargea de la même mission. Lorsqu'elle se fut présentée devant le courtisan, celui-ci lui demanda :

— Qu'est devenue une telle? — Elle est malade !, répondit-elle.

Son visage s'assombrit.

Par la suite, la seconde esclave procéda de la même manière que la première. Elle lui dit un jour : « Le roi se rend à sa résidence de campagne pour un petit séjour. S'il te demande de t'y rendre aussi, feins d'être malade, et s'il te demande si tu préfères partir auprès de tes femmes plutôt que de rester ici, réponds-lui que tu préfères rester ici car tu es incapable de bouger. Et s'il t'y autorise, je viendrai te retrouver chaque nuit pendant son absence. »

Il lui fit confiance. Elle le quitta alors pour aller informer le roi de ce qu'elle avait fait. Trois jours plus tard, le roi le convoqua et l'homme fit répondre qu'il était malade.

Le roi déclara alors en souriant : « Voici le premier signe du mal ! » Il lui envoya une petite litière dans laquelle le courtisan se fit porter auprès de lui. Lorsqu'Abrawîz le vit dans la litière il se dit : « Voilà le deuxième ! »

Et quand il aperçut le bandeau que le courtisan s'était mis sur la tête il s'écria :

« Et le bandeau est le troisième ! »

— Préfères-tu, lui demanda-t-il, te rendre auprès de tes femmes pour qu'elles te soignent ou attendre ici mon retour?

— Il vaut mieux que je reste ici, car je ne peux bouger. — Tu bougeras beaucoup plus ici, si je t'y laisse, dit le roi en souriant, qu'en te rendant chez toi !

Et il le condamna à porter le bâton de l'adultère, par lequel on reconnaissait ceux qui s'y étaient livrés. L'homme comprit tout alors. Le roi ordonna que l'on consignât par écrit, mot pour mot, toute l'affaire, pour qu'elle soit lue devant le peuple, mot pour mot.

Il l'exila au fin fond du royaume et fit placer le bâton d'indignité sur la pointe d'une lance qu'il devait garder avec lui partout où il irait pour que tous ceux qui ne le connaissaient pas se méfient de lui.

Dans son exil, l'homme prit un couteau à l'un de ses gardiens et se coupa la verge en disant : « Quiconque obéit à un petit membre voit tous les autres se révolter contre lui ! » et il mourut immédiatement.
J'ajoute que certains princes se déguisaient et demandaient aux gens du peuple ce qu'ils pensaient de leur politique. Quand l'un d'eux disait des choses qu'il ne fallait pas dire, on se saisissait de lui et on lui envoyait quelqu'un chargé de l'espionner.
Que de paroles en l'air parvenues à des oreilles indiscrètes ont provoqué la perte de celui qui les avait prononcées !

139. Un vieillard vint se plaindre à moi : « Je suis âgé, mes forces sont affaiblies et pourtant mon âme me réclame la présence de jeunes esclaves : il est connu qu'elles sont avides de rapports sexuels et ce n'est plus de mon âge. Mais mon âme ne supporte plus mon épouse car elle est vieille. »
Je lui dis : « J'ai deux réponses à te faire. La première est d'ordre général et consiste en ceci : Il convient que tu occupes ton esprit en pensant à la mort et à ce vers quoi tu t'achemines. Tu ne dois pas acheter une esclave à laquelle tu seras incapable d'accorder son dû; elle te haïrait. En forçant ta nature tu précipiterais ta ruine et si tu cherches à économiser tes forces, c'est elle qui sera furieuse ! De toutes façons, ce n'est pas un vieillard qu'elle désirera, quel qu'il puisse être ! (...).

Sors donc, ô mon cœur, de cette langueur
écoute quelqu'un qui t'a pris en pitié

Tu es épris d'une fille dont le cœur
d'un autre est épris. Tu comptais sur un inconstant !

Te voici enchaîné, la voilà répudiée.
Il y a loin du captif à l'être indépendant !

Sache donc qu'elle compte les jours qui te restent à vivre et te demande de l'argent en se préparant pour un autre. Peut-être même, désire-t-elle ta mort ! Méfie-toi ! Abstiens-toi, ton salut est là, et contente-toi de ce que le temps t'accorde.
Pour la deuxième réponse je te dirai ceci : De deux choses l'une ! Ou tu es capable d'avoir de temps à autre des rapports sexuels ou tu n'en es pas capable.
Si tu n'en es pas capable, il vaut mieux te résigner à tout abandonner, même si un homme habile peut capter les bonnes grâces d'une femme par des cadeaux et des attentions. Cependant, c'est un pari qu'il fait !

Et, si tu en es capable de temps en temps et que tu constates que ton âme en éprouve un désir violent, choisis les adolescentes, car elles ne connaissent rien à l'amour et ne pensent pas à cela. Couvre-les de présents, montre-leur un caractère aimable, comble-les de prévenances mais, empêche-les surtout de fréquenter les autres femmes !
Et si d'aventure, tu as un rapport avec l'une d'elles, retiens-toi d'éjaculer jusqu'à ce qu'elle ait obtenu son plaisir.
Exhorte-la, parle-lui de l'au-delà, raconte-lui les histoires d'amour sans rapports charnels, montre-lui la laideur de l'acte sexuel, entretiens son cœur du souvenir des saints, sois toujours parfumé, élégant, vif, prévenant et généreux. Cela peut, parfois, faire avancer la chamelle. Bien que de toute façon l'on ait peu de chances de salut !

140. Il est stupide, l'homme qui agit selon sa situation présente, sans penser qu'elle peut se modifier, ni envisager tout ce qui peut se produire.
Comme celui qui, fort de l'autorité politique dont il jouit, agit en vertu du pouvoir qu'elle lui donne, mais s'il perd cette autorité c'est la fin ! Il aura montré de l'hostilité à quelqu'un, abusé par la supériorité qu'il avait ou le pouvoir qu'il détenait, mais quand la situation change il se mord les doigts en voyant passer l'occasion de se racheter.
De même le riche qui dilapide son argent, assuré qu'il est de toujours en trouver, sans penser à la situation qui serait la sienne s'il n'en avait plus ! Le jouisseur qui abuse de la nourriture, de la boisson et de l'amour, confiant dans sa santé. Mais il oublie toutes les maladies et les calamités qui s'ensuivent.
Que dire du maître qui aime son esclave, il l'affranchit en la couvrant de cadeaux, ou son épouse en qui il met toute sa confiance et à laquelle il fait une donation : elle prendra barre sur lui. Peu de jours se passent qu'il ne s'en lasse ou n'en désire une autre sans trouver un moyen de se libérer de la première. Même s'il parvient à s'en débarrasser, elle gardera ce qu'elle aura réussi à lui extorquer et il souffrira de la colère rentrée qu'elle lui inspire beaucoup plus qu'il n'a joui des plaisirs qu'elle lui a donnés !
Il ne faut pas mettre sa confiance dans une femme, ni dans l'affection d'un être humain ! On aime une femme en croyant qu'on ne s'en lassera jamais, on se laisse aller, mais que la lassitude survienne et on en aimera une autre. On oublie la première mais comment s'en débarrasser?
Le sage est celui qui ne s'engage dans une affaire qu'après avoir préparé les moyens d'en sortir. Les choses ne sont pas définitives, l'affection ne dure pas et le changement est en germe dans toute situation !
Si vous donnez votre fortune à votre fils et restez à sa charge, il souhaitera votre disparition et alléguera toutes sortes de raisons pour ne pas vous donner d'argent.

Si vous faites confiance à un ami auquel vous dévoilez vos secrets, il les révélera même s'ils comportent de quoi provoquer votre perte.
Fort de son intégrité physique, l'homme oublie l'assaut de la mort qui le frappera soudain et le laissera pétrifié. Il aura perdu l'occasion de se racheter et il ne lui restera plus que le remords.
L'homme sage est celui dont l'œil veille aux conséquences, qui s'est préparé à toutes les éventualités, agit prudemment en toute circonstance, conservant argent et secret, ne faisant confiance ni à son épouse, ni à son fils, ni à son ami, prêt à partir, préparé au voyage !
Voilà comment sont les hommes prudents !

141. Il est stupide de multiplier les démonstrations d'hostilité à un ennemi ou un envieux ! Il faut seulement, si tu connais ses sentiments, adopter en face de lui une attitude qui entraîne de bons rapports entre vous.
S'il te présente des excuses, accepte-les. S'il te témoigne de l'hostilité, pardonne-lui et tu lui feras voir ainsi que les choses peuvent s'arranger.
Surtout, tu cacheras la méfiance qu'il t'inspire et tu ne lui feras confiance sous aucun prétexte. Tu auras de l'aversion pour lui dans le fond de toi-même, mais tu manifesteras le désir d'entretenir avec lui de bonnes relations.
Si tu veux lui faire du mal, la première chose par laquelle tu l'atteindras est le soin que tu mettras à te dominer et l'effort que tu feras pour garder en face de lui une attitude paisible. Le plus grand châtiment qu'il puisse encourir est le pardon que tu demanderas pour lui à Dieu.
S'il multiplie ses injures, multiplie les marques de ton indulgence, le peuple se chargera de le blâmer à ta place, et les gens de science te loueront de ton sang-froid. Tu lui feras plus de mal ainsi, sa pâleur extérieure et sa colère intérieure seront bien supérieures à celles que tu provoquerais par une parole qui t'exposerait à en entendre le double si tu la lui disais !
De plus, en t'en prenant à lui, tu lui révélerais que tu es son ennemi, il serait sur ses gardes et donnerait libre cours à sa langue. Par contre, si tu lui pardonnes, il ignorera ce qu'il y a en toi, et tu pourras enfin te venger de lui.
Mais quant à lui répliquer par ce qui peut nuire à ta foi, c'est lui qui serait alors vengé de toi ! Ce n'est pas celui que le péché a vaincu qui est victorieux, mais bien celui qui montre un pardon vrai.

142. Examinez de l'œil de votre esprit la durée du séjour en Paradis, dans une pureté sans mélange, avec des plaisirs sans interruption et une satisfaction de tous les désirs de l'âme avec, en supplément, toutes les choses inaltérables et immuables que l'œil d'un homme n'a jamais vues ni son oreille entendues, ou que l'esprit d'un mortel n'a jamais imaginées — car on ne peut parler de mille milliers d'années, ni de cent mille milliers ! Et quand vous compteriez ces milliers, pendant des milliers

d’années, votre calcul n’aboutirait à aucun résultat et n’aurait pas de cesse. La durée de l’au-delà est infinie ! Mais elle ne s’obtient qu’au prix de cette existence !
Et que vaut une existence qui a pour terme extrême cent ans, dont quinze se passent dans l’enfance et l’ignorance, et trente, après les soixante-dix — en admettant qu’on les atteigne — sont faiblesse et impuissance? Dont l’âge intermédiaire est fait, pour la moitié, de sommeil et, pour une partie, d’instants passés à manger, à boire et à travailler? Et dont le restant que l’on consacre à sa foi, est infime?
Ne peut-on alors acheter cette éternité au prix de cette minute? (...)

143. Quiconque veut élire un aimé constate que l’aimé est de deux sortes. Une femme dans laquelle on recherche la beauté physique ou un ami dans lequel on recherche la beauté morale.
Si la beauté d’une femme vous séduit, examinez donc pendant un moment ses qualités morales, avant que votre cœur n’éprouve pour elle un trop fort attachement. Si vous trouvez alors qu’elle est comme vous le souhaitez — et le principe de tout cela est la religion ainsi qu’il a été dit : « Aimez celle qui a de la religion » ! — vous pouvez vous laisser aller et la prendre pour en avoir des enfants. (...) Voici l’une des meilleures histoires qui me soient parvenues à ce sujet : Une esclave vouait à un calife un amour profond mais jamais elle ne le lui avait montré. On lui demanda pourquoi : « Si je lui avais révélé ce qu’il y a en moi, répondit-elle, il m’aurait maltraitée et j’en serais morte ! »
Le poète a dit :

Ne déclare pas ton amour à Vôtre aimé,
tu découvrirais en lui un étrange comportement.

Un jour, à l’aimé, j’ai révélé mon sentiment :
J’ai eu ma part de souffrances quand il m’a abandonné !

Tenez donc secrète toute l’estime que vous avez pour l’aimé ou l’ami. Entourez-le de soins comme vous le feriez pour un arbre qui, lorsqu’il est de bonne nature, pourra donner de beaux fruits (...).

144. J’ai été longtemps étonné de voir qu’un homme qui croit en Dieu et en Sa récompense puisse choisir de servir le sultan, malgré toutes les preuves manifestes de son iniquité.
Qu’y a-t-il donc là qui puisse le séduire? Si ce qui lui plaît est d’ordre mondain, il n’y a qu’à crier devant lui le nom du Dieu auquel il se rattache faussement, car son désir unique est de se trouver aux premières places dans les assemblées et dresser d’orgueil son cou au-dessus de ses confrères, ou d’acquérir des biens illicites tout en sachant d’où ils proviennent. Peut-être même ira-t-il jusqu’à

accepter les pots-de-vin ! En contrepartie, il subit les vexations ou il est destitué. Cette amère infortune est le produit de toute douceur trouvée dans le pouvoir.
S'il a peu de ressources il sera fortement appauvri par les pressions dont il sera l'objet et les langues qui le louaient auparavant se répandront alors en reproches.
Même s'il échappe à cela, il n'échappera pas à la surveillance et à la méfiance dont il est l'objet : il est semblable à cet homme qui vogue sur la mer dont le cœur n'échappe pas à la peur même si le corps échappe au naufrage.
Mais si ce qui lui plaît chez les sultans est d'ordre religieux, il sait fort bien qu'ils ne lui donneront pas, généralement, les moyens d'agir conformément à sa foi. Ils l'empêcheront de faire ce qu'il faut et lui ordonneront de faire ce qu'il ne faut pas. Et sa foi disparaîtra stupidement. Et le châtiment de l'au-delà sera, certes, plus dur.

145. Celui-là m'étonne qui, méprisant la bassesse, ne peut se contenter d'un morceau de pain sec et éviter de s'exposer au mépris des misérables qui lui font quelque don. Ne sait-il donc pas qu'il est alors sans dignité? Ne sait-il donc pas que s'il mendie auprès d'un avare, il ne recevra rien, et que s'il en reçoit une miette il lui devra, à cause d'elle, soumission, pendant toute son existence?
Et puis, cette chétive aumône fond rapidement, mais il lui reste encore sa dette, sa honte, le mépris de son âme mendiante et le respect éternel qu'il devra à son bienfaiteur. Il sera aussi dans l'obligation de taire les défauts de celui qui a donné, de se hâter de lui prodiguer les marques d'estime qu'il attend et les preuves d'attachement qu'il lui doit.
Celui-là m'étonne plus encore qui pourrait s'asservir les hommes libres par un don périssable, mais qui ne le fait pas. Le Libre ne s'achète que par la bonté.
Le poète a dit :

Fais une faveur à quelqu'un, occupe-toi de lui
tu seras, même s'il est le prince, son prince.

Passe-toi de qui tu veux parmi les hommes
et même s'il est sultan, tu seras son égal.

Mais de celui dont tu as besoin et dont tu
attends quelque chose, de celui-là, tu seras l'esclave! (...)

146. Se préparer au possible, est prudence. Comment faire le plus souvent? Comme il convient de se préparer à la pluie avant l'averse ! Dépenser tout ce que l'on gagne au moment de l'abondance, c'est s'exposer à la privation au moment du dénuement.

Que celui qui a de la religion et de l'intelligence sache donc que la jouissance naît seulement du rapprochement avec l'aimé; et c'est dans le baiser et l'enlacement que se réalise ce rapprochement qui fortifie l'amour.

L'amour est un plaisir délicieux, mais le coït diminue l'amour et détruit le plaisir. Les Arabes étaient amoureux, mais sans désirer s'accoupler avec leur aimé : « Quand l'amour devient charnel, disait l'un d'eux, il se corrompt. »

Quant à la jouissance recherchée dans l'acte lui-même c'est l'affaire des bêtes. J'ai, pour ma part, essayé d'expliquer ainsi l'acte sexuel. L'âme, lorsqu'elle éprouve de l'amour pour un être, aspire à se trouver tout près de lui : elle a recours à l'enlacement et à l'embrassement qui sont les meilleurs moyens de se rapprocher.

Mais elle désire ensuite se trouver plus proche encore, alors elle baise une joue. Puis elle aspire à se rapprocher du souffle immanent, et c'est la bouche qu'elle baise, qui en est le seuil. Mais elle désire plus encore, et elle suce la langue. (Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) enlaçait Aïcha (radhiyallahou 'anha), l'embrassait et lui suçait la langue.) Et lorsqu'enfin l'âme cherche un rapprochement plus étroit encore, c'est dans le coït qu'elle le trouve. Voilà donc l'aspect intellectuel de cet acte dont on tire un plaisir sensuel.

147. L'homme le plus stupide est celui qui est avide des plaisirs. Ceux-ci sont de deux sortes : plaisirs tolérés et plaisirs interdits.

Des premiers on n'a rien à attendre sinon en hypothéquant le capital que constitue sa foi. Que l'on en tire un « gramme » de jouissance et c'est un « quintal » de soucis que l'on trouve en contrepartie.

Comment peut-on avoir une telle ambition dans une vie si brève et comment ne pas se préoccuper de son au-delà où le plaisir est pur de tout défaut, purifié de tous les vices, immuable dans la pérennité, inaltérable pour l'éternité?

Mais on ne peut arriver à se rapprocher de ceci, qu'en s'éloignant de cela, à bâtir ici, qu'en détruisant là ! Comment l'homme sensé, au raisonnement sûr, à la décision saine peut-il ne pas réfléchir à cette situation, négliger de faire cette distinction?

Mais il y a autre chose que le péché dans le plaisir puisque viennent s'ajouter à ce que nous venons de citer, la honte en ce monde, le scandale parmi les hommes, les peines prévues par la Loi, le châtiment de l'au-delà et la colère de Dieu !

Par Dieu, les plaisirs même tolérés distraient de la recherche des vertus. C'est se montrer prudent que de les condamner ! Qu'en sera-t-il alors des plaisirs interdits qui, eux, constituent de parfaites abominations?

148. J’ai réfléchi à ce que l’on rapporte du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) qui avait, un jour, passé une bague à son doigt puis l’avait arrachée et jetée. Il avait trouvé exécrable de se voir paré de ce bijou.
J’ai, de la même manière, réfléchi à sa parole : « *Il y a parmi nous un homme qui se pavane dans son manteau et qui laisse flotter ses cheveux. Que la terre l’engloutisse ! Il s’y tordra jusqu’au jour du Jugement* ! »
Donc, il ne convient pas que le croyant revête un habit extraordinaire ni aucune autre forme de parure car cela impliquerait de la fatuité de la part de l’âme qui doit être totalement soumise au Créateur.
Les anciens savants des Banu Isra'il marchaient dans des soques de bois pour qu’il n’y ait dans leur démarche aucune pétulance.
Aïcha (radhiyallahou ‘anha), la mère des Musulmans, avait revêtu une robe qu’elle aimait bien. Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) lui dit : « *Dieu ne regarde pas vers toi tant que tu es ainsi.* »
Et lorsque le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) revêtit une tunique qui avaient des bordures d’une étoffe différente il déclara : « *Celle-ci me distrait de ma prière* ! »
Tout ceci montre bien qu’il faut éviter la parure et tout ce qui peut faire naître l’orgueil, la fatuité, la vanité. C’est pourquoi la soie a été interdite.
Et de là je peux dire que les vêtements aux morceaux rapportés dans lesquels les mystiques se montrent avec des stries et des bariolages peuvent faire naître l’ostentation vestimentaire, soit à cause de la beauté intrinsèque de l’habit, soit parce que l’on sait que ce dernier témoigne de leur qualité de mystiques et d’ascètes.
Ainsi de la bague au doigt, de la longueur des manches ou des sandales qui craquent. Je ne dis pas que ces choses aient été interdites, mais je dis qu’elles peuvent entraîner une vanité qui, elle, est interdite.

149. (...) Sache donc que la route qui mène à Dieu n’est pas de celle que l’on parcourt avec ses pieds, mais seulement avec son cœur.
Les plaisirs fugaces sont les brigands postés sur cette route qui chemine comme dans une nuit sans lune. Seulement l’œil de celui qui a reçu assistance, tel l’œil du cheval, voit dans l’obscurité comme en plein jour. La sincérité de la recherche est un phare qui, où qu’il se trouve, éclaire la voie droite. Seuls, ceux qui ne sont pas sincères trébuchent. Et seuls refusent la sincérité de la foi, ceux qui n’ont pas été choisis.
Il n’y a de force et de puissance qu’en Dieu.

150. J’admire celui qui admire son enveloppe physique, qui marche en se pavanant et oublie son origine. Il n’était pourtant, à son premier stade, qu’une boule dans la bouche mêlée d’un peu d’eau ou, si vous préférez, une miette de pain avec quelques fruits et un morceau de viande, un peu de lait coupé et une gorgée d’eau.
C’est à peu près cela que le foie a digéré. Du foie sont sorties quelques gouttes de sperme qui sont venues se fixer dans les testicules ; le désir les a mises en mouvement et elles ont coulé dans le ventre de la mère où elles ont séjourné jusqu’au moment où, ayant atteint une forme parfaite, elles sortent, transformées en un enfant qui se débat dans la déchirure du vagin.
Et dans son dernier stade, que sera-t-il? Il sera jeté dans la terre, les vers le mangeront et il deviendra débris que les vents disperseront.
En combien de temps la poussière de son corps ira-t-elle d’un endroit à un autre? Par quels changements passera-t-elle avant de se recréer et de se reconstituer?
Voilà tout ce que l’on peut dire du corps. C’est à l’esprit seulement qu’incombe l’œuvre. S’il s’affine par la culture, se fortifie par la science, s’il découvre le Créateur et reconnaît Ses droits, il ne sera pas atteint par la déchéance de son enveloppe.
Mais s’il se maintient dans sa condition d’ignorance, il sera semblable à de la boue, il se retrouvera même dans un état plus abject encore !

151. La plupart des hommes ont une nature mauvaise que l’exercice spirituel ne corrige pas. Ils ne savent pas pourquoi ils ont été créés, ni ce que l’on attend d’eux. Le but suprême de leur ambition est de satisfaire leurs désirs sans se demander, au moment où ils y parviennent, si ces satisfactions leur attireront un blâme.
Ils perdent leur honneur en courant après le bonheur et choisissent le plaisir d’une heure, même s’il doit leur attirer une longue maladie.
Ils revêtent, dans leurs transactions, un habit de ruse avec les insignes de l’arrogance et commettent des impostures en cachant leur véritable nature.
S’ils gagnent quelque chose, c’est par une action suspecte. S’ils mangent, c’est avec concupiscence.
Ils dorment la nuit, même si, en réalité, ils dormaient déjà le jour et il n’y a de véritable sommeil que sous cette forme. Lorsqu’ils se lèvent le matin, ils s’activent à la satisfaction de leurs désirs avec la gloutonnerie du porc, la platitude du chien, la férocité du lion, la méchanceté du loup et la ruse du renard.
A leur mort ce qu’ils regrettent, c’est la fin de leur passion et non leur manque de piété. Voilà ce qu’ils ont acquis en fait de science !
Comment serait-il sauvé, celui qui préfère ce qu’il aperçoit de son œil à ce qu’il perçoit de son intelligence, celui qui considère que ce qu’il saisit de son regard est plus précieux que ce qu’il sait de sa clairvoyance?

Par Dieu, si leurs oreilles étaient attentives, elles entendraient, au moment du dernier appel, la voix du départ leur crier dans les enceintes de ce monde : « Considérez donc la ruine des demeures de ceux qui vous ont précédés ! »
Mais l'ivresse de l'ignorance les a emportés ! Ils ne s'éveilleront que lorsque le châtiment les frappera !

152. Celui qui réfléchit à la grandeur de Dieu, perd la raison car il doit recourir à l'affirmation d'un existant dont l'existence n'a pas de commencement. C'est là une notion que les sens ne perçoivent pas; c'est uniquement l'esprit qui peut la poser comme une nécessité.
Mais après l'avoir ainsi posée, il reste perplexe, car il constate que certains de Ses actes prouvent Son existence, mais il remarque ensuite, dans Ses arrêts, des choses qui, si la preuve de Son existence n'était pas établie, conduiraient à l'apostasie ! (...).
Prends garde de laisser ton esprit chercher à motiver Ses actes ou d'attendre de Lui une réponse à tes objections. Dis-lui : « Livre-toi, tu seras délivré ! »
Tu ne connais la profondeur de la mer que lorsqu'elle t'a déjà entraîné dans ses abîmes ! C'est là un principe capital. Que l'homme n'en tienne pas compte et ses objections le conduiront à la mécréance.

153. Il m'étonne celui qui dit : « Je vais dans les cimetières pour m'instruire par l'exemple de ceux qui sont morts ! » Mais s'il était perspicace, il verrait bien qu'il est lui-même déjà l'un de ceux-ci, ce qui le dispenserait, en méditant sur ce que lui-même renferme, d'aller chercher ailleurs !
Surtout l'individu qui est d'un âge très avancé : ses appétits ont faibli, ses forces ont diminué, ses sens se sont émoussés, son activité s'est ralentie, ses cheveux ont blanchi !
Qu'il examine donc ce qu'il a perdu et qu'il se dispense de rappeler ceux qui sont perdus ! Il n'aura plus besoin d'aller chercher ailleurs ce qu'il trouvera en lui !

154. Gloire à Celui qui S'est manifesté si clairement à Sa créature qu'il n'y a plus eu de mystère et qui S'est ensuite si bien enfoncé dans le mystère que l'on pourrait croire qu'Il ne s'est jamais manifesté !
Quelle manifestation plus évidente que ces créations qui, toutes, proclament : « J'ai un Créateur qui m'a façonné, m'a ordonné selon la Loi de la sagesse ! »
Et surtout cet être adamique, qu'Il a créé d'une goutte, qu'Il a pétri dans une nature merveilleuse, qu'Il a pourvu d'intelligence, d'esprit, de lucidité, de science, pour lequel Il a aplani la terre, pour lequel Il a fait couler l'eau, souffler le vent et pousser le blé, au-dessus duquel Il a élevé le Ciel et pour lequel Il y a allumé, en plein jour, la flamme du soleil et fait venir l'obscurité pour qu'il puisse ainsi se reposer, et pour lequel Il fait tant de choses qui ne sont pas mystères !

Et chacune d'elles énonce clairement qu'elle est une preuve manifeste de son Créateur. Et Lui s'est manifesté dans ces Actes sans mystère.
Puis Il a envoyé les Prophètes, pauvres de richesses matérielles, faibles de corps. Par eux, Il a vaincu les superbes. Par leurs mains, Il a réalisé des miracles qui n'entrent dans les possibilités d'aucun mortel ! Tout cela proclame la vérité et Dieu S'est ainsi manifesté à Ses serviteurs.
155. L'âme a dans le corps des réserves comme le sang, le sperme et autres dont elle tire sa force. Lorsque dans le corps ces réserves se sont épuisées, qu'il n'en reste plus rien, l'âme le fuit.
En font partie aussi, l'argent dont elle est munie, la réputation dont elle jouit et tout ce qui fait naître en elle la joie. Lorsque l'âme les épuise, tout en conservant noblesse et délicatesse, elle se trouve acculée au chagrin : l'angoisse peut alors fondre sur elle et si elle ne trouve pas en elle la provision d'espoir qui lui permettrait d'y résister, elle disparaît.
De même quand la joie l'écrase, si elle ne trouve pas en elle une certaine quantité de tristesse qui puisse l'équilibrer, elle quitte le corps.
Efforcez-vous donc de préserver les trésors que renferme votre être et surtout, vous, vieillards ! (...)

156. Il y a beaucoup d'avares, mais certains le sont d'une manière si excessive qu'ils en arrivent à aimer l'argent pour lui-même. Parfois, l'un d'eux mourra de faim sans avoir voulu dépenser un sou pour se nourrir. Ce sont les autres qui vont s'en emparer et celui qui meurt en laissant sa fortune se repent alors.
Je connais des cas d'avarice qu'il est impossible de dépasser[142]. Je les rapporte ici pour que l'on en tire leçon.
Il y avait à Sûr (Tyr) un commerçant qui vivait dans une petite chambre et qui, chaque soir, prenait chez l'épicier deux galettes et une noix. En rentrant dans sa chambre, au moment où le soleil se couchait, il enflammait la noix qui éclairait juste assez pour qu'il puisse se déshabiller et pendant que l'écorce brûlait la noix cuisait : il en frottait alors les deux galettes et les mangeait. Cela dura quelque temps, puis il mourut. Le roi de Sûr lui prit trente mille dinars ! [2]
Et j'ai vu, moi, un de nos grands savants tomber malade. Il alla échouer chez un de ses amis qui n'avait pas de domestique ni personne pour s'occuper de lui et qui eut beaucoup à souffrir de sa présence. Lorsqu'il mourut, on trouva cinq cents dinars au milieu de ses livres.
Abû al-Hasan al-Barandisî[143] m'a raconté : « Un homme chez nous tomba malade, il me fit appeler et me dit, quand je fus seul avec lui, que le qadi avait fait saisir son argent.
— Si tu veux, lui dis-je, je ferai lever la saisie et je te donnerai le tiers de cet argent que tu distribueras ou dont tu feras ce que tu voudras.
— Non, par Dieu ! Je ne veux pas le distribuer. Je veux que mon argent reste près de moi.
— Ils ne te le rendront pas : je te donnerai le tiers pour que tu sois libre d'en faire ce que tu veux.
— Je ne veux pas ! dit-il et il mourut.

Son argent resta confisqué. »

Abû al-Hasan continua ainsi : quelqu'un m'a raconté cette histoire : « Ma belle-mère était tombée malade et me demanda de lui acheter de la pâte de dattes. Elle était étendue sur un sofa, et nous étions assis sur un autre. Soudain mon plus jeune fils s'approcha de moi et me dit : « Père, elle est en train d'avaler des pièces d'or !» Je me précipitai et je me rendis compte qu'elle mettait un dinar dans un peu de pâte et avalait le tout. Je lui écartai la main.

— J'ai peur, me dit-elle, que tu donnes une rivale à ma fille.

— Mais non ! Je ne le ferai pas !

Elle me le fit jurer et me donna le reste de l'or qu'elle n'avait pas encore avalé, elle mourut ensuite et je la fis enterrer. Quelques mois plus tard, un de nos enfants mourut et nous le portâmes près d'elle. J'avais pris un morceau de toile et je dis au fossoyeur : « Rassemble les restes de la vieille dans ce chiffon et donne-les moi. » Revenu chez moi, je les versai dans un baquet plein d'eau, je remuai tout cela et en retirai environ quatre-vingts dinars qu'elle avait avalés ! »

Un de nos amis m'a raconté qu'un homme était mort et avait été enterré chez lui. Quelque temps après, quand on l'exhuma pour le transporter ailleurs, on trouva sous sa tête une brique enduite de goudron. La famille, questionnée au sujet de cette brique, déclara que c'était le défunt qui l'avait enduite de goudron et demandé qu'on la lui place sous la tête dans sa tombe : « La brique en terre s'use vite, disait-il, mais celle-ci grâce au goudron, ne s'usera pas ! » Les gens la ramassèrent donc et, constatant qu'elle était lourde, la cassèrent : il s'y trouvait neuf cents dinars que les héritiers prirent.

On m'a raconté aussi qu'un homme qui balayait les mosquées faisait un tas de la terre qu'il y ramassait. Par la suite, il en fit faire des briques. « Pourquoi, lui demanda-t-on? Il répondait : — C'est de la terre bénie, je veux qu'on la mette dans mon tombeau !» A sa mort, on déposa ces briques dans la cavité aménagée à cet effet dans la fosse, mais il y en eut quelques-unes en trop que l'on jeta dans le cimetière. La pluie tomba, les briques abandonnées se désagrégèrent et l'on s'aperçut qu'elles renfermaient des dinars d'or. Les héritiers allèrent à la tombe et enlevèrent les briques de la fosse : chacune était pleine de dinars ! »

Un de nos amis mourut auquel je connaissais une grande fortune. Sa maladie avait été longue et il n'avait mis sa famille au courant de rien. Mais, étant donné son avarice, sa rage de vivre et l'espoir qu'il avait de durer encore, j'étais convaincu qu'il ne l'avait pas mise au courant de l'existence de son trésor par crainte qu'on ne le lui prenne et que, se remettant, il ne se retrouve sans son argent ! Que dire de plus?

Un de nos collègues me raconta un cas de ce genre dont il avait été témoin : quelqu'un avait deux garçons et une fille et possédait mille dinars enfouis quelque part.

Il fut très gravement malade et sa famille fit cercle autour de lui. Il dit à l'un de ses fils : « Ne me quitte pas » et, une fois seul avec lui, il lui dit : « Ton frère passe son temps à se distraire avec les oiseaux, ta sœur a un mari turc et si une part de ma fortune leur échoit, ils la dépenseront dans des

frivolités. Toi, tu as mon caractère et la même conduite que moi. J'ai, à tel endroit, mille dinars; si je venais à mourir prends-les et garde-les pour toi seul ! »
Son état empira et le fils alla chercher l'argent. Mais le père guérit et réclama l'argent à son fils qui refusa et tomba malade à son tour. Son père se mit à le supplier : « Malheur à toi ! C'est à toi, à toi seul que j'ai parlé de cet argent. Tu vas mourir et il sera perdu. Malheur à toi, ne fais pas cela ! » Il fit tant et si bien que l'autre finit par lui indiquer la cachette. Il prit l'argent, mais l'enfant guérit et quelque temps après c'est le père qui tomba malade. Le fils eut beau essayer de lui faire dire l'endroit où il avait caché le trésor et multiplier les exhortations, rien n'y fit. Le père refusa et mourut. L'argent fut perdu.
Gloire à Celui qui leur a ôté l'esprit et l'intelligence ! Ce sont des bêtes, ou plutôt, ils sont encore plus égarés qu'elles.

157. Il y avait un dévot qui, pendant cinq cents ans dans une île déserte, adora Dieu et qui, tous les soirs, Lui donnait une grenade en offrande. Il demanda à Dieu de le faire mourir pendant une de ses prosternations. Au jour du rassemblement, on lui dit : — Entre au Paradis grâce à Notre miséricorde ! — Plutôt grâce à mes actes, répliqua-t-il.
On mit alors tous ses actes en balance avec une seule des faveurs de Dieu, mais le poids n'y était pas.
— Grâce à Ta miséricorde, ô Seigneur ! s'écria-t-il alors.
Et les gens de la grotte sur lesquels le rocher se referma ! L'un d'eux, pour obtenir la miséricorde divine, fit valoir une action qu'il aurait dû avoir honte de citer. En effet, il avait été sur le point de se livrer à l'adultère, puis il eut peur du châtiment et s'abstint.
Ah, comme j'aimerais savoir de quoi peut s'enorgueillir quelqu'un qui a eu peur d'être châtié pour une action qu'il allait commettre et qui s'en est abstenu par crainte?
S'il l'avait compris, la honte d'en avoir eu seulement l'intention, l'aurait empêché de se vanter. Ainsi que Joseph l'a dit : « Je ne m'absoudrai pas! »

158. (...) Le monde a été créé pour l'épreuve, et l'homme raisonnable doit installer son âme dans la résignation. Il doit savoir que la satisfaction qui lui est accordée est une complaisance et que celles qui lui sont refusées, le sont en fonction du principe de la création et de la nature de ce monde, ainsi qu'on l'a dit[144] :

La nature est chaos, mais tu l'aurais voulue
limpide et claire d'impuretés.

Le régisseur des jours en a opposé les vertus

Et les charbons ardents, par l'eau, sont tentés.

159. La foi de l'homme qui a la responsabilité d'une famille échappe rarement à la ruine quand ses ressources sont limitées.
Tout se passe comme dans le cas d'un fleuve que l'on barre d'une digue : l'eau agit souterrainement, elle s'agite furieusement et finit par se frayer un passage. De même dans le cas de cet homme. Lorsque ses moyens sont réduits, il s'emploie à chercher des expédients mais, s'il n'a pas la possibilité de les trouver dans le licite, il s'accommodera d'une solution douteuse. Qu'il ait alors une foi incertaine et il tendra la main vers l'illicite !
Le croyant qui connaît la modicité de ses ressources doit tout faire pour éviter les rapports conjugaux et, si des enfants lui arrivent, pour limiter ses dépenses et se contenter du minimum (...).
Ô toi qui désires conserver ta foi, je t'ai souvent donné le conseil de consacrer tes efforts à te contenter de peu.
Limite tes relations autant qu'il t'est possible et conserve le dirhem que tu possèdes, il est ta foi !

160. Un homme se plaignit à moi de l'animosité qu'il nourrissait à l'égard de sa femme. Il me dit :
— Je ne puis m'en séparer pour différentes raisons, entre autres, les nombreuses dettes que j'ai contractées envers elle, mais je manque de patience. Je n'arrive guère à éviter, dans mes récriminations, les écarts de langage et je dis des mots qui lui montrent bien que je lui en veux !
— Cela, lui dis-je, ne sert à rien. Il doit y avoir une solution : ce n'est que par la porte que l'on peut entrer dans la maison !
Tu devras donc rentrer en toi-même, tu comprendras ainsi que c'est à cause de tes erreurs qu'elle te tourmente et tu pourras multiplier les occasions de te repentir et de te racheter.
Te torturer, la faire souffrir, sont inutiles comme a dit al-Hasan Ibn al-Hajjâj : « C'est Dieu qui vous envoie châtiment. Ne répondez pas par le sabre, mais en faisant amende honorable ». Faire du mal à cette femme, tu ne le peux, car elle te tient. Trouve donc autre chose.
Quelqu'un avait insulté un ancien qui posa sa joue contre le sol en disant : « Ah Dieu ! Pardonne-moi la faute à cause de laquelle Tu as permis que celui-ci me tourmente ! »
L'homme reprit : « Cette femme a pour moi un amour excessif, elle s'emploie de toutes ses forces à me servir, mais je la hais, c'est plus fort que moi ! — Achète donc à Dieu ton apaisement, lui répondis-je, en montrant de la patience. »
On avait demandé à Abû 'Uthmân an-Nisâbûrî[145] quelle était l'œuvre pie sur laquelle il fondait le plus d'espoir. « Quand j'étais jeune, mes parents voulaient à tout prix me marier, mais je refusais toujours. Et puis, une femme vint me trouver : Ô Abû 'Uthmân, me dit-elle, je t'aime avec passion ! Prends-moi pour épouse, je t'en supplie !

Je fis venir son père, un pauvre homme, qui, heureux, me l'accorda. Lorsqu'elle se découvrit, enfin, à moi, je vis qu'elle était borgne, bancroche, boutonneuse (...). L'amour qu'elle éprouvait pour moi m'empêcha de fuir. Je demeurai donc par délicatesse et ne lui laissai rien paraître de mon aversion dont je souffrais mille morts. Et cela dura jusqu'à sa mort ! Quinze ans ! Aucune de mes actions ne m'inspire plus d'espoir que de l'avoir ainsi ménagée ! »
Voilà comment les hommes, les vrais, se conduisent ! A quoi servent les cris de l'éprouvé dans les plaintes et la haine?
Il n'a d'autre voie que celle que je t'ai indiquée, de repentir, de constance et de supplication. Essaie de te souvenir des fautes dont ceci est le châtiment. Applique- toi. Si tu reçois consolation, cela pour ainsi dire, n'entre pas en ligne de compte. Si tu ne reçois pas consolation, c'est faire acte de dévotion que de montrer de la constance devant la décision divine.
Force-toi donc à lui témoigner de l'affection et si tu n'en éprouves pas, elle se contentera de cette apparence. Le lien lui-même n'est pas un péché que l'on doive condamner. Ce qu'il faut seulement, c'est s'entendre avec la personne à laquelle on est lié !

161. Pour la plupart des hommes, les actes de dévotion constituent un ensemble d'habitudes mais pour les gens lucides toutes les habitudes constituent une réelle dévotion.
Le frivole dira : « Gloire à Dieu » par habitude, mais l'homme lucide, réfléchira longuement aux merveilles de la création ou à la grandeur de Dieu et, touché, il s'écriera : « Gloire à Dieu ! »
Qu'un homme examine une grenade; qu'il observe l'ordre dans lequel sont alignés les grains, les fines membranes qui les protègent contre une perte de volume, la présence du liquide autour du noyau et celle d'une membrane qui le recouvre.
Qu'il observe aussi l'oiseau au cœur de l'œuf, le fœtus dans le sein de la mère et toutes les autres formes sous lesquelles apparaissent les créatures, cela fera naître son admiration pour le Créateur et il s'écriera : « Gloire à Dieu ! »
C'est là le cantique des hommes lucides : il est fruit de l'esprit. Et leurs pensées volent et leur dévotion court dans des invocations sincères.

162. L'aspiration du croyant est tendue vers l'au-delà et tout ce qui existe ici-bas l'invite à y penser, comme l'homme fait du travail qui l'occupe sa seule préoccupation.
Ne voyons-nous pas, lorsque des artisans pénètrent dans une maison habitée, comment le marchand d'étoffes examine les tissus d'ameublement et les évalue, le charpentier regarde le plafond, le maçon observe les murs et le tisserand les étoffes travaillées?
Quand il est dans l'obscurité, le croyant pense aux ténèbres du tombeau, quand il voit un homme souffrir, il pense au châtiment, quand il entend un bruit effrayant, il pense à la trompette du Jugement,

quand il voit les gens endormis, il pense aux morts dans les tombes et quand il voit un plaisir, il pense au Paradis !
Toutes ses aspirations sont tendues vers ce qu'il y a là-bas et cela le distrait de ce qui est ici !
Le plus important pour lui est d'imaginer la permanence de l'existence au Paradis, existence sans interruption, sans terme, sans trouble : quand il se voit roulant dans ces plaisirs éternels il en est presque fou de joie et, sur le chemin qui l'y conduit, il trouve légères souffrances, maladies, épreuves, disparition d'êtres chers, attaques de la mort et lutte contre son étouffement.
Quand on désire ardemment parvenir à la Ka'ba, les sables du Zerûd sont faciles à passer et quand on veut guérir absolument, on ne prête aucune attention à l'amertume du médicament.
Le croyant sait que la qualité des fruits cueillis là-bas dépend de celle des graines semées ici. Il choisit les meilleures et profite, pour les semer, de l'automne de sa vie.
Imaginant aussi l'arrivée en enfer et le châtiment, le croyant en voit son existence toute affligée et son inquiétude renforcée.
Dans les deux cas, il a de quoi oublier le monde et ce qui s'y trouve; son cœur erre tantôt dans les immensités de la passion tantôt dans les déserts de la peur, il ne remarque aucun édifice. Lorsque la mort le frappe, sa foi dans le salut est si forte et son espoir de se voir accorder délivrance est si vif que cela lui est égal.
Quand il a été descendu dans la tombe et qu'arrivent ceux qui doivent le questionner, ils se disent l'un l'autre : « Laissons-le, il vient à peine de trouver soulagement. »
Nous demandons à Dieu de nous accorder une parfaite lucidité qui nous conduise à rechercher les mérites et nous interdise de choisir les turpitudes.
Ce sera ainsi, s'Il nous accorde Son assistance. Sinon, rien n'y fera.

163. J'ai observé en mon Seigneur une qualité merveilleuse. C'est que les hommes qu'Il choisit pour L'aimer et vivre dans Son intimité sont toujours parfaits au physique et au moral.
Je ne veux point parler de la beauté des traits, car la perfection du corps réside uniquement dans l'harmonie de ses proportions. Celle-ci, en effet, ne manque pas de beauté et implique la beauté intérieure qui est, elle-même, perfection des mœurs et absence de vices. Il n'existe alors dans l'homme aucun défaut caché, aucun désordre; au contraire, son être intime est aussi beau que l'est son aspect extérieur.
Moïse (‘aleyhi sallam) était tel que tous ceux qui le voyaient l'aimaient et notre Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) ressemblait à la lune en son plein.
Cependant l'élu peut avoir le teint noir mais il doit être beau de physique et avoir l'esprit délicat. De la perfection accomplie de sa nature physique et morale, dépendent les œuvres d'un être, et c'est d'elles que dépend le rang qu'il recevra auprès de la Majesté.

Certains sont comme le serviteur à la porte, d'autres comme le chambellan ou comme le commensal, mais il est rare de trouver chez un homme une perfection absolue : peut-être en cent ans un seul cas se rencontre-t-il !
Les qualités de cet homme modèle ne sont pas obtenues par le zèle, mais ce sont elles plutôt, qui font naître le zèle. En effet, lorsqu'une perfection échoit à quelqu'un, elle le pousse à l'effort à proportion de son imperfection dans un autre domaine. Il n'y a aucun moyen de faire naître cette qualité, elle est innée essentiellement.
Lorsque Dieu te choisit pour une entreprise, Il t'y prépare.

164. Quand on adresse un sermon au souverain il faut faire preuve d'une grande habileté et éviter surtout de lui déclarer en face qu'il est un tyran.
En effet, les princes ont l'usage exclusif de la force et de la contrainte ; leur adresser un sermon qui pourrait être interprété comme une réprimande, c'est les humilier et ils ne le supportent pas.
Le sermonnaire doit donc mêler à son sermon des allusions à la noblesse de la souveraineté, il doit montrer que la récompense s'obtient en ménageant les sujets, et rappeler la conduite des souverains justes qui les ont précédés.
Mais, auparavant, il observera bien le cas de celui auquel il va s'adresser : s'il constate qu'il a une belle conduite ainsi qu'il arrivait à Mansûr Ibn 'Ammâr et d'autres qui, quand ils exhortaient Hârûn ar-Rachîd, le faisaient pleurer, s'il voit que le souverain n'a que le bien pour but, il pourra aller loin dans son exhortation et ses recommandations. Mais, s'il constate qu'il est injuste, qu'il ne fait pas cas de ce qui est bon et que l'ignorance le domine, il devra tout faire pour ne pas le rencontrer, pour éviter de s'adresser à lui, car il mettrait sa vie en danger ou bien il se ferait son complice en chantant ses louanges. Mais s'il y était contraint, il devrait procéder par allusion.
Certains souverains devenaient plus doux, quand on les exhortait, et supportaient les sermonnaires au point qu'al-Mansûr pouvait déclarer brutalement : « Vous êtes un tyran » et le calife l'acceptait.
Mais les temps ont changé et la plupart de ceux qui détiennent le pouvoir se sont corrompus. Les savants les flattent et celui qui ne le fait pas ne voit pas ses conseils de justice accueillis favorablement, alors il se tait.
Les fonctions d'autorité étaient recherchées autrefois uniquement par des hommes que la science avait formés et que l'expérience avait mûris. Désormais, la plupart des hommes au pouvoir rivalisent d'ignorance. Le pouvoir appartient à ceux qui n'en sont pas dignes. De cette sorte de gens, il convient de se méfier et de se tenir éloigné.
Le sermonnaire qui subit l'épreuve de s'adresser à eux doit le faire avec une extrême précaution sans se laisser abuser quand ils déclarent qu'ils accepteront tout ce qu'il dira car s'il prononce un mot qui les contrarie, leur colère se soulève.

De même l'homme qui s'adresse au sultan devra éviter de décrier devant lui les gens qui exercent une autorité; le sermonnaire serait en butte à leurs entreprises de destruction car ils craindront que le souverain n'examine leur situation de trop près et que leurs affaires ne se gâtent.
Il vaut mieux, à l'époque actuelle, se tenir à l'écart de ces hommes, il est plus sage d'éviter de les exhorter. Si l'on y est obligé, il faudra le faire avec de très grands ménagements et adresser son sermon au peuple qui, lui, écoute et n'est en rien inquiété.

165. Est-il possible qu'un être ne comprenne pas le sens de l'existence ou, l'ayant compris, qu'il n'agisse pas en conséquence? Il sait que la vie est courte et pourtant, il la gaspille dans le sommeil, l'oisiveté, les propos futiles et la recherche des plaisirs. Les jours qui lui sont donnés sont jours d'action et non temps de loisir !
Il lui a été imposé de dépenser son argent et de contrarier sa nature et pourtant, il garde sa fortune jusqu'au dernier hoquet; il dit alors : « Partagez mon bien, faites ceci, faites cela. » Et où en serait-il, s'il le faisait avant? Mais cela est exclu !
Ce que l'on attend des dépenses que tu fais en bonne santé, c'est que tu contraignes ta nature à sortir de l'argent de ta bourse dans un moment où tu ne risques rien (...).

166. Je me demande comment un homme raisonnable peut trouver la vie agréable quand il voit, surtout s'il est âgé, la mort s'abattre sur ses proches et ses voisins ! Ah ! Que tu m'étonnes donc, ô toi qui regardes les vipères ramper vers toi et ne bouges pas !
Le vieillard ne voit-il pas la mort s'insinuer dans ses membres? Elle a déjà émoussé la pointe de ses forces et libéré le torrent de la faiblesse, elle a transformé le noir en blanc et, chaque jour, elle arrache quelque chose de plus.
Mais il y a dans le regard que l'homme raisonnable porte sur lui quelque chose qui l'empêche de remarquer la ruine de sa vie et le départ de ses amis, même si tout cela est, effectivement, troublant.
En effet, l'activité que l'homme dont la maison brûle trouve dans le sauvetage de ses meubles, détourne sa pensée des maisons voisines.
Nous allons faire de nouvelles connaissances, nous sommes irrités contre les gens qui nous entourent et ils sont irrités contre nous, voilà des choses qui permettent d'oublier le monde et de le quitter facilement.
Nous avons vu des riches qui faisaient des libéralités, des pauvres qui montraient de la résignation, des gens qui faisaient leur examen de conscience et avaient des scrupules, des sots devenir raisonnables et des avares généreux.
Ô facilité du départ ! Peut-être l'âme rencontrera-t-elle Celui qu'elle a perdu et s'unira-t-elle à celui qu'elle a aimée !

167. (...) La vision du monde fait naître l'envie d'en profiter (...).
Les mystiques qui passent leurs nuits, à écouter des chants n'ont d'autre intérêt aujourd'hui, que l'argent qui leur entre dans les poches. D'où qu'il vienne, ils l'acceptent. Ils n'ont aucun scrupule à le recevoir d'un tyran. Ils ont perdu la retenue qui caractérisaient leurs anciens. Sari as-Saqatî pleurait toute la nuit et avait des scrupules excessifs. Mais eux n'ont rien de tout cela. Il n'y a chez eux que nourriture, danse, luxure, chansons et gitons. Une personne dont la parole a du poids raconte même ceci : « J'étais en compagnie d'un homme important à qui les habitués du couvent faisaient des signes pendant qu'un éphèbe chantait; alors, le cheikh alla poser sur sa joue un dinar en guise de grain de beauté. »
Oser prétendre, comme ils le font, qu'assister à ce genre de spectacles prépare à l'au-delà est au-delà du mensonge !
Ce n'est pas d'eux que je m'étonne, mais des sots auprès desquels ils sont en honneur et qui les entretiennent.

168. Plus je réfléchis à la continuité des grâces qui me sont accordées, plus je suis embarrassé pour en remercier Dieu, car je sais que le remerciement est encore une grâce qu'Il nous fait, comment donc remercier?
Mais je reconnais mon impuissance et j'espère qu'ainsi je m'acquitte d'une partie de mes devoirs.
J'ai, quant à moi, une qualité dont j'attends beaucoup de bien. En effet, quiconque jeûne et prie, considère qu'il a fait acte de dévotion. Il pense se mettre au service de Dieu comme s'il s'acquittait de son devoir envers Lui.
Pour ma part, j'estime que lorsque j'ai prié deux rak'a, je n'ai fait que mendier : c'est pour moi que j'ai œuvré, car Celui que je sers se passe fort bien de mon obéissance.
Un maître disait : « On trouve dans le hadith : invocation est dévotion, mais je dis, moi : dévotion est invocation ! » Comment quelqu'un qui désire servir peut-il demander une faveur? Comment peut-il considérer qu'il a fait quelque chose?
Mais tu as, tout simplement, cherché à satisfaire un besoin ! Et la faveur que t'a faite Celui qui t'a éveillé n'est pas compensée par la soumission que tu Lui as témoignée !
Moi, je dirai comme le premier :
Ô suprême objet de mes espoirs tu m'as nourri et protégé!
Le temps a voulu me frapper pour me détruire, mais tu m'as protégé !

Il s'est alors soumis humblement
quand il a vu que tu m'avais protégé !

Tu m'as donné la richesse pour vêtement et contre la mendicité tu m'as protégé !
Lorsque je me suis tu, c'est toi qui m'as parlé et tu m'as répondu quand je t'ai interrogé !

Tu as été plus généreux quand je t'ai remercié tu m'as fait des dons, et de cadeaux tu m'as chargé !
Et si de mon argent je peux faire des largesses ces richesses, c'est encore toi qui me les a adjugées.

169. La plupart des savants, ai-je pu constater, s'attachent à l'aspect extérieur de la science : le faqih pense à son enseignement et le sermonnaire à son sermon.
Le premier prépare son cours et se réjouit du nombre de ses auditeurs, il critique les propos de ceux qui ne sont pas de son avis, passe son temps à méditer sur les propositions contradictoires pour écraser ceux qui disputeront avec lui. Il a l'œil fixé sur les places d'honneur. Parfois il aspire à entasser les choses périssables de ce monde et à fréquenter les princes.
Le sermonnaire ne s'intéresse qu'à ce qui ornera son discours et multipliera ses biens, par quoi il amènera le public à l'admirer et s'il a un rival il s'emploie à lui décocher des traits (...).
Mais l'âme a besoin d'un idéal. Ceux qui travaillent à se soumettre aux hommes se détournent de Lui en ne soignant que leur prestige. Mais cela implique qu'ils s'écartent de Dieu, car Il n'a pas placé deux cœurs dans la même poitrine.

170. On trouve ceci dans la tradition : « *Ô Dieu fais- nous voir les choses comme elles sont* ! »
Admirable parole ! Les hommes pour la plupart ne voient pas les choses dans leur vérité. Ainsi regardent-ils l'éphémère comme s'il était éternel et sont-ils totalement incapables d'imaginer, même s'ils en ont vaguement conscience, que tout ce qui fait leur vie doit prendre fin. C'est que l'œil est occupé à enregistrer uniquement ce qui le frappe. Voit-il la cessation du plaisir et la pérennité du péché qu'il entraîne?
Si le voleur voyait sa main coupée, l'objet qu'il saisit n'aurait, à ses yeux, plus d'importance. Et celui qui entasse les richesses sans les dépenser, ne les voit pas dans leur réalité, car elles sont un moyen et non une fin ; quand on voit le péché avec les yeux de la concupiscence, on ne le voit pas vraiment, car il s'y trouve tous les défauts que l'on veut et a, en plus, comme résultat, un châtiment qui viendra à son heure et un scandale immédiat.
Voyons donc la plus grande des concupiscences de la chair, le coït. On sait que le sperme ne se constitue qu'après que l'on a absorbé nourriture et boisson. Réfléchir à la nourriture c'est assister aux labours et voir la terre creusée par une charrue, elle-même tirée par des bœufs.
Mais la charrue? C'est un soc de fer attaché à des morceaux de bois par des cordes. Regardons bien ces cordes : nous assistons aux semailles du chanvre, nous voyons comment on le peigne, comment

on le tresse. Ce fer : nous voyons comment on l'extrait de la mine et comment il est transformé. Ce bois : nous le voyons pousser, nous voyons comment il est façonné au tour. Ensuite, c'est le blé que nous voyons germer; nous assistons à sa moisson, à son vannage, nous le voyons moulu, pétri, cuit. Mais nous avons pu voir aussi l'homme qui a préparé le four et celui qui a apporté les broussailles destinées à faire le feu.

Et les hommes qui ont contribué à la présentation de cette nourriture, quand nous y réfléchissons, nous pouvons constater qu'ils sont légion, et on a même pu dire que l'on ne pouvait avaler une bouchée qui n'ait été préparée par au moins trois cents personnes ! Et quand nous mâchons cette bouchée, réfléchissons à l'implantation des canines qui la déchirent et des molaires qui la broient, à la salive qui l'humecte pour la malaxer, à la langue qui la met en boule, aux muscles du gosier dont certains montent et d'autres restent immobiles pour faciliter la déglutition.

Puis l'estomac s'empare de cette bouchée, la conduit au foie qui se met à la digérer. Quand elle est transformée en sang, la partie féculente est expulsée vers la rate et la partie liquide vers la vessie. Ensuite de ce qui en est passé dans le sang le plus pur et le plus limpide est destiné au foie, au cerveau, au cœur et, l'élément le plus généreux est envoyé vers les testicules, prêt à créer un être humain. Lorsque les feux du désir s'embrasent, cette goutte de sperme jaillit, que la loi a déclarée pure comme sont déclarés purs l'utérus et l'endroit où la verge vient se placer au cours du coït, car c'est grâce à tout cela que se crée l'être humain adorateur de Dieu Unique.

Cet individu n'aura pu être créé qu'à la suite de dépenses considérables et grâce à toutes ces merveilleuses opérations auxquelles j'ai fait allusion sans les dénombrer toutes.

Quiconque a compris cela, pourra-t-il encore se permettre de gâcher cette goutte de sperme dans des rapports illicites? S'accoupler d'une manière impure qui la fait se perdre en vain? Compromettre sa dignité, découvrir un corps interdit, trahir un frère musulman — si sa complice est mariée — subir la honte de forniquer avec elle, qui est comme sa sœur ou sa fille? Voilà quelques exemples des souillures, ô combien nombreuses, qui attendent l'homme adultère et dont le dixième du dixième ne peut être justifié par le plaisir d'un instant.

Et si cette femme est enceinte de ses œuvres, alors qu'elle est mariée avec un autre homme auquel elle fait endosser la paternité, il aura causé un détournement d'héritage et cette honte se transmettra ensuite de génération en génération.

Quant au ressentiment de Dieu, il est connu : **« Et n'approchez point la fornication. En vérité, c'est une turpitude et quel mauvais chemin**! », Coran, 17, 32. Et le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a dit : « *Il n'y a pas de faute plus grave, après le polythéisme, que de déposer une goutte de sperme dans un utérus qui ne lui est pas licite*. »

Quiconque est doué d'intelligence comprend bien que le rôle de la goutte de sperme est de créer des adorateurs de Dieu Unique. Sans l'apparition du désir, le coït n'aurait pas lieu car il est contact entre parties que l'on ne peut apprécier ni pour leur forme qui n'est pas belle, ni pour leur odeur qui n'est pas bonne. C'est uniquement le désir qui ferme l'œil de l'homme pour que sa descendance soit

assurée en son principe mais ce n'est qu'un accident. Quiconque cherche à le satisfaire en oubliant le crime qu'il commet dans l'adultère ne voit pas les choses comme elles sont.

171. Si l'on dit : « Quel intérêt y a-t-il à créer ce qui est nuisible? » La réponse sera que la sagesse du Créateur est certaine et que, si dans certains cas, elle n'est pas apparente, la soumission devient nécessaire. De plus, tout ce que l'on apprécie sur cette terre est, en gros, un exemple de la récompense qui nous est préparée et tout ce qui est nuisible un exemple du châtiment qui nous attend. Enfin, rien n'a été créé qui n'ait son utilité.

On tint le propos suivant à un médecin :

— Un tel déclare que je suis comme le scorpion : je fais du mal sans faire de bien !

— C'est un ignorant, s'écria-t-il. Le scorpion est utile quand on lui ouvre le ventre et qu'on le frotte sur l'endroit où il vient de piquer. On peut aussi le placer dans un pot hermétiquement fermé de toutes parts; on met ensuite ce pot dans un four et quand le scorpion est réduit à l'état de cendres on en fait boire la quantité d'un demi danîq ou plus à quelqu'un qui a des calculs et cela les dissout sans que les autres organes en souffrent.

Il peut arriver aussi que la piqûre d'un scorpion, chez un malade atteint d'une maladie chronique, fasse disparaître la fièvre.

Un scorpion avait piqué un hémiplégique et sa paralysie prit fin. On peut aussi le faire séjourner dans un onguent qui en absorbe les propriétés; cet onguent est efficace contre les grosses tumeurs. Il y a beaucoup d'autres exemples du même genre. L'ignorant est l'ennemi de ce qu'il ne connaît pas et il n'y a rien de plus sot qu'un ignorant qui réfute un savant.

172. Plus l'intelligence approfondit la connaissance du Créateur et constate Sa Majesté, Sa bienveillance et Sa Grandeur, plus elle se fond dans Son amour et plus elle se sépare du monde concret.

Certains, subjugués par l'amour qu'ils éprouvent pour Lui ne peuvent supporter le contact des hommes, d'autres ne peuvent arrêter de prononcer Son nom.

Quelques-uns ne s'endorment qu'écrasés par le sommeil, d'autres errent dans les déserts ou bien brûlent leur corps ! Ô bonheur des hommes grisés par cet amour ! Comme leur ivresse est belle ! Ô douceur de leur angoisse; comme leur extase est sublime ! Abû Ishâq al-Khawwâs était tombé en extase : il allait par les rues en répétant : « Ah ! Passion pour Celui qui me voit et que je ne vois point! » Fath Ibn Sakhraf[146] disait : « Il y a longtemps que je T'adore, hâte-toi de m'appeler auprès de Toi! » Qays Ibn ar-Rabî'[147] était comme enivré sans avoir bu et Ibn 'Aqîl disait : « La simplicité que l'on met dans ses vêtements pour L'adorer vaut mieux que le luxe dont on se couvre pour les autres. »

A-t-on jamais vu nudité plus belle que celle des hommes en Ihrâm (état de pureté rituelle)? Peut-on observer chez les hommes qui se parent des plumes de ce monde une conduite comparable à celle des saints? La torpeur des hommes qui viennent de passer leur nuit en prières n'est-elle pas la plus belle des fièvres? Le délire des extatiques n'est-il pas la plus belle ivresse? Y a-t-il eau plus pure que les larmes des affligés? Y a-t-il des têtes qui s'inclinent plus bas que celles des hommes brisés par leur amour? Y a-t-il quelque chose de plus beau que le front des orants touchant le sol? La brise du matin remue-t-elle les feuilles sur les arbres autant que les plis de l'aube sur ceux qui terminent une nuit de prières? Des mains qui s'élèvent, des paumes qui s'ouvrent ont-elles quelque chose de commun avec celles des hommes qui supplient? L'écho d'un chant, le gémissement d'une corde troublent-ils les cœurs autant que les sanglots des passionnés?

173. La plupart des grands de ce monde ignorent la religion et ne sont pas formés à ses préceptes. S'ils ont dès leur naissance un esprit faux et qu'en plus, ils ne reçoivent pas une éducation qui vienne corriger leur nature et mûrir leur pensée, comment pourrions-nous en attendre du bien?
L'esprit se développe par l'instruction et l'étude, par un long usage et une grande expérience, comme la main qui acquiert son habileté par un travail permanent.
Le rôle de l'esprit est de méditer, de réfléchir aux conséquences des choses, de déduire l'inconnu du connu, et ceux-là sont, en permanence, gavés de nourriture, ce qui nuit à l'esprit. Ensuite, ils s'endorment et dorment trop longtemps. Lorsqu'ils s'éveillent ils s'enivrent !
Leur esprit est alors enveloppé d'un voile permanent et incapable de fonctionner. Aussi les décisions qu'ils prennent sont-elles néfastes.

174. Ne vous laissez pas égarer par l'ostentation que vous voyez un homme mettre dans la prière, son jeûne, l'aumône qu'il donne ou la retraite qu'il s'impose.
L'homme véritable est celui qui s'en tient à deux choses : observance des règles et sincérité de l'œuvre (...).

175. J'ai remarqué que l'on condamnait vivement le jaloux. Ainsi dit-on : « Seul est jaloux un homme méchant qui envie la faveur que Dieu fait à un autre, qui n'accepte pas Sa décision et refuse toute joie à son frère musulman ! »
Je ne pense pas que cela soit comme ils disent. En effet, l'homme n'aime pas que quelqu'un d'autre le dépasse. S'il constate que son ami s'est élevé au-dessus de lui, il en souffre et ne l'accepte pas. Il aurait préféré que cela ne soit pas ou, du moins que lui-même en obtienne autant, de façon que l'autre ne lui soit pas supérieur.

Cela est pétri dans l'argile et ne doit pas être condamné ! Ce qu'il faut seulement condamner, c'est l'action qu'il ferait ou la parole qu'il dirait et qui seraient inspirées par cette jalousie.
Et je pensais que cela s'était produit pour moi à propos de mon cours et de mes analyses. Je constatai que le hadith d'al-Hasan al-Basrî m'avait précédé dans cette idée : « Quiconque ne va pas au-delà par une parole ou un acte n'aura pas à souffrir. »

176. La vision du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) constitue un problème pour bien des hommes, de même sa Parole : « *Qui m'a vu en songe m'a vu* ». Le sens exact du hadith est qu'il l'a vu réellement.
Mais il en est qui le voient vieux, d'autres jeune, certains malade et d'autres en bonne santé. Je dirai qu'il n'y a pas de stupidité plus grande que de croire que le corps du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), déposé à Médine, est sorti de son tombeau et, qu'il est venu se placer à l'endroit où on l'a vu. Au même moment, en mille endroits, mille individus ont pu le voir sous mille aspects différents ! Comment cela peut-il se concevoir pour un seul corps? Ce que l'on voit est donc seulement une représentation imaginée de ce corps et non le corps lui-même. Par conséquent, « *qui m'a vu, m'a réellement vu* » signifie que l'on voit une représentation de mon corps, que l'on sait exacte et dont on espère le profit attendu.
Et, si l'on nous demande : « Que direz-vous de la vision de Dieu »? Nous répondrons que l'on voit un symbole et non la reproduction exacte; et que le symbole n'a pas besoin d'être identique ou semblable à l'objet qu'il représente ainsi qu'on peut le constater dans cette parole de Dieu : « **Il a fait descendre une eau du ciel à laquelle des vallées servent de lit, selon leur grandeur**. » Coran, 13, 17. On a voulu y voir une parabole du Coran et du profit qu'en tirent les créatures.
On rendra cette idée plus claire en disant ceci : quand on voit Dieu, ce ne peut-être que sous une forme déterminée, alors que Dieu est en dehors de tout. Il est Unique ! Ce que nous avons dit est donc parfaitement clair.

177. (...) Tous les livres sont utiles !
Dieu nous protège de ces savants dont nous sommes les contemporains ! Nous ne voyons parmi eux aucun homme à la pensée suffisamment élevée pour que l'aspirant puisse le prendre comme exemple, personne qui ait un esprit de scrupules tel qu'un ascète puisse en faire son guide.
Dieu ! Dieu ! Observez donc la conduite des Anciens, lisez leurs ouvrages et tout ce qui les concerne : lire avec avidité ce qu'ils ont écrit, c'est vivre avec eux ainsi qu'on a pu le dire :

Je n'ai pu voir leurs pays de mes yeux
peut-être le connaîtrai-je par l'oreille !

En ce qui me concerne, je ne me lasse pas de lire et quand je tombe sur un ouvrage que je ne connaissais pas, j'ai l'impression de découvrir un trésor !
J'ai consulté les ouvrages qui figurent à l'inventaire du waqf de la madrasa Nizâmiyya et qui comprend près de six mille volumes, ceux de la bibliothèque d'Abû Hanîfa, d'al-Humaydi[148], de notre maître 'Abd al-Wahhâb[149], d'Ibn Nâsir[150], d'Abû Muhammad Ibn al-Khashshâb[151], et qui étaient considérables ainsi que tous ceux qu'il m'a été possible de trouver.
Si je disais que j'ai bien lu vingt mille volumes, ce serait énorme, mais mon désir n'est pas encore apaisé.

178. L'être humain n'a rien de plus précieux que son âme, et je trouve étonnant que l'on puisse la mettre en péril et l'exposer gratuitement à la ruine. Cette attitude vient d'un manque d'esprit et d'un mauvais raisonnement.
Certains l'exposent à la mort pour que l'on admire leur esprit d'entreprise, comme celui-là qui s'en va chasser le lion ou qui escalade la colonne de Chosrobès pour que l'on s'écrie devant lui : « Quel as ! » ou encore qui fait une course de trente parasanges. Tous ces hommes, s'ils meurent alors, vont directement en Enfer ! Quand ils périssent, leur âme disparaît, à cause de laquelle ils désiraient la richesse.
Les plus étonnants sont ceux qui exposent leur âme à la perdition sans le savoir, comme lorsque, furieux, ils tuent un Musulman ! C'est dans la torture de la géhenne que s'apaisera leur furie !
Et plus curieuse encore est l'attitude des juifs et des chrétiens. Lorsqu'ils arrivent à la puberté, ils devraient réfléchir à la mission de notre Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et comme ils ne le font pas, ils sont condamnés à la géhenne éternelle[152].
J'ai dit à l'un d'entre eux : « Malheureux ! Vous exposez votre âme au châtiment de l'éternité ! Nous, nous croyons en votre Prophète. Nous disons : qu'un Musulman croie à notre Prophète, en récusant le vôtre ou bien en rejetant la Torah, et il sera condamné à l'enfer éternel, car il n'y a sur ce point aucune divergence entre nous : Nous tenons votre Prophète comme véridique ainsi que son livre. Et si nous devions le rencontrer, nous ne serions pas insolents, même s'il nous réprimandait en disant : Avez-vous observé le sabbat? Nous lui dirions : le sabbat est un détail et l'on n'est pas puni de l'enfer pour n'avoir pas observé un détail. »
Le chef de la communauté me dit :
— Nous n'attendons de vous rien de pareil, car c'est seulement pour les enfants d'Isra'il que le sabbat est obligatoire !
— Nous avons accepté de vous admettre dans notre société, lui répondis-je, bien que vous soyez damnés car vous exposez vos âmes au châtiment éternel.

Comment peut-on refuser de réfléchir à des problèmes qui, si l'on en diffère la solution, entraînent un châtiment éternel? Et pire encore, comment peut-on nier Dieu alors que l'on constate la sagesse de ses créations et comment ose-t-on dire : « Il n'y a pas de Créateur ! »

179. L'homme est tiraillé entre des exigences qui dispersent son esprit : l'œil exige de voir, la langue de parler, le ventre de manger, les organes génitaux de s'unir et la nature trouve plaisir à amasser de l'argent.
Il nous est demandé de nous recueillir pour penser à l'au-delà mais la passion nous dissipe ! Et comment y parvenir quand s'unissent contre cela les besoins impérieux de nourrir notre corps et notre famille? Un tel ira à sa boutique de bon matin, cherchera les moyens d'arriver à ses fins, utilisera son intelligence comme un outil pour acquérir ce dont il ne peut se passer.
Quel recueillement peut-on attendre de lui, surtout si l'avidité l'emporte dans son tourbillon? Sa vie passera et il sortira de sa boutique pour entrer au tombeau ! Comment parviendra-t-il à la science, à l'œuvre, à la dévotion sincère, aux vertus? (...).

180. (...) Ne souhaite pas à l'homme qui t'envie un châtiment plus grand que celui qu'il endure déjà : il éprouve une souffrance terrible et permanente, qui ne peut cesser qu'en même temps que les faveurs qui te sont faites ! Et, plus elles sont nombreuses, plus il souffre. Il ne vit plus !
L'existence au Paradis n'est agréable que parce que l'envie et la rancune ont été arrachées des cœurs; sans cela, les Bienheureux se jalouseraient les uns les autres et leur séjour serait tout à fait insupportable !

181. Toute œuvre que tu accomplis, doit l'être pour Dieu, avec Dieu, à cause de Dieu. Il te tiendra lieu, alors, de toute créature et t'accordera tout bien.
Prends garde de t'éloigner de Lui en suivant la passion et en donnant satisfaction à une créature, cela se retournerait contre toi et ce que tu voulais atteindre serait perdu !
Il est dit dans le hadith : *« Quiconque donne satisfaction aux hommes en soulevant la colère de Dieu, celui qui le louait le condamnera* ! »
La vie la plus agréable est celle de l'homme qui vit avec le Créateur.
— Comment vivre avec Lui, demandera-t-on?
— En obéissant à Son ordre, en évitant ce qu'Il a interdit, en observant les limites qu'Il a fixées, en agréant Sa décision, en ayant une conduite exemplaire dans sa solitude, en L'invoquant souvent, en protégeant ton cœur de toute objection devant Ses arrêts. Si tu as un besoin, c'est à Lui que tu dois demander ! S'Il donne tant mieux, sinon agrée Son refus et sache qu'Il ne refuse pas par avarice, mais

par sympathie. N'interromps pas tes demandes, car c'est par là que tu te soumets ! Tant que tu observeras cette conduite, Il te permettra de L'aimer et te fera savourer la sincérité de la confiance que tu as mise en Lui. Cet amour te mènera au but et fera naître Son amour pour toi. Tu vivras alors la vie des Bienheureux. Il n'y a aucun bien dans une vie qui n'est pas ainsi !

182. Essayant d'expliquer la nourriture, la boisson, le vêtement, les rapports charnels, j'ai constaté que l'homme est créé à partir de principes instables, qui sont l'eau, la terre, le feu et l'air, et ne se maintient que grâce à l'équilibre de la chaleur et de l'humidité. Il a donc, dans ces conditions, besoin de compenser ses carences.
Puisque, seule la chair peut régénérer la chair, la Loi rend licite le sacrifice des animaux pour qu'un être plus noble qu'eux y trouve une nourriture fortifiante.
Puisque le corps humain a besoin de voile et qu'il a la faculté de discerner les moyens de satisfaire ses besoins comme celle de créer laine et coton qui le préservent de certains maux, il n'a reçu sur sa peau aucune protection naturelle au contraire des animaux qui, n'ayant pas la faculté de couvrir leur corps, ont reçu, en compensation, plumes, poils ou fourrures.
Et puisque l'homme et l'animal ne peuvent échapper à leur anéantissement, le désir de l'accouplement a été suscité en eux pour que l'espèce survive.

183. C'est une grave erreur que de diffamer un homme en exil : on n'est pas à l'abri de le voir revenir et se venger.
D'une manière générale, il ne faut témoigner de l'hostilité à quiconque et en aucun cas. L'homme que l'on a méprisé peut s'élever, et devenir puissant celui que l'on n'attendait pas.
Il vaut donc mieux garder secrète la haine nourrie contre les ennemis, et, si l'on veut en tirer vengeance, c'est en leur accordant notre pardon que l'on y parviendra le mieux, car notre pardon les humilie ! Il faut se montrer bon pour chacun, surtout pour ceux qui peuvent accéder à une fonction d'autorité, et rendre service à l'exilé : il pourra être utile quand il reviendra (...).

184. (...) La peine que se donne l'homme qui a de hautes aspirations est, en réalité, un repos. Et à bien comprendre les choses, c'est le repos de celui qui a de petites ambitions qui est fatigue et déshonneur.
Ce monde est un champ de course où l'on aspire aux plus hautes ambitions. L'homme ne doit pas se retenir dans son effort : s'il arrive le premier, c'était là son but, et si son cheval tombe, malgré sa volonté d'arriver, on ne lui en voudra pas !

185. C’est un grand malheur pour un homme que d’être satisfait de lui-même et de se contenter de ce qu’il sait : c’est là une épreuve que la plupart des individus ont à souffrir.
Ainsi, le juif et le chrétien considèrent qu’ils sont dans le vrai, sans chercher plus loin, sans réfléchir à la preuve de l’authenticité de la mission de notre Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam).
Quand ils entendent quelque chose qui pourrait amollir leur cœur, comme le Coran incomparable, ils fuient pour ne pas avoir à écouter !
Ainsi de tous ceux dont la passion est profondément enracinée en eux, soit parce qu’elle est la doctrine de leur père et de leur famille, soit parce qu’au premier regard ils l’ont trouvée juste, sans examiner ce qui pourrait venir la contredire, sans consulter les savants qui auraient pu leur en montrer les défauts.

186. J’ai pu observer que lorsque des lévriers passent aux abords d’un campement, les chiens de garde aboient, s’agitent furieusement et se précipitent sur les traces des premiers. On dirait qu’ils les envient parce qu’ils les voient estimés et bien traités.
Mais les lévriers continuent leur course sans faire attention à eux, ne leur jettent pas un regard, ne leur rendent pas leurs aboiements. On pourrait penser qu’ils ne sont pas de la même espèce !
Les chiens du campement ont, en effet, des corps grossiers et des membres épais, ils n’ont aucune loyauté, alors que les lévriers sont gracieux, ils ont des membres déliés et des mœurs qui ne démentent pas leur apparence flatteuse. Ils arrêtent le gibier pour leur maître, soit par crainte d’une punition soit pour lui montrer qu’ils savent reconnaître les grâces qu’il leur a faites.
Je conclus que la politesse et la sociabilité sont des conséquences de la délicatesse du corps et de la pureté de l’âme.
De même le croyant sensé ne se retourne pas sur son envieux : il le néglige car ils habitent, chacun, dans une vallée différente. C’est à cause de ce bas-monde que le second envie le premier, mais celui-ci ne pense qu’à l’au-delà.
Comme les deux vallées qu’ils habitent sont éloignées l’une de l’autre !

187. En observant le peuple un jour de fête, j’ai pu faire un rapprochement avec les conditions du Jour du Jugement.
Lorsque les gens s’éveillent, ils sortent de chez eux, pour se rendre à la fête, comme les morts se dressent dans leurs tombeaux pour se rendre au grand rassemblement. L’un est richement paré, monté sur une bête splendide, un autre passe inaperçu, un autre est sale. Ainsi sont les êtres humains au Jour du Jugement !

Dieu a dit : « **(Rappelle-toi) le jour où Nous rassemblerons les pieux sur des montures et en grande pompe, auprès du Tout Miséricordieux** », Coran, 19, 85, et « **pousserons les criminels à l'Enfer comme (un troupeau) à l'abreuvoir** ! », Coran, 19, 86. Et le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam): « *Ils seront rassemblés sur leurs montures ou à pied et selon leurs mérites.* »
Certains sont foulés aux pieds dans la cohue de la fête, ainsi les tyrans seront écrasés dans la foule au Jour du Jugement ! Il y a, un jour de fête, le riche qui fait l'aumône, ainsi au Jugement les gens de bien en ce monde seront les mêmes dans l'au-delà ! Il y a le pauvre qui mendie, ainsi au Jour de la rétribution : « J'ai préparé mon intercession pour les grands pécheurs. » Mais il y en a pour qui on n'a aucune bonté : « **Et nous n'avons pas d'intercesseurs, ni d'ami chaleureux**. » Coran, 26, 100-101.
Les drapeaux de la fête sont déployés, ainsi le seront les oriflammes des pieux le Jour du Jugement, et les trompettes sonneront.
De même apprendra-t-on le sort du serviteur; on dira : « Ô vous qui êtes ici rassemblés ! Un tel a reçu en récompense un bonheur qui ne laissera de place à aucune misère, un tel endurera une misère qui ne laissera de place à aucun bonheur ! »
Puis ils reviennent de la fête avec leurs gardes du corps jusqu'à la porte de leur demeure et ils apprendront qu'ils se sont conformés aux ordres. « Ceux-là seront les Bienheureux » et confirmation officielle leur en sera donnée. « Leur effort est récompensé » !
Ceux qui sont au-dessous auront des sorts différents. Certains reviendront dans une demeure restaurée « **Mangez et buvez agréablement pour ce que vous avez avancé dans les jours passés** », Coran, 69, 24. D'autres seront dans une situation intermédiaire et certains, enfin, retourneront à une maison ruinée. « **Tirez-en une leçon, ô vous qui êtes doués de clairvoyance**! », Coran, 59, 2.

188. Dieu a donné des différentes étapes de la condition humaine, des exemples que nous devons prendre en considération.
Parmi ceux-ci, la lune qui, de croissant et quartier qu'elle est, devient cercle parfait, puis décroît progressivement jusqu'à disparaître, bien que des accidents puissent parfois survenir qui en modifient l'apparence comme l'éclipse.
Il en est de même de l'être humain qui, de goutte de sperme qu'il est au début, s'achemine vers un stade de plus en plus parfait. Lorsqu'il a atteint son complet développement, il est au même point que la lune pleine. Ensuite, ses forces, peu à peu, décroissent et parfois la mort le frappe avant son terme comme l'éclipse le fait pour la lune.
Le poète a dit :

L'homme, comme le croissant de lune qui apparaît
est mince et gracile d'abord, puis il s'épanouit.

Il croît encore et quand, enfin, il est parfait,
il glisse au fil des jours et s'affaiblit, puis s'évanouit.

Un autre exemple est celui du vers à soie. C'est une simple chenille jusqu'au moment où apparaît la plante qui lui sert de nourriture, la feuille du mûrier. Lorsque celle-ci est verte, le vers se glisse en elle et d'étape en étape, il croît comme un enfant. Ensuite, il est pris de la même torpeur que celle de l'être humain qui néglige de réfléchir aux conséquences. Mais il s'éveille, avide de nourriture comme le glouton l'est des biens de ce monde, puis il tisse autour de lui son fil, à l'instar de l'homme qui cherche à protéger sa foi et, dans cette prison, il s'offre à Dieu comme un mort dans sa tombe.
Enfin, il ronge son cocon et sort, créature nouvelle, comme les morts ressuscitent, incirconcis et dépouillés.
Voici un autre exemple de la Résurrection : cette goutte de sperme prisonnière comme un mort dans sa tombe, mais qui devient ensuite un être humain; ou encore, la graine qui se décompose dans la terre avant de se dresser dans toute sa verdeur.
Si l'homme avait de la réflexion en toute chose, il verrait une leçon.

189. (...) Le corps humain est laid : les époux ne devront pas se montrer entièrement dénudés, et l'accouplement n'aura lieu que dans un lit.
Un jour, Chosroès vit comment on dépeçait les animaux et la manière dont on préparait la cuisine; il en fut tout retourné et refusa, désormais, de manger de la viande. Il s'en ouvrit à son vizir qui lui dit : « Seigneur, le plat est sur la table et la femme dans le lit ! » Ce qui signifie qu'il ne faut pas chercher plus loin.
Aïcha (radhiyallahou 'anha) a raconté qu'elle n'avait jamais rien vu du corps du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et que lui-même n'avait jamais vu le sien. « Une nuit, dit-elle, il s'est levé, tout nu ; je n'avais jamais vu son corps auparavant. » C'est là une bonne chose car ainsi l'homme ne peut rien reprocher à sa femme puisqu'il ne voit pas ses défauts.
Chacun des deux époux doit dormir dans un lit séparé et ils ne doivent s'unir qu'étant, l'un et l'autre, parfaitement préparés. Certains qui trouvent que ces choses n'ont aucune importance s'exposent à s'entendre dire par leur femme : « Comment? C'est ça le père de mes enfants? » car ils sont, l'un et l'autre, négligés et chacun voit dans l'autre des choses repoussantes, alors le cœur se détache et la vie continue, sans amour.
C'est là un chapitre qu'il faut examiner de près et dont il faut s'inspirer car il est essentiel.

190. L'homme qui réfléchit aux satisfactions de ce monde comprend que la volonté de Dieu est de l'en tenir écarté. Se tourner vers un plaisir licite pour en tirer jouissance c'est trouver dans toute joie

une peine, à côté de toute détente une fatigue et, au bout de tout plaisir une insatisfaction plus grande encore que le plaisir. Rien, dans ce monde n'est exalté qui ne soit aussitôt rabaissé.
Le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a aimé Aïcha (radhiyallahou 'anha), mais vint le hadith du mensonge. Il eut une inclination pour Zaynab (radhiyallahou 'anha), et il y eut « Lorsque Zayd eut satisfait son besoin avec elle. »
De plus, il suffit, l'homme étant uni à son aimée, que l'œil de la raison envisage la séparation pour qu'il devienne amer en sa présence, ainsi que le poète l'a dit :

La tristesse est grande dans un contentement
qui assure à l'homme que son ami va s'éloigner.

L'homme raisonnable sait que le but de Dieu, par ce trouble qu'il met en toute chose, est de le détourner du monde. Mais il reste que l'absorption d'une nourriture suffisante est une nécessité, comme l'est le refus de toute distraction pour que l'esprit reste concentré sur le service de Dieu. Quiconque ne se conforme pas à cette sagesse regrettera ce qu'il perd.
Louange à Dieu !

Voici atteint le but que se proposait mon esprit au départ nébuleux. Voici consigné tout ce que ma plume a trouvé dans le piège tendu aux idées.
Elle s'y est limitée à ce qui permet de parer aux maladies de l'âme et de se parer des bons usages de la Loi et des mœurs vertueuses.
Que Dieu en fasse, pour la conduite de Ses adorateurs, le meilleur des guides sur la chaire du sermon et du conseil, le plus utile des livres paru pour révéler les idées que les hommes ont derrière la tête.

Louange à Dieu, premièrement et dernièrement.
Que la prière de Dieu soit sur notre Seigneur Muhammad, sa famille et ses compagnons.

Introduction du traducteur

L'homme

'Ali Abû al-Faraj Ibn al-Jawzî, (rahmatullah 'aleyhi), est né à Bagdad dans les premières années du VI/XIIe siècle (l'approximation varie de 508/1114 à 513/1120) dans une famille de commerçants. Orphelin de père, il fut très tôt confié par sa mère et sa tante à un maître hanbalite, Abû al-Fadl Ibn Nâçir, qui exerça sur sa formation une profonde et durable influence et le poussa vers toutes les sciences enseignées à l'époque : ainsi Ibn al-Jawzî rapporte-t-il qu'il suivit l'enseignement de quatre-vingt-sept maîtres.
Il remporta très vite d'éclatants succès de sermonnaire qui lui assurèrent un prestige considérable sur les masses, tout en lui attirant de solides inimitiés. Protégé par le califat qui voyait dans sa personnalité virulente un instrument du retour à l'orthodoxie, et dans le hanbalisme un moyen d'affirmer l'indépendance politique de la dynastie abbasside vis-à-vis des Seldjoukides, il joua, semble-t-il, un rôle politique de diffusion et de propagande, sans pour autant occuper de charge officielle dans l'administration califienne. Quoi qu'il en soit, son influence fut déterminante dans la lutte contre le chiisme.

Le calife an-Nâçir, qui accéda au trône en 575/1180, supporta longtemps l'humeur intransigeante d'Ibn al-Jawzî, mais celui-ci finit par tomber en disgrâce en 590/1194. Il fut alors conduit en résidence surveillée à Wâsit où il demeura cinq ans dans une solitude à peu près totale et fut surveillé, dit-on, par un chiite. Son retour à Bagdad souleva de grands déplacements de foule, mais il devait s'éteindre, en 597/1201, non sans avoir repris son activité de sermonnaire.

L'œuvre

Dans cette œuvre qui est immense et qui couvre tout le champ du savoir de son époque les sujets se contaminent, les développements s'entrecroisent, les répétitions foisonnent de même que les contradictions. Et le tout est baigné par des préoccupations nettement moralisantes.
En effet, le trait fondamental de la personnalité d'Ibn al-Jawzî est le besoin, partout signifié, d'atteindre à la sagesse et d'y conduire les autres.
D'une part, cette sagesse est, sur un plan individuel, conditionnée par l'équilibre psycho-physiologique de l'homme. C'est pourquoi il a une curiosité assez générale pour la nature. Les nombreuses images et autres métaphores qu'il y puise en témoignent. Plus spécialement, ce sont les questions de nutrition qui le préoccupent et qui l'ont conduit d'ailleurs à rédiger quelques traités de médecine.

D’autre part, cette sagesse s’identifie, sur le plan doctrinal, avec le hanbalisme qui devait garantir, dans le contexte socio-culturel de son époque, le maintien d’un certain équilibre entre science et foi (que de nombreux soufis, ascètes, dévots vrais ou faux d’une part et gens de tradition, de jurisprudence ou de théologie d’autre part avaient tendance à rompre). Mais au-delà, cette doctrine était peut-être, par projection dans la politique, la meilleure sauvegarde contre les menaces mongoles que l’on sentait alors poindre à l’est. On sait en effet que Bagdad sera ravagée par les mongols conduits par Tamerlan une cinquantaine d’années après la mort d’Ibn al-Jawzî.

Doué pour la sagesse avec, cependant, un tempérament combatif, il n’est point trop étonnant qu’il ait été, comme on s’accorde à le dire, moraliste et sermonnaire, homme de parole et brillant, fluide, acerbe, lyrique, au savoir inépuisable mais non toujours sans défaut. On peut ajouter aussi qu’il est « l’un des polygraphes les plus féconds de la littérature arabe » (H. Laoust), homme d’écriture, Ibn al-Jawzî est l’auteur d’environ deux cents ouvrages dont, parmi ceux qui nous ont été conservés, plus de trente sont édités[153]. Il serait toutefois illégitime de penser que ces deux formes de l’activité intellectuelle, parole du sermonnaire et écriture du théoricien, aient pu être contradictoires ou, à tout le moins, sans relation. Ibn al-Jawzî avait parfaitement conscience de toucher par elles deux publics différents (auditeurs et lecteurs), il y revient souvent, et nous sommes convaincu qu’il faut les considérer comme deux aspects complémentaires de son militantisme intellectuel. Si donc nous devions établir une partition de son œuvre, nous ferions passer une frontière non imperméable entre ce que l’on pourrait appeler le travail préliminaire de collection et l’élaboration terminale, écrite ou parlée, des matériaux déjà réunis.

Nous classerions dans la première catégorie tous les écrits techniques portant sur les sciences coraniques, la tradition, le fiqh et destinés à apporter les preuves. Nous y joindrions tous ceux qui témoignent de sa curiosité (médecine, histoire, langue, géographie, mœurs...) que l’on peut prendre comme un « fichier » monumental destiné, lui, à fournir les exemples. Enfin, nous trouverions les écrits qui sont comme une première application d’une réflexion toute personnelle sur le savoir, et à partir de lui, ainsi amassé, et parmi lesquels nous placerions le Sayd al-Khâtir[154].

Nous classerions dans la seconde catégorie tous les sermons et certaines œuvres menées d’une manière systématique comme le justement très célèbre Talbîs Iblîs. Il conviendrait, bien évidemment, dans une catégorisation bibliographique plus fine, de faire intervenir l’élément « chronologique » car Ibn al-Jawzî a été étroitement mêlé aux événements qui ont marqué la deuxième moitié du VIe/XIIe siècle.

L’ouvrage

Le Sayd al-Khâtir semble avoir été composé au fil des jours sur une période de quelque vingt années : des points de repère sont donnés, ainsi 561/1165, 565/1169 ou 575/1179 qui fut une année de disette à

Bagdad. De même il fait allusion à un différent doctrinal qui l'opposa à l'un de ses confrères hanbalites, lequel avait souhaité être enterré à proximité d'Ibn Hanbal et devait mourir en 583/1188 (cf. Propos 118). Mais il est impossible de savoir quand cet ouvrage a été commencé et quand il a été terminé.

Qu'est-ce donc que le Sayd al-Khâtir ? Avant de tenter de répondre à cette question, il est peut-être bon de dire ce qu'il n'est décidément pas.

Tout d'abord, il n'est pas un livre d'enseignement, et pourtant il s'adresse, d'une façon générale, à un lecteur-auditeur anonyme dont il désire ouvrir les yeux.

Il n'est pas non plus une chronique et pourtant il renferme des renseignements d'une grande richesse sur les mœurs, la société et les événements.

Il n'est pas, enfin, une autobiographie et pourtant l'auteur est toujours présent mais ne parle de lui qu'avec cette pudeur habituelle aux écrivains arabes qui voilent toute circonstance un peu trop personnelle.

Le Sayd al-Khâtir ou « la pensée vigile »

Il est possible, nous le suggérions plus haut, de considérer le Sayd al-Khâtir comme une contribution à la connaissance aussi bien générale de dévolution de la pensée musulmane, par les filiations qu'il affirme, que particulière de la vie sociale ou intellectuelle à Bagdad au VIe/XIIe siècle, par projection sur l'histoire, l'hérésiographie et autres sciences humaines. Mais il serait, nous semble-t-il, inadéquat, et de toute façon, démesuré dans ce cadre-ci qui est d'abord de présentation et non d'érudition, de moissonner une documentation utile sans aucun doute mais, à tout prendre, seconde. Par rapport au dessein même de l'auteur.

Car le Sayd al-Khâtir n'est pas d'abord une somme paisible d'idées sédimentées qu'une approche positiviste arriverait proprement à dégager, mais un acte de réflexion sans cesse affirmé. Réflexion qui, s'exerçant sur le monde et l'homme par le verbe même de l'auteur, révèle tout naturellement, une partition mythique de l'univers. C'était donc dans la texture, proprement dite, de l'énoncé qu'il convenait à notre sens de rechercher une première définition de l'œuvre et l'un des fils conducteurs de cette pensée.

Le titre

« Le titre, dit-on généralement, évoque avec plus ou moins de précision le contenu de l'ouvrage. » Mais, le titre peut faire plus que d'évoquer une matière, il arrive qu'il ait une signification plus subtile et révèle le lien même qui unit l'auteur à son œuvre.

Ainsi, parmi les titres qu'Ibn al-Jawzî a choisis pour ses œuvres, peut-on distinguer entre ceux qui annoncent effectivement le contenu, comme le Kitâb al-Adhkiyâ', recueil d'anecdotes dans lesquelles apparaissent des personnages historiques qui parviennent toujours à se tirer d'un mauvais pas ; et ceux qui n'évoquent pas tant le contenu que la manière dont le contenant va se trouver constitué : c'est le cas de Sayd al-Khâtir (littéralement : la chasse aux idées fugitives). Il convient, pour être à même de comprendre la portée du Sayd al-Khâtir de s'arrêter un instant sur l'analyse de ce titre.

Khâtir signifie ce qui va et vient, arrive fortuitement et s'en va comme il est venu ; par translation métaphorique, le sème nucléaire de ce mot, c'est-à-dire la fugitivité, la fortuité, va s'appliquer au mouvement de l'esprit et dénotera alors l'idée dans ce qu'elle a de fugitif. C'est ce que l'auteur exprime dans son introduction de façon tout à fait explicite : « Les idées (= khawâtir) papillonnent... puis se détournent et disparaissent. » Le sens ici est bien « idée fugitive ». Et, si l'idée, d'une façon générale, est immatérielle et difficilement saisissable, une « idée fugitive » le sera bien davantage encore. Apparaît donc un sens nouveau, connoté celui-ci, car il ne figure pas dans le dictionnaire, qui fait, de khâtir, l'idée fugitive comme définition même de l'idée, c'est-à-dire abstraction d'une abstraction ou comble de l'abstraction.

Khâtir est en rapport d'annexion avec le mot sayd qui désigne la chasse. Or ce mot, dans la civilisation arabe classique, évoque non pas d'abord une distraction, un jeu, mais le simulacre de la guerre ou, à tout le moins, une préparation physique et morale à la guerre. Le mot sayd connote une activité concrète. Et, puisqu'à chaque gibier correspond une technique de chasse particulière et que ce mot n'a pu être, ici, utilisé à la légère, il est bon de voir quelle est la technique de l'auteur dans cette chasse qu'il fait aux idées.

Il s'agit, explique Ibn al-Jawzî dans son introduction, de consigner les idées fugitives par écrit pour éviter qu'on ne les oublie, c'est-à-dire de saisir l'abstrait de l'idée dans cet acte concret qu'est l'écriture. C'est le mot qayd (= entrave, piège, filet) qui est le moyen terme de l'analogie faite ici et qui permet de passer de la chasse aux... papillons à la chasse aux idées. Et le verbe qayyada (forme dérivée de qaydj signifie bien : « consigner par écrit ».

Le qayd est ici le livre : « J'ai fait de ce livre un filet que j'ai tendu aux idées fugitives. »

Ainsi ces deux termes en association vont-ils dénoter la partie qui se joue entre l'abstrait (de la pensée) et le concret (de récriture), partie que le langage est chargé d'équilibrer. Voyons comment.

Le livre est volume, c'est-à-dire objet, destiné à tenir enfermé l'abstrait de l'idée dans ses limites concrètes. Mais ce n'est pas un contenant idéal : il renferme des graphismes qui sont, sur le plan visuel, ce que sont les phonèmes sur le plan auditif; ils sont, les uns et les autres, des signes du langage humain. Car, ce qui est visé, ici, en dernière analyse, au-delà du livre proprement dit, c'est le langage qui peut, seul, donner matérialité à la pensée.

D'où une première conséquence, qui est l'importance, dans le Sayd al-Khâtir, de l'aspect formel de l'acte de langage, nous voulons dire de l'énonciation. D'où, aussi, une seconde conséquence qui pose le rapport du langage au monde réel. Le livre, ainsi défini, ne vise pas à décrire le réel mais, bien plus

à l'écrire ou à le parler. Tout se passe, en effet, comme si les idées ne prenaient consistance qu'au moment où, en contact avec les choses, elles étaient vectorisées par le langage. Ce n'est donc pas une réalité antérieure (en lui, ou en dehors de lui) qu'Ibn al-Jawzî écrit ou décrit, mais une réalité concomitante à sa saisie par l'esprit : ce qui explique le caractère foncièrement lyrique du Sayd al-Khâtir et évoque l'expression de rêverie intellectuelle que G. Bachelard utilise pour définir la connaissance dans le contexte mental du Moyen Age. Mais il ne s'agit point d'une rêverie inane. Le but est de percer le mystère divin qui est, en définitive, le mystère humain.

C'est que le Sayd al-Khâtir ne se veut pas tant énoncé informatif que performatif. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille pas y chercher d'informations ; elles fourmillent au contraire, et l'on a toute chance de ne point revenir bredouille de la chasse que l'on pourrait leur faire. Mais, ce n'est à notre avis que l'aspect second du texte, l'objet d'une seconde lecture, oserions-nous dire. Par contre, une lecture qui obéirait au dessein même de l'auteur aurait toute chance d'être la plus totale, la plus totalisante de signification, car elle permettrait de récupérer, au passage, l'idéologie, et les contradictions idéologiques de l'auteur, et elles sont fréquentes, alors qu'une lecture proprement idéologique risquerait d'être discriminatoire.

L'énonciation

Fractionné en segments d'inégale longueur, semblant obéir davantage à la pulsation des idées qu'à une construction préméditée, le Sayd al-Khâtir échappe, par sa forme générale, au statut de l'œuvre écrite, qui est d'organisation. Encore que les éditeurs du texte arabe aient jugé bon d'individualiser ces segments par des numéros et de les personnaliser par des titres qui ne figuraient pas dans le manuscrit.

Il est difficile, en effet, de prendre chacun de ces propos comme un tout parfaitement clos et fonctionnel et de lire, dans la numérotation qui nous est imposée par les éditeurs, un autre ordre que celui impliqué par les nombres eux-mêmes, un tel ordre n'étant pas de fond, mais de forme et, par définition, inachevé, puisque signifié seulement par une notation positionnelle.

Car les idées s'appellent par dessus les limites de l'écriture, s'évoquent d'une syllabe, s'attirent d'un mot et, par delà le cadre d'un propos, s'associent, se repoussent ou s'enroulent sur elles-mêmes. L'agencement est ici de l'ordre de la parole, linéaire comme elle : l'exposé s'organise dans le temps même de l'énonciation et comme il est saisi par l'esprit. La différenciation s'y opère par simple juxtaposition, ce qui explique le caractère non didactique de l'œuvre et, en partie, les répétitions multiples. Ce qui fait que la conclusion ne clôt pas l'œuvre, car elle aurait pu, tout aussi naturellement, « tomber » dès avant, ou plus tard. Il s'agit bien en effet d'un texte totalement ouvert dont chaque élément — chaque propos — aurait pu se trouver à la place de n'importe quel autre et dont le dernier aurait pu se trouver à la place du premier.

Ainsi, plutôt que dans un épanouissement arithmétique ou dans les péripéties d'une œuvre qui tend vers son dénouement, c'est dans l'acte d'énonciation même qu'il convient de rechercher la « dynamique » du Sayd al-Khâtir.

Les marques de l'énonciation

L'énonciateur : Celui qui s'exprime ici n'est, de fait, soumis qu'aux lois de l'expression : aussi les marques du « sujet » y sont-elles franches, conscientes, et partout, présentes. Le je de l'auteur est un signe évident et, réellement, en situation de première personne; il ne s'agit point d'un pronom destiné à brouiller les signes de l'énoncé, mais bien du substitut de la personne qui parle, qui s'affirme dans son acte de parole et se confirme en face d'une autre personne. Ce je est sans ambiguïté, qu'il se saisisse comme objet, s'adresse à son âme rétive ou parle à son lecteur. Le je d'Ibn al-Jawzî n'est pas un autre.

Mais il prolifère avec tellement de spontanéité, de naïveté, qu'il semble périodiquement nécessaire à l'auteur de le rendre plus intelligible en précisant la relation qui le lie à son référent objectif.

Que ce soit pour exposer les contradictions de sa nature et l'apaisement trouvé dans l'isolement en soi pour se rapprocher de Dieu (37)[155], pour tenter de se saisir, en face de Dieu, comme une entité voulue et aidée par Lui ou pour se situer, par rapport aux autres hommes, dans la voie que lui ouvre son ambition il manifeste bien toujours la même volonté de s'affirmer dans son individualité. Il y réussit d'autant mieux qu'en se distanciant ainsi de lui-même, par son interrogation, il confirme encore sa situation de locuteur et cerne avec plus de précision sa fonction de sujet. Ce je est toujours identique : il tire sa réalité, la seule qu'il puisse avoir en définitive, de la conscience qu'il a, ou qu'il prend, de ses propres limites, dans le discours qu'il parle.

Le Sayd al-Khâtir est, tout uniment, une concrétion du langage où le je parlé par l'auteur est un je de synthèse qui s'exprime en toute conscience, même s'il lui arrive de se diluer dans un pluriel imprécis et prudent, ce qui ne fait qu'éclairer mieux encore la véritable personnalité du sujet.

L'énonciataire : Il est plus complexe. Le tu auquel le discours s'adresse naît, parfois de l'inquiétude d'un homme en quête de sa définition, parfois du sentiment de la dualité de la nature humaine qui, tantôt, va dans le sens de la pente et tantôt, s'en défend, et c'est son âme, alors, ou sa raison que l'auteur interpelle[156], ou bien il est tout simplement, l'autre : Dieu, d'abord, auquel l'auteur s'adresse dans l'intimité et celui, ensuite, qu'il a l'habitude d'exhorter.

Ainsi peut-on distinguer entre :

1. L'allocuté dont la définition se perd dans la généralité et qui peut être le lecteur et/ou l'auditeur. Ibn al-Jawzî en effet était sermonnaire ; l'on peut imaginer que, pour lui, écrire/ parler constituait un seul et même acte signifiant. D'une part, ses auditoires comptaient des foules qui, même si l'on ne retient

pas les évaluations avancés par ses contemporains, évaluations pour le moins exagérées (cinquante à cent mille personnes auraient suivi régulièrement ses sermons), restent cependant impressionnantes si l'on en juge par les emplacements à ciel ouvert qui lui étaient généralement affectés à Bab Karkh, Bab Badr ou autres. D'autre part les témoignages que l'on a sur la manière dont il menait ses sermons concourent à montrer qu'il laissait assez peu de place à l'inspiration du moment : tant dans leur architecture et leur mise en scène que dans leur objet, les sermons d'Ibn al-Jawzî étaient minutieusement préparés et il nous paraît, quant à nous, de plus en plus évident que l'on doive considérer tout un pan de son œuvre comme un immense aide-mémoire sinon comme une première mise en forme des idées qui lui venaient à telle ou telle occasion. Lui-même d'ailleurs déclare (102) : « Par la parole je me suis adressé dans ma vie à un certain nombre d'auditeurs mais, par mon œuvre, je m'adresserai à un nombre illimité de lecteurs qui naîtront plus tard. La preuve en est que les hommes profitent davantage des ouvrages de nos ancêtres que de l'enseignement de leurs maîtres. » Ainsi l'autre, lecteur futur ou auditeur présent (peu importe en fait à ce niveau d'analyse), est introduit par l'acte de parole qui présuppose un locuteur et un allocuté.

2. L'interlocuteur dont l'intrusion dans le discours d'Ibn al-Jawzî est d'ordre métapsychique. L'interlocuteur peut être, nous le redirons, l'âme à laquelle le Malin souffle ses répliques ou la raison que la science inspire. Mais ce peut être Dieu qui est, en même temps, non seulement l'allocuté présupposé par l'acte de prière intime mais un véritable interlocuteur dont la parole est celle-là même qu'il a révélée à ses Prophètes. C'est au travers de cette parole, révélée et déjà socialisée que le dialogue s'engage entre l'homme et Dieu et que se réalise, beaucoup plus que la simple redécouverte d'une expérience vécue, une émergence au monde : la parole redevient donc incantatoire.

Les enchâssements

En effet, des citations (versets coraniques, hadiths) viennent s'enchâsser dans l'énoncé et semble rompre, dès l'abord, la plénitude de son univocité. On pourrait croire, en se plaçant d'un point de vue formel, que ces citations ont un statut clair et bien défini, puisqu'elles pénètrent dans l'énoncé en s'affichant.

Cela va pourtant entraîner deux conséquences.

La première est d'ordre temporel : l'écart que la citation marque par rapport à l'énonciation a un rôle dichotomique de jonction/disjonction. D'un côté, par l'intrusion d'une parole prononcée autrefois, il rompt la temporalité discursive de l'énoncé — qui ne peut se concevoir en un autre moment que celui de l'énonciation ; — d'un autre, il fait assumer le passé de la citation par le présent qui la cite. Ce qui, déjà, fait retentir l'écho de la tradition (naql), fondement de la science religieuse.

La seconde conséquence est d'ordre spatial et nous retrouverons ici le même écart, avec un rôle analogue : il rompt la linéarité de l'énoncé par la transcription de la citation qui, directement recopiée

de sources manuscrites, préserve son autonomie par ses références, c'est-à-dire par son isnâd (la chaîne des transmetteurs), mais, dans le même temps, il réalise cet énoncé comme texte écrit, et non plus parlé, puisque désormais la citation prend corps dans l'écriture.

Toutefois, le caractère scriptuaire de l'œuvre reste encore au second plan, car la citation est pour l'auteur-locuteur une nouvelle occasion de révéler sa subjectivité. En faisant sien le discours d'un autre, il semble vouloir prendre ses distances par rapport à son propre texte : les citations, en effet, viennent s'inscrire à un niveau différent, dans un plan, en quelque sorte, paradigmatique.

Subordonnées à la communication, les citations apparaissent comme objets déchiffrés et non plus parlés ; mais comme elles ont, dans le contexte, valeur parénétique, elles disent toutes : « Je dis : Un tel a dit : (Je dis) : Je... » et découvrent ainsi leur véritable fonction qui est de confirmer l'auteur comme sujet (parlant) en affirmant son objectivité. Elles constituent, en fait, de véritables énoncés performatifs.

Il convient de signaler que souvent — étant donné les répétitions — ce qui est citation dans un propos devient allusion dans un autre et réciproquement. Les allusions semblent, elles, parfaitement intégrées au texte bien qu'elles y aient, en réalité, un rôle de rupture. Le seul fait de les formuler est explicite, aussi l'auteur omet-il de les annoncer : les ayant senties comme se référant à une donnée connue de son lecteur, il n'éprouve pas le besoin de les doter d'une marque spéciale. Ce faisant, il les détache de son énoncé subjectif, car elles sont reconnues par tous comme extérieures au sujet parlant et saisies dans leur réalité objective. Ainsi, allusions et citations ont-elles un statut totalement inverse tout en ayant une fonction analogue.

Par ailleurs, les enchâssements de récits ressortissent tous, plus ou moins, au procédé analysé dans les citations car ils ont une marque plus parénétique que littéraire.

Voilà qui semble devoir éclairer l'importance qu'Ibn al-Jawzi accorde aux Traditions. Toute sa démarche scientifique, que l'on pourrait qualifier de philologique[157], consiste à déchiffrer, dans la masse des paroles qui sont attribuées aux Anciens, eux qui avaient accès à la vérité, celles qu'une critique impitoyable ne saurait entamer, dont les sources sont indiscutables et les transmetteurs indiscutés.

En donnant voix à ces bouches muettes depuis des siècles, il retrouve le contact avec le premier éveil et fait couler dans sa vie une part de cette lumière qui éclairait ses modèles. C'est ainsi que dans cette quête qui lui permet de dépasser l'imitation servile des intermédiaires (14), il assume la responsabilité de son moi (73).

L'intervention de ces deux catégories, grammaticales pourrait-on dire, de l'énonciation, la deixis d'une part qui situe l'énoncé dans une dimension spatio-temporelle marquée (je parle, en un lieu et en un temps donnés) et celle, aspectuelle, d'autre part qui tend à annuler, dans le moment même de la locution l'opposition perfectif/imperfectif, ont- elles pour fonctions de permettre à l'œuvre d'échapper à un monologue qui s'enfermerait dans la singularité de son propre univers : les « personnages » qui

apparaissent, comme nous le verrons, dans ce monde verbalisé, sont de cette manière pris en charge par le langage et actualisés dans le dialogue.

Le livre

Le but qui s'affirme, dès l'introduction, est de tendre un filet aux idées, de les prendre au piège du langage, de les enfermer dans le discours. Etonnante intuition de ce que la pensée, tant quelle n'a pas reçu sa transparence du langage, est encore une masse informe, fuyante, opaque, de l'opacité même que la résistance du monde offre au regard distrait ou aveuglé (21 et conclusion) de l'indifférent. L'énonciation doit assumer ici le rôle d'un révélateur qui fera passer les idées d'un état diffus et difficilement saisissable à un état perceptible et concentré. C'est le livre qui va tirer les idées de leur anonymat, leur donner visage, les appeler par leur nom. Car, avant tout, il est discours.
En effet, le statut du livre participe de plusieurs codes : il est volume, mais sa pensée vole (177), il est muet, mais il parle à qui sait l'entendre. Son ambiguïté de message écrit et parlé, vu et entendu — il arrivera à Ibn al-Jawzî d'écrire « Toi qui m'écoutes ici » (14) en interpellant son lecteur — est propre à cette civilisation du Moyen Age qui n'a pas encore été marquée par l'imprimerie et pour laquelle la lecture est, non pas feutrée, non pas close sur la singularité, mais destinée à tous les hommes, ouverte sur l'univers, prolongement de la parole, parole essentielle, puisque d'abord, elle est délivrance du message divin.
Substitut de la parole, signe fait de tous les signes, le livre permet aux savants, porte-parole des Prophètes (14, 6, 19, etc.) de baliser le chemin qui mène à la connaissance. Dans ce monde semé d'écueils, ce n'est point assez que de soulever, de temps à autre, la paupière de sa clairvoyance, pour reconnaître l'existence du créateur et se rendormir ensuite du sommeil de son indifférence. L'œil doit rester grand ouvert, prêt à lire un appel dans le grain de sable, préparé à le déchiffrer. C'est que Dieu « Se manifeste si clairement qu'il n'y a plus de mystère, et S'enfonce ensuite si bien dans le mystère que l'on pourrait croire qu'Il ne s'est jamais manifesté » (154). C'est que tout, dans Sa création, proclame son existence (21, 154). Mais, pour arriver à concevoir cet univers de symboles, il faut postuler l'existence d'une relation actualisant le monde, l'homme et Dieu dans un ensemble harmonieux et pertinent. Un tel univers se caractérise, en effet, par une référence transcendantale et totalitaire à une volonté primordiale, le monde (l'ici-bas) n'étant plus alors qu'un système ontologique, un réseau de symboles (188), que le savant a reçu mission d'expliciter.
Cependant, ces symboles ne sont pas les choses, ni même ce quelles donnent à voir, ou, pour trancher, il n'y a en eux aucune nécessité. C'est par un acte délibéré que l'esprit articule les phénomènes naturels à un niveau sémiologique purement conventionnel, et en inversant l'ordre normal de la signification, en ce sens que c'est le signifié symbolique qui va prêter vie (21) à la grande nébuleuse

des signes en les différenciant. Le monde prend ainsi forme d'écriture (154) dont il s'agira de découvrir la syntaxe, de livre dont il faudra apprendre à feuilleter (introduction) les pages.
Il s'ensuit que toute intervention de l'homme pour reconnaître ces symboles, pour déchiffrer ces signes et les ordonner, est plus une expansion allégorique du langage (39), ou, si l'on préfère, davantage un commentaire qui s'enroule sur lui-même et dans lequel se peignent, en anamorphose, le monde et l'homme, eux-mêmes reflets du ciel (24), qu'un quadrillage destiné à enfermer la réalité spatiale dans ses propres données (34).

Le paraître du monde

Est-il possible, d'ailleurs, que l'homme parvienne à la connaissance des choses réelles, puisque, tout en étant capable de constater les altérations qui les frappent, il est impuissant à voir comment elles sont devenues autres (50)? Et quel projet plus absurde, quelle ambition plus vaine, que d'espérer, au moyen de cette perception bornée aux apparences, saisir le monde dans sa réalité toujours mouvante, « vérité à laquelle on peut faire dire le faux » (132) ?
Sans cesse différent et toujours semblable (140), le monde dans son miroitement infini, protégé par sa dialectique du même et de l'autre, renvoie à l'homme son regard atone (3, 51, 170) : il ne livre ses secrets qu'à l'œil de la clairvoyance (25), encore que celle-ci, condamnée par son état de nature, ne puisse concevoir que les ensembles et non les détails (66).
De même que son regard est incapable de percer l'écorce des êtres pour saisir au plus profond de leur intimité la vie qui les anime, de même son esprit, toujours en-deçà de l'univers, est impuissant à en contourner l'infinie variété. Il y faudrait la clairvoyance de Dieu, et plus encore, une clairvoyance dont l'œil percevrait Dieu tenant dans sa main cet univers où la terre ne représente qu'un point, grain de sable dans un désert (71).
Prisonnier de la nature (2, 179), nature lui-même, l'homme parvient, mais combien difficilement, à s'abstraire dans l'ordre cosmique (71) et c'est, comme furtivement, qu'il découvre, autour de lui, l'architecture du monde et la connivence des choses : il lui arrive alors dans la goutte de sperme débile (31) et généreuse (170), de voir, l'instant d'un reflet, la multiplicité des actes humains et la complicité du monde (170). Monde dans le monde, et qui lui paraissent, par la force des choses, irréductibles l'un à l'autre.
Mais l'univers n'est pas espace seulement, et immense ; il est temps aussi et insaisissable. La vie court et les jours glissent sur cette ligne dont la chronique marque seulement les crêtes (112). Un moment unique y renverse la chose en son contraire et fait éclater celui-ci en mille autres (65, 147), comme un reflet brisé à la surface de l'eau. Les plis que l'on aura cru y inscrire sont absorbés par l'élasticité de l'existence ; c'est que le monde a l'inconstance de la mer qui apparaît bleue, calme, plane au regard

détaché; mais, que l'on ne s'y trompe pas : les tempêtes s'y déchaînent, les vagues s'y entrechoquent (79) les abîmes glauques s'y ouvrent aux imprudents (152).
Inquiétante est la mer par son étendue même et sa traîtrise ; mais la terre est non plus constante et sûre. Le désert noie, dans ses immensités, l'imprudent qui s'y hasarde (76), comme la mer engloutit dans ses profondeurs le naïf qui s'y risque. Les scorpions, les vipères, les bédouins aussi, y concourent à la ruine de l'homme ; les montagnes y sont terrifiantes (71) et, il lui arrive aussi de se déchaîner en cataclysmes (7). Tout, dans le spectacle que la nature offre à l'homme, lui semble hostile et inattendu. Le ciel n'y est pas moins opaque : les signes qu'il donne à lire inquiètent par leur fugitivité. Orages foudroyants, grondements sinistres, pluies torrentielles y succèdent à l'ardeur du soleil et ne sont pas toujours réponse à l'interrogation des hommes.
En ces derniers, ses semblables, vers lesquels il est naturellement porté, que lit-il? D'eux, qu'a-t-il à attendre? Autour de lui les gens s'affairent à leurs satisfactions égoïstes, poussés par l'intérêt le plus bas, aveuglés par la vanité, ignorants, ambitieux, rongés par l'envie et la haine. Les hommes sincères, eux, fuient les contacts et se réfugient dans leur solitude.
En face de cet univers hostile, de cette humanité indifférente ou ennemie, l'homme se tourne donc vers lui-même pour se connaître et se saisir, cherchant à conjurer les périls extérieurs en affirmant sa singularité. Mais cette réalité qu'il observe alors sur soi, en soi, est tout aussi instable et cèle autant de menaces. Du néant d'où il surgit, étonné, à la poussière où, après avoir été déchiré par l'agonie, il retourne, meurtri (71), tantôt arraché prématurément aux bras de ceux qui l'aiment et qu'il aime, tantôt se traînant lamentablement vers sa propre mort (22), il vogue sur ce qu'il appelle son existence et qui, inexorablement, le pousse vers le port (91). Sa verticalité de plante dans toute sa verdeur (36) qu'il affirme sur le monde est vaine, car la soumission lui fait baisser la tête et le genou, le plie en prosternations (130) et, plus bas encore, l'inconscience du sommeil, ou du tombeau, le livrera à tous les abandons (188). Le corps, qu'il sait parfait, révèle pourtant dans ses plis l'usure qui le ronge car la stabilité dont l'homme fait sa définition, repose sur une matière inconsistante (150), est tissée (153, 166) dans une étoffe dont il voit la trame s'user sur les corps qui l'entourent.
Quelle image plus redoutable de lui que celle que lui renvoient les autres (153)? Quelle dérision plus grande que celle qu'il lit dans la beauté féminine, fugitive incursion de l'illusion dans sa réalité (126)? Et comment peut-on s'enorgueillir d'une beauté dont le support est vide de sens, conjoncture fortuite d'un désir et d'une image (126), comme si, dans l'âme se reflétait un contour sans profondeur, qui n'accrocherait pas les gestes et ne laisserait pas de plis. Et quelle beauté y a-t-il dans cet ensemble de chair, de sang et d'os, précaire équilibre des humeurs, enveloppe d'une matière en pleine digestion, sac rempli de déchets, fleur qui s'épanouit en puisant sa beauté dans l'ordure (23, 45)? Que la maladie survienne et cette fugace harmonie se corrompt (190) avant le terme auquel, de toute façon, elle ne peut échapper.
Mais l'homme est ainsi fait qu'il tire jouissance de sa condition même et qu'il transforme en plaisirs les nécessités qui lui sont imposées. Ainsi la nourriture devient source de joie et, dans ce qu'il sait être

un moyen d'assurer sa pérennité, il verse le poison de la satiété et de l'abus. Par contre, si, effrayé par ce danger, il réfrène et réprime son appétit, c'est dans les plaisirs troubles de la privation (30, 31) qu'il sombre alors, accueilli par les chimères et la folie (23). Le coït, qui lui est un moyen d'assurer sa descendance, c'est-à-dire d'aller au-delà de lui-même et de vaincre le temps en libérant son organisme des humeurs nocives qui le corrompraient, le coït devient cause d'une ruine prématurée (23, 29), à moins que, effrayé par l'issue, l'homme ne se réfugie dans une continence dont les dangers ne sont pas moins graves.

Que sont donc les plaisirs? Puisqu'on ne les éprouve pas avant la jouissance proprement dite, puisqu'au moment où l'on s'en repaît, ils ne sont qu'agitation fébrile et qu'il semble, après la fin de la jouissance, qu'on ne les ait jamais éprouvés? « Et quel plaisir y a-t-il dans la nourriture puisque, au moment où l'on a faim, l'aliment le plus grossier vaut le mets le plus délicat? » (114) Faut-il, si le corps s'enfuit, si les plaisirs sont faux et puisqu'il semble bien qu'il existe un élément permanent et stable, faut-il se tourner vers l'âme? Nul doute que ce soit elle qui puisse assurer et garantir, dans notre univers labile, une certaine unité. Paradoxe, pourtant, que de chercher dans cette âme dont « on ignore la quiddité, la modalité, la substance, le siège, dont on ne peut concevoir d'où elle vient ni où elle va, et comment elle s'est accrochée à ce corps » (109), paradoxe que de chercher en elle la permanence et la stabilité que les choses et le corps ne peuvent nous assurer.

La découverte de l'être

Mais dans l'immensité de cet univers chaotique et désolé, la parole formidable de Dieu s'est fait entendre aux hommes. Alors tout s'harmonise : l'espace devient solennel (24), le temps s'ouvre à l'éternel (10, 101). L'homme, enfin, sort des ténèbres. Il découvre la certitude : un autre monde, outre-tombe, existe, vrai, intemporel, nécessaire puisque révélé par la Parole, garanti par les Prophètes, authentifié par les miracles.

Monde d'éveil et de lumière, premier et indiscutable, il est le principe auquel, désormais, l'homme réfère le monde terrestre qu'il habite (162). L'ici-bas devient un cas particulier que la Révélation, en lui donnant statut, inclut dans l'universel. Du même coup, la fugitivité du monde ainsi que la fragilité humaine s'intègrent, fondées en raison, dans une sorte de grammaire générale où toutes les lois concourraient à la délivrance d'une signification pleine et achevée.

Le monde perd son absurdité, cependant que la vanité des choses et les illusions de la réalité sont comme justifiées : rien n'existant qu'outre-tombe, la connaissance sensible devient illusoire ou vaine et il est absurde d'avoir foi en elle, puisque c'est seulement par l'abstraction que la raison peut s'élever à la véritable connaissance, comme du miroir, où rien n'a de prise, elle se tourne naturellement vers l'objet qui s'y était reflété.

Mais tout est en même temps vrai et faux dans ce monde, comme dans le miroir : l'image que nous y voyons est vraie, en ce sens qu'elle existe, mais par rapport à l'objet, et non en dehors de lui, et fausse aussi, parce qu'elle ne peut être saisie pour elle-même, dans un en soi positif. Inquiétante mais riche ambiguïté de la nature que beaucoup d'hommes ne parviennent pas à dépasser qui font du monde une fin en soi ou qui le nient globalement.

A la vérité, entre l'ici-bas et l'au-delà il n'y a pas similitude parfaite. Ces deux mondes ne sont pas superposables. L'un n'est pas l'envers de l'autre, ce qui ferait, l'univers s'enfermant dans sa propre ressemblance, que le même ne serait plus que lui-même. Il n'y aurait alors pas plus d'exemplarité dans l'ici-bas que de réalité dans l'au-delà et l'homme, dans le grand silence des choses, adorerait la pierre, le bois, le feu ou l'homme. Mais Dieu a créé l'au-delà pour y distribuer châtiment ou récompense, et ce monde-ci, pour qu'il soit une preuve de son existence (171).

Dieu veut être découvert, c'est pourquoi la nature est constellée de signes, pourquoi elle retentit d'appels : « Toute chose y énonce clairement qu'elle a un créateur » (154). Il faut entendre ces voix, découvrir ces signes, et les déchiffrer. C'est que le signe a une double modalité. Dans la chose mais distinct d'elle, ni dilaté au point de devenir toute la chose, car il ne signifierait plus que lui-même, ni caché si bien qu'il serait illisible, car il ne signifierait plus rien et le monde s'éteindrait. Visible assez, il révèle l'invisible et authentifie, pour ainsi dire, la chose comme signifiant. Sa valeur exemplaire de signe est justement dans la distance qu'il prend entre la chose elle-même dans laquelle il est et la réalité qu'il veut signifier. Il est, décidément, un moyen terme articulant ce bas-monde à l'au-delà dans une analogie cosmique, mais vidée de toute contingence pour pouvoir être saisie dans sa valeur de concept, pur, total, olympien. Puisque, « seuls, dans l'au-delà les noms sont semblables » (29). Et quel signe peut exprimer une relation plus abstraite que celui que le langage nous prête?

L'homme découvre ainsi l'ordre du monde, et la nature, qu'il apprend à déchiffrer, se révèle à lui dans toute sa vérité. Voulue par Dieu, non point marâtre, mais nourricière, elle est offerte à l'être humain, elle est hospitalière aux vivants et à leurs morts (14, 154). Parfaite jusque dans le grain de la grenade (161), elle se présente à l'homme comme le témoignage de la Sagesse et de la Puissance de Dieu. Elle est une promesse. Ses caprices même, ses colères sont des signes de la colère divine et l'on doit y lire un avertissement ou, déjà, une punition (72). Tous les plaisirs que l'on y trouve, toutes les souffrances que l'on y éprouve sont données seulement pour que l'on puisse, à travers eux, au-delà d'eux, désirer, ou craindre ceux qui nous attendent dans l'au-delà. Sur cette terre l'homme n'est pas le produit accidentel du hasard : il a été créé pour remplir une mission. Tout, dans la création, doit lui être occasion de se reconnaître créature pour rebondir ensuite jusqu'à la connaissance du créateur. Tout l'y invite, l'urgence est grande et, il faut y prendre garde, le temps est irréversible. C'est sur cette terre, simple lieu de passage, détroit souvent balayé par les tempêtes (85), que Dieu choisit Ses amis d'un demain éternel. Il a prévenu les hommes, leur a envoyé les Prophètes, leur a révélé les lois auxquelles ils ne doivent pas seulement se conformer avec la conscience passive et satisfaite du devoir accompli. Dieu exige davantage. L'épreuve est là qui marque les cœurs au fer des tourments (32), épreuve

purificatrice car elle permet à la souffrance de se dépasser (79), à l'or de la constance de se libérer au feu de la douleur. Les hommes en peinant, en soufflant, doivent monter la côte (33) : c'est à ce prix que s'achète la récompense. Après la dernière épreuve, qui est aussi la plus terrifiante et dont on ne sait qui elle fait le plus souffrir : ceux que la mort saisit ou ceux qui, soudain, sont placés devant un silence que rien ne peut plus remplir (117).

La vie, la mort : ces deux termes signifient deux réalités si radicalement opposées qu'elles en sont unies par leur opposition ; elles forment couple, véritablement, et le langage, pas plus que la réalité, j'allais dire : la vie, ne peut les disjoindre. La mort, en effet, ne peut s'expliquer que par rapport à la vie, « par l'absence de vie » (39). Elle exclut donc la vie, ou bien perd toute signification puisque l'on ne peut dire : « il est mort » d'un être qui n'est pas venu à la vie. La vie, par contre, peut en abrégeant, se définir par elle-même ou, encore, par la période de temps qui s'écoule de la naissance à la mort : d'où l'on peut conclure que la vie implique, et inclut, nécessairement, la mort qui est le terme connu, inéluctable, de toute vie et, dans le même temps, l'exclut. La pensée analogique va s'emparer de cette exclusion mais dans une référence à la nécessaire inclusion, que nous venons d'évoquer, de la mort dans le développement chronologique de la vie. En effet, on peut affirmer, puisque la vie est une conquête de chaque instant, un équilibre toujours perdu et retrouvé (28, 104), qu'elle est, concrètement, la négation de la mort. Il semble que définir la mort, dans la réciproque, par la négation de la vie, ne revienne plus qu'à énoncer une tautologie : « la mort, c'est la mort » (puisque la négation de la vie est la mort), tautologie significative pourtant, au niveau symbolique, comme la concrétion de toutes les frayeurs des vivants. Sur ce plan, un transfert est opéré : en face de cette mort effroyablement une, pour lui faire face, la vie fond ses misères éparpillées pour se réaliser en une « forme substantielle » symbolisée par la vie en Dieu et, ce faisant, ramène la mort à l'état d'accident nécessaire n'affectant plus qu'une partie de l'être. La réduction trouve son achèvement dans le hadith suivant : « La mort est égorgée entre le Paradis et l'Enfer » commenté ainsi (39) : « pour manifester par une métaphore la fin de cette idée abstraite qu'est la mort ». Car la mort dans l'esprit des hommes est synonyme de fin, une fin radicale qui ne laisse aucune chance de retour : la mort de la mort considérée comme une fin ouvre la porte sur la vie éternelle.

Elle reste une épreuve, certes, et plus considérable que celles qui la précèdent, mais elle est sur cette mer houleuse la dernière vague, la barre qui cache le rivage et l'annonce en même temps, et dans les rouleaux de laquelle le navigateur averti ne sombre pas. Terme seulement pour la matière, elle permet le renouveau, l'éveil à la pureté. Alors, l'homme, le corps lavé de ses souillures, enfin débarrassé du poids de sa chair (33, 117), va pouvoir bondir vers la vie réelle. Comme le ver à soie de son cocon, il sortira de sa tombe, dépouillé de sa chrysalide (188), corps résurgé, âme satisfaite et agréée, créature nouvelle.

L’épopée

C’est à cette béatitude que tous les hommes aspirent, mais pour pouvoir y atteindre, ils doivent subir l’épreuve de la vie ici-bas. Les premières contradictions que l’homme doit y surmonter viennent de ce que, occupé à assurer ses conditions d’existence et soumis aux exigences du monde, il oublie qu’il a reçu révélation. Il lui faut donc s’éveiller, sortir de sa ghafla qui est tout autant inconscience, qu’insouciance ou indifférence. Au-delà de cet éveil, il découvre des épreuves contre lesquelles il ne peut rien et destinées, justement, à l’amener à un abandon confiant à la volonté divine.
Mais d’autres épreuves l’assaillent qui, procédant de sa nature même, donnent un caractère épique à son existence et l’amènent à personnifier les pulsions de son être : l’âme et la raison en deviennent deux personnages qui n’ont, à proprement parler, qu’une réalité actantielle, car elles ne sont connues, dit l’auteur (34), qu’à leurs effets. Elles ne « représentent » pas, chacune, une essence, mais ont seulement une fonction qui est d’assumer les rapports que l’homme entretient avec lui-même et le monde.
Le cycle de l’âme fait le récit du désir (103) : aspirant à des satisfactions immarcescibles (23), mais facilement séduite par les apparences, l’âme s’égare dans sa quête et se brûle aux feux du désir. Il lui arrive, cependant, de découvrir, mais souvent trop tard, que dans ce monde, aucune chose ne vaut la peine que l’on se donne pour la conquérir, car tout y est vain et périssable. Seul, le désir de se rapprocher de Dieu ne peut être déçu (52). Ainsi l’âme permet-elle d’accéder à la foi. Encore faut-il qu’elle soit guidée par la science.
Mais le croyant raisonnable devra s’en méfier, car elle est futile, versatile et, toujours, excessive. Elle poussera aussi bien l’homme à se consacrer à la dévotion ou à la science, mais d’une manière si exclusive que l’une et l’autre en deviendront vaines et stériles, qu’elle arrivera à le convaincre, effrayée par le terme qu’elle sait proche, de profiter le plus possibles des plaisirs de l’existence, comme si, de cela, on pouvait faire provision. Elle est si insidieuse qu’elle parvient même à se glisser dans la raison qu’elle hypertrophie et qu’elle installe dans une souveraineté prétentieuse qui tranchera de tout, décidera de manière péremptoire de la vanité ou de l’absurdité des choses ; et la raison, finalement aveuglée, ira jusqu’à se demander si Dieu existe vraiment. Il faut combattre l’âme (31), il y va de la santé du corps et de l’esprit, mais ce combat doit être mené avec beaucoup de sagesse et de mesure : il s’agit ici, non pas de la détruire, puisqu’ elle est nécessaire à l’équilibre de l’organisme (30), et qu’elle éveille l’homme a l’amour, mais de lui rabattre son caquet.
Le cycle de la raison raconte l’accession de l’homme à la connaissance. Instruit par elle de ce que l’expérience sensible est illusoire, il recherchera les vérités momentanément occultées pour les dépouiller du voile qui les recouvre. Mais il y faut de l’équilibre et de l’humilité. C’est pourquoi la raison a tant de prix et son rôle est si déterminant.
De mesure d’abord, car elle combat l’excès partout où il apparaît, et jusque dans la raison même. L’excès est nuisible à plus d’un titre : il perturbe l’ordre des choses et falsifie la réalité. Excroissance

vicieuse, l'excès gagne de proche en proche et, d'action en réaction, il contamine le monde et détourne de la vraie connaissance.
Le rôle de la raison est aussi de remède et d'enseignement, car les hommes distraits par l'aménagement de leur confort en ce bas-monde, s'affairent tellement à leur existence qu'ils ne savent plus déchiffrer la réalité et « lisent l'éphémère comme s'il devait être éternel » (170). Ils dorment leur vie et ne s'éveillent que pour mourir (51). La raison leur ouvre les yeux et le sermon fouette leur conscience (1), même si, parfois, il vaut mieux baisser les paupières sur les incongruités de la vie (93). Cette position de juste milieu (29) à laquelle le croyant raisonnable doit se tenir, n'est pas d'impuissance, qui le conduirait plus naturellement à obéir à ses passions ou à suivre tout simplement ses penchants. Elle est le résultat d'une conquête sans cesse recommencée ; elle exige un savoir sans lacune et une vigilance sans défaut.

Les acteurs

Tous les hommes n'y parviennent pas. Les ascètes, les mystiques, les dévots ne considèrent que l'issue : humiliés dans la pureté de leur intention, dans la sincérité de leur dévotion et de leur amour par l'existence charnelle que la nature leur impose, ils refusent toute satisfaction à leur corps ; ils l'oppriment et parfois le détruisent, croyant qu'ils accéderont ainsi plus facilement à l'amour de Dieu (27, 46).
Par excès de foi, ou par manque de science, ils oublient que ce corps qu'ils souhaitent libéré de sa contingence, purifié de ses besoins, n'est donné que dans l'au-delà. Ici-bas, le corps est une bête : un chien auquel il faut donner un os à ronger pour pouvoir vaquer en paix à ses occupations (38), une mule qui a besoin de son picotin pour conduire son maître au but qu'il s'est fixé (28). La raison commande d'accorder au corps les satisfactions que la science a reconnues saines, les jouissances que la loi n'interdit pas. En évitant de tomber dans l'excès de ceux qui, par manque de foi ou excès d'ignorance, le repaissent de nourriture, l'épuisent dans les plaisirs ou l'abrutissent dans le sommeil (29).
Les savants, qui ont appris que la science est œuvre, écrasent leur intelligence sous le poids des références en oubliant que la science n'est pas une fin en soi mais un moyen (11). Ils passent leur vie à ressasser les mêmes questions, à y apporter les mêmes réponses et, quand ils arrivent au terme, ils sont sans voix (25).
Il est plus raisonnable de faire, dans ces montagnes de connaissance que les Anciens nous ont transmises, le choix qui mettra le savant en mesure de déchiffrer les signes déposés dans le monde, de les comprendre et de les expliquer. Le temps qu'il gagnera ainsi pourra être plus utilement consacré à une activité qui lui garantira son indépendance : par là, il introduira un peu de foi dans sa réflexion et

de joie dans son existence (83). Sans se laisser aller à mépriser la science parce que, seule, elle ne peut lui faire gagner ni l'au-delà, ni l'ici-bas ou à la bafouer auprès des tyrans en croyant la servir.

L'initiation : la science

Le danger est, toujours, de dénaturer les signes que Dieu a envoyés aux hommes et qui doivent les amener à Le connaître, car ne l'aiment et ne sont aimés de Lui que ceux qui Le connaissent. Ces rapports exigeants qui s'instaurent entre l'homme et Dieu conditionnent la forme même du savoir et de la pensée. Dieu est un trésor que l'homme a pour devoir de découvrir : de Lui, il a reçu quelques indications qui le mettent sur la voie, mais il doit garder l'esprit en éveil et déceler toujours de nouveaux indices. Le savoir sera avant tout d'érudition.

Les signes, nous l'avons vu, parsèment la surface de cette terre et se donnent à lire à quiconque les observe avec perspicacité. Surtout, ils sont enfermés dans le langage humain. Depuis que Dieu a appris tous les noms à Adam (‘aleyhi salam), ils continuent à parler aux hommes et, dans leur bouche même, se font paroles. Mais menacés par le bavardage inconsidéré des insouciants, qui brouillent les pistes en multipliant les marques, ils risquent de se perdre. C'est en quoi, chez le croyant raisonnable, le silence se fait vertu cardinale.

Dieu pourtant, a voulu sauver Ses créatures d'elles-mêmes en leur envoyant la vérité faite parole. Phonétisée pour que les hommes puissent la reconnaître, créée comme la chair et le sang dans lesquelles elle se fond, immatérielle cependant, comme la pensée qui l'a mémorisée, elle emprunte au monde, dans lequel elle vient s'inscrire, cette ambiguïté qui est celle même du signe linguistique. Cette parole qu'ils ont reçue, les hommes doivent la faire couler en eux, car elle garde dans ses plis des traces du principe divin dont elle est issue : ainsi a-t-elle toute chance de se libérer des formes qu'elle a prises dans le monde des choses et dont l'épaisseur n'a fait que la voiler. En s'enfermant dans les rouleaux de parchemin ou les volumes, en disparaissant sous les graphismes, le langage des hommes a perdu le contact avec la divine lumière qui l'éclairait. Il devient instrumental et neutre, car l'écriture est industrie. Alors que la parole est, presque, une substance, à peine un acte : invisible, insaisissable, elle agit pourtant sur le visible et, depuis le temps où, devant Adam (‘aleyhi salam), les anges se prosternèrent, soumis, l'homme continue de découvrir son pouvoir incantatoire. C'est en elle qu'il se reconnaît créature privilégiée et par elle qu'il s'affirme adorateur de Dieu Unique.

Mais la science ne saurait être une pure abstraction ni la foi un simple tropisme. Il ne s'agit point uniquement de s'éveiller à la Révélation, il faut encore la comprendre et, condition essentielle, la vivre. L'homme est donc bien dans ce que l'on peut appeler une situation d'expérience initiatique : contraint de surmonter, chaque fois, le lot d'épreuves que son destin fait naître sur sa route, il s'élève ainsi, dans une progression dialectique, jusqu'à la limite de ses possibilités (27), jusqu'à ce degré idéal de l'être où science et foi confluent dans la sagesse. La perfection consiste à parvenir à cet

équilibre qui s’est trouvé réalisé dans sa complétude par le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), modèle de l’homme sage.

Daniel Reig

Notes

---

[1] Ce propos pourrait se rapporter à deux personnages : Hanzala (Ibn Abî ‘Amir) (radhiyallahou ‘anhou). Surnommé Ghâsil al-Malâ'ika, compagnon du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), tué à Uhud. Ch. Pellat, El2, III, 172, et Hanzala (Ibn al-Rabî‘) (radhiyallahou ‘anhou) m. 40/660. Compagnon du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) qui reçut le surnom d’al-Kâtib (le secrétaire) car il avait mis la révélation par écrit. Ibn Sa‘d, VI, 36. Tahdhîb al-Tahdhîb, III, 60.

[2] Ne peut se dissocier de la promesse (wa‘d). Ce concept dichotomique wa’îd/ wa‘d divines est au centre de la problématique musulmane car, du fait même de la mission dont le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) a été chargé — mission d’avertisseur —, la vie immédiate (‘âgil) a pour but de préparer la vie éternelle (‘âgil).

[3] Dieu ayant édicté une Loi qui fonde la morale, tout acte d’obéissance est bonne action et tout acte de désobéissance est mauvaise action. Cf. Dieu, 293 sqq. et 356 sqq.

[4] L’auteur reviendra souvent sur la question de la science et des œuvres et sur l’obligation de conformer celles-ci à celle-là. Première conséquence : tuer en soi toute tendance à l’optimisme, cause de tiédeur religieuse. Deuxième conséquence : pour se consacrer à une vie conforme à la loi divine, il faut renoncer au monde. La littérature hanbalite insiste beaucoup sur ce problème. Cf. L. Massignon, El1, IV, 1310, H. Laoust El2, I, 285 et Profession, 159-160 en note.

[5] Mudhish, 64-70, donne une longue liste de ces catastrophes naturelles

[6] Dans cet univers sacré où se meut l’Islam, il ne peut y avoir de pire faute que de se conduire comme si Dieu ne s’était pas révélé aux hommes. Si l’homme ignore qu’il désobéit à la Loi Divine, c’est qu’il ignore Dieu.

[7] Abû ad-Dardâ', (radhiyallahou ‘anhou) m. 32/652. Compagnon du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), surnommé « le sage de la communauté ». Lecteur du Coran et jurisconsulte, il fut le premier qadi de Damas et le maître de l’école de jurisprudence de Syrie. Il est considéré par les historiens de la mystique musulmane comme un précurseur du taçawwuf. Il recommandait méditation et piété et lui-même, commerçant à ses débuts, abandonna son négoce pour se consacrer à la dévotion. A. Jeffery, El2, I, 117. 8. Ahmad Ibn Hanbal, m. 241/855. H. Laoust, El2, I, 280-286.

[8] Ash-Shâfi’î, m. 204/820. Heffening, El1, IV, 261-263 et les travaux de J. Schacht.

[9] Ibrâhîm an-Nakha‘î, m. 95 ou 96/713-715. Jurisconsulte de Koufa, v. Origins, à L’Index.

[10] ‘Alqama Ibn Qays, m. 62/681-682. Grand Tabi’î et jurisconsulte de Koufa. Oncle maternel d’Ibrâhîm an-Nakha‘î. Tahdhîb, 433, Tadhkirat al-Huffâz, I, 45-46, Tahdhîb at-tahdhîb, VII, 276-278.

[11] Taklif, voir R. Brunschvig, « Devoir et Pouvoir », in Studia Islamica, XX, Paris, 1964, voir aussi Dieu, 94-96 et l’index.

[12] Jawârih : allusion au Coran, 24, 24 « **Au jour où leurs langues, leurs mains, leurs pieds témoigneront contre eux de ce qu’il faisait**. »

[13] « ‘adalla Fir’awn ». Peut-être vaudrait-il mieux dire « qui a laissé Pharaon dans l’égarement » (cf. Dogme, 72 sq). Il y a entre « égarer » et « laisser dans l’égarement » — quand c’est Dieu qui décide de tout — une distinction très subtile qu’Ibn al-Jawzî ne semble pas vouloir marquer ici.

[14] Dans un univers religieux, le temps même est sacré, puisqu’il est accordé à l’homme pour lui permettre de se rapprocher de Dieu (qurba).

[15] Sur ce hadith, v. Mukhtalif, 165-166. Sur la niya, cf. Ihyâ', 408-412.

[16] Waqf, cf. Traité, 123-125, Cité, 85-87, 363-366, Islamic Law au Glossaire, cf. aussi une bibliographie in Introduction 96, et C. Cahen, « Réflexions sur le waqf ancien », S.I., XIV, 1961. Sur le waqf des livres, v. Y. Eche, Les Bibliothèques.

[17] Sur le zuhd, cf. Ihyâ’, 374-380.

[18] ‘Abdallah Ibn ‘Umar (radhiyallahou ‘anhoum) mort vers 73/692-93. Fils du second calife. Il prit une part active aux campagnes du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et s’efforça de rester neutre dans les premières guerres civiles. Il refusa plusieurs fois la charge de calife qui lui avait été proposée dès la mort de ‘Uthmân (radhiyallahou ‘anhou). Il refusa aussi la charge de qadi. Il est considéré, avec ‘Aîcha et Abû Hurayra ad-Dawsî (radhiyallahou ‘anhoum), comme l’une des trois grandes autorités auxquelles se réfère l’école juridique de Médine. L. Veccia Vaglieri, EF, I, 55-56. Origins, à l’index.

[19] Sur la pauvreté, cf. Ihyâ', 367-374.

[20] Coran, 7, 18 et 2, 32 : « **Mangez (tous les fruits) que vous voudrez, mais ne touchez pas à cet arbre-ci !** »

[21] « Le fornicateur, au moment où il fornique, n’est plus croyant, le voleur au moment où il vole, n’est plus croyant. » Mukhtalif, 188, cf. aussi Précis, 264.

[22] « Pas d’amputation pour un vol (inférieur à) un quart de dinar », Mukhtalif, 183, cf. aussi Traité, à l’index et Précis, 266. Sur les peines infligées aux voleurs, cf. Traité, 78 sqq. et 100-104.

[23] Zubayr Ibn al-‘Awwâm, (radhiyallahou ‘anhou), cousin du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et neveu de Khadîja, (radhiyallahou ‘anha), surnommé al-Hawârî (L’Apôtre) fut tué, en 36 H. à la bataille du Chameau. Il

était l'un des dix auxquels le Paradis avait été promis et qui avaient été les Compagnons du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) dans la grotte du Mont Hira'. Wensinck, El1, IV, 1306.

[24] ‘Abd ar-Rahmân Ibn ‘Awf, (radhiyallahou ‘anhou), Compagnon du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), l'un des dix élus, ami d'Abû Bakr et de ‘Aîcha, (radhiyallahou ‘anhoum), mort vers 31/652. M. Th. Houtsma et W. Montgomery Watt, EF,1, 87.

[25] ‘Ali Ibn Abî Tâlib, (radhiyallahou ‘anhou), gendre du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam). Cf. L. Vecca Vaglieri, EF, I, 392-397.

[26] ‘Abd Allah Ibn Mas‘ûd, (radhiyallahou ‘anhou), m. vers 32/653, Compagnon. Passe pour avoir été le premier à avoir tenté la lecture publique du Coran à la Mekke. Fut chargé par ‘Umar (radhiyallahou ‘anhou), d'administrer le Trésor Public à Koufa. Le milieu traditionniste koufien lui restera fidèle. J. C. Vadet, EF, III, 897-99.

[27] Layth Ibn Sa‘d, traditionniste et jurisconsulte d'Égypte où il joua un rôle politique, mort en 175/791. Tadhkirat al-Huffâz, X, 207-210, Tahdhîb al-tahdhîb, VIII, 459-465.

[28] Sufyân ath-Thawrî, m. 161/778. Jurisconsulte, traditionniste et ascète de Koufa. Plessner, El1, IV, 523-526, Origins, 242.

[29] ‘Abd ar-Rahmân Ibn Mahdi, célèbre traditionniste de Basra mort en 198/814. Un des maîtres des sciences du hadith en Irak. Ibn Hanbal l'appréciait beaucoup. Tradition, à l'index.

[30] Lire l'adresse polémique d'al-Muhâsibî sur la richesse d'Ibn ‘Awf, in Lexique, 249-250.

[31] Cf. al-Mudhish, 41.

[32] Umm (— Walad). Esclave enceinte des œuvres de son maître et dont l'enfant est du sexe masculin. Cf. Précis, 167.

[33] Al-Hasan, (radhiyallahou ‘anhou), fils aîné de ‘Alî et de Fâtima, (radhiyallahou ‘anhoum), m. en 49/669-70. L. Veccia Vaglieri, EF, III, 247.

[34] Sur le mariage, cf. Précis, 169 sqq. Le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) avait reproché son célibat à l'un de ses compagnons. « Ô jeunes gens, que ceux d'entre vous qui peuvent avoir un logis prennent femme. Le mariage est la meilleure condition de la pureté du regard et de la discipline des sens. Si l'on ne peut se marier, on devra pratiquer le jeûne; on y trouvera une aide. » Voir aussi Ihyâ', 114-117.

[35] ‘Abd Allah Ibn ‘Abbâs, (radhiyallahou ‘anhoum), m. en 68 ou 70 H. Cousin germain du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) et considéré comme l'un des plus grands transmetteurs de hadiths. L. Vecca Vaglieri, EF, I, 41-42, comme éponyme de l'école de jurisprudence de la Mekke. Origins, à l'index.

[36] Rabî’ Ibn Khaytham, tâbi’î, partisan de ‘Alî (radhiyallahou ‘anhou). L'un des huit personnages auxquels le zuhd remonterait. Cf. Lexique, 163. Milieu, 94.

[37] Tamîn ad-Darî, (radhiyallahou ‘anhou), m. en 20/641, Compagnon du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam). L'un des premiers, avec Abû ad-Dardâ', à avoir récité le Coran en entier. Mudhish, 43, Lexique, 235.

[38] Abû Bakr al-Marwazî, m. 275/888-89. Fidèle disciple d'Ibn Hanbal et l'un des maîtres d'Abû Bakr al-Khallâl. Cf. Abu Zuhra, 179 sq.

[39] Ibrâhîm Ibn Adham, mort dans la seconde moitié du 2e siècle H (pour Hégire). Serait d'origine princière et après une jeunesse dissipée se serait converti, touché par la grâce. Il fut le premier, alors qu'il était exilé de son pays natal, le Khorasan, à parcourir la Syrie en travaillant de ses mains. Il prêchait la mortification et le travail manuel pour arriver à la paix de l'âme et à la contemplation. Tabaqât, 27-38, Dogme, 134, Lexique, 235-236, 256-257, Mystique, 30-31, Saints, 13-61.

[40] Sari al-Saqatî, m. en 256. Disciple d'al-Muhâsibî, oncle d'al-Junayd et maître d'al-Nurî et d'al-Harrâr, il affirmait la réalité de l'amour réciproque qui unit l'homme à Dieu. Saints, 157-175, L. Massignon, El1, IV, 176, Lexique, 320, Tabaqât, 48-55.

[41] Talha Ibn ‘Ubayd Allâh, (radhiyallahou ‘anhou), fut l'un des premiers convertis; participa aux grandes opérations des débuts de l'Islam et protégea le Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) de son corps à la bataille malheureuse d'Uhud. Il est l'un des dix élus auxquels le Paradis a été promis du vivant même du Prophète (sallallahou ‘aleyhi wa sallam), et l'un des six candidats que ‘Umar, (radhiyallahou ‘anhou), avant de mourir, désigna comme ses successeurs éventuels. Fut tué en 36 à la Bataille du Chameau. Levi Délia Vida, El1, IV, 673-74.

[42] Allusion aux troubles qui secouèrent l'Islam après la mort de ‘Uthmân (radhiyallahou ‘anhou) et qui virent s'opposer les Compagnons entre eux. Talha et Zubayr (radhiyallahou ‘anhoum) avaient pris le parti de ‘Aïcha (radhiyallahou ‘anha) contre ‘Ali (radhiyallahou ‘anhou). Les Chiites les accusent d'avoir manqué à leur parole, mais ils sont considérés, par les Ahl as-sunna wa l-jamâ’a comme des pécheurs de bonne foi dont les mérites effaceront les fautes (commentaire à vérifier). Cf. Schismes, 7 sqq.

[43] Abû Yazîd al-Bistâmî, mort en 260 H. Esprit « solitaire et rude » vécut dans les montagnes du Tabaristân qu'il ne quitta que rarement comme lorsque, par exemple, il fut chassé de sa ville natale, lit-on dans le Talbis, 177, pour avoir déclaré « qu'il avait vécu l'expérience de l'ascension nocturne (mi‘râj) de Muhammad (sallallahou ‘aleyhi wa sallam) » (Et bien ceux qui l'on chassé avait raison). Son ascétisme implacable s'attaque à tout le créé et vise à une « mort à soi-même » pour pouvoir expérimenter l'Absolu, (al-fanâ’ bi-l-tawhid).

Tabaqat, 68-74, H. Ritter, El2, I, 166-67, Mystique à l'index, Saints, 197-245, R. Deladrière, in Arabica, T. XIV, fasc. 1.

[44] Qâss, pl. Qussâs : sermonnaires publics, cf. Talbis, 131-34, Mac Donald, El1, II, (kissa), Milieu, 108-116 et sur leur influence populaire : Hanbalisme, pas sim.

[45] Cf. Talbis, 405-414.

[46] Abu Bakr, (radhiyallahou 'anhou), premier Calife, W. Montgomery Watt, El2, I, 112-114.

[47] Al-Hasan al-Basrî, m. 110/729-30 « patriarche de la mystique musulmane »; il fut aussi l'un des grands précurseurs de l'orthodoxie musulmane, cf. Ihsan 'Abbâs, al-Hasan al-Basri, Le Caire, 1952, Milieu, à l'index, Origins, à l'index et H. Ritter, El2, III, 254-255.

[48] Farqad al-Sabakhî, mort en 131-748-49, traditionniste et ascète qui semble avoir subi une forte influence chrétienne, Milieu, 100-101, Lexique, à l'index.

[49] Mâlik Ibn Dinâr, mort avant 131 H., mâwlâ établi à Basra où il exerçait la profession de copiste de masâhif. Il prêcha un renoncement total et fut influencé par les Écritures. Lexique, à l'index, Milieu, 99.

[50] Sur le monachisme errant, voir Dogme, 122-23 et Talbis, 317-339.

[51] Dhû Nûn al-Misrî, mort en 245/859-860. Né en Égypte à Akhmin, capitale des Coptes, de parents nubiens, il eut la réputation d'être à la fois philosophe, alchimiste et mystique. Il a formulé la théorie des étapes de l'itinéraire spirituel du mystique vers la rencontre ultime. Lors de la Mihna, il soutient le caractère incréé du Coran et subit des brimades. Le calife al-Mutawakkil fut, dit-on, touché par sa prédication et le renvoya absous et comblé de faveurs. Tabaqât, 15-26, Lexique, 206-213 et Index, Saints, 105-156.

[52] Effectivement: Saints, 110, 113, 116-120, 122, 124.

[53] Ibrâhîm al-Harbî, mort en 285/898 à Bagdad. Le Cheikh al-Islâm, appartenait à l'école Hanbalite, était à la fois philologue, jurisconsulte et traditionniste. Brockelmann, Gai, I, 124, Sup., I, 188. Abû Zuhra, 181.

[54] On trouvera dans Talbis une longue liste de reproches adressés aux sermonnaires.

[55] « *Dieu n'a créé aucun récipient plus plein de mal que le ventre. Si c'est indispensable, mettez-y un tiers de nourriture, un tiers de boisson et un tiers de vent (souffle)* », Mukhtalif, 161.

[56] Abû Tâlib al-Makkî, mort en 386/996. Membre de l'école des Sâlimiyya, influença très fortement al-Ghazalî par son ouvrage Qût al-Qulûb. Lexique à l'index, Mystique à l'index.

[57] Ghanîma, cf. Traité, 27-32, Précis, 271-279, F. Loekkegaard, El2, II, 1028- 1030.

[58] Sur le licite et l'illicite, cf. Ihyâ', 129-153.

[59] Sur l'aumône légale (sadaqa ou zakât) et les personnes exclues de son bénéfice (dont les Hachimites) cf. Précis, 51-63, Ihya', 73-79.

[60] Barîra, esclave que 'Aïcha (radhiyallahou 'anha) avait achetée sur l'ordre du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam). Barîra était une affranchie contractuelle : elle avait racheté sa liberté en prenant l'engagement de verser à son maître une somme convenue, et c'est avant qu'elle n'ait encore recouvré sa totale liberté que le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) la fit acheter. V. J. Robson, EF, 1080.

[61] Bichr Ibn al-Harîth, mort à Bagdad en 227/841-42. Surnommé le Va-nu-pieds (al-Hâfî) traditionniste et mystique d'origine Khorasanienne. Il fonda une école mystique d'une orthodoxie très stricte et exerça une profonde influence sur Ibn Hanbal. Tabaqât, 39-47, Saints, 85-103, F. Meier, EF, I, 1282-1284.

[62] Ahmad Ibn Abî al-Hawârî, mort en Syrie en 230/844-45, traditionniste, ascète et mystique, élève de Daranî, il développa les tendances conciliatrices de son maître. Tabaqât, 98-102, Lexique, 221-223.

[63] Yûsuf Ibn Asbât, mort en 195/810-11, traditionniste et ascète originaire de Koufa mais qui vécut en Syrie. Déjà critiqué par al-Khatîb al-Baghdâdî. Tahdhîb al-Tahdhib, XI, 407-408.

[64] Shu'ayb Ibn Harb, mort en 197/812-13, traditionniste et ascète originaire de Bagdad et installé à la Mekke, Tahdhib al-Tahdhib, IV, 350-51.

[65] Il s'agit de Ma'rûf al-Karkhî. Cf. Tabaqât, 88.

[66] Sur le tayammum, cf. Précis, 13-14.

[67] Fatwa. Ibn al-Jawzî, comme tous les hanbalites encourage à l'esprit de fatwa mais à la condition que le mufti réunisse un certain nombre de qualités indispensables pour éviter les abus. Ibn Hanbal disait que pour donner utilement une fatwa il fallait connaître au moins 500 000 hadiths. Sur cette question en général, voir D. B. Mac Donald, El1, II, 98 et E. Tyan, EF, II, 886.

[68] « Le malade qui risque d'aggraver sa maladie en priant debout doit prier assis... » Sur la prière du malade, cf. Précis, 36-37.

[69] Mâlik Ibn 'Anas, m. 179/795-96 cf. J. Schacht, El, III, 218-223 et Origins à l'index.

[70] Rabî'al-'Adawiyya, morte en 185/801 « la sainte par excellence de l'hagiographie sunnite ». Affranchie, ancienne joueuse de flûte, elle passa sa vie à chanter un amour divin pur de tout espoir et de toute crainte. Lexique, 215 sqq. ; Textes, 6-8; Mystique, à l'index; Milieu, 104, 107; R. Caspar, in ibla, 1968, I, « Rabî'a et le pur amour de Dieu ». A. Badawî, Shâhidat al-'ichq al-ilahî, Rabi'a, Le Caire, s.d.

[71] « Al ma'ârif wa l-'ulûm » voir sur cette question Ch. Pellat, « Variations sur le thème de l'adab » in Correspondance d'Orient, Études, n. 5-6, Bruxelles, 1964.

[72] Abû Hanîfa, mort en 150/767-768, J. Schacht, EF, I, 127 et Origins, Index.

[73] Ma'rûf al-Karkhî, mort en 198/813-14. Maître de Sarî l-Saqatî et ami de Dawud at-Ta'î, il avait trouvé refuge auprès de 'Alî Ridâ, chef des Alides. Mais des chiites le prirent un jour à parti. Blessé dans la bousculade, il mourut peu après. Lexique à l'index, Tabaqât, 83-90.
[74] Deux femmes portent ce nom : Umm ad-Dardâ', al-Kubrâ (l'agée) (radhiyallahou 'anha) et l'autre, la Jeune (al-Sughrâ). La première avait connu le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) et était l'épouse d'Abû ad-Dardâ' (radhiyallahou 'anhou), Milieu, 104.
[75] Al-Fudayl Ibn 'Uyâd, mort en 187/803. Brigand repenti, traditionniste, il est surtout l'un des plus célèbres ascètes et mystiques du Khorasân; disciple de Sufyân ath-Thawrî il se retira à la Mekke où il mourut. Tabaqât, 6-14, Lexique à l'index, Saints, 63-83.
[76] Abû l-Hasan al-Ash'arî, EF, I, 715-16, Introduction à la Théologie, Index, Dieu, Index, M. Allard, Le Problème des attributs divins dans la doctrine d'al-Ash'arî, Beyrouth, 1965.
[77] Sur les femmes interdites, cf. Précis, 175-182, Coran, 4, 23 : « **Vous sont interdites vos mères, filles, sœurs, tantes paternelles et tantes maternelles, filles d'un frère et filles d'une sœur, mères qui vous ont allaités, sœurs de lait, mères de vos femmes, belles-filles sous votre tutelle et issues des femmes avec qui vous avez consommé le mariage; si le mariage n'a pas été consommé, ceci n'est pas un péché de votre part; les femmes de vos fils nés de vos reins; de même que deux sœurs réunies(17) - exception faite pour le passé. Car vraiment Allah est Pardonneur et Miséricordieux** ». Mukhtalif, 217.
[78] Sur 'awra, cf. Précis 20.
[79] Menstrues, cf. Précis, 14-16 et 209.
[80] 'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz, mort en 101. Calife omeyyade (99-101). Le seul que les historiens abbassides aient considéré comme le modèle du souverain juste et pieux. Zettersteen, El1, III, 1044-46. Ibn al-Jawzî lui consacra une biographie laudative, le Caire, 1331.
[81] 'Umar Ibn al-Khattâb. Deuxième calife (1323/634-644). Levi délia Vida, EF, III, 1050-1052.
[82] Sur l'usure, cf. Précis, 95-96. Origins, glossaire. Ihyâ', 123-124.
[83] Manâqib Ahmad Ibn Hanbal, Le Caire, 1349, Manâqib al-Hasan al-Basrî, Le Caire, 1931, Manâqib Sufyân ath-Thawrî cité par Sibt Ibn al-Jawzî (son petit- fils) dans le Mir'ât al-Zamân, Ibn Rajab, Dhayl 'ala Tabaqât al-Hanâbila, Al-Baghdâdî, Hidâyat al-'ârifin, al-Dhahabî, Tarîkh al-Islâm. Toutefois la liste des biographies laudatives (manâqib) que donne les Mu'allafât est beaucoup plus longue.
[84] Sa'îd Ibn al-Musayyab, mort en 94. Tâbi'î, traditionniste et faqih de Médine. Tadhkirat al-Huffâz, I, 51-53. Ibn al-Jawzî lui aurait consacré une monographie, cité par Dhahabî dans Tarîkh al-Islâm, Mu'allafât, 179.
[85] Ibn 'Aqîl, mort en 513/1119. Jurisconsulte et théologien hanbalite. D'une très forte personnalité, il marqua la vie intellectuelle à Bagdad et eut à souffrir de nombreuses attaques. Ibn al-Jawzî fut très fortement influencé par son œuvre. Voir Hanbalisme, 104-05, G. Makdisi, EF, III, 721-22, Dhyal, 142-163.
[86] Mauvais œil, voir Muqaddima, Section 6, chapitre 27 et Ph. Marcais, EF, I, 809.
[87] « Tawakkul », cf. Talbîs, 186-198, Ihyâ, 384-394, Mystique, à l'index.
[88] Ka'b Ibn Mâlik, mort en 41 ou 50. L'un des trois grands poètes du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), Buhl, El1, II, 621.
[89] Sa'd Ibn Abî Waqqâs, mort en 50 ou 55. L'un des dix élus auxquels le Paradis aurait été promis du vivant même du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam). Zettersteen, El1, IV, 30-31.
[90] Salmân al-Fârisî, mort en 36/656-57. Compagnon du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam), qui aurait selon la Tradition, donné le conseil de creuser la tranchée (Khandaq) autour de Médine, en l'an 5, quand les Quraychites eurent décidé d'investir la ville. Attaché au Hedjaz, il fit une réponse fameuse à Abû ad-Dardâ' qui le conviait à se rendre en Syrie, cf. Tradition, 46.
[91] Muhammad Ibn Sirîn, mort en 110/729-30. Traditionniste célèbre de l'école du Hedjaz, fixé à Basra. Lexique, 197-198, Milieu, à l'index. El1, II, 446.
[92] Sur la du'â', cf. Ihyâ', 97-99.
[93] Abû Ishâq Ibrâhîm al-Khawwâç, mort en 291/904, mystique, contemporain d'al-Junayd et d'an-Nûrî. Tabaqât, 284-287. Talbîs, 339, rapporte qu'al-Khawwâç portait toujours sur lui une aiguille et du fil destinés, disait-il, à raccommoder son vêtement s'il lui arrivait de se déchirer. » Le faqîr n'ayant qu'une robe, doit pouvoir la raccommoder s'il veut éviter que sa nudité ne se révèle par une déchirure...»
[94] Hârût et Mârût. Coran, 2, 102. Sur ces deux anges, voir Blachère, Coran, III, 775-756, en note. Ibn al-Jawzî semble ici, résumer en quelques mots toute la légende relative à ces deux anges envoyés sur terre pour y être éprouvés, mais qui ne peuvent résister aux charmes d'une femme. Ils sont alors plongés dans l'opprobre de ce monde. Voir la bibliographie donné par R. Blachère, ibid. et aussi Ch. Pellat, Tarbî', 46, à Az-Zuhara, EF, III, 243-244, L. Gardet, de Islam, Godsdienst en Gemeenschqf, 80-81.
[95] Cf. Mukhtalif, 286.
[96] Mut'im Ibn 'Adî : Un des chefs du clan mekkois contre les Musulmans. Hasan Ibn Thâbit, poète du Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a composé ce vers en son honneur : « Si la gloire pouvait assurer l'éternité à un seul homme, ce dernier serait Mut'im ».
[97] Ahmad Ibn Hanbal.

[98] Adiviyâ', cf. B. Lewis, El2, I, 219-221.
[99] Cf. Mukhtalif, 362.
[100] Sa'd Ibn Zurâra, mort en l'an 1 de l'Hégire.
[101] Rogations, cf. Précis, 32.
[102] Cf. Précis, 111.
[103] Sur les usages de propreté, cf. Ihyâ', 57-60.
[104] Dâwud at-Ta'î, mort en 165/781-782. D'abord hanéfite, il devint soufi et mena une vie solitaire.
[105] Sabr, cf. Ihyâ', 334-338 et 351-355 et Ridâ, Ihyâ', 405-407.
[106] Le 3 novembre 644. Son meurtrier était un affranchi du gouverneur de Basra, cf. Schismes, 4-5.
[107] Février 661. Son meurtrier était Kharijite, cf. Bidâya, VII, 325, El2, III, 911-913.
[108] Yahyâ Ibn Zakariyâ (Jean-Baptiste), Carra de Vaux, El1, IV, 1211-12, voir aussi Lexique, 257-58.
[109] C'est devenu un hadith qudsî qu'Ibrâhîm Ibn Adham avait d'abord présenté comme un hadith morsal de Yahya (Jean-Baptiste), cf. Lexique, 122 et 256-257.
[110] Cf. la formule d'Ahmad Ibn Abî al-Hawwârî in Tabaqât, 102.
[111] Sur la khirqa, voir Lexique, 128-131. Sur les haillons et, d'une façon générale, sur tous les vêtements dans lesquels se complaisaient les gens voués à l'ascétisme et au mysticisme, cf. Talbîs, 198-218.
[112] Voilà excellemment résumée, la position de l'auteur. Le jeu de l'esprit qui consiste à établir des distinctions subtiles entre science et œuvre, entre théorie et pratique, conduit fatalement à élever une barrière entre elles. Il est alors ensuite facile de tourner la science en dérision. On n'a, depuis les premiers siècles, épargné aucune moquerie aux gens de science, qui ont eu peut-être le tort de se prendre trop au sérieux. Leur attitude a entraîné les réactions que l'on connaît et dont la plus célèbre — celle d'al-Jâhiz — ne doit pas être cherchée (uniquement) dans certaines anecdotes qui ridiculisent les maîtres d école. (Voir Milieu, 58-62) Ibn al-Jawzî, quatre siècles plus tard et dans une autre atmosphère intellectuelle, ne se fait pas faute de développer, contre les extrémistes de son temps, des arguments (cf. propos précédent) homologues.
[113] Cf. Talbîs, 120-121 et 131-134.
[114] Pour exposé général sur les avantages et les dangers de la musique, cf. Ihyâ', 179-186 et Talbîs, 237-278 qui critique au passage la position d'al-Ghazalî sur le dhikr, cf. L. Gardet, El2, II, 230-331 et Samâ' : D. B. Mac Donald, El1, IV, 125, Lexique, 105-108.
[115] « On peut pleurer sur un mort à la condition que ces pleurs ne soient pas accompagnés de lamentations ni de cris perçants », Précis, 49. Talbîs, 340-342, condamne aussi deux attitudes extrêmes : la première qui consiste à s'interdire toute manifestation de tristesse (alors que le Prophète (sallallahou 'aleyhi wa sallam) a pleuré quand son fils est mort et que les yeux sont faits pour pleurer); la seconde qui consiste — chez les sûfis — à organiser une fête ('ars) avec repas, chants et danses. « La loi impose seulement de ne pas se griffer les joues, ni de se déchirer les vêtements. Mais des larmes et un cœur triste cela n'est pas vice. »
[116] Sur le wâ'iz (pl. wu'ûz), cf. Talbîs, 131-134.
[117] Al-Hârith al-Muhâsibi, mort en 243/857. Puissante personnalité qui rechercha l'élévation intérieure par le moyen d'une règle de vie constamment « expérimentée ». Au fait des subtilités dogmatiques, respectueux des traditions, ennemi des singularités vestimentaires (shuhra), sermonnaire attaquant les « mondanités », il a pourtant été mis à l'index par les milieux orthodoxes, en particulier par les hanbalites, dont il a été d'abord l'ami puis l'adversaire. Mais son influence fut considérable, sur al-Ghazali par exemple. Attributs, 139-141 avec bibliographie à laquelle on ajoutera Mystique, 28-30, Talbîs, 177, 'A.-H. Mahmud, al-Muhâsibî.
[118] Cr. Mukhtalif, 233.
[119] Cf. Mukhtalif, 225.
[120] Il semble bien qu'Ibn al-Jawzî ne prenne le mot taqlîd qu'avec le sens d'acceptation passive ou conformisme. Tous les propos qui abordent le sujet sont significatifs. Sur le taqlîd dans le hanbalisme, voir Profession, 7, 9, voir aussi Islamic Law, glossaire et J. Schacht, El1, IV, 661-62.
[121] Cf. Wensinck, El, III, 774.
[122] Dhamm al-haivâ', Dâr al-Kutub al-Hadîtha, Le Caire, 1381/1962.
[123] C'est ainsi qu'al-Fadl Ibn Sahl, vizir d'al-Ma'mûn se fait blanchir la barbe parce qu'on lui reprochait son jeune âge. Cf. Jahshiyari, 277, n. 5.
[124] Abû 'Amr Ibn Sammâk, mort en 344/955-56, Tabaqât, 42.
[125] Ibn 'Ammâr, mort en 225/840. L'un des premiers qussâs à avoir, selon Ibn al-Jawzî, importé à Bagdad l'art du sermon populaire. Voir, infra propos 308, Lexique, 230, Tabaqât, 130-36.
[126] Abu al-*H*usayn Ibn Sam'ûn, mort en 387/997. Célèbre prédicateur de Bagdad qui exerça une influence considérable sur les masses populaires. Tint tête au Bouyide 'Adud al-Dawla qui, à son entrée dans la capitale (367), fit interdire les séances tenues par les qussâs. Voir Hanbalisme.
[127] Junayd, mort en 297/909-10. Le « directeur » d'al-Hallâj. Tabaqât, 155-163, Mystique, à l'index (surtout 34-36), Lexique à l'index (surtout 303-309), A. J. Arberry, El2, II, 614-15 (sans bibliographie), Schismes, 160.
[128] Cf. Lexique, 117-120, le passage remarquable de L. Massignon intitulé « l'appropriation spéciale des termes techniques ».

[129] Sur le genre poétique « kân wa kân » et le mètre mawalaya, voir M. Ben Cheneb, Tohfat al-adab, pp. 127-131.
[130] L'épigramme qui suit, figure aussi dans le Muzhir, II, 311 et est attribuée à Marwân Ibn Abî Hafsa, poète mort en 181-82.
[131] Sufyân Ibn 'Uyayna, mort en 198/813-14, traditionniste installé à la Mekke. Considéré de son temps comme le Cheikh de l'école du Hedjaz, il fut l'un des principaux maître d'Ibn Hanbal et était très apprécié d'ash-Shafi'i. Il est aussi un rapporteur de poésie.
[132] Cf. in Milieu, 63 sqq, les pages consacrées à la formation intellectuelle d'al-Jâhiz et Études, 14.
[133] Ibn al-Jawzî met surtout l'accent sur l'art oratoire (fasâha). Comparer avec Études, 14 (à propos du programme d'enseignement préconisé par al-Jâhiz) « (...) Il attachait une importance capitale (...) à la rhétorique, ou plutôt à l'art d'écrire, à la balâgha. »
[134] Sur les esclaves, cf. R. Brunschvig El2, I, (article 'Abd).
[135] Ayyûb as-Sikhtiyânî, mort en 131/748-49. Jurisconsulte, ascète et traditionniste. Disciple et ami d'al-Hasan al-Basrî, il fut l'un des fondateurs célébrés par al-Asma'î des Ahl as-Sunna wa-l-Jamâ'a, voir Lexique, à l'index.
[136] Voir Dhayl, I, 357, la relation de la discussion qui l'a opposé, sur ce sujet, à 'Abd al-Mughit Ibn Abî Harb (mort en 583), autre hanbalite célèbre de son temps. Ce dernier, malgré l'argumentation d'Ibn al-Jawzî, n'abandonna pas ses ambitions, et fut effectivement enterré dans la Dakka de l'iman Ahmad. Ibn al-Jawzî eut d'autres occasions de s'opposer à lui, à propos, entre autres, de l'accueil qu'il fallait réserver aux hadiths consignés dans le Musnad d'Ibn Hanbal. Ibn-al-Jawzî ne les considérait pas tous, loin s'en faut, comme authentiques alors que son adversaire prétendait qu'il fallait tous les prendre pour tels. Ibn al-Jawzî s'écriera à son propos : « Lorsque certains savants voient passer un hadith apocryphe ils s'écrient : il a été rapporté ! Et cela leur suffit comme référence ! »
[137] 143. « Personne n'est plus stupide qu'un médecin qui veut soigner un ivrogne en état d'ivresse : Il n'y a pas de remède contre l'ivresse ! L'ivrogne guérira tout seul, quand il sera revenu à lui, par le repentir. » Dhû Nûn al-Misrî, in Tabaqât, 20.
[138] Poème célèbre d'Abû Dhu'ayb, voir E. von Grunebaum, El2, I, 118, Littérature, 281-82.
[139] Sur cette question, voir G. Vajda. « A propos de la perpétuité de la rétribution d'outre-tombe en théologie musulmane », Studia Islamica, XI, 1959.
[140] 'Ammâr Ibn Yasîr et sa mère Sumayya. Compagnon du Prophète et partisan de 'Alî (sallallahou 'aleyhi wa sallam). Converti, avec ses parents, à l'Islam dès les débuts de la prédication, il eut à subir de graves tortures. Gouverneur de Koufa sous Abû Bakr, il s'acquit la sympathie de la population de la ville qu'il rallia à 'Alî. Mourut à Siffîn (37/657). La résistance aux Omeyyades développa un certain nombre de traditions ou de prophéties vouant à l'enfer éternel les responsables des tortures qu'il avait subies avec sa mère, ancienne affranchie d'Abû Hudhayfa, voir Reckendorf El2, I, 461.
[141] Abrawîz : Chosroès II Parvis, roi sassanide (590-628).
[142] A comparer avec l'ouvrage qu'al-Jahîz a consacré aux Avares (Trad. Ch. Pellat).
[143] Mort en 586/1190. Jurisconsulte, confrère et ami d'Ibn al-Jawzî, Dhayl, I, 366-368.
[144] Abû al-Hasan 'Alî at-Tihâmî, mort en 416/1020. Mort emprisonné au Caire, voir Wafâyat, III, 60-62.
[145] Abû 'Uthmân an-Nisâbûrî, mort en 298/910-11. Traditionniste et mystique. Tabaqât, 171-175.
[146] Fath Ibn Sakhraf, mort en 273/887, ascète errant qui finit par se fixer à Bagdad. Bagdadi, XII, 384-388.
[147] Qays Ibn ar-Rabî' ar-Râwî, Tabari, I, 95, 114.
[148] Al-Humaydi, Muhammad Ibn al-Futûh, mort en 488/1095. Savant d'origine andalouse, élève d'Ibn Hazm mais qui sut, une fois installé à Bagdad, faire oublier ses origines doctrinales et fut unanimement admiré. A. Huici Miranda, El2, III, 593.
[149] 'Abd al-Wahhâb al-Anmatî, mort en 538/1143. Traditionniste et jurisconsulte. L'un des maîtres d'Ibn al-Jawzî, Dahyl, I, 201-203.
[150] Abu al-Fadl Ibn Nâsir, mort en 550/1155. L'un des maîtres d'Ibn al-Jawzî, Dhayl, I, 225-229. Confié à lui tout enfant, Ibn al-Jawzî fut profondément marqué par son influence.
[151] Abû Muhammad Ibn al-Khashshâb, mort en 567/1172. Grammairien, lexicographe et traditionniste, qui étudiait aussi l'algèbre et la géométrie et possédait un savoir encyclopédique. La plupart de ses œuvres sont inachevées car, disait-on, « il avait la parole plus alerte que la plume ». Au demeurant, personnalité attachante qui ne craignait pas, le turban en bataille, de s'immiscer dans une partie d'échecs en pleine rue ou de flâner, l'œil et l'oreille aux aguets, au milieu des badauds agglutinés autour des montreurs de singes et d'ours. Il avait la passion des livres et, quand il n'en faisait pas copie de son écriture qu'il avait belle, il les achetait à l'occasion de successions. Ainsi raconte-t-on qu'il s'était mis en tête d'acheter telle bibliothèque privée dont la valeur était de cinq cents dinars : n'ayant aucune somme d'argent disponible à ce moment-là, il mit sa maison en vente et en toucha le prix; il acheta ses livres et demeura chez lui. A sa mort, une partie de sa très riche bibliothèque fut vendue pour payer ses dettes. Le reste, à peu près le dixième, fut confiée en waqf au ribât de la Ma'mûniyya. Il se faisait un jeu, pour embarrasser certain de ses collègues, de composer des énigmes sur les sujets les plus

divers. Celle-ci, par exemple : Bien qu'avec deux visages on ne soit pas discret, / il est à plusieurs faces, mais il reste muet. Son visage pourtant, vous révèle des secrets, / et pour les entendre, gardez l'œil sur ses traits. (Dhayl, I, 316-323)

[152] Mukhtalif, 144 : « Tout enfant naît dans une religion naturelle; ce sont ses parents qui en font un juif ou un chrétien. »

[153] Voir l'excellente étude bibliographique que lui a consacrée A. H. 'Allûjî : Mu'allafât Ibn al-Jawzî, Bagdad, 1385/1965.

[154] Nous renvoyons pour plus de détails à : Ibn Rajab, Kitâb al-Dhayl 'alâ Tabaqât al-Hanâbila, I, Le Caire, 1372/1952; H. Laoust, EF, III; et à un article intitulé « Le Sayd al-Khâtir d'Ibn al-Jawzî » que nous avons donné à Studia Islamica, XXXIV, 1971.

[155] Les chiffres mis entre parenthèses renvoient aux propos. Il est évident que ces références ne doivent pas être toujours cherchées dans les mots, mais bien, et c'est cela qui nous intéresse, dans le sens contextualisé. Le propos cité est donc à prendre dans son ensemble ou, quelquefois, dans l'une de ses parties, quand le propos est de sens multiple. D'autre part, nous ne renvoyons pas à tous les propos qui expriment la même idée, car nous ne visons pas ici à l'exhaustivité formelle, mais à une lecture.

[156] Par commutation synecdochique. Cf. P. Valéry, Fragments du Narcisse, dans lequel le poète s'adresse à son « inépuisable Moi ».

[157] Voir dans I. Goldziher, Études sur la tradition islamique, traduction L. Bercher, Paris, 1952 (à l'index) et Le dogme et la loi de l'Islam, traduction Arin, Paris, 1920, p. 259, n. 27, des exemples du rôle qu'a joué Ibn al-Jawzî dans la critique des Traditions. Voir aussi p. 39, etc.

Le « Sayd al-khâtir », l'un des quelque deux cents ouvrages Composés par Ibn al-Jawzî, est une longue réflexion intellectuelle, telle qu'il s'en composait en Islam au XIIe siècle. L'auteur, angoissé devant son destin de mortel, comme devant celui de l'Islam auquel (il croit et qui s'effrite; y révèle des préoccupations d'ordre psychologique ou physiologique, familial ou social, éthique ou philosophique. Il entretient avec son âme, avec sa raison, avec Dieu comme avec le Diable, des relations tatillonnes ou, fiévreuses, insistantes ou passionnées.

Sermonnaire reconnu et admiré, Ibn al-Jawzî vécut dans la capitale de l'empire islamique le dernier siècle de la grandeur arabe, et mourut quelques décennies avant la destruction de Bagdad. Mêlé de très près à toutes les luttes politiques, il a — toute sa vie de hanbalite convaincu, mais tenté par le mysticisme — milité pour une affirmation de la pureté doctrinale et de la modération de l'Islam, contre l'extrémisme des faux dévots et faux ascètes.

Daniel Reig, agrégé d'arabe, Docteur en Études islamiques, Docteur ès-Lettres, a longtemps enseigné à la Sorbonne Nouvelle, puis à l'École normale supérieure et à l'institut d'études politiques. Lexicographe et sémioticien, il est l'auteur du dictionnaire « as-Sabîl ».